

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

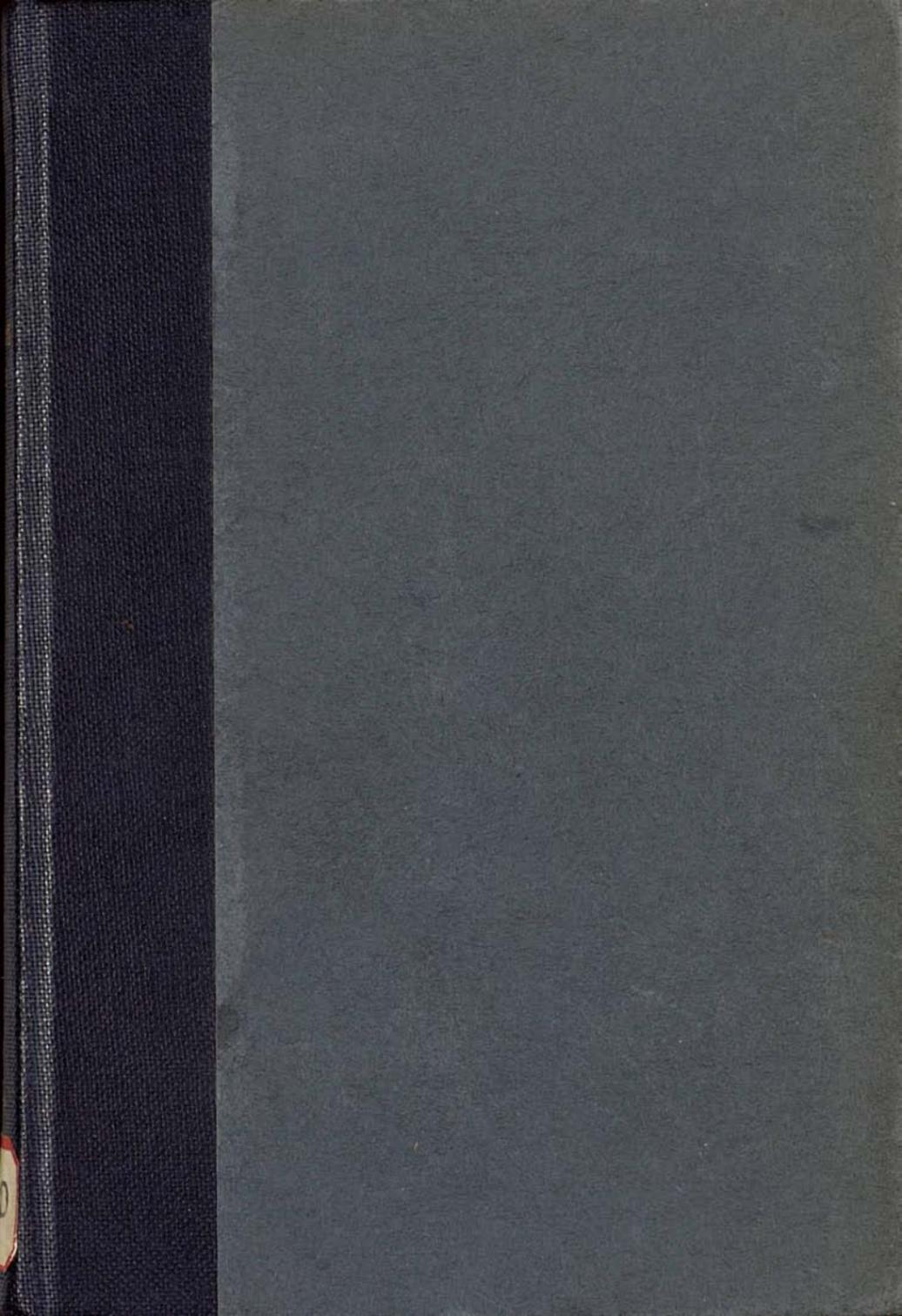
Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1904.

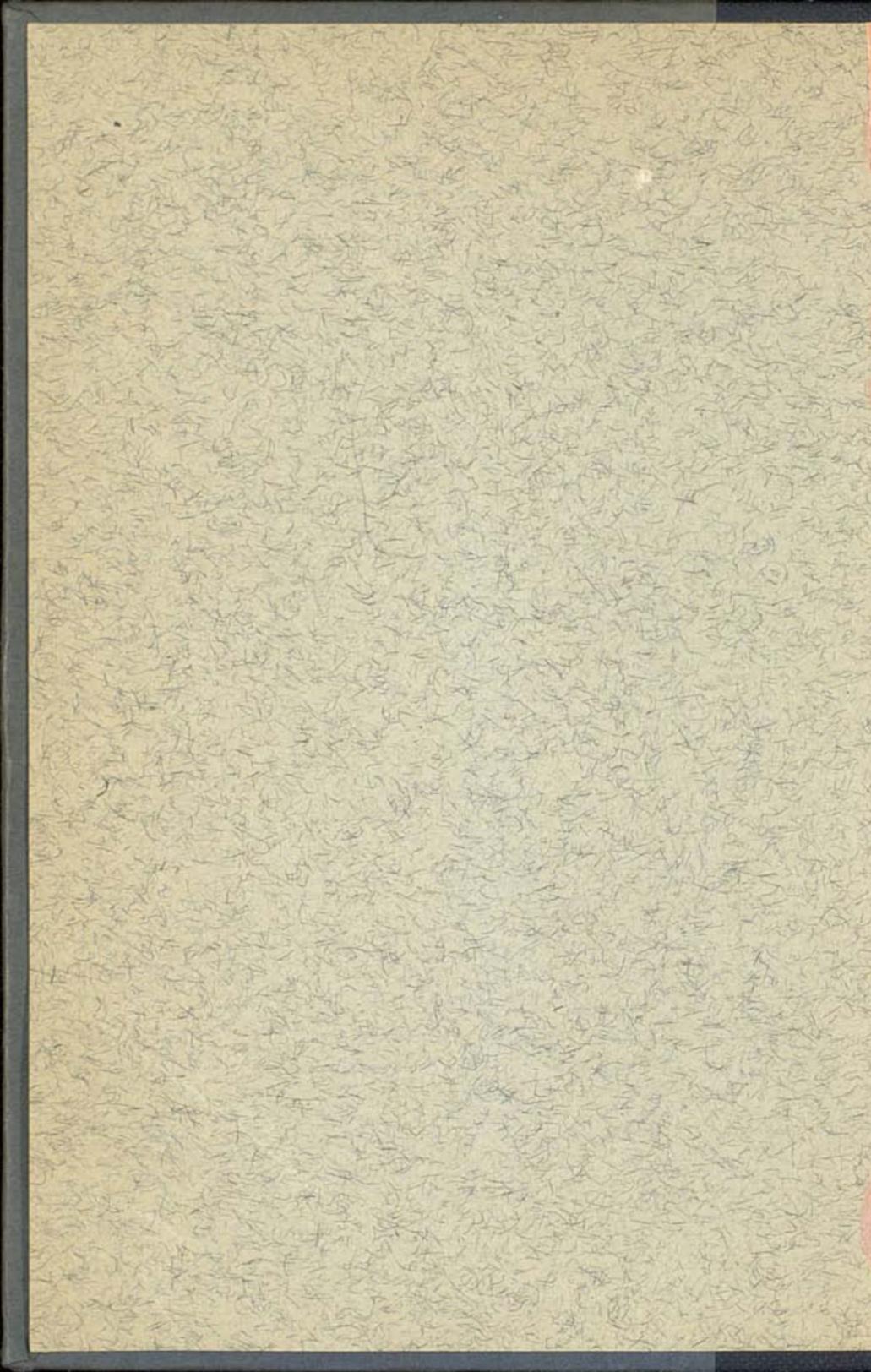
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un original prêté par la Bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>





Aucune maison du pays ne saurait vous offrir un choix aussi varié et aussi considérable d'articles pour Cadeaux de nocés, fêtes, etc., que

Les grands Magasins Réunis

AD. DANGOTTE

17, 19, 21, 23, rue Digue de Brabant.

48, rue de Flandre

83, rue des Champs } Téléphone 1050

Succursale : 57, rue de la Chapelle, à Ostende.

PORCELAINES, CRISTAUX, FAIENCES

*Argenteries de Table et de Luxe, Bronzes et Objets d'Art
Fantaisies, Maroquinerie fine
Eventails, Lustres, Gaz et Pétrole.*

ANNEXE :

MAISON MODERNE

Place d'Armes (coin rue du Soleil).

*Meubles d'Art, Installation complète, Lits Anglais,
Meubles inédits, Chambres à coucher anglaises.
Carpettes écossaises
les plus jolies, les plus solides, les moins chères.
Importation directe de Bureaux américains.*

Visitez les magasins avec ses chambres modèles, vous apprendrez quelque chose.

256
MAISON V^E TABAR

Rue de Flandre, 94

—♦—
CHAPELLERIE DE LUXE

*Recommandée à MM. les Étudiants pour ses Casquettes
(feuilles de choux) et Bérêts*

—❁❁ PRIX MODÉRÉS ❁❁—

LISEZ LE

Journal des Étudiants

DE BRUXELLES

Correspondants dans toutes les villes universitaires

ABONNEMENT 3 FR.

LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE

E. VAN GOETHEM

RUE DES FOULONS, 1, près de l'Université

—♦—
TOUS LES OUVRAGES EMPLOYÉS A L'UNIVERSITÉ

Cahiers pour Étudiants et toutes les fournitures

HOTEL
DE
LA CLOCHE

Quai des Tonneliers

GAND-SUD

(Voisin de la Maison des Étudiants)



CUISINE EXCELLENTE

Prix modérés

OUVERT APRÈS LES SPECTACLES

Consommations de Premier Choix

ARTICLES POUR LE DESSIN

Fournitures de Classes

Imprimerie - Lithographie - Autographie

RELIURE

WALTER DE WITTE

A L'ÉTOILE BLEU

Rue des Femmes St-Pierre, GAND

ARTICLES POUR FUMEURS

Spécialité de CIGARETTES & CIGARES fins

de toute provenance

TABACS à FUMER, ROLLES, etc., etc.

MAISON DE BREUCK

38, Rond Point de la Rue de Flandre

et Rue digne de Brabant (prés de la gare Gand-Sud)

CAFÉ DES ARTS

Rue du Théâtre, 8, Gand

Vandermensbrugghe

BIÈRE TRIPLE DE LA BRASSERIE VERSAVEL

Téléphone 1020

Téléphone 1020

Ganterie SAMDAM

LA PLUS IMPORTANTE DE TOUTE L'EUROPE

62, Rue des Champs, 62. Gand

GRAND CHOIX DE GANTS EN TOUS GENRES

Spécialité de Gants de daim

ARTICLES ANGLAIS -- TISSUS & LAINES

Tous les gants Samdam qui déchirent sont remplacés immédiatement. — Les gants Samdam sont réparés et lavés gratuitement

GANTS SUR MESURE EN UNE HEURE

“MULLER'S HOTEL TIVOLI”

Succ. : THÉO DE LANDTSHEER

◆ G A N D ◆

DEUTSCHES HOTEL

Restaurant à Prix Fixe et à la Carte

Spécialité de la célèbre bière “Pilsner Urquell”

Franziskaner Leistbrau Munich

CHAMBRES A PARTIR DE 2 FRANCS

Librairie A. DE TAVERNIER

Rue Courte du Jour, 22, GAND

Achat et Vente de livres neufs et d'occasion

Publication périodique du **BOUQUINISTE GANTOIS**

*Catalogue de livres d'occasion, envoi gratuit
sur demande*

CHAPELLERIE ANGLAISE

JULES DAMMAN

Rue des Champs, 38 (coin de la Rue de la Corne)

Chapeaux de Soie, Feutre et Paille des premières
Maisons anglaises

Cannes, Parapluies, Gants, Cravattes, Bretelles,
Guêtres, Chaussettes, etc., etc.

✂ SPÉCIALITÉ D'IMPERMÉABLES ANGLAIS ✂
Confection sur mesure en 24 heures

HOTEL DE L'UNIVERS

1, Place Van Artevelde, 1

TENU PAR

M^{me} V^e TYTGADT-BOEMBEKE

Chambres pour Voyageurs

SPÉCIALITÉ DE BIÈRE D'AUDENAERDE

American Brewery Lager Bier

DEMANDEZ L'AMER SANITAS

Téléphone 369



Le **PLUMET** est une liqueur délicieuse.

Le **PLUMET** est une distillerie de liqueurs de premier ordre et le **PLUMET** est une maison de dégustation de boissons de 1^{er} choix. On déguste les spécialités de la Maison :

Le Plumet, liqueur de cerises,
L'Oranje-Bitter-Wilhelmina,
Le Triple Sec Van Haesebroeck,
Le Gastrophile (apéritif sans rival),
Le Nectar de Cerises,
L'Elixir de l'Abbaye de St-Bavon,
L'Elixir Gantois et
L'Amer stomachique

ainsi que bien d'autres liqueurs appréciées.

On y trouve également des bières excellentes et saines et en particulier, la bière universellement réputée, le

« Guinness foreing export » Stout de Dublin (Irlande).

H. VAN HAESBROUCK

« Distillerie le Plumet », place St-Bavon, n° 14

MAISON DE DÉGUSTATION :

« **AU PLUMET D'OR** ..

2, RUE DU SAINT-ESPRIT, 2, GAND (Belgique)

Maison F. BRAGA

Fondée en 1790

OPTICIEN DE L'UNIVERSITÉ

CHARLES HULPLAU

SUCCESSEUR

Rue des Champs, 75, GAND



Spécialité de Lunettes et Pince-nez

VERRE CRISTAL - EXTRA FINS

Jumelles de Théâtre, Campagne et Marine

Grand choix de COMPAS et POCHETTES de précision

ATELIER DE RÉPARATION

Aug. Van Den Heede

PRINCIPALE MAISON

pour

fleurs naturelles, Bouquets, Gerbes

☞ COURONNES ☞

Garniture de table pour Noces et Banquets

FLEURS ARTIFICIELLES

Chapelles Ardentes à prix modérés

TÉLÉPHONE 226

ALMANACH
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND

R
476^D

TOUS DROITS RÉSERVÉS

1904

ALMANACH
DE
L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(20^{me} ANNÉE)



GAND

IMP. A. VANDEWEGHE, RUE BASSE DES CHAMPS, 61.

1904



À Monsieur

HENRI PIRENNE

PROFESSEUR ORDINAIRE A LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES, A GAND.

Les Etudiants Libéraux de Gand.



AVANT-PROPOS.

Par dessus tous les manuscrits qui encombrent ma table, — écritures nettes ou pattes de mouches, — je veux tracer une page de gratitude, que je livrerai la première à l'éditeur, pour qu'elle paraisse en tête de cet ouvrage, à l'adresse de ceux qui l'ont bâti.

Et quand je lève les yeux, et que j'aperçois, rangés dans ma bibliothèque, la longue file des dix-neuf exemplaires qui aboutissent à ce XX^{me} Almanach, je voudrais amplifier ma voix pour qu'elle soit entendue de tous ceux qui ont aidé à perpétuer jusqu'à ce jour, cette œuvre de la Société générale des Étudiants libéraux de l'Université de Gand.

Que de grands noms et que de noms oubliés ! Que de belles pages parmi de timides essais ! Que de travail et que de souvenirs !....

Pour les vingt comités de publication qui se sont succédé, il y a de la fierté à contempler ce monument qui, tel un panthéon, est dédié à des penseurs, des politiciens, des juristes, des pédagogues, des savants.

Chaque secrétaire y cherchera la pierre qu'il apporta, faite des collaborations d'hommes illustres, — les plus empressés parmi les plus illustres : Messieurs Lemonnier, Verhaeren, d'autres, tant d'autres que je renonce à les énumérer.

A tous, les Etudiants Libéraux crient « Merci ! »

Et moi je remercie aussi les amis qui m'aidèrent si activement à composer ce vingtième exemplaire, et surtout ce tutélaire Monsieur Discailles qui m'éclaira et m'encouragea, au feu de son enthousiasme toujours jeune.

Je passe la plume à mon successeur, comme je la reçus il y a trois ans, des mains de mon prédécesseur ; qu'il soutienne vaillamment cette publication née au lendemain de notre échec, afin qu'elle se continue dans l'adversité, et puisse un jour, — d'autant plus belle qu'elle aura lutté plus longtemps, — voir le triomphe de nos idées.

MAURICE BERGER.

Comité de Publication :

Secrétaire :

MAURICE BERGER.

Membres :

RENÉ DETRY.

GEORGES LECLERCQ.

FERNAND SERVAIS.

Correspondants :

Anvers : GRAFÉ.

Bruxelles : MARZORATI.

Gembloux : LAROCHEYMOND.

Liège : MATHIEU.

Mons : DÉMON.

Il y a vingt ans !

A l'heure où va paraître le *vingtième* volume de l'Almanach publié sous les auspices de la *Société Générale des Étudiants libéraux*, il est naturel que la pensée se reporte aux débuts de l'œuvre.

Et à moi qui ai vu naître cet Almanach, à moi qui ai eu, à certains jours, la bonne chance de pouvoir aider les Comités de Publication de mes conseils, voire même de ma collaboration, le Comité de 1904 me fait l'honneur de demander, en guise de préface pour ce *vingtième*, mes *Souvenirs du PREMIER*.

Je m'exécute, ne sachant rien refuser à ceux que j'aime.

* * *

Les élections législatives du 10 Juin 1884 venaient d'infliger au libéralisme un échec dont hélas ! il ne s'est pas encore relevé.

A quelques semaines de ce jour néfaste, l'un des conférenciers habituels des étudiants libéraux leur disait :

« Mes amis, haut les cœurs! Vous êtes à l'âge des *longs espoirs et des vastes pensées*. Vous pouvez être convaincus que vous reverrez les beaux jours du libéralisme... Oui, vous le reverrez triomphant, régénéré par une orientation décisive vers la démocratie. Mais il dépend de vous de hâter la fin de l'éclipse! Quand les *vioux* (pas tous) semblent se laisser aller à je ne sais quel découragement funeste, il vous appartient d'affirmer plus énergiquement que jamais votre confiance inébranlable dans le progrès. *Par la parole, par la plume* faites une propagande résolue, inlassable! »

Les vaillants de la *Générale* se mirent à la besogne, chacun suivant ses aptitudes, son tempérament, ses goûts. Il suffit, pour en être persuadé, de relire les volumes où sont décrites les œuvres qu'ils ont accomplies alors.....

Mais je n'ai à parler ici que de celle de l'*Almanach*.

Un immense succès avait été obtenu au commencement de novembre par les orateurs du grand meeting que la *Générale* avait organisé pour permettre aux Gantois d'exprimer leur opinion sur la loi de l'Enseignement primaire qui a inauguré la réaction cléricale. C'était à l'unanimité — et il n'y avait pas que des libéraux dans la salle — que le Meeting avait adopté le vœu du retrait de cette loi fatale.

Ce vœu avait soulevé la colère de la presse

catholique, qui traita la *Générale* de « gaminocratie universitaire » et de « voyoucratie scientifique. » Mais l'opinion publique était avec la *Générale* : cela lui suffisait !

Peu de jours après le Meeting, un étudiant en droit qui en avait été la cheville ouvrière, *Pierre Poirier*, causait des incidents et de la portée de cette réunion avec ses camarades de la *Section des conférences*. — Rappelons, à ce propos, que dans cette section on n'était admis qu'à la condition de faire une conférence publique sur un sujet politique ou social. Nous ne savons pas si cette section existe toujours à la *Générale*. Dans la négative, nous nous permettons de souhaiter qu'elle se reconstitue. — *Poirier* donc clôtura la conversation en disant : « Parler, c'est bien ! Ecrire serait mieux ! La *Générale* devrait publier un Almanach, comme le *'t Zal wel gaan*. »

La doyenne des sociétés estudiantines de Gand, *'t Zal wel gaan*, avait fait paraître en 1854 son premier Almanach.

Au bout de peu de temps elle avait renoncé à cette publication parce que l'administration supérieure de l'Université, sous la pression de journaux bien pensants, menaçait de ses foudres les collaborateurs d'un livre dont l'épigraphe était *Klauwaert en Geus*.

La société même semblait sur le point de se dissoudre.

La rentrée des libéraux au ministère lui ayant redonné force et vigueur, elle s'était reconstituée et,

avec elle, son Almanach qui depuis lors n'a plus cessé de paraître.

Soit dit en passant, nous osons espérer qu'il ne se rencontrera plus personne dans les hautes sphères de notre Université, qui interdira, directement ou indirectement, aux étudiants l'usage de la liberté de la presse.

* * *

Poirier obtint que sa proposition fut mise à l'ordre du jour de la *Générale* dans les derniers jours de 1884.

Il la soutint avec une si belle confiance, il réfuta si vigoureusement les objections de ceux qui rappelaient l'échec d'un almanach de 1868 qui n'avait pas eu de lendemain, son exposé des *voies et moyens* fut si clairement présenté que la *Générale* décréta, dans sa séance du 16 janvier 1885, qu'il serait publié, sous ses auspices, un annuaire où s'affirmeraient les tendances politiques et littéraires des Etudiants de Gand et qu'on demanderait aux camarades de Bruxelles, de Liège et de Paris de le rehausser par leur collaboration.

On élut le Comité de Publication le soir même.

J. Dufort, *P. Reuter* et *Poirier* furent choisis dans les lettres et le droit, *A. Claus* dans la faculté de médecine, *E. Hublard* dans la faculté des sciences. Les Ecoles spéciales eurent pour représentants *E. Biddaer* et *G. Loppens* (ponts et chaussées), *J. Gaspar* et *A. Story* (génie civil).

Poirier devait remplir les fonctions de secrétaire.
En deux mois la besogne allait être faite et bien faite.

* * *

En tête du *premier* Almanach le portrait de LAURENT.
C'était une excellente idée que de mettre au frontispice de ce livre de foi libérale le portrait du penseur qui était la personnification la plus élevée du libéralisme universitaire; du professeur dont la réputation était universelle; du juriste éminent, de l'historien profond qui avait tout à la fois écrit les *Principes du droit civil* et l'*Histoire de l'Humanité*; du démocrate qui consacrait à visiter les écoles du peuple les rares moments de loisir que lui laissaient ses leçons et ses travaux.

L'*Almanach de la Société Générale des Etudiants libéraux* ne pouvait mieux débiter que par cet hommage de profonde reconnaissance à l'homme illustre dont nous comptons bientôt voir s'élever la statue au milieu de l'Université.

* * *

Pas d'Almanach sans calendrier.

Mais le calendrier que *Poirier* et ses collaborateurs ont imaginé ne ressemble pas aux autres.

L'énumération d'une kyrielle de saints et de saintes aux noms plus ou moins baroques n'étant nullement, disent-ils, intéressante pour leurs lecteurs, ils ont cru bien faire en les remplaçant par des *Ephémérides*

universitaires : il y en a dans le nombre de fort curieuses, de fort suggestives.

Après les renseignements officiels sur le corps enseignant, sur les matières enseignées, sur les institutions académiques (Bibliothèque, Jardin botanique, Laboratoire, Cliniques, Collections), sur les Inscriptions au rôle, viennent des Notices où l'on peut suivre, pour ainsi dire pas à pas, la vie de l'Université et des anciens Cercles universitaires.

A côté du passé, le présent sous les rubriques : *Union des anciens étudiants de l'Université de Gaud* et *Cercles universitaires actuels*, avec la date de leur création, la composition de leurs comités et l'indication du but qu'ils poursuivent.

Il va de soi que la *Société Générale des Etudiants libéraux*, inspiratrice de la plupart des actes de la collectivité estudiantine et créatrice de l'Almanach, occupe une place plus grande que les cercles particuliers. Voilà pourquoi les noms de ses membres, membres d'honneur et membres effectifs, figurent dans l'Almanach ; voilà pourquoi aussi son histoire fait l'objet d'un article spécial qui nous donne le tableau complet et mouvementé des diverses manifestations du corps des étudiants libéraux, écho véritable des événements accomplis dans les dernières années du 19^e siècle.

Toutes ces manifestations ne sont pas d'ordre politique, social ou littéraire.

A preuve une notice bien amusante, intitulée : *Σχολιάστεις Κύκλος*, où un joyeux compagnon (c'est

aujourd'hui, pensons-nous, un médecin très distingué en même temps qu'un grave politicien) décrit les faits et gestes d'une « nouvelle académie » dont l'idée était venue à deux copains attablés à la *Trompette* dans la soirée du 1^r mai 1882. Si ce Κόλλος n'a pas eu malheureusement la vie bien longue, il a laissé des souvenirs de spirituelle gaieté et de farces drôlement fantaisistes, dont les plus sincères amis des étudiants voudraient voir s'inspirer certains « vadrouilleurs » d'aujourd'hui.

* * *

La confection de la *Partie littéraire*, qui occupe la seconde moitié de l'Almanach, demanda beaucoup de peine au secrétaire du Comité. Nous nous rappelons que les hésitations, les scrupules des uns, les lenteurs des autres faillirent lasser la patience du secrétaire *Poirier*, qui était cependant de nature tenace.

Elle est réellement réussie, cette *Partie littéraire* et elle peut encore être donnée en exemple aujourd'hui.

Des proses et des vers d'étudiants ou d'anciens étudiants de l'Université gantoise, s'y mêlent à des vers et à des proses de camarades de Liège, de Bruxelles, de Paris... et même de Louvain, si j'en crois un de mes amis qui est très fort dans l'art de percer les mystères de l'anonymat. Dans la plupart des foyers littéraires et dans quelques établissements d'enseignement supérieur, on avait saisi l'occasion, qu'offrait l'Almanach gantois, de fraterniser sur le domaine intellectuel : et ce n'est pas un des moindres mérites de cette publication estudiantine.

Georges Rodenbach, Max Waller (Warlomont, le fondateur de la *Jeune Belgique*), *Arnold Goffin, Hector Chainaye, A. Fontainas, Jean Ajalbert* coudoient dans l'Almanach de 1884 *Maurice Frison, Petrus Pirus* (c'est notre *Pierre Poirier*), *Paul Berg* (*Paul Bergmans*, qui bientôt secrétaire à son tour, contribuera puissamment à la prospérité de l'Almanach), etc., etc.

C'est dans une note vraiment jeune que cette *Partie littéraire* est écrite, avec des envolées de fantaisie délicate ou d'ardeur passionnée.

Le volume se clôt sur des *Varia* d'une franche originalité, dont on pourra se faire une idée par les lignes suivantes :

Les étudiants avant l'examen.

Des vertiges, des palpitations, de l'insomnie et un abattement général joint à une impressionnabilité exagérée des sens, sont les principaux symptômes qu'ils présentent.

DIEULAFOY, *Anémie cérébrale.*

* * *

Il a été donné alors par la *Générale* un témoignage bien mérité de gratitude au Comité de 1884-1885 pour avoir osé, en pleine réaction cléricale, publier un livre qui devait fortement déplaire à nos *maîtres*.

Depuis elle a payé un tribut de regrets profonds à la mémoire de ceux des membres de ce Comité qui ont disparu : à *Poirier* et à *Story* morts à la fleur de l'âge, alors qu'ils s'étaient déjà fait un nom, le premier dans

les lettres et au barreau, le second dans l'industrie et la politique.

Elle a réalisé les promesses des fondateurs de l'Almanach avec l'aide de Comités résolus, d'actifs secrétaires et de collaborateurs dévoués. Et elle a toujours travaillé à faire *mieux*. On s'en convaincra lorsque quelque jour (le plus tôt possible) paraîtra une table méthodique des matières traitées dans les volumes publiés depuis 1884.

Poésies, romans, nouvelles, pièces de théâtre; études politiques, philosophiques ou littéraires; dissertations historiques ou pédagogiques; biographies; aperçus sur les mœurs et les travaux des écoles supérieures en Belgique et hors de Belgique; référendums sur des questions d'ordre social ou artistique; meetings, congrès, banquets, fêtes de charité; portraits de professeurs et de types universitaires, etc., etc. — il y a de tout dans ces almanachs qui seront toujours relus avec plaisir par les anciens et qui peuvent fournir des documents utiles aux futurs historiens.

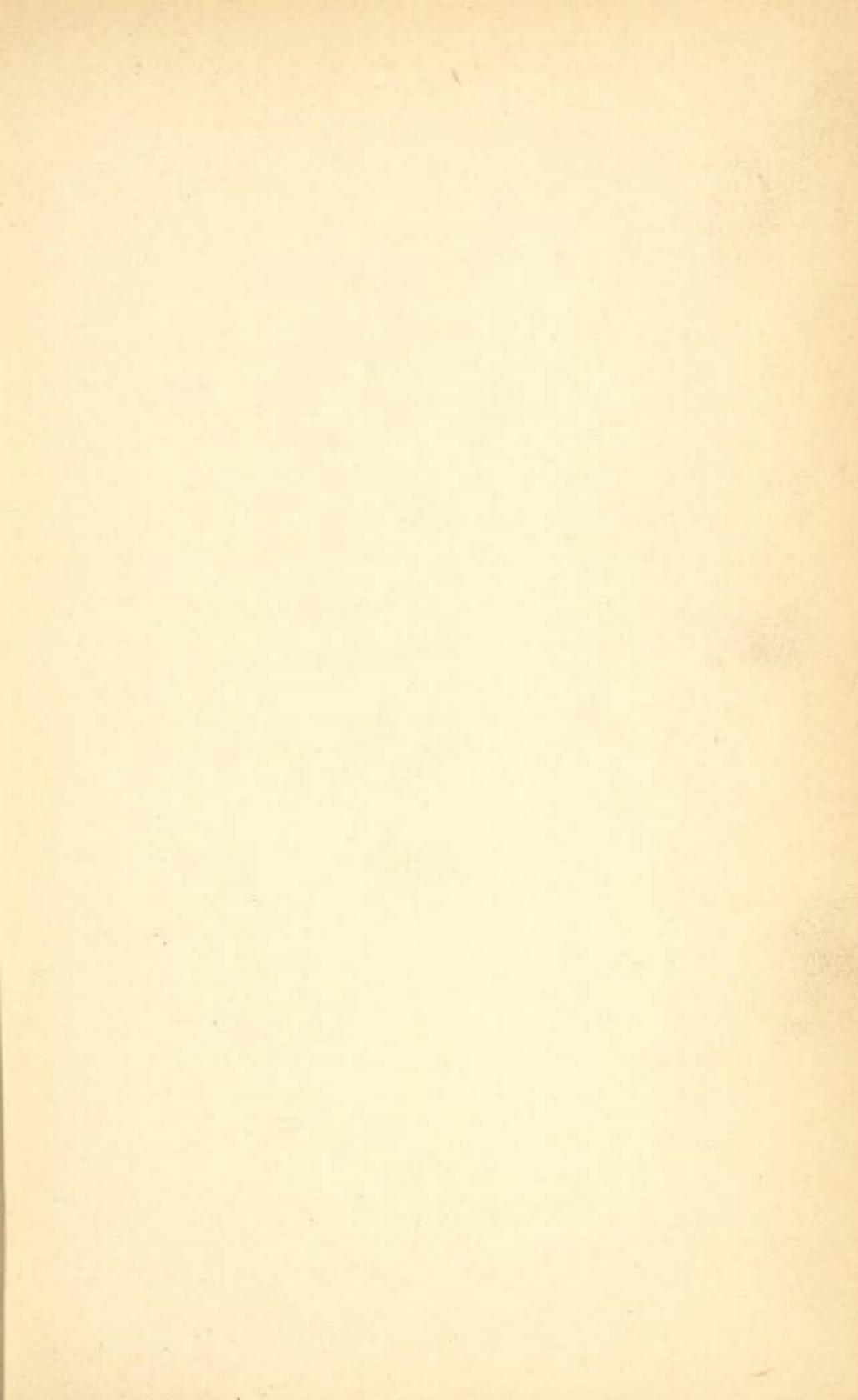
Nos étudiants et leurs amis se sont occupés en un mot de *tous les genres, hors du genre ennuyeux*.

*
* * *

La *Société Générale des étudiants libéraux de Gand* se doit à elle-même et doit au libéralisme de ne jamais laisser tomber l'œuvre qu'elle a créée il y a vingt ans.

ERNEST DISCAILLES.

Janvier 1904,







HENRI PIRENNE.

C'est seulement depuis l'apparition du premier volume de cette remarquable *Histoire de Belgique*, que le public belge s'est familiarisé avec le nom de M. Henri Pirenne. Les louanges méritées dont le sénateur Picard couvrit l'historien distingué en plein Parlement, le grand prix quinquennal d'Histoire Nationale qui lui fut décerné, ont mis en lumineuse évidence sa haute valeur scientifique et fixé l'attention des intellectuels belges sur le savant professeur de l'Université de Gand.

Après des spécialistes, il y avait longtemps déjà que M. Pirenne jouissait d'une réputation de tout premier ordre.

Né à Verviers, le 23 Décembre 1862, il fréquenta l'Ataénée de cette ville où il se distingua brillamment. On sait que la Manchester wallonne est une ville vivement intellectuelle, en quoi elle se distingue si heureusement de la plupart des autres petites villes belges. M. l'échevin Pirenne, le père de notre historien, était un homme doté des plus grandes qualités d'esprit. Elevé dans un tel milieu et formé à pareille école, le jeune étudiant devait nécessairement se faire remarquer à l'Université de Liège.





HENRI PIRENNE.

C'est seulement depuis l'apparition du premier volume de cette remarquable *Histoire de Belgique*, que le public belge s'est familiarisé avec le nom de M. Henri Pirenne. Les louanges méritées dont le sénateur Picard couvrit l'historien distingué en plein Parlement, le grand prix quinquennal d'Histoire Nationale qui lui fut décerné, ont mis en lumineuse évidence sa haute valeur scientifique et fixé l'attention des intellectuels belges sur le savant professeur de l'Université de Gand.

Auprès des spécialistes, il y avait longtemps déjà que M. Pirenne jouissait d'une réputation de tout premier ordre.

Né à Verviers, le 23 Décembre 1862, il fréquenta l'Athénée de cette ville où il se distingua brillamment. On sait que la Manchester wallonne est une ville vivement intellectuelle, en quoi elle se distingue si heureusement de la plupart des autres petites villes belges. M. l'échevin Pirenne, le père de notre historien, était un homme doué des plus grandes qualités d'esprit. Elevé dans un tel milieu et formé à pareille école, le jeune étudiant devait nécessairement se faire remarquer à l'Université de Liège,

qu'il fréquenta dès 1879. Ses maîtres, les distingués historiens Paul Fredericq et Godefroid Kurth conçurent dès l'abord les meilleures espérances pour son avenir scientifique. C'est au cours spécial de M. Fredericq que M. Pirenne fit ses premières armes, et les *Travaux des Cours pratiques d'histoire nationale de l'Université de Liège* contiennent, de sa plume, une belle étude sur *la Politique de l'évêque Gérard de Groesbeck*.

Ayant obtenu en juillet 1883 le titre de docteur en philosophie et lettres, M. Pirenne se rendit à Paris où il se lia particulièrement avec M. M. Prou, le savant paléographe, aujourd'hui professeur à l'École des Chartes; puis à Leipzig où il continua ses études sous le maître distingué Karl Lamprecht, qui venait d'adapter à l'histoire, les principes sociologiques et économiques; enfin, après un court séjour à Berlin, M. Pirenne revint à Liège en 1885, où il fut d'emblée chargé du cours de Paléographie et de Diplomatique à l'Université.

C'est auprès de ces maîtres de la science, dont il eut le bonheur de suivre les leçons, que M. Pirenne a puisé cette critique des plus pénétrantes, qui le caractérise si particulièrement et assure une valeur prépondérante à toutes ses monographies.

On peut se demander pourquoi l'historien a porté de préférence ses recherches sur le Moyen-âge.

Comme le dit excellemment Siméon Luce, c'est que « les esprits vraiment soucieux d'atteindre aussi sûrement que possible, sinon la vérité du moins la réalité historique, n'abordent pas volontiers l'étude de l'antiquité et notamment les périodes où la pénurie des documents rend le contrôle multiple des faits presque impossible » (1).

(1) Siméon Luce, *Chroniques de J. Froissart*. Introduction, t. I. p. cxxiv.

D'autre part, c'était l'époque la moins connue de notre histoire, la mine inépuisable de documents et de faits nouveaux, la période d'élaboration mal explorée et totalement incomprise.

Le premier mémoire dans lequel M. Pirenne aborda le Moyen-âge belge, parut dans les *Mémoires* de l'Académie Royale de Belgique en 1882, et portait comme titre *Sedulius Scotus*. Par l'étude approfondie des poésies latines de cet écrivain irlandais, qui vécut vers le milieu du IX^e siècle à la cour de l'évêque Hartgar de Liège et s'y posa en chef du cénacle de lettrés de l'entourage princier, l'auteur a pu nous tracer de la période post-carolingienne, un tableau complet qui fut d'emblée hautement estimé par les hommes du métier.

En 1886, à la mort de Wouters, M. Pirenne fut appelé à Gand pour y professer l'histoire de Belgique jusqu'à la période moderne, ainsi que l'histoire du Moyen-âge.

L'éloquence prime-sautière du jeune professeur, la vaste connaissance de son sujet, et surtout l'enthousiasme pour le sujet traité qu'il faisait partager par son auditoire, fixèrent immédiatement l'attention sur lui, et provoquèrent chez ses élèves un véritable engouement pour la manière originale dont il savait représenter la vie publique et les mœurs de nos ancêtres.

Il importe de dire que ci et là une voix discordante se fit entendre dans le camp flamand pour blâmer la nomination de ce jeune Wallon. Mais la réponse péremptoire ne se fit pas attendre. A peine nommé, M. Pirenne se plongea dans l'étude des sources de l'histoire de Flandre et bientôt il publia cette remarquable analyse de la *Rijmkronijk van Vlaenderen*, qui fait date dans l'étude de l'historiographie flamande. En Flandre, c'est l'éminent professeur qui a ouvert la voie pour soumettre à une

enquête systématique et critique la longue série des différentes chroniques médiévales, et arracher ainsi du champ inculte de notre littérature historique toutes les épines et les ivraies. Partant du principe que l'écrivain du XV^e ou XVI^e siècle, ne sait pas plus, ou plutôt connaît beaucoup moins bien l'histoire du haut Moyen-âge que nous-mêmes. à moins qu'il n'ait intercalé dans son œuvre le récit d'un contemporain des événements, — convaincu que nos procédés d'heuristique sont plus fertiles et notre logique plus affinée, M. Pirenne a cherché au cours de ses analyses de chroniques compilées dans les temps modernes, à discerner le bon froment du mauvais grain, à faire la part de l'original et de l'interpolé, à séparer le document authentique de l'ajoute postérieure et altérée. Ainsi, le distingué analyste ne conserva de la *Rijmkronijk*, que la dernière partie qu'un témoin des faits narrés avait rédigée; à cette source limpide, l'historien de Flandre pouvait désormais puiser sans danger.

La note défavorable que quelques-uns avaient fait entendre au début, fut du coup étouffée à l'apparition de cette belle analyse de l'une des chroniques flamandes versifiées les plus estimées; elle témoignait de la part de son auteur une connaissance indiscutable non seulement du flamand, mais aussi du moyen-néerlandais.

Sans relâche l'excellent historien poursuivit son enquête et nous gratifia tour à tour de nouveaux articles sur l'*Ancienne Chronique de Flandre* ou *Chronique de Denys Sauvage* et la *Chronographia regum Francorum*; il put prouver à l'encontre de M. Moranvillé, l'éditeur de cette chronique anonyme de la bibliothèque de Berne, que la *Chronographia* n'était, chose curieuse, que la traduction latine des Chroniques de Flandre.

A l'exemple de ses collègues Kurth et Fredericq,

M. Pirenne fonda un cours pratique d'histoire nationale où ses élèves continuèrent, sous l'œil du maître, l'analyse des historiens médiévaux. Sans parler des travaux de ses disciples, éclos sous son intelligente direction, nous mentionnerons seulement l'étude collective du texte des *Annales Gandenses*, rédigées vers 1308 par un Franciscain anonyme, qui d'une plume éloquente, raconte la lutte des Flamands contre Philippe le Bel; le dernier éditeur de la *Chronique Artésienne* en a consigné les résultats dans son *Introduction*.

L'un des textes les plus remarquables du haut Moyen-âge flamand, qui nous soient parvenus, est certainement l'*Histoire de la Mort de Charles le Bon*, rédigée par le clerc brugeois Galbert au moyen de notes quotidiennes prises durant les années 1127-1128. Cette narration est si détaillée et tellement pittoresque qu'elle a permis à Hub. Van Houtte de nous esquisser la Civilisation au début du XII^e siècle; de plus, dans ses *Nibelungstudien*, R. Henning a essayé de représenter Galbert comme un poète épique, qui, pénétré de l'ancienne saga germanique, tissa les actions de ses héros sur la trame du *Nibelungennôt* et, par son influence, fit revivre cette épopée dans les pays rhénans! A cela se mesure de suite l'importance de cette source incomparable. Aussi, comme aucun texte ne le satisfaisait, M. Pirenne nous offrit en 1891 une nouvelle édition de cette biographie de Charles de Danemark, enrichie d'une précieuse introduction, d'annotations remarquables et d'un plan de Bruges.

La période héroïque de l'histoire de Flandre, la guerre de délivrance de 1302, devait naturellement captiver son esprit scrutateur. Durant sa vaste enquête concernant les sources historiques du XIV^e siècle, le savant chercheur découvrit l'existence de deux narrations contradictoires des batailles des Eperons d'or et de Mons-en-Pève, selon que le chroniqueur avait puisé ses renseignements auprès des

vainqueurs, à une source Flamande, ou qu'il eût appris sa description du combat d'un vaincu, d'un échappé des bandes Françaises.

Les premiers, poussés par le sentiment patriotique, — tels le Franciscain qui rédigea les Annales Gandenses, le poète brabançon Louis van Velthem, et particulièrement le moine de Clairmarais qui écrivit l'histoire des Dampierre jusqu'en 1329, — attribuent exclusivement la victoire des Flamands à leur courage, tandis qu'ils enjambent lestement toutes les circonstances avantageuses qui favorisaient ce triomphe comme, par exemple, et l'excellente position de l'armée communale, encadrée d'un parallélogramme de rivières et de ruisscaux, et la vaniteuse témérité de Robert d'Artois faisant charger sa cavalerie sans l'éclairer.

Les chroniqueurs français essaient, à leur tour, de pallier la honte de la défaite, en prétendant que les chefs flamands avaient couvert les ruisseaux, qui protégeaient leur front, d'herbes et de claies, de sorte que la charge de la cavalerie sombra dans des fossés « qu'elle ne connaissait point; » d'autres même, parlent de chausse-trapes placées dans des fosses expressément creusées; quelques-uns enfin, d'étranges trahisons. Presque tous se taisent sur la cause véritable du désastre : l'orgueil de la noblesse française qui, de crainte de voir enlever par son infanterie mercenaire l'honneur de la victoire, écrasa dans son impétuosité ses propres fantassins sous les sabots des destriers et arriva désordonnée et rompue sur les lignes flamandes, qui eurent vite fait de la rejeter dans le ruisseau de St Jean qu'elle venait de traverser.

Comme sous Philippe-le-Bel la littérature française donnait le ton à l'Europe, rien d'étonnant à ce que la seule narration des vaincus se trouvât chez les écrivains Allemands, Anglais et Italiens; bien plus, quand durant la

période Bourguignonne, la langue française devint prépondérante dans les classes supérieures en Flandre, la thèse française éclipsa complètement les récits nationaux, et ce fut elle qui, célébrée par la gravure et la peinture, domina l'histoire jusqu'en ces derniers temps.

Cette étude savante sur la *Version Française et la Version Flamande de la Bataille de Courtrai* (1890), fut saluée chez nous, avec un plaisir infini, par tous les initiés. En France, M. F. Funck-Brentano, bibliothécaire de l'Arsenal, se hâta de présenter à l'Institut un *Mémoire sur la Bataille de Courtrai* (1891), où il essayait de démolir les arguments de M. Pirenne et de défendre, comme seule vraie, la version française. La réponse ne se fit pas longtemps attendre; successivement dans sa *Note supplémentaire* et dans sa *Notice sur un passage controversé de L. van Velthem*, le professeur de Gand démontra l'inanité de la thèse de son contradicteur.

Pour initier le public flamand aux découvertes de son maître, le regretté J. Frederichs publia dans le *Nederlandsch Museum* (1893), la description critique de la Bataille de Groeninge.

Entretemps, M. Pirenne avait abordé la période suivante. La Bibliothèque Nationale de Paris contenait un manuscrit rédigé en 1329 et formant l'Inventaire des biens des Flamands tués à la bataille de Cassel; tout d'abord, l'éminent érudit fournit la preuve que cette liste de 3200 morts, énumérés avec leurs « héritages » confisqués par les commissaires français, était loin d'être complète, car, c'est au nombre de 11.000 que succombèrent les compagnons de Zannekin. Mais le résultat capital de cette étude consiste dans la preuve que ce *Soulèvement de la Flandre Maritime* (1900) ne fut point une Jacquerie de paysans faméliques, mais bien « un essai de révolution tenté par des paysans robustes, pleins de confiance en eux-mêmes, capables de

vouloir et de persévérer, inspirés d'idées égalitaires » et cherchant à se débarrasser à jamais du joug odieux de la noblesse. Pour le reste, les listes de confiscations témoignent d'un certain bien-être dans la Flandre Maritime, et comme suite naturelle, démontrent la densité de la population, qui dépasse de loin celle des contrées environnantes.

Ce livre remarquable à peine achevé M. Pirenne s'attaquait à un sujet nouveau; il s'agissait également d'une des grandes révoltes démocratiques en Flandre, mais celle-ci datant de la fin du XIV^e siècle, notamment le soulèvement gantois contre Louis de Maele. Edouard Leglay avait publié en 1842, de façon fort défectueuse, une chronique rimée en français des années 1379-1380, rédigée par un partisan acharné du Comte. Le savant professeur dans sa nouvelle édition, non-seulement rétablit le texte de ce fragment, mais l'augmenta de particularités concernant l'écrivain anonyme, les faits racontés, la situation à Gand et dans le reste de la Flandre, le tout éclairé par une substantielle analyse.

Cette courte énumération de ses œuvres purement historiques permettra de juger de la longue période de notre histoire de Flandre que M. Pirenne fouilla de son regard pénétrant.

Mais les branches auxiliaires de l'histoire, et entr'autres la Diplomatique, avaient aussi tenté la science du patient chercheur. Il prouva l'authenticité d'un fragment de Charte Mérovingienne conservé à Gand, et établit la fausseté d'une bulle de Nicolas I en faveur du monastère de St Pierre à Gand. Forts de la critique de leur maître, les disciples qui suivirent ses traces, produisirent dans ce domaine de nouveaux travaux, témoins éloquents de l'excellence de son enseignement et de son influence sur ses auditeurs. D'autre part, son article sur la *Chancellerie et les*

Notaires des Comtes de Flandre avant le XIII^e siècle, constituait le premier essai d'introduire dans notre pays l'étude si difficile des documents privés.

Quelques années auparavant, le savant professeur avait enrichi le recueil des Travaux publiés par la Faculté de Philosophie, d'une monographie modèle, dont il avait rassemblé les sources durant son séjour à Liège; c'est l'*Histoire de la Constitution de la ville de Dinant au Moyen-âge* (1889).

A l'encontre de la foule de monographies locales publiées durant les cinquante dernières années par des amateurs ou des rats d'archives, cette œuvre parut sortie de la plume d'un maître-historien : fondée exclusivement sur les actes et documents les plus authentiques comme sur le témoignage des chroniqueurs liégeois contemporains, synthétisée suivant les meilleurs principes de la science sociale, on y put voir une connaissance approfondie de la matière, mais surtout une conception lumineuse de l'évolution des organismes municipaux sous l'influence des transformations économiques.

Pourtant ce livre n'était que la première pierre d'une œuvre de vaste envergure, qui ne devait guère s'achever que dix ans plus tard. Nous désignons notamment les deux études monumentales insérées dans la *Revue Historique* de M. Gabriëi Monod (1893, 1895, 1898).

Dans la première, se basant sur les meilleures histoires de villes comme sur les recueils d'actes les plus récents, et s'aidant de la féconde méthode comparative, il rechercha l'*Origine des Constitutions urbaines* au Moyen-âge. Voici en quels termes M. Pirenne résume lui-même les idées exposées dans ce mémoire : « Les premières agglomérations urbaines furent, dans toute la force du terme, des colonies de marchands et d'artisans, et les constitutions municipales s'élaborèrent au milieu d'une population d'im-

migrants, venus de toutes parts et étrangers les uns aux autres. Pourtant ces immigrants, s'ils sont les ancêtres de la bourgeoisie, ne sont pas les plus anciens habitants des villes. Les colonies marchandes en effet, ne se créèrent pas en terrain vierge. Partout, elles se groupèrent au pied des murailles d'un monastère, d'un château ou d'une résidence épiscopale. Les nouveaux arrivants trouvèrent à l'endroit où ils vinrent se fixer une population plus ancienne, composée de serfs, de ministériales ou de clercs.... Ainsi, deux groupes d'hommes distincts se trouvèrent partout en présence l'un de l'autre, mais sans se pénétrer réciproquement. Ce n'est que très lentement que la fusion s'accomplit et que la colonie marchande, grandissant d'année en année, devenant toujours plus riche, plus féconde et plus vigoureuse, absorba finalement tous les éléments étrangers et imposa à l'ensemble de la ville son droit et ses institutions. Il fallut trois siècles pour y parvenir. L'évolution ne fut accomplie qu'au XIII^e siècle. »

M. Pirenne montre ensuite, comment les institutions urbaines se développèrent sous l'influence de ces situations économiques.

Examinant de plus haut encore, le phénomène de la fondation du Tiers-Etat, l'infatigable travailleur rechercha les origines des *Villes, Marchés et Commerçants au Moyen-âge*. Il reprend à sa façon le mot de Guizot que les villes sont nées d'une « boutique », et montre comment « les plus vieilles chartes donnent aux premières villes qui s'élèvent sur le sol de la Belgique deux noms caractéristiques. Elles les appellent *portues*, c'est-à-dire débarcadères, ou *emporia*, c'est-à-dire entrepôts. La langue nous avertit donc très clairement que c'est au commerce que ces villes doivent leur naissance. Elles sont contemporaines de la formation d'une population nouvelle de marchands et d'artisans à côté

de l'ancienne population rurale, et c'est aux endroits qui réunissaient les conditions favorables au développement de l'activité économique qu'elles apparaissent tout d'abord. L'emplacement qu'elles occupèrent fut déterminé par la direction que le relief du terrain, l'orientation des vallées et la configuration de la côte imprimèrent au transit. Elles se fondèrent le long des grandes voies commerciales, dans les lieux où la circulation des marchandises était la plus constante et la plus intense. »

Au même ordre d'idées appartiennent ses notices sur la *Hanse Flamande de Londres* et le *Comte de la Hanse de St Omer* (1898-1899). Cette remarquable association se composait de la réunion de toutes les guildes des grands marchands flamands qui faisaient le négoce avec l'Angleterre; sa puissance fut telle, qu'aux XII^e et XIII^e siècles elle s'arrogea le monopole du grand commerce de la Flandre. C'est le chef de ce trust médiéval, qui devait selon les statuts être bourgeois de Bruges, que l'on nommait le Comte de la Hanse.

Par le choix des sujets traités, se montre du coup la préférence que le savant professeur accorda dans les derniers temps à l'histoire économique. Recherches sur le lent développement de situations sociales, enquêtes sur la naissance des organisations matérielles, démonstrations de la grande influence du commerce et de l'industrie sur les institutions politiques, voilà ce qui l'attire désormais dans le champ de l'histoire.

C'est qu'en effet, à l'instar des plus grands historiens français et allemands, M. Pirenne ne considère plus l'histoire comme une doctrine autonome, mais comme l'une des branches de la science sociale, prêtant et empruntant tour à tour à la politique, à l'économie, à la sociologie. Pas de phénomène, de quelque nature qu'il soit, ou moral ou

matériel, qui puisse être négligé dans la laborieuse reconstitution du tableau des sociétés humaines antérieures. Sous l'influence combinée des idées darwiniennes et marxistes, c'est même aux facteurs sociaux-économiques que l'on attribue le rôle prépondérant dans le jeu de nos organisations.

Par là, le professeur de Gand se sépare nettement des disciples de Ranke, (les *Jungrankianer* comme on les appelle en Allemagne), qui n'envisagent dans l'examen des questions historiques que le côté purement politique, et il se range nettement aux côtés de l'écrivain bien connu de ce chef-d'œuvre, la *Geschichte des Deutschen Volkes*, de l'économiste fameux Karl Lamprecht.

D'ailleurs, l'histoire pragmatico-politique, vieillotte et unilatérale, ne répondait plus aux exigences de l'esprit moderne; notre soif de connaître les événements du passé ne se contente plus d'une simple énumération de dynasties et de biographies, de luttes politiques ou d'intrigues diplomatiques, tous faits d'un domaine unique. Les chefs seuls des groupes humains et leurs principaux acolytes, les premiers rôles en somme, voilà ceux que les historiens antérieurs faisaient exclusivement mouvoir sur le théâtre du monde; quant à la partie la plus vivante, quoiqu'en apparence absolument passive, de l'organisme collectif, la masse compacte, avec ses phénomènes multiples de besoin ou de production, ces narrateurs superficiels l'oublient, comme si ce n'était point le peuple, et non les chefs et leur entourage, qui constitue les Etats.

Personne ne niera que les situations et transformations économiques et sociales se posent, sinon en dominateurs de la société humaine, du moins comme des facteurs très importants dans la collectivité. Un esprit doué de vues aussi larges et précises que M. Pirenne devait se rallier à

cette rénovation de la doctrine historique, sans suivre pourtant dans leurs exagérations certains adhérents exclusivistes de la tendance économique.

M. Pirenne a, d'ailleurs, dans la *Revue Historique*, esquissé en un rapide aperçu des deux thèses opposées, la polémique qui se livre en Allemagne entre leurs partisans respectifs, et laisse suffisamment entendre que, bien que très favorable aux idées de Lamprecht, il n'entend pas sacrifier entièrement à la Question du ventre, le côté philosophique, intellectuel ou artistique des faits.

D'ailleurs, la vigueur et en même temps l'exactitude de la synthèse de ses écrits historiques, gisent dans le juste milieu aristotélique de l'auteur, dans la normalité et l'équilibre de la pensée et de l'expression, qui jamais ne dégèrent pourtant en un éclectisme impersonnel.

Sa philosophie n'est pas limitée par le cercle étroit des aperçus historiques ordinaires, mais embrasse un champ vaste et complexe; elle n'exclut aucun mobile des actions humaines dans son exposé des causes, des phénomènes et des conséquences. Toutes les manifestations de l'individu, le savant essaie de les retrouver dans les groupes multiples, ces êtres collectifs dont les passions communes ressemblent si étrangement à celles de leurs éléments isolés. L'histoire de M. Pirenne n'est pas qu'une psychologie des individus marquants, mais surtout de la foule anonyme du passé.

Le distingué professeur est particulièrement défiant à l'endroit des *éponymes*, ces étoiles de première grandeur de l'histoire politique, qui considérés superficiellement semblent résorber en eux toute la vie de la société de leur temps; ceux-là, en un mot, qui éclipsent par l'éclat de leur gloire tous leurs contemporains et paraissent être les seules forces actives de l'époque. Rien n'est plus imprudent que de telles considérations, enseigne M. Pirenne. De deux choses, l'une :

ou bien, de tels personnages, s'emparèrent de la dictature, en se donnant comme les représentants des volitions de la société qu'ils dirigèrent, et continuèrent à la dominer dans la suite grâce à la continuation apparente des causes qui les portèrent au sommet; ou bien, poussés au pouvoir suprême par la foule elle-même, leur domination s'imposa aussi longtemps qu'ils se réglèrent selon la tendance générale de leur époque : *Caput sum, ergo sequor !*

Les écrits de M. Pirenne ne constituent donc pas une simple suite de biographies, une kyrielle de noms propres, comme ceux de la plupart de ses devanciers; ils ne sont pas non plus des traités purement théoriques et abstraits, où les personnages n'apparaissent que comme de vagues chimères, sans aucune individualité. L'écrivain a su éviter les deux écueils. Tout en s'imprégnant des théories sociologiques, il s'est souvenu qu'il est parti de Sédulius. A côté des conducteurs de masses, il a laissé une énorme place à la foule comme être collectif.

Ainsi, toujours la masse anonyme reste au premier plan, tout effacé que soit son rôle à certains moments de l'histoire. Comment expliquer cette conception de la science du passé? Tout simplement par le mode de perception de l'écrivain. M. Pirenne, loin de se borner à la simple analyse des situations, étapes ou stades, — comme on voudra les appeler — enquête surtout sur leur lent devenir, suit la perpétuelle évolution de chacun de leurs facteurs, recherche leurs composantes : ainsi, il parvient à une compréhension bien nette de chacun des organismes d'une société établie. M. Pirenne est un déterminé darwiniste en histoire.

Mais il arrive qu'un des chaînons vienne à lui faire défaut dans la série de ses reconstructions; alors, recourant à la méthode comparative si féconde, le savant comble la

solution de continuité par les données semblables de situations identiques et étaye son système de preuves d'autant plus convaincantes qu'elles proviennent d'ailleurs.

Voyez seulement les remarquables conclusions que M. Pirrenne sut déduire d'un modeste livre de comptes d'un abbé de St Trond, qu'il publia sous le titre *Le Livre de l'abbé G. de Rijckel* (1249-1272), *Polyptique de l'abbaye de St Trond*. Quel est celui qui, découvrant dans un dépôt d'archives, ces feuilles de parchemin griffonnées, aurait accordé une attention quelconque à ce grimoire? Le distingué professeur pourtant força ces comptes muets à s'expliquer, étudia le système monétaire et métrologique du XIII^e siècle, les opérations de prêts des banquiers de l'époque, et nous montra, ô merveille! la lutte d'un abbé, grand propriétaire terrien contre la crise économique agraire qui menaçait son abbaye de ruine. Il nous montra comment ces efforts furent couronnés de succès par une habile réforme du système d'exploitation agricole. « Les cours domaniales, jadis cultivées par des serfs, furent réparties en parcelles et données à bail ou à métayage. On constitua de grandes fermes que l'on loua à des laïques. On renonça aux domaines éloignés, dont la surveillance était trop difficile et trop coûteuse, pour acheter des terres dans les environs du couvent. On récupéra les dimes aliénées, on racheta aux maires et aux avoués leurs droits de justice. On permit aux paysans de se libérer à prix d'argent, non seulement des corvées, mais aussi du cens capital... Partout l'argent remplace les prestations en nature. » Ainsi, l'on voit se lever une classe nouvelle, purement économique, absolument étrangère aux groupes sociaux existants comme aux organisations politiques, tandis qu'en un saisissant tableau, la vie monastique du XIII^e siècle nous apparaît dans sa pleine réalité.

Enfant de Verviers, le grand centre de tissage en Wal-

Ionie, transplanté à Gand, la rivale des ruches-à-métiers anglaises, M. Pirenne, désormais tout entier aux phénomènes économiques et à leurs contre-coups sur la société, se consacra avec passion à l'étude de la draperie, source de la grandeur de la Flandre au Moyen-âge. Il entama une vaste recherche de tous les documents pouvant éclairer la question, et comme il lui sembla impossible de mener à lui seul une enquête aussi considérable, il s'adjoignit le distingué auteur des *Finances communales de Douai*, M. Espinas, avec lequel il avait republié le précieux texte des *Statuts de la Gilde de St Omer*, ainsi que son élève M. le prof. H. Van der Linden, le savant écrivain des *Gildes marchandes au Moyen-âge*.

Le travail se poursuit activement à travers tous les dépôts d'archives des Pays-Bas, du Nord de la France et de la Prusse rhénane, et il est hors de doute que ce *Corpus documentorum textrivulæ neerlandicæ* jettera le jour le plus vif sur la vie industrielle de nos ancêtres et sur l'organisation économique des centres urbains du Moyen-âge.

A cela vint se rattacher une étude d'ordre plutôt social.

En 1898, M. E. De Saegher découvrit aux archives d'Ypres plusieurs fragments d'une liste des habitants de cette ville dressée vers le commencement du XV^e siècle, sans doute en vue de la perception d'une taxe militaire, que d'autres fragments du commencement du XVI^e siècle vinrent heureusement compléter. Après en avoir pris connaissance, M. Pirenne aperçut l'importance capitale que ce dénombrement, rédigé rue par rue, maison par maison, indiquant la profession, le revenu de chaque habitant, présentait au point de vue social, économique et statistique dans une ville industrielle de la fin du Moyen-âge. Du coup, on pouvait évaluer l'étendue de l'industrie, le nombre de patrons et d'ouvriers, le nombre d'enfants par ménage, la

proportion féminine, la quantité des rentiers comme des mendiants, des servantes et des valets.

Cette contribution à la statistique sociale du Moyen-âge parut dans la *Vierteljahrschrift für Social- und Wirtschaftsgeschichte* de Bauer-Von Below. Elle prouva tout d'abord que les chiffres de population de nos villes au Moyen-âge avaient été singulièrement surfaits, car en 1412, Ypres ne comptait que dix mille habitants, et était à peine aussi peuplée qu'une ville provinciale des temps modernes. Ensuite, il apparut que plus l'activité industrielle est intense dans une ville du Moyen-âge, plus la densité des ménages y est faible; on put évaluer cette dernière à trois enfants par couple de gens mariés.

Tandis que le travailleur infatigable enrichissait sans relâche la littérature historique belge de ces œuvres magistrales, il ne cessait d'étudier les productions nouvelles ayant un rapport quelconque avec notre histoire nationale, et de lessoumettre à l'épreuve de ses recherches personnelles ou des normes de sa critique. Ainsi il discuta de nombreux ouvrages dans l'excellente *Revue Historique* de Gabriël Monod, comme dans l'âpre *Revue Critique*, mais c'est surtout à la *Revue de l'Instruction Publique*, dont il est, avec son grand ami le savant Paul Thomas, l'un des directeurs, qu'il accorda une large collaboration.

Les recensions du professeur gantois, fondées sur la profonde connaissance de la matière, comme l'on sait, se caractérisent par une rare pénétration ainsi que par une extraordinaire assimilation du sujet en discussion : aussi son opinion fait-elle autorité et reste décisive. Sa note est rarement agressive; sa pondération le lui défend; le critique évite, à ce qu'il semble, jusqu'à l'occasion d'être ironique ou acerbe, et même au cours de sa longue querelle avec M. F. Funck-Brentano, jamais il ne lui échappa un mot

qui put même froisser son contradicteur. Tous ses jugements sont marqués au coin de la plus grande impartialité ; et je n'en saurais citer de meilleure preuve que l'élogieux rapport qu'il fit de *Philippe le Bel en Flandre* (1897), de l'auteur du *Mémoire sur Courtrai*, dans la *Revue Critique*. Quant aux ouvrages médiocres, « ils ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. On les passe sous silence. Une polémique n'est utile que quand on peut en attendre un résultat scientifique. Entreprise avec quelqu'un qui prouve ne rien savoir du métier d'historien, elle ne peut provoquer qu'une perte de temps et amener des froissements personnels, qu'il vaut toujours mieux éviter quand on n'y est pas poussé par le souci de sa dignité. » Aux époques où la production semble surabondante, une exécution paraît pourtant nécessaire, de temps à autre.

L'action scientifique de M. Pirenne s'est particulièrement fait sentir à la Commission royale d'Histoire. C'est dans les Comptes-rendus de ce corps savant que le grand érudit a traité une foule de points de détail concernant l'histoire de Flandre au Moyen-âge. Dernièrement, dans le but de mettre un frein aux fantaisies des dilettanti, le distingué professeur y rédigea à leur usage un aperçu succinct des règles critiques à observer dans la publication des textes, souvent si maltraités chez nous, et son système trouva également à l'étranger le meilleur accueil.

Ainsi, tour à tour historiographe, diplomate, économiste, éditeur de textes, critique, méthodologiste, il n'était nul recoin de l'histoire ni de ses sciences auxiliaires que M. Pirenne n'eût exploré. Ses investigations lui avaient permis de toucher à tout, sans que jamais son érudition l'eût trahi.

Personne donc ne s'est plus lancé dans les spécialités. Il semblait que l'extrême divergence de ces diverses mono-

graphies allait empêcher leur auteur de les grouper en un faisceau; que la synthèse, qui elle aussi est une vérité historique, lui était refusée.

Ce fut alors cependant que, sa pensée étant mûre, il résolut de retracer l'histoire entière de la patrie : il embrassa en une œuvre magistralement agencée tout ce que lui-même et mille autres érudits avaient recueilli, commenté et étudié, et il fondit tous ces documents précieux et sûrs en un tout harmonieux.

Du vaste travail d'enquête qui avait précédé ce prodigieux effort, M. Pirenne publia les résultats dans cette riche *Bibliographie de l'histoire de Belgique*, instrument de travail incomparable et indispensable.

Le succès fut immense; en peu de temps, l'édition fut épuisée; celle qui suivit bientôt permit de juger avec quelle ardeur ininterrompue il travailla à la parfaire. Plus n'est besoin désormais de ce long travail d'heuristique à travers le dédale de nos chroniques, annales et mémoires. Ouvrez cette liste de plus de deux mille travaux, classés méthodiquement : tous les matériaux sont amassés et rangés; l'histoire nationale s'y trouve à pied d'œuvre.

L'époque qui sépare le *Sedulius* (1882) de la *Bibliographie* (1893) peut donc être considérée comme une période de préparation à une création de nature générale.

* * *

Mais avant de parler de celle-ci, un mot de son auteur.

Je me rappelle parfaitement l'impression que le professeur produisit sur moi, lorsque je le vis pour la première fois, il y a tantôt dix ans.

Un homme de taille moyenne, d'aspect robuste, la tête lancée en avant et reposant sur un cou solide mais court,

déboucha dans l'auditoire, se rua sur la chaire, frappa un grand coup du plat de la main sur le pupitre, et commença d'une voix claire et forte : « Messieurs ! » Puis pendant toute l'heure, il traça un vaste tableau de la désorganisation de l'Empire romain, parla d'abondance, sans notes, avec force gestes, et disparut aussi rapidement qu'il était venu, laissant les étudiants sous le coup d'une réelle émotion.

Cette introduction à l'histoire du Moyen-âge n'était peut-être pas bien originale ; mais jamais ces débutants en philosophie n'avaient entendu exposer avec autant de chaleur, autant de spontanéité, cet aperçu des institutions de l'Empire à l'agonie qu'on leur avait fait anonner vaguement sur les bancs du collège. Et puis, tous étaient hypnotisés par ces deux yeux pétillants, dont le binocle rehaussait l'éclat et que survoûtait un vaste et large front.

En candidature, où l'on « brosse » si facilement le cours, aucun n'était mieux suivi que celui de M. Pirenne ; la salle était comble ; l'auditoire attentif ne perdait aucune parole de l'orateur, qui se démenait, ouvrant de nouveaux horizons, écartant les vieilles théories, et forçant ses élèves à prendre des notes sans relâche.

Mais combien je le préférais aux cours spéciaux, où il nous initiait familièrement à la pratique des sciences historiques. Le professeur nous avait habitués à une maieutique constante ; sous ses yeux nous scrutions les textes dont ses savantes questions nous faisaient élucider les difficultés. On sentait combien le maître avait approfondi la question discutée et l'avait fouillée dans ses plus intimes recoins. Son talent d'analyse et de critique pouvait se donner libre cours, et en provoquant nos réponses, rarement parfaites, il nous faisait tâter du doigt nos erreurs, produits de notre ignorance, de notre précipitation ou de notre manque de jugement.

Que d'heures agréables nous avons passées en commentant les vieilles chroniques flamandes, ou la Germanie de Tacite, ou quelque chartre médiévale; car les sujets étaient aussi neufs que variés.

Point n'est besoin de dire tout l'intérêt que suscitait le cours d'Histoire de Belgique. Ici l'on sentait un savoir purement personnel, une production tout originale; explication des faits, exposé, système, tout appartenait en propre à l'orateur, qui, entraîné par le sujet, citait des textes, faisait de hardis rapprochements, forgeait des néologismes, n'hésitait pas à recourir à des figures ou des expressions triviales pour captiver ses auditeurs et les pénétrer de son enseignement; mais il était extrêmement difficile, à cause de la rapidité de son élocution, de noter dans le détail, les idées du distingué professeur; aussi, ce nous fut un bonheur quand M. Pirenne annonça que son *Histoire de Belgique* allait paraître bientôt.

* * *

Ce chef-d'œuvre fut publié d'abord traduit en allemand, par F. Arnheim, dans la grande Collection de la *Staatengeschichte* chez F. A. Perthes. La presse scientifique et même quotidienne l'accueillit immédiatement avec un réel enthousiasme; les éloges ne lui furent pas épargnés et l'engouement augmenta encore quand l'original français vit le jour la même année (1900).

C'est qu'à l'encontre de ses aînés, le livre de M. Pirenne n'est pas un pur catalogue de faits, de noms et de dates; son histoire de Belgique est autre chose qu'une compilation critique de chroniques et de documents, ou une synthèse plus ou moins réussie des histoires provinciales. Les vieux cadres ont été rompus; ici, ce sont les idées qui importent, les pensées directrices d'une époque, de sorte que le pre-

mier livre étudie la lente évolution du morcellement territorial; le second, la période féodale; le troisième, nous montre l'avènement des communes. C'est la vie même de la population que l'on cherche à pénétrer, sa ligne conductrice à travers les siècles, et les grands courants extérieurs qu'elle a subis.

Cette magistrale conception avait été exposée déjà l'année avant par M. Pirenne dans un discours prononcé au Palais des Académies en 1899. Considérant les principautés belges dans leur milieu européen, placées entre les civilisations germanique et romane, subissant les contre-coups de la politique allemande ou française, il montre comment, dès le haut Moyen-âge, par suite de la communauté d'intérêts et de sentiments, la Nation Belge s'était virtuellement constituée sur la base d'une vie sociale commune.

M. Pirenne, en effet, n'est pas qu'un historien de premier ordre; il est un grand patriote, qualité si rare parmi l'indifférence belge. Wallon de naissance, transporté à vingt-cinq ans dans la capitale de la Flandre, il fut par cette heureuse occasion, l'homme qui put le mieux comprendre cette âme mixte de la nation. Comme Froissart, qui s'est mù sans cesse sur les confins des deux grandes cultures de l'Europe occidentale, il a pu démêler cet amalgame d'influences qui s'agitent dans la pensée belge. Et participant dès mêmes conditions ethniques et linguistiques que le chroniqueur de Valenciennes, il a pu garder la même impartialité de jugement dans l'exposé des affaires du Nord-Est de l'Europe, dont l'histoire de Belgique n'est qu'un épisode.

Ainsi donc, la Flandre étudiée à la lumière de l'histoire de France, la Lotharingie à celle de l'Allemagne, l'histoire de nos provinces, placée dans son cadre européen, s'est trouvée considérablement éclaircie. Nouvelles sont les considérations concernant l'origine des institutions territoriales,

l'organisation domaniale et les terres neuves des premiers siècles ; mais plus intéressants encore, parce qu'exceptionnellement originaux, les livres II et III, où l'auteur a condensé ses études sur le commerce, l'industrie et les institutions urbaines aux XII^e et XIII^e siècles, pour décrire ensuite les changements politiques et sociaux dans les villes et les campagnes sous l'influence de l'activité et de la circulation renaissantes. Curieusement esquissée est la lutte dans nos contrées entre l'influence allemande et française ; la première, d'abord omnipotente et se faisant sentir jusque dans la Flandre, fief français, pour s'y éteindre misérablement ensuite, avec la chute de la puissance impériale en Allemagne ; la seconde, faible au début, mais grandissant de pair avec la force croissante des Capétiens, qui finalement cherchent à absorber la Flandre et menacent la Lotharingie. La bataille de Woeringen et les querelles des Avesnes et des Dampierre sont deux épisodes de cette lutte. Ainsi présentée, l'histoire de notre patrie, loin d'être isolée et circonscrite par les bornes étroites des anciennes principautés, devient un des facteurs de l'histoire de la civilisation occidentale.

La lutte entre la Flandre et la France a été exposée par M. Pirenne sous son véritable jour. Issue de conflits économiques au sein des villes entre les patriciens et le prolétariat, compliquée par l'alliance politique de l'aristocratie urbaine avec le suzerain français et du prolétariat avec le comte, la guerre des Dampierre contre Philippe-le-Bel a fini par devenir une lutte vraiment nationale.

Hautement littéraire, et digne d'être classé par M. Virgile Rossel dans son *Histoire de la littérature française hors de France*, clair, puissant et suggestif, tel apparut ce livre, qui exerça sur tous ceux qui l'abordèrent une vive influence. On reprocha à l'auteur d'avoir négligé quelque peu la vie religieuse, si intense et pénétrante au Moyen-âge, et d'avoir

laissé dans l'ombre les provinces secondaires Namur, Hainaut et Luxembourg au profit des trois grandes autres principautés. Mais c'est précisément le mérite de la synthèse scientifique, que ce choix hardi des points saillants qui permet d'écartier les détails encombrants.

Approuvé unanimement par des maîtres comme Frédéricq, Kurth, Leclère, Van der Kindere, Møeller, le premier volume fut épuisé en moins d'un an, puis rapidement traduit en néerlandais. Rarement, on vit pareil accueil à une œuvre scientifique.

Le second volume, attendu avec une légitime impatience, dépassa les meilleures espérances qu'on fut en droit de concevoir.

Traitant plus particulièrement de la Période communale en Flandre, Brabant et Liège, et de la fondation sur les ruines des libertés municipales de l'absolutisme bourguignon, le sujet, plus tourmenté, est plus passionnant. A la place des anonymes qui élevèrent et développèrent les grandes communes ou fomentèrent les premiers mouvements démocratiques dans leur sein, apparaissent ici des personnages bien marqués dont l'on peut scruter les mobiles et les motifs, et il a fallu donner à l'histoire politique une place plus considérable que celle qui lui avait été réservée au tome premier.

Dans celui-ci, l'auteur avait clairement exposé les grandes manifestations sociales, économiques et politiques du Moyen-âge jusqu'au XIII^e siècle, et le premier il avait éclairci le mystère qui planait sur les origines. Il avait été un véritable initiateur. Ici, le terrain était déblayé; L. Van der Kindere avait publié depuis trente ans le *Siècle des Artevelde*, et Paul Fredericq, *Le Rôle politique et social des ducs de Bourgogne*. Il semblait donc que le travail était relativement facile, tout en promettant moins d'aperçus neufs.

Mais le regard génial de l'historien a revivifié tout ce qu'il a touché. Par la fréquentation des sources les plus authentiques, M. Pirenne a pu se former de ces deux siècles une conception aussi exacte qu'originale, et a modifié ainsi nombre d'idées traditionnelles sur les personnages comme sur les faits.

La division de l'ouvrage était tout indiquée : le XIV^e siècle, l'ère de Van Artevelde, est celle du triomphe toujours troublé, sans cesse menacé, de la démocratie urbaine ; le XV^e par contre, est le siècle du triomphe sanglant mais inéluctable de la centralisation monarchique.

Dans le premier tableau, on discerne lumineusement le conflit entre le prolétariat urbain, les tisserands, et les petits métiers ou petits patrons. Les luttes civiles au sein de nos cités s'expliquèrent ainsi très naturellement par cette opposition constante entre les ouvriers de grande industrie et les autres travailleurs manuels. L'ancienne *Jacquerie* de la West-Flandre apparut comme une révolte de paysans libres et aisés, soutenue par Bruges que dirigeait un précurseur de J. Van Artevelde. Ramené à de justes proportions, ce dernier ne resta plus que le chef de la politique démocratique gantoise, subordonnant les intérêts de la Flandre à ceux des tisserands de sa ville natale.

Les lecteurs furent un peu étonnés de trouver un essai de réhabilitation de l'obscur et décrié Louis de Maele ; et les contempteurs des ducs de Bourgogne, ceux qui leur reprochaient une politique antinationale, purent lire des pages magnifiques sur la prospérité qu'ils imprimèrent aux Pays-Bas sous leur règne.

Cette fois, on critiqua le déterminisme de l'auteur qui l'amène à expliquer, puis justifier le fait accompli, à émettre une philosophie de l'histoire peu éloignée de la THÉORIE DU SUCCÈS.

On reprocha au penseur d'avoir loué à outrance les initia-

teurs de la centralisation monarchique, et de ne pas avoir fait la part des préoccupations personnelles des ducs de Bourgogne, et de leurs doctrines. On prouva que quelque chose de libre périt avec l'autonomie communale et qu'ils ne le remplacèrent en rien, que par suite la doctrine de M. Pirenne péchait par quelque endroit.

Mais les éloges furent unanimes pour louer l'admirable esquisse de la vie industrielle à Gand, à Ypres et à Liège, du mouvement commercial à Bruges. Les critiques ne tarirent pas sur le relief et la vie des portraits admirables de Louis de Maele et des ducs ses successeurs, ou de Jacqueline de Bavière et de son père Guillaume.

Ce travail plus documenté et plus sûr encore que le précédent nous conduit jusqu'au seuil des temps modernes. C'est avec l'instauration de l'absolutisme par Maximilien que s'ouvre le volume suivant qui nous conduira à travers l'époque troublée des guerres de religion.

J'ose annoncer que le tome troisième dépassera encore en intérêt ceux qui l'ont précédé.

* * *

Dois-je dire que les sociétés savantes ont depuis longtemps fait appel aux lumières de l'auteur de ces splendides travaux et l'ont accueilli dans leur sein ? Membre de la Commission royale d'Histoire depuis 1892, correspondant (1898) puis titulaire de l'Académie de Belgique en 1900, le savant professeur fut décoré naguère de l'Ordre de Léopold. Il est également vice-président du Cercle Artistique et Littéraire à Gand.

Esprit occidental et laïque, hautement intellectuel, fin lettré, vaste et profond penseur, critique sûr et impartial, tel est Monsieur Pirenne, une des gloires de notre Université.

F. V. D. G.

PARTIE ACADÉMIQUE

UNIVERSITÉ DE GAND

I. — ADMINISTRATION.

Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur des Ecoles spéciales : M. J. F. VANDERLINDEN.

Recteur pour les années 1903-1906 : M. P. THOMAS.

Secrétaire du Conseil académique, pour l'année 1903-1904 :
M. E. HAERENS.

Collège des assesseurs, pour l'année 1903-1904 : MM. P. THOMAS, recteur; P. FREDERICQ, doyen de la faculté de philosophie et lettres; E. DAUGE, doyen de la faculté de droit; A. DEMOULIN, doyen de la faculté des sciences; D. VAN DUYSSE, doyen de la faculté de médecine; E. HAERENS, secrétaire du conseil académique.

Inspecteurs des études : MM. P. MANSION, inspecteur des études aux écoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures; L. DEPERMENTIER, inspecteur des études aux écoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures.

Commissaires pour les affaires de la bibliothèque : MM. J. BIDEZ, R. DE RIDDER, A. DEMOULIN, H. LEBOUCC.

Receveur du Conseil académique pour l'année 1903-1904 :
M. A. VERSCHAFFELT.

- Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur* : M. L. HOMBRECHT.
Conservateur général des bâtiments et du mobilier de l'Université de Gand et de l'Institut des Sciences : M. C. VAN HAMME.
Commis-rédacteur : M. F. BUYTAERT.
Commis-expéditionnaire : M. J. VERHEUGHE.
Appariteurs : MM. L. WILLEMS ; J. LADON.
-

II. — PERSONNEL ENSEIGNANT.

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES,

- | | |
|--|---|
| <i>Professeurs ordinaires</i> : | VAN BIERVLIET, rue Metdenpenningen, 5. |
| MM. | VERCOULLIE, r. aux Draps, 21. |
| BLEY, rue d'Egmont, 8. | <i>Professeur extraordinaire</i> : |
| CUMONT, rue des Vanniens, 29. | M. |
| DE LA VALLÉE-POUSSIN, boulevard du Parc, 13. | BIDEZ, boulevard Léopold, 59. |
| DE CEULENEER, r. de la Confrérie, 5. | <i>Chargés de cours</i> : |
| DISCAILLES, r. de Flandre, 35. | MM. |
| FREDERICQ, rue des Boutiques, 9. | DE VREESE, boulevard du Béguinage, 95. |
| HOFFMANN, boulevard des Hospices, 116. | PREUD'HOMME, r. Nassau, 4. |
| HULIN, place de l'Evêché, 3. | ROERSCH, rue de l'Avenir, 75. |
| LOGEMAN, Allée verte, 116. | VAN DER HAEGHEN, rue de la Colline, 77. |
| PIRENNE, rue neuve St-Pierre, 132. | VAN HOUTTE, chaussée de Courtrai, 32. |
| THOMAS, rue Plateau, 41. | VAN ORTROY, quai des Moines, 37. |

FACULTÉ DE DROIT.

Professeurs ordinaires :

MM.

- E. DAUGE, rue Guinard, 18.
DE BRABANDERE, rue neuve
St-Pierre, 80.
DE RIDDER, chauss. de Cour-
trai, 77.
MONTIGNY, r. n. St-Pierre, 118.
NOSSENT, rue Haute, 23.
OBRIE, rempart des Chau-
dronniers, 44.
PYFFEROEN, boul^d. de l'Heir-
nisse, 75.
ROLIN, rue Savaen, 11.
VAN WETTER, boul^d du Jar-
din zoologique, 48.

Professeur extraordinaire :

M.

- HALLEUX, rue Savaen, 56.

Chargés de cours :

MM.

- BEATSE, rue Capouillet, 51,
à Bruxelles.
G. CLAEYS, rue de la Main
d'or, 17, à Bruges.
DE LANNOY,
NICOLAI, chaussée de Char-
leroi, 82, à Bruxelles,
VAN DEN BOSSCHE, r. Basse, 14.

FACULTÉ DES SCIENCES ET ÉCOLES
SPÉCIALES.

Professeurs ordinaires :

MM.

- J. BOULVIN, boul. du Fort, 18.
CLOQUET, rue St-Pierre, 2.
DELACRE, boul^d du Fort, 16.
DEPERMENTIER, chaussée de
Courtrai, 115.
DUSAUSOY, ch. de Coutrai, 107.
FOULON, Coupure, 104.
HAERENS, b. Frère-Orban, 11.
KEELHOFF, rue Van Monck-
hoven, 6.

Professeurs extraordinaires :

MM.

- DE BRUYNE, b^d du Fort, 19.
DEMOULIN, r. du Bas-Poldre,
20.
FAGNART, rue Nieuwpoort, 9.
STAINIER,
*Professeurs à l'École du Génie
civil.*
MM.
DELAROYÈRE, rue de la Con-
corde, 61.

Professeurs ordinaires : *Professeurs à l'École du Génie civil.*

- | | |
|--|--|
| MAC LEOD, rue du Héron, 3. | L. GESCHÉ, rue Van Monckhoven, 3. |
| MANSION, quai des Dominicains, 6. | |
| MASSAU, rue Marnix, 22. | <i>Chargés de cours :</i> |
| PLATEAU, ch. de Courtrai, 148. | MM. |
| SCHOENTJES, b ^d du Fort, 17. | BRÉDA, rue de l'Eglise, 52, à Koekelberg. |
| SERVAIS, Coupure, 153. | COLARD, r. Philippe de campagne, 12, à Bruxelles. |
| F. SWARTS, bould du Jardin zoologique, 46. | CORNET, b ^d Dolez, 86, à Mons. |
| VAN AUBEL, chauss. de Courtrai, 130. | FLAMACHE, square Gutenberg, 16, à Bruxelles. |
| VANDERLINDEN, cour du Prince, 27. | STEELE, b ^d de Bruxelles, 12. |
| VANDER MENSBRUGGHE, Coupure, 131. | STEENACKERS, chaussée de Ninove, à Scheut-Bruxell ^s |
| VAN RYSSSELBERGHE, rue de la Sauge, 34. | STÖBER, boulev. Léopold, 45. |
| F. WOLTERS, r du Jardin, 55. | TAITSCH, rue de Boom, 72, Anvers. |
| | VAN DE VYVER, boulev. de la Citadelle, 63. |

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Professeurs ordinaires :

MM.

- | | |
|---------------------------------|--|
| BODDAERT, Coupure, 46. | GILSON, b ^d du Château, 501. |
| DECOCK, place St-Bavon, 12. | HEYMANS, b ^d des Hospices, 7. |
| DE NEFFE, r. de la Station, 64. | LAHOUSSE, Coupure, 27. |
| EEMAN, quai de Récollets, 8. | LEBOUCQ, Coupure, 145. |

Professeurs ordinaires :

- MM.
VAN CAUWENBERGHE, nouvelle rue du Casino, 5.
VAN DUYSE, rue basse des Champs, 65.
VAN ERMENGEM, chaussée de Courtrai, 137.
VAN IMSCHOOT, r. de la Monnaie, 3.
VERSTRAETEN, place Van Artevelde, 16.

Professeur extraordinaire :

- M.
VAN DER STRICHT, marché au Lin, 11.

Chargé de cours :

- M.
VAN DURME, rue du Séminaire, 5.

Administrateur-inspecteur honoraire de l'Université de Gand :

- M. G. WOLTERS, rue de l'Avenir, 21.

Professeurs émérites :

- MM. MM.
CALLIER, ch. de Courtrai, 96. WOLTERS, r. de l'Avenir, 21.
VAN BAMBEKE, r. Haute, 7. SWARTS Th., rue Paul Lauters, 87, Ixelles.

Professeurs émérites de l'École du génie civil :

- M. MERTEN, r. digue de Brabant, 83. M. ROTTIER, rue des Baguettes, 54.

Répétiteurs :

- MM. MM.
A. CLAEYS, rue Mertens, 38, à Mont-St-Amand. E. MORTIER, quai des Augustins, 1.
E. COBBAERT, rue du Compromis, 34. A. VAN DEN BERGHE, boulev. des Hospices, 9.
G. DE VOLDERE, bd du Parc, 25. G. VAN ENGELÉN, rue Hautport, 2.

Répétiteurs :

- MM. H. VAN HYFTE, boulevard
D. VAN HOVE, rue des Car- du Fort, 10.
mes, 1, à Bruges. C. WASTEELS, rue d'Akker-
gem, 17.

*Conducteurs des ponts et chaussées détachés à l'École du génie civil
comme maîtres de topographie.*

- MM. CRULS, boulevard de l'Horticulture, 8.
E. SIMONIS, rue de l'École, 100.
D. TOEFFAERT, anc. chem. de Bruxelles, à Gentbrugge.

Maîtres de dessin :

- MM. E. COBBAERT, rue du Compromis, 34.
J. DE WAELE, boulevard de la Citadelle, 59.
E. MORTIER, quai des Augustins, 1.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ.

(Fossé d'Othon, 2.)

- Bibliothécaire en chef :* M. VANDER HAEGAEN, fossé d'Othon, 2.
1^{er} Sous-bibliothécaire : M. R. VANDENBERGHE, r. du Jambon, 83.
2^d Sous-bibliothécaire : M. P. BERGMANS, rue de la Forge, 49.
Aide-bibliothécaire : M. A. FAYEN, rue du Compromis, 13.

III. — RENSEIGNEMENTS DIVERS.

Par arrêté royal du 30 juillet 1903, M. F. MERTEN, professeur à l'École du génie civil, a été déclaré émérite et déchargé de son enseignement

Par arrêté royal du 13 novembre 1903, M. E. COBBAERT, ingénieur-architecte, a été nommé répétiteur à l'École pré-

paratoire du génie civil, et chargé des fonctions de maître de dessin en remplacement de M. ROBELUS, décédé.

Par arrêté ministériel du 1^{er} janvier 1903, MM. les professeurs DISCAILLES, SCHOENTJES et BOULVIN, ont été nommés membres du Conseil de perfectionnement de l'enseignement supérieur pour la période 1903-1906.

Par arrêtés royaux en date du 20 janvier 1903, MM. MONTIGNY, professeur ordinaire à la faculté de droit, BEATSE et VAN DEN BOSSCHE, chargés de cours à la même faculté, ont été désignés pour y faire, en remplacement de M. le professeur SERESIA, décédé, le premier, le cours de l'organisation judiciaire, de la compétence et de la procédure civile, le second et le troisième, les cours de droit civil délaissés par le défunt.

Par arrêté ministériel du 20 février 1903, M. LOGEMAN, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, a été autorisé, sur sa demande, à faire dans cette faculté, un cours facultatif de langues scandinaves (période moderne).

Par arrêté royal du 22 août 1903, M. le professeur HAERENS a été nommé secrétaire du Conseil académique pour l'année 1903-1904.

Par arrêté royal du 25 septembre 1903, le cours de Notions de minéralogie en candidature en sciences naturelles préparatoire au doctorat ou à la pharmacie et en candidature en géographie, a été placé dans les attributions de M. F. STÖBER.

Par arrêtés royaux du 25 septembre 1903 :

1^o M. CAMILLE DE BRUYNE, docteur en sciences naturelles, est nommé professeur extraordinaire dans la faculté des sciences et chargé d'y faire les cours de notions élé-

mentaires de botanique et de zoologie, les cours de géographie botanique, zoologique et ethnographique, ainsi que les cours de produits industriels et commerçables.

2^o M. XAVIER STAINIER, docteur en sciences naturelles, professeur à l'institut agricole de l'Etat à Gembloux, est nommé professeur extraordinaire à la faculté des sciences pour y donner :

a) En candidature en sciences naturelles préparatoire à la médecine, les cours de notions élémentaires de minéralogie et de géologie ;

b) En candidature en sciences naturelles préparatoire au doctorat ou à la pharmacie et en candidature en géographie, le cours de notions élémentaires de géologie et les compléments de ce cours :

c) Au doctorat en sciences naturelles les cours de minéralogie et de géologie ;

d) A l'Ecole du génie civil, le cours de géologie et d'éléments de paléontologie.

3^o M. JULES CORNET, docteur en sciences naturelles, professeur à l'école des mines du Hainaut, est chargé de faire, dans la faculté des sciences, le cours de notions élémentaires de géographie physique, le cours de géographie physique, ainsi que les cours de géographie physique spéciale.

4^o M. le professeur FRÉCÉRIC SWARTS est chargé de faire à l'Ecole préparatoire des arts et manufactures, le cours d'éléments de chimie, 2^e partie, ainsi que les interrogations et manipulations s'y rapportant.

5^o M. PAUL VAN DURME, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, est chargé de faire, dans la faculté de médecine, un cours facultatif spécialement consacré à l'étude des maladies des pays chauds.

Par arrêté royal du 29 septembre 1903, M. PAUL THOMAS, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, est nommé recteur de l'Université pour la période triennale 1903-1906.

Par arrêté royal du 23 octobre 1903 :

M. TH. SWARTS, professeur ordinaire à la faculté des sciences, est déclaré émérite et déchargé de son enseignement.

M. VAN ORTROY, chargé de cours, est nommé professeur extraordinaire à la faculté des sciences.

M. DE LANNOY, docteur en droit, chef de bureau au ministère de la Justice et chargé de cours à l'Université de Louvain, est nommé professeur extraordinaire à la faculté du droit.

M. F. SWARTS, professeur à l'Ecole du génie civil, est chargé de faire, dans la faculté des sciences, le cours de chimie générale et de diriger les manipulations qui s'y rapportent. Il est déchargé du cours d'éléments de chimie et des interrogations et manipulations qui se rapportent à ce cours.

M. GESCHÉ, pharmacien, docteur en sciences naturelles, est chargé de faire, aux Ecoles préparatoires du génie civil et des arts et manufactures, le cours d'éléments de chimie délaissé par M. le prof. F. SWARTS.

M. COLARD, chargé de cours aux Ecoles spéciales, est déchargé, sur sa demande, de la direction des travaux pratiques dépendant de son enseignement.

M. FAGNART, professeur extraordinaire, est chargé de faire, dans la faculté de droit, le cours de comptabilité et de science financière commerciale et industrielle.

Le même arrêté fixe les attributions de MM. STAINIER, prof. extraord., STÖBER et CORNET, chargés de cours.

DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES.

Le 25 octobre 1902, M. le professeur D. VAN DUYSSE a été élu membre correspondant de l'Acad. royale de médecine.

Le 1^{er} novembre 1902, MM. les professeurs CUMONT et VERCOULLIE ont été élu correspondants de la classe des Lettres de l'Académie, et le 15 décembre, M. le professeur MASSAU a été élu correspondant de la Classe des Sciences.

Le 18 décembre, un arrêté royal a fait connaître que le prix décennal de zoologie était décerné à M. le professeur émérite VAN BAMBEKE.

Le 26 décembre, M. le professeur MANSION a été nommé Président de l'Académie royale de Belgique pour l'année 1903-1904.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

Par arrêté royal du 3 novembre 1902, M. FERDINAND VANDER HAEGHEN, bibliothécaire en chef de l'Université, a été nommé commandeur de l'ordre de Léopold.

Par arrêté royal du 7 novembre 1903, M. MANSION, professeur ordinaire à la faculté des sciences, est nommé commandeur de l'ordre de Léopold; MM. DE BRABANDERE, DE RIDDER, LEBOUQ, professeurs ordinaires, MERTEN, prof. émérite et THOMAS, recteur de l'Université, sont nommés officiers de l'ordre de Léopold; MM. BLEY, DUSAUSOY, EEMAN, MAC LEOD, OBRIE, SERVAIS, VAN BIERVLIET, VERCOULLIE, professeurs ordinaires et VAN ORTROY, professeur extraordinaire, sont nommés chevaliers du même ordre.

Par arrêté royal du 29 décembre 1903, MM. HAERENS et FOULON, professeurs ordinaires, MM. TOEFFAERT et SIMONIS,

maîtres de topographie, sont nommés chevaliers de l'ordre de Léopold.

Par arrêté royal du 12 janvier 1903, la médaille civique de 1^{re} classe a été décernée à MM. les professeurs BOULVIN, DE COCK, OBRIE et VAN RYSELBERGHE, à M. le chargé de cours VAN ORTROY: M. TOEFFAERT, maître de topographie, a obtenu la croix civique de 1^{re} classe, par arrêté royal de la même date.

DOCTORAT SPÉCIAL.

Le 14 mars 1903, la faculté de médecine, en séance solennelle, a délivré, à l'unanimité des voix, à M. F. RONSSE, de Worteghem, docteur en médecine, chirurgie et accouchements, assistant de la clinique obstétricale de l'Université de Gand, le diplôme scientifique spécial de docteur en sciences « obstétricales et gynécologiques. »

CONCOURS UNIVERSITAIRE POUR 1901-1903.

A été proclamé premier en sciences mathématiques avec 86 points sur 100, M. MERLIN, E. A. L., né à Mons, reçu docteur en sciences physiques et mathématiques par l'Université de Gand, le 16 octobre 1900.

M. DAUWE, F.-F., né à Wetteren, candidat en médecine, chirurgie et accouchements, a obtenu une mention honorable en sciences médicales proprement dites, avec 75 points sur 100.

BOURSES DE VOYAGE.

Les épreuves du concours pour les bourses de Voyage

ont été subies avec succès par deux docteurs et un ingénieur de l'Université :

M. SCHENFELD Henri, né à Gand, docteur en médecine, chirurgie et accouchements;

M. VAN DEN BULCKE Lucien, né à Wervicq, docteur en médecine, chirurgie et accouchements; et

M. VAN BIESBROECK Georges, né à Gand, ingénieur des constructions civiles.

POPULATION.

Le nombre d'élèves inscrits au rôle est de 826. Ce nombre présente une différence de 21 en plus avec celui de l'an dernier.

Il y a pour toutes les facultés 234 inscriptions nouvelles.



A LA MÉMOIRE
DE
M. A. F. RENARD

Professeur ordinaire à la Faculté des Sciences,
Membre de l'Académie royale.

Officier de l'Ordre Léopold de Belgique,
Docteur honoraire des Universités d'Edimbourg, de Bologne et de Dublin,
né à Renaix, le 27 septembre 1842;
décédé à Bruxelles, le 9 juillet 1903.

En voyant ce nom sur cette page bordée de noir, nous ne pouvons nous empêcher de reporter nos souvenirs une année en arrière, au jour où nous allions remettre à notre grand Professeur, l'Almanach qui lui était dédié.

C'était à côté de Bruxelles, dans cette petite Suisse pittoresque, où l'illustre savant était allé chercher le calme, après l'orage des jours passés.

Depuis des semaines et des mois, l'horrible mal qui l'emporta, le retenait chez lui, et il nous reçut de son lit, dans sa chambre de douleur et de mort, toute riante du soleil et du printemps du dehors.

L'hommage des étudiants libéraux le toucha profondément.

Il s'informa de sa chère Université, de nos institutions estudiantines, et, après une conversation que nous abrégions nous-mêmes, crainte de le fatiguer, il nous prit la main, la serra longuement, en nous remettant toute sa gratitude pour la Société Générale des Étudiants Libéraux.

Lorsqu'au seuil de sa porte, nous nous retournâmes pour le saluer une fois encore, — la dernière, — sa belle figure ravagée de souffrances, nous souriait, et sa main faisait signe : Merci, merci...

Oui, nous garderons la mémoire de notre digne professeur RENARD, mais les générations se succèdent bien vite; il faut, pour ceux qui nous suivront, que le marbre perpétue ce grand exemple de franchise, afin que plus tard, quand la masse oublieuse passera devant son monument et lira, — comme aujourd'hui sur sa pierre tombale, — : « Veritas liberavit eum » elle apprenne qui était ALPHONSE RENARD, et médite...

A LA MÉMOIRE
DE
NOTRE REGRETTÉ CAMARADE SANJURGO

Étudiant à l'école préparatoire du
Génie Civil et des Arts de Manufactures

Décédé à Barcelone.

CERCLES UNIVERSITAIRES

GAND

Union des Anciens Étudiants

Fondée le 3 février 1878.

Le but de cette société est de resserrer entre les anciens étudiants les liens de fraternité et de solidarité, et de contribuer dans la mesure de ses moyens, à la prospérité de notre Université.

Grâce à sa situation florissante, elle a créé un grand nombre de bourses universitaires.

Nous ne saurions trop engager les camarades qui sortent de notre Université à s'inscrire comme membres de l'Union des Anciens, à laquelle la Société Générale s'est d'ailleurs affiliée.

La cotisation annuelle est fixée à 5 francs au moins.

Le comité pourra admettre comme membres protecteurs tous ceux qui, alors qu'ils n'auraient jamais été inscrits à l'université de Gand, déclarent adhérer aux statuts et s'engagent à payer, à titre de rétribution annuelle, la somme de vingt-cinq francs au moins.

Comité pour l'année 1903-1904 :

MM. ALBERT MECHelynck, avocat près la Cour d'appel,
conseiller provincial, député suppléant, *président*.

H. VAN MAELE, président de chambre à la Cour d'appel, et J. MASSAU, professeur à l'Université de Gand, *vice-présidents*.

H. LEBOUÇQ, professeur à l'Université de Gand, *secrétaire-trésorier*.

H. BODDAERT, avocat près la Cour d'appel, *secrétaire adjoint*.

O. DE MEULENAERE, premier président de la Cour d'appel de Gand; E. FIERENS, avoué à la Cour d'appel; P. THOMAS, recteur de l'Université de Gand; CH. DEBERSAQUES, docteur en médecine, à Gand; E. DENAUX, docteur en médecine, à Dixmude; C. DE BRUYNE, professeur à l'Université de Gand; C. VANDERSTRICHT, professeur à l'Université de Gand; J. BOULVIN, professeur à l'Université de Gand; A. SARTON, ingénieur en chef aux chemins de fer de l'Etat, à Gand; G. VAN ENGELEN, répétiteur à l'Université de Gand; H. VAN HYFTE, conducteur des ponts et chaussées, répétiteur à l'Université de Gand, *membres*.

Maison des Étudiants.

Les efforts qu'ont faits, dans ces derniers temps, les Etudiants de Bruxelles et de Liège, à seule fin d'avoir, eux aussi, une maison, prouvent, un fois de plus, que cette institution répond bien à une nécessité de la vie estudiantine.

Sous l'administration du camarade LEQUEUX, notre Maison a pris un nouvel essor. Les Etudiants qui, par le passé, se désintéressaient plus ou moins de l'œuvre qui

avait coûté tant de généreux sacrifices à nos aînés, son accourus en foule cette année. Chaque soir, bon nombre se retrouvent au local, dans notre nouvelle maison, vrai temple de la fraternité et de la gaieté la plus franche.

C'est au maintien de cette œuvre des Etudiants Libéraux, œuvre presque sociale, en ces temps où l'homme isolé n'est rien, où l'effort individuel est impuissant, et où on a senti le besoin d'agglomérer tous les efforts individuels en un effort collectif, que tous nous devons nous consacrer.

Nous devons nous instituer fièrement en garde d'honneur chargée de la défendre, de propager et de continuer sa tradition dans le monde estudiantin.

Nous devons la considérer : comme le symbole de nos idées. C'est là, dans le monde universitaire, que l'on respire l'atmosphère vraiment libérale, que l'on retrouve la tradition et l'esprit de l'Étudiant, tels que nous les connaissons par nos aînés et tels que nous les transmettrons à nos successeurs.

Une active propagande donc, Camarades, pour la Maison des Etudiants; que de nombreux adeptes renforcent encore nos rangs.

Administrateur pour 1904 : LEQUEUX, E.

Fédération des Étudiants libéraux.

La fédération des étudiants libéraux a traversé cette année, une crise très difficile, par suite du règlement voté l'an dernier, qui lui octroyait un rôle de politique active.

On mesure toute l'importance de cette réforme qui faisait double emploi avec la Générale, dont l'existence se trouvait dès lors inutile.

Vainement la fédération se débattit pour mettre la pratique en rapport avec la théorie : elle ne disposait ni d'assez d'argent, ni d'un comité suffisamment homogène pour être autre chose que ce qu'elle avait toujours été : un conseil d'administration de la Maison.

Pendant plusieurs mois, les étudiants libéraux de Gand ne furent représentés aux fêtes universitaires du pays que lorsque la Générale consentait à payer les frais des délégués....

La situation demeura des plus embrouillée jusqu'à ce que le camarade Berger présente au début de cette année, un nouveau règlement qui établissait nettement notre organisation telle qu'elle était possible.

Ce règlement fut adopté, et nous le publions ci-après, parce qu'il permettra aux camarades gantois et étrangers, de comprendre ces questions de Fédération, Générale, Maison, etc. qui étaient restées pour beaucoup, entourées de tant de brouillard.

COMITÉ FÉDÉRAL POUR L'ANNÉE 1903-1904 :

Société générale des Étudiants libéraux :

G. LECLERCQ, *président de la Fédération.*

M. BERGER. — D. SIMON. — R. MARTIN.

Cercle des Étudiants wallons libéraux :

P. WILLAME. — L. HIROUX.

Société libérale des Étudiants en médecine :

P. DE BLOCK.

Cercle littéraire des Étudiants libéraux :

F. SERVAIS.

Cercle universitaire des colonies scolaires :

L. MONTIGNY, *secrétaire de la Fédération.*

STATUTS ET RÉGLEMENT

DE LA FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

STATUTS :

ARTICLE 1^{er}. — Il est constitué entre les sociétés universitaires libérales de l'Université de Gand, une Fédération, sous le nom de *Fédération des Étudiants Libéraux* de l'Université de Gand.

ART. 2. — Elle a pour but de centraliser l'organisation des divers cercles universitaires libéraux ;

- a) en délimitant les droits de chacun ;
- b) en jugeant leurs différends ;
- c) en gérant la maison des étudiants.

ART. 3. — La représentation officielle du corps universitaire libéral dans les manifestations politiques, et l'entretien des relations fraternelles avec les étudiants libéraux des universités belges et étrangères, incombent, — à moins d'une décision spéciale de la Fédération, — à la Société Générale des Étudiants libéraux.

ART. 4. — Pour qu'un cercle soit admis à faire partie de la Fédération, il doit renfermer dans ses statuts ou son règlement, une disposition affirmant nettement le caractère libéral de ses tendances et accepter les stipulations des divers articles des présents statuts.

ART. 5. — L'Assemblée Générale des membres de la Fédération est souveraine dans la limite de ses statuts et règlement.

RÈGLEMENT

A. — *Du Comité.*

ARTICLE 1^{er}. — Une commission fédérale, formée de la manière ci-après déterminée, veillera à l'application du présent règlement.

ART. 2. — Cette commission sera composée des délégués des sociétés fédérées de la manière suivante : Toute société comptant de un à cinquante membres, aura droit à un délégué. Toute société comptant de cinquante à cent membres aura droit à deux délégués. Toute société comptant de cent à cent et cinquante membres aura droit à trois délégués et ainsi de suite.

ART. 3. — Les délégués seront nommés par les sociétés, comme elles jugent convenable.

ART. 4. — La commission entrera en fonction le 15 juin de chaque année.

ART. 5. — Le doyen d'âge des délégués présidera de droit la commission fédérale.

B. — *De l'administrateur.*

ART. 6. — Au Comité de la Fédération est adjoint un administrateur choisi directement par l'assemblée, dans le courant du mois de mai, pour une durée d'un an, avec mandat renouvelable.

ART. 7. — Les candidats au poste d'administrateur doivent être présentés par vingt membres effectifs au moins. Les listes de présentation doivent parvenir au bureau, 24 heures au moins, avant l'élection.

ART. 8. — L'administrateur peut réclamer l'aide d'un ou de plusieurs administrateurs adjoints qu'il présente lui-même et qui sont nommés par le comité. L'administrateur est responsable de ses adjoints.

ART. 9. — Le mandat officiel de l'administrateur commence huit jours après sa nomination. L'ancien administrateur reste en fonction pendant cet intervalle et met son successeur au courant de ses attributions.

C. — *Garde du drapeau.*

ART. 10. — Chaque année, l'assemblée générale de la Fédération élit un porte-drapeau, lequel fera partie du comité fédéral, avec voix consultative.

ART. 11. — Le drapeau ne pourra figurer qu'aux manifestations intéressantes toutes les sociétés fédérées ; l'usage du drapeau ne pourra en aucun cas être accordé à une société ou à un groupe d'étudiants.

ART. 12. — A l'exception des cérémonies d'enterrement d'un professeur de l'Université ou d'un membre de la Fédération, l'assemblée générale détermine, seule, les circonstances comportant la présence du drapeau.

ART. 13. — Le drapeau ne pourra franchir sous aucun prétexte, le seuil d'un temple d'un culte quelconque.

ART. 14. — Au cas où la Fédération serait dissoute, la garde du drapeau sera confiée à la société la plus nombreuse.

D. — *Du Limonadier.*

ART. 15. — Il est conclu entre la Fédération et son limonadier, un contrat fixant les droits et devoirs de chacune des parties.

ART. 16. — La Fédération s'engage à loger le limonadier,

et à lui fournir le chauffage et l'éclairage, tant pour son usage personnel que pour celui du local.

ART. 17. — La Fédération cède au limonadier, la vente de la bière moyennant un droit de 15 francs par tonneau; elle lui permet en outre, la vente de toutes les boissons, autres que la bière, ainsi que des cigares, cigarettes et tabac, à son bénéfice exclusif. Elle paye les taxes résultants de ce chef.

ART. 18. — Lors des « tonneaux » offerts par les sociétés fédérées, le contenu d'un tonneau entamé, reste acquis au limonadier.

ART. 19. — Le limonadier est responsable envers la Fédération, de la conservation des locaux qu'il occupe exclusivement, ainsi que d'une partie du matériel du café appartenant à la Fédération, et dont il est fait un inventaire vérifié et signé par les deux parties contractantes.

ART. 20. — Le limonadier se chargera de tenir toute la maison dans un parfait état de propreté et de l'ouvrir aux membres de la Fédération ou à leurs invités, à l'exclusion de tout autre personne, tous les jours depuis huit heures du matin, jusqu'à dix heures du soir, à moins que des membres présents réclament le maintien de l'ouverture du local, qui peut alors être retardé jusqu'à onze heures.

Les jours de séance, la maison sera ouverte jusqu'à la fin de la séance.

ART. 21. — Un contrat spécial réglera l'organisation d'un restaurant, lorsque sa création sera jugée opportune.

ART. 22. — Celle des deux parties contractantes renonçant aux conditions ci-dessus, s'engage à en avertir l'autre, au moins un mois à l'avance. Le renvoi immédiat du limonadier serait motivé, au cas où il renoncerait à une de ces conditions sans observer le délai convenu.

E — *Organisation*

ART. 23. — Le Comité de la Fédération et l'administrateur sont chargés de conclure le bail de la maison, de faire toutes les négociations se rapportant à celle-ci, et de l'administrer au mieux des intérêts de tous les cercles fédérés.

ART. 24. — La Fédération des Étudiants Libéraux ne jouissant pas de la personnalité civile, tous les actes émanant d'elle et se rapportant à la Maison, se feront au nom de l'administrateur. Celui-ci ne peut agir comme tel qu'en vertu d'un mandat du Comité de la Fédération, donné à l'unanimité des voix.

Le Comité se déclare, par le même fait, responsable de l'administration.

ART. 25. — L'administrateur dépose au début de l'année académique, un projet de budget qui doit être adopté en séance de Fédération. Il est tenu d'exposer, en séance de Fédération, l'état de ses comptes à l'expiration de son mandat, et pendant ses fonctions, à toute demande émanant de dix membres au moins,

ART. 26. — La comptabilité sera vérifiée au moins une fois par mois, en séance du Comité.

ART. 27. — La caisse sert à couvrir les frais de location et d'entretien de la Maison, ainsi que toutes les dépenses jugées nécessaires par le Comité. Elle est alimentée par :

- 1^o) le subside de la Société Générale cité à l'art. 30.
- 2^o) les taxes prévues aux art. 29 et 30.
- 3^o) les cotisations annuelles des membres protecteurs de la maison.
- 4^o) les donations ou subsides particuliers.

ART. 28. — A l'exception de la Société Générale, les sociétés fédérées ne peuvent se procurer de la bière, que moyennant paiement de la taxe établie à l'article 29, endéans les quinze jours qui suivent la consommation.

ART. 29. — La taxe sur la bière est établie comme suit :

- 10 francs pour un tonneau
- 5 francs pour un demi-tonneau
- 0,05 fr. par bouteille.

ART. 30. — La Société Générale versera tous les ans à la caisse de la Fédération, la somme de 500 francs, payable par partie, aux termes à convenir avec l'administrateur.

Les autres sociétés fédérées, sauf le Cercle des Colonies Scolaires, payeront annuellement, une taxe de fr. 1,10 par membre.

Le Cercle des Colonies Scolaires ne payera aucune taxe.

ART. 31. — Les sociétés fédérées s'entendront avec le limonadier, pour tous les frais extraordinaires que leurs séances pourraient occasionner. Elles sont en outre responsables des dégâts qui seraient occasionnés tant à l'immeuble qu'au mobilier, au cours ou à la suite de leurs séances.

F. *Dispositions générales.*

ART. 32. — Toute invitation, acte officiel, avis, communication, etc., émanant de l'un des cercles affiliés, porteront en titre de désignation : « Fédération des Etudiants Libéraux de l'Université de Gand » en français ou en flamand, suivi du nom du cercle affilié.

ART. 33. — Toutes les décisions du Comité peuvent être contrôlées par l'assemblée générale des membres fédérés. Celle-ci ne pourra être convoquée qu'à la demande de dix membres fédérés au moins. Elle ne pourra se réunir que vingt-quatre heures au moins, après la convocation affichée « ad valvas ». Le droit d'appeler des décisions de la commission fédérale auprès de l'assemblée générale expire au bout de trois jours.

ART. 34. — L'entrée de la maison est interdit aux dames, à moins d'une décision de l'assemblée ou du Comité.

ART. 35. — L'assemblée générale statuera sur l'admission dans la Fédération des Cercles d'Etudiants de l'Université.

ART. 36. — Il ne pourra être apporté de modifications au présent règlement que si les deux tiers des membres fédérés présents à l'assemblée générale, convoquée à cet effet, y consentent.

ART. 37. — Les cas non prévus par le présent règlement seront laissés à la décision de l'assemblée générale.

ART. 38. — En cas d'urgence, la Commission statuera, sauf approbation par l'assemblée générale suivante.

ART. 39. — En cas de dissolution de la Fédération, le drapeau et les fonds de caisse restent confiés à la société la plus nombreuse qui se réserve le droit de faire ultérieurement une nouvelle tentative pour organiser une nouvelle Fédération.

Les présents statuts et règlements ont été adoptés en séance spécialement convoquée à cet effet, le 20 novembre 1903.

(Signé) LECLERQ, BERGER, LEQUEUX, SERVAIS, SIMON,
MARTIN, HAILLEZ, FEYS, HENRION, VAN HALST,
SEGHERS, LAVIOLETTE,

CERCLES FÉDÉRÉS

Société générale des Étudiants Libéraux

(Fondée le 14 décembre 1875)

ANNÉE ACADÉMIQUE 1903-1904

COMMISSION :

MM.

LECLERCO, G., *président.*

BERGER, M., *vice-président.*

SERVAIS, F., *secrétaire.*

SIMON, D., *trésorier.*

DUCLOS, G., *secrétaire adjoint.*

CORBUSIER, E., *trésorier adjoint.*

JOURET, E., *bibliothécaire.*

HEYSE, R., *bibliothécaire adjoint.*

MARTIN, R., *porte-drapeau.*

DOORME, J.,

HAILLEZ, G.,

MONTIGNY, L.,

SABRY, M.,

} *commissaires.*

LISTE DES MEMBRES

MEMBRES D'HONNEUR.

MM.

Adam, L., médecin.
Bidder, E., ingénieur.
Beyaert, P., ingénieur.
Boddaert, H., avocat.
Bolle, H., avocat.
Bruneel, L., ingénieur.
Callier, A., prof. à l'Univ.
Carmen, L., lieut. d'art.
Claus, A., médecin.
Crombé, A., avocat.
De Geynst, M., ingénieur.
Delepaulle, H., ingénieur.
De Paepe, conseiller hono-
raire à la Cour de cassation,
membre de la Cour d'arbi-
trage de La Haye.
Discailles, E., prof. à l'Univ.
Dupureux, A., médecin.
Falmagne, E., ingénieur.
Février, E., ingénieur.
Ficaja, étudiant, Paris.
Gaspard, J., ingénieur.

MM.

Gevaert, H., industriel.
Heyvaert, avocat.
Lamborelle, P., médecin.
Lancosme, étudiant, Paris.
Limbourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Montfort, artiste lyrique.
Neelemans, L., médecin.
Pineur, O., ingénieur.
Poissonnier, A., médecin.
Réveillaud, ancien prés. de
l'Association de Paris.
Roque de Pinho, Al., ingé-
nieur.
Ruwet, M., chef de station.
Soum, M., artiste lyrique.
Suetens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Van Wetter, P., prof. à l'Un.
Waxweiler, E., ingénieur.
Willequet, avocat, ancien re-
présentant.

MEMBRES EFFECTIFS.

- | MM. | MM. |
|--|--|
| Angenot, A., av. des Arts, 27. | Ciugolea, C., pl ^{ne} St Pierre. |
| | Collinet, J., r. de Flandre, 35. |
| Baccu, rue de la Liberté, 47, Alost. | Collignon, C., r. Guillaume-Tell, 27. |
| Begaux, E., rue des Foulons, 18. | Collignon, H., r. Guillaume-Tell, 27. |
| Berger, M., rue Arnould, 4. | Coppée, J., r. aux Vaches, 19. |
| Biver, rue Nassau. | Corbisier, av. des Arts, 22. |
| Blondéel, J., r. Jordaens, 12. | Corbusier, E., rue de la Bi-loque, 5. |
| Boddaert, F., r. des Baguettes, 141. | Crehai, M., rue Guillaume-Tell, 38. |
| Bouffouls, F., rue de l'Éléphant, 72. | Crespin, G., rue des Baguettes, 10. |
| Bousin, G., Coupure, 109. | |
| Bracke, M., rue de l'Abatoir, 10. | Dâssonville, F., rue du Limbourg, 24. |
| Brancart, rue Marais, 15. | Dauge, A., r. d. Baguettes, 18. |
| Brasseur, boulev. de l'Horticulture. | De Beil, J., rue Savaen. |
| Buchin, boulevard de la Citadelle, 6. | De Block, P., rue des 12-Chambres. |
| | Declercq, R., boulevard de l'Horticulture, 2. |
| Callebaut, L., rue Th. Martens, 25, Alost. | De Decker, A., r. vieil Escaut. |
| Capel, F., r. de l'Agneau, 20. | De Jaegere, A., r. Conscience, 11. |
| Carbonelle, rue du Jardin, 3. | de Kerkove de Denterghem, rue Digue de Brabant, 3. |
| Callier, H., rue Willems, 2. | De Leeuw, b ^d Citadelle, 4. |
| Choppinet, rue des Femmes-St Pierre, 51. | |

MM.	MM.
Delhaye, L., rue des Femmes St Pierre, 114.	Engels, G., quai des Tonne- liers, 13.
Delmotte, R., rue Haut-Port, 28.	Ernst, E. r. de l'Agneau, 14. Esbois, G., r. du Roger, 111.
De Meyere, Wetteren.	
Deny, G., rue neuve St Jac- ques, 19.	Famay, M., r. Van Hulthem, 18.
Descamps, H., rue du Roger, 117.	Feys, C., rue Guillaume-Tell, 58.
De Rockere, A., rue St Lié- vin, 38.	Feys, P., rue Guill ^{me} -Tell, 58. Fougny, A., rue de l'Ecole normale, 1.
Detry, R., r. d'Egmont, 4.	Fontaine, R., q. aux Moines, 53.
Devallée, pl. Van Artevelde, 20.	Fox, rue Van Hulthem, 14.
De Vestel, R., r. Conscience, 9.	Frankel, L.; boulev. du Jardin zoologique, 60.
De Werpe, R., r. Belle Vue, 106.	Freyman, b ^d de la Citadelle, 110.
De Wier, G., rue Guillaume- Tell, 35.	
de Wolf, F., rue Marie, 64.	Galle, A., hôtel des Flandres, Alost.
De Wulf, rue d'Egmont, 6.	
Diant, M., Coupure, 49.	Garcez, B., r. de Flandre, 40.
d'Oliveira, boulevard Zoolo- gique, 59.	Ghyra, rue Conscience, 9.
Doorme, J., r. du Mouton, 22.	Gillon, R., rempart de la Bi- loque, 308.
Drory, boulev. Lousberg, 73.	Glaudot, P., b ^d du Château, 5.
Duclos, G., r. Van Hulthem, 36.	Gobbe, O., rue du Roger, 113.
Dunlez, b ^d du Jardin zoolo- gique, 56.	Godenir, A., quai du Pont neuf, 24.
Duvivier, J., av. des Arts, 23.	Goetghebens, M., rue des Ba- guettes, 142.

- | MM. | MM. |
|---|---|
| Gondry, Coupure, 109. | Houzé, F., rue d'Ypres. |
| Grange, F., Coupure, 49. | |
| Gripari, M., grand Toquet, 7. | Jouret, E., rue Laurent-Del- |
| Guermontprez, G., chaussée
d'Hundelgheem, 152. | vaux, 8. |
| | Kenis, P., Destelbergen. |
| Haillez, G., Coupure, 239. | Keon, R., rempart des Chau- |
| Hamendt, P., r. de la Vallée,
48. | dronniers, 46. |
| Hamerlynck, I., Cour du
Prince. | Laroy, E., r. neuve St Pierre,
26. |
| Hamendt, J., r. de la Vallée,
48. | Lassalle, M., rue de l'Ome-
lette, 7. |
| Hebbelynck, J., vieux Rem-
part, 30. | Laviolette, A., rue Van Hul-
them, 36. |
| Hebbelynck, A., vieux Rem-
part, 30. | Leboucq, G., Coupure. |
| Hendricks, L., rue des Fou-
lons, 38. | Leclercq, G., rue digue de
Brabant, 7. |
| Henrion, A., rue de la Con-
corde, 42. | Lemaire, A., Coupure, 49. |
| Henry, rue Nieuwport, 12. | Le Mye, M., quai aux Til-
leuls, 5. |
| Heye, H., chaussée de Cour-
traï, 18. | Lepere, A., rue du Moulin, 7. |
| Heyse, R., rue digue de Bra-
bant, 71. | Lequeux, E., rue de la Con-
corde, 59. |
| Hiard, P., rue Nassau, 6. | Lessliers, E., rue des Ba-
guettes, 145. |
| Hiroux, L., place Laurent. | Lestarquit, H., r. des Femmes
St Pierre, 53. |
| Hoffman, O., boulevard des
Hospices, 116. | Lippens, E., q. aux Blés, 13. |
| Hossetlet, R., r. du Rabot, 15. | Logtenburg, J., r. d'Ypres, 60. |
| Hoste, R., r. de Belle-vue, 73. | Lurkin, rue Willems, 2. |

MM.

MM.

- Maes, J., bd Zoologique, 68.
Malbrun, J., r. du Roger, 111.
Martin, R., bd St Liévin, 34.
Matsas, B., rue Pont-Madou, 13.
Matsas, C., rue Pont-Madou, 13.
Massau, L., r. Van Hulthem, 53.
Matthieu, A., r. Savaen, 55.
Maurage, L. r. des Foulons, 18.
Mechelynck, P., rue digue de Brabant, 16.
Meyskens, r. Jan-Frans Willems, 9.
Mees, J., bd du Béguinage.
Mestdagh, R., ch. de Courtrai, 78.
Montulet, G., r. Bernard, 22
Montigny, L., rue neuve St Pierre, 118.
Mouzin, C., bd St Liévin, 8.
Mosselman, rue du Cornet de poste, 12.
Neiryneks, R., Coupure, 2.
Nelson da Silva, r. du Roger, 113.
Noé, E., r. du Roger, 117.
Nolf, J., r. Traversière, 12.
Ohrem, A., r. de Flandre, 50.
Paléologue, rue de l'Agneau, 21.
Panési, J., quai des Moines, 13.
Parfondry, M., av. des Arts, 13.
Paton, J., Pêcherie, 36.
Paté, F., rue Conscience, 11.
Paté, O., rue Conscience, 11.
Peeters, G., ch. d'Otterghem.
Penneman, R., ch. de Courtrai, 6.
Pereda, S., r. du Théâtre, 12.
Pire, E., rue du Bac, 12.
Plateau, R., Ledeborg.
Regnart, F., r. du Miroir, 2.
Regnart, P., rue de l'Ecole normale, 1.
Reintjens, A., boulev. Frère-Orban, 46.
Rigidiotti, rue digue de Brabant, 8.
Reinbaut, J., rue courte du Jour, 16.
Robelus, R., digue des Blanchisseurs.
Roland, A., r. des Baguettes.
Ronce, A., Pêcherie.
Roussel, E., r. Conscience, 9.

MM.	MM.
Roque de Pinho, An., rue de Flandre, 50.	Urbach, boul. de la Citadelle 106.
Roque de Pinho, J., rue de Flandre, 50.	Van Cauwenberghe, nouvelle rue du Casino.
Rubinstein, M., rue longue des Violettes, 45.	Vandevelde, G., rue de l'Agneau, 14.
Sainderichin, A., boulevard du Jardin zoologique, 60.	Van Dimeghem, J., r. Haute, 1.
Sabry, M., r. Rogier, 117.	Van den Abeele, r. d. Champs, 30.
Schulle, rue Pont-Madou, 9.	Van den Heede, rue du Soleil, 15.
Seghers, rue digue de Brabant, 56.	Van den Stricht, Gand.
Sérésia, Al., rue des Foulons, 21.	Van der Ghinst, J., boulevard de la Citadelle, 58.
Servais, F., r. Van Hulthem, 36.	Van der Stuyft, ch. d'Hundelgem, 32.
Servais, J., r. des Baguettes, 10.	Van der Haeghen, rue de la Colline.
Schoentjes, L., bd du Fort, 17.	Van der Schueren, M., rue d'Ath.
Simon, rue Savaen, 56.	Van Duneghem, rue Arnold, 4.
Snoeck, L., rue neuve St Jacques, 38.	Van Duyse, P., rue de la Forge, 4.
Sottiaux, A., r. Van Hulthem, 36.	Van Halst, av. des Arts, 12.
Standaert, R., rue Fiévé, 11.	Van Heddegem, C., r. Mer-tens, 79.
Stoops, Ch., r. St Amand, 5.	Van Hemelryck, r. Bernard, 23.
Thiriar, rue Jordaens, 12.	Van Hool, Gand.
Thonard, r. des Foulons, 4.	Van Loo, G., r. l. d. Bateau, 25.
Troch, r. Pont-Madou, 9.	

MM.

MM.

- | | |
|---|---|
| Van Pe, G., rue n. St Pierre,
32. | Vasconcellos, avenue des Arts,
28. |
| Van Reyn, J., b. du Parc, 43. | Verstraeten, V., r. Van Hul-
them, 55. |
| Van Waeyenberghe, P., bou-
levard d'Akkerghem. | Vercouillie, J., r. aux Draps,
21. |
| Van Wetter, L., boulevard
Zoologique, 48. | Walin, G., Coupure, 28. |
| Van Wetter, P., boulevard
Zoologique, 48. | Wiliame, P., rue Ecole nor-
male, 4. |
| Van Wetter, R., boulevard
Zoologique, 48. | Wulleman, A., r. de la Con-
corde, 28. |
| Van Waesberghe, rue Guil-
laume-Tell, 15. | Wouters, P., r. Pain perdu. |

COMPTE-RENDU DE FIN D'ANNÉE

CAMARADES,

Mon entrée en matière sera rassurante : je me suis efforcé de vous apporter un compte-rendu complet mais le plus court possible et je crois avoir réussi.

Qu'il me soit permis de vous le dire : ce n'est pas là besogne facile, car il m'incombe, pour être juste, d'ouvrir quelques parenthèses afin d'éclaircir les appréciations plutôt sombres et erronnées de certains membres, concernant la direction, la marche de notre Société pendant l'année que nous allons clore aujourd'hui.

Nous sommes installés dans une nouvelle Maison spacieuse et gaie, exceptionnellement située et qui promet de faire longtemps notre bonheur.

Mais notre déménagement — de joyeuse mémoire — nous a plongé dans un désarroi inévitable, tant au point de vue matériel qu'au point de vue purement administratif.

Et — c'est triste à dire — les discussions sans fin que nous avons eues à ce sujet, n'ont abouti qu'à un bouleversement plus inextricable.

Des cas surgissent journellement qui nous le prouvent.

Exemple :

Lorsque la Société générale des Etudiants de l'Institut Supérieur commercial de Liège nous a fait l'honneur de nous demander deux délégués à leurs fêtes, on s'est aperçu

qu'on ne pouvait acquiescer à leur demande vu le manque de fonds de la Fédération à qui revient la charge exclusive de se faire représenter aux festivités estudiantines. (Ce d'après le nouveau règlement).

Heureusement, la Générale est venue à son secours.

Sinon la Générale, les Etudiants Libéraux de Gand passait à Liège pour des impolis.

Et qui doit endosser la paternité de ces anomalies?...

Si l'on avait écouté les vaillants défenseurs de la Générale, nous n'en serions pas là : nous aurions fixé rapidement les débats — et nous aurions pu consacrer à notre éducation politique et philosophique le temps que nous avons si frivollement gaspillé, dans des questions de cuisine!...

Cela ne nous a pas empêché cependant, d'avoir de belles et bonnes conférences :

Nous avons successivement entendu M. le Professeur DISCAILLES parler de *Diderot*; le camarade SABRY, de l'*Egypte*; M. HEUPGEN, des *Bases philosophiques de la morale*; le camarade MARTINEZ, de la *Télégraphie sans fil*; M. l'Ingénieur LIPPENS, de l'*Ile de Java*; M. le Dr MORLEGHEM, de la *Question monétaire*; M. l'Avocat BODDAERT, de la *Politique internationale au XIX^e siècle*; M. le Dr ADAM, de *Lourdes*.

Huit conférences en une année, c'est peu pour une société comme la nôtre. Le comité ne mérite cependant aucun blâme à ce sujet : regrettez plutôt l'apathie coupable de nos hommes politiques qui n'ont pas daigné répondre à nos appels réitérés; — prenez vous-en aussi à vous-mêmes que nous avons vainement conviés à leur donner l'exemple!...

Il y eut cependant deux exceptions : les camarades MARTINEZ et SABRY.

Camarades ! je m'interromps pour proposer au président de faire battre un triple ban en leur honneur !

.

Un ban constitue une transition de circonstance pour arriver au chapitre des fêtes.

Je place à ce chapitre notre fameuse manifestation anti-béregiste : l'enterrement de la pornographie — au retentissement si comique, dans la presse dévote!... — où nous eûmes la joie de rôtir — en effigie, malheureusement! — notre national Tartufe-Charcutier Monsieur Woeste.

Les efforts de notre camarade GRIPARI, qui créa des courses pédestres et cyclistes dotées de prix superbes, firent se lever à la Générale, toute une pleiade de champions : Deux sections, l'une pédestre et l'autre cycliste furent bientôt instituées, et chacune remporta glorieusement, les coupes qui se disputaient entre les principaux cercles universitaires de Gand.

Je ne vous parlerai pas de nos bals et de leur succès : ce serait maladroit, car votre esprit, subitement caressé de visions amoureuses, s'y attarderait — aux dépens du rapport que je suis en train de vous lire....

Venons-en à nos tonneaux.

Ils servirent de prétextes à des attractions variées : outre nos traditionnels concerts, que nos chanteurs dégourdirent en rafraichissant leurs répertoires, deux revuettes y furent représentées (*Ohé, les Bleus!* et *Ohé, les Profs!*)

Enfin notre annuelle représentation théâtrale, au profit des *Colonies scolaires*, agrémentée de notre revue *Un tonneau*, produisit une recette inespérée...

Nous eûmes aussi deux ou trois « chaudes vadrouilles. »

Je les voudrais plus nombreuses, du moins à l'époque de la rentrée.

Je ne tiens pas compte de mes appétits personnels — qui n'ont que faire ici, — mais j'estime la vadrouille comme une excellente occasion de fraterniser avec les *bleus* et d'en

faire des clients fidèles de notre Maison, si nous prenons la peine de les inviter à venir nous y revoir.

Car, ne l'oublions pas, camarades, la *Générale* est le pivot de la *Fédération* qui gère notre précieux immeuble; c'est donc nous qui devons le fréquenter spécialement.

Notre Maison, c'est un privilège unique que nous envie le monde estudiantin belge tout entier; car c'est grâce à elle, en grande partie, que la camaraderie ou, plutôt, l'amitié qui nous unit est proverbiale.

Que chacun s'engage donc à comprendre désormais notre café dans sa tournée quotidienne.

C'est là, la condition *sine quâ non* de notre prospérité pécuniaire.

Il faut — et c'est une devise que l'on devrait appliquer en toutes circonstances — il faut que chacun se dévoue pour le bien-être général.

Vous allez vous choisir de nouveaux dirigeants.

Voulez-vous leur bonheur, leur réussite?

Aidez-les! Ne leur laissez pas toute la besogne; n'attendez pas qu'ils vous réclament: offrez-vous! Bref, épargnez leur le travail ardu et stupide de faire la chasse aux dévouements!...

FERN. SERVAIS.

Cercle des Étudiants Wallons libéraux

sous la présidence d'honneur
de M. le professeur J. MASSAU.

(Fondé en 1868).

L'année qui vient de s'écouler a, comme ses précédentes, été calme et exempte de gros incidents. Il est difficile, il est vrai, de ne pas retomber dans la banalité, de rendre à la vie

estudiantine l'intensité qui s'en va ! Pourtant il est un cercle qui garde avec un soin jaloux les anciennes coutumes, où tous, anciens et nouveaux, fraternisent : je veux parler de la Wallonne.

Dans l'acre fumée des pipes, les gosiers altérés se gorgent de bouteilles d'Audenarde, les faces les plus sérieuses se dérident. Les vieux couplets, les gaies chansons du pays retentissent reprises en chœur par l'assemblée. Il semble qu'on retrouve là, un coin de la Wallonie tant aimée, si remuante, si joyeuse : la famille estudiantine Wallonne s'est réunie pour ranimer dans la longue veillée les enthousiasmes assoupis par le blocus... et le calme de Gand. Bientôt les têtes s'échauffent, les voix s'élèvent, la guindaille impitoyable sature ceux dont les jambes sont encore fermes, la tête encore légère : pauvres têtes pour le lendemain ! ils sont si durs les bancs de l'Université ! Et alors, un cri, un signal résonne : L'vadrouille. Les feuilles de choux sont en marche, visitant les temples impurs de l'immortelle Vénus, mettant en fuite les vierges folles, luttant d'audace et d'adresse avec les inflexibles « Pennes. »

Mais à quoi bon vous rappeler tout cela ? Vous parlerai-je du baptême des bleus, de leur étonnement devant l'exploit de Grange, le consacrant à nouveau cornifère ; du tonneau des Profs, et de la captivité au « *Rolleke* » du joyeux président Monard. Insisterai-je sur les parties interminables au couillon, les luttes ardentes au teirling-back ? Ce serait perdre mon temps sur des détails toujours les mêmes, qu'on retrouve invariablement dans tous les Almanachs.

Et pour finir je ferai un appel aux bleus : il faut qu'ils viennent fraterniser avec leurs aînés, se ranger autour du vieux drapeau. Si le rôle politique de la Wallonne est effacé, il n'en est pas moins vrai que nous sommes libéraux de

cœur et d'âme; l'an dernier, nous avons chassé un calotin, qui avait cru bon de prendre place parmi nous. De plus, nous avons participé au Congrès annuel des Etudiants Libéraux, nous sommes et nous resterons, toujours prêts à marcher pour la défense des immortels principes de la liberté. Serrons nos rangs, la Wallone a vu cette année son centième membre; elle va par de splendides fêtes, célébrer son trente-cinquième anniversaire. La partie s'annonce belle. En avant!

L. H.

Comité pour 1903-1904 :

Président : P. WILLAME; *Vice-président* : G. DE WIER; *Secrétaire* : E. ERNST; *Trésorier* : L. HIROUX; *Cornifère* : F. GRANGE;
Pompiers : G. FOX, J. SERVAIS, G. CRISPIN.

Société Libérale des Étudiants en Médecine(*)

sous la présidence d'honneur de

M. le professeur émérite CHARLES VAN BAMBEKE

(Fondée le 15 décembre 1880).

Il y a quelques mois, quelques-uns de mes amis, doctes, disciples d'Esculape, et un illustre chimiste, j'ai dit BLOCK, furent, en une consultation solennelle, appelés au chevet d'une malade. Le cas était grave : La patiente anémiée au dernier point, présentait tous les symptômes d'une chlorose aiguë : la respiration était pénible et lente, le sein, au mammelon terne, pendait alangui, le moral était gravement atteint, et, symptôme alarmant, les règles très rares, étaient

(*) Ce compte-rendu n'est pas « pour jeunes filles ».

peu abondantes. La pauvre jeune fille avait à peine vingt printemps académiques et était abandonnée de la plupart de ses anciens adorateurs.

Ces sommités de la science se concertaient pour rédiger le diagnostic. Le savant histologiste LAUREYS qui avait examiné le poumon, ordonna un changement d'air immédiat. Un jeune aliéniste, ancien (oh ! combien) interne de nos hôpitaux, promit de se charger de la guérison morale, et l'illustre chimiste, après de minutieuses analyses, prescrivit un breuvage régénérateur, dont lui-même prétendait avoir éprouvé l'action bienfaisante.

Le traitement fut aussitôt appliqué, et depuis lors, mes frères, la « médecine » reconfortée connaît l'âge d'or des sociétés estudiantines : Venerons voir le bouton rose qui couronne la mamelle du camarade BAILLON, la vigoureuse capacité des poumons de notre camarade DOORME, qui, par six tuyaux de pipe simultanés, emplît la sanctuaire de capiteux et mystiques encens. Venez respirer cette atmosphère embaumée de relents de Londres et de Havanes. Venez entendre cet esprit scientifique et large, mordant, un peu rabelaisien et gaulois parfois, dont le camarade BLONDEEL anime nos séances et surtout, venez, à pleine bouche, siroter ce flot généreux et sain, dont la « Médecine » bimensuellement régale ses nombreux fidèles, sous forme de triple à quarante francs le tonneau, oui Monsieur !

Car, ai-je besoin de vous le dire, mon imagination, énamourée de ma cliente (je fus aussi de la consultation) m'a entraîné à cette médicale et réminescente métaphore, et, vous l'avez tous compris, Athéniens, polytechniciens, péripatéticiens..... nocturnes, cette intéressante jeune fille n'est autre que notre chère « médecine. »

Les règles sont revenues à flots abondants, et si elles sont supprimées momentanément, ne croyez pas à la ménopause.

La pauvre a eu un accident, et (ceci est officieux) se trouve dans une position intéressante. Mais grâce à des soins savants, la portée sera forcée (que BÉRENGER ne me lise pas!) et c'est ainsi que je puis vous annoncer qu'avant un mois la jeune « Médecine » accouchera d'une « ancienne » mais robuste et libérale!

J'aurai suffisamment fait ressortir l'esprit scientifique et sérieux de la société en rappelant l'admirable et inoubliable conférence du docteur HAEMERLINCK, et la toute récente et intéressante causerie du docteur SCHOENFELD, après laquelle M. le professeur VANDERSTRICHT nous adressa de si sympathiques et encourageantes paroles.

Vous dire qu'on s'amuse à la médecine? Ce serait un pléonasme, puisque MYR préside.

Qu'on y boit bien? Ce serait redire un vieux dicton.

Qu'on doit en être? C'est un axiome.

J. VAN DEN ABEELE.

Comité pour 1903-1904 :

Président : P. DE BLOCK ; *Vice-Président* : J. BLONDEEL ; *Secrétaire* : G. VAN DEN ABEELE ; *Trésorier* : J. LAUREYS ; *Porte-drapeau* : J. PANNSI ; *Commissaires* : MAES, DANIEL (docteur), GALANT, GEORGES (pharmacie).

Cercle littéraire des Étudiants libéraux

sous la présidence d'honneur de
M. le professeur E. DISCAILLES.

(Fondé le 2 février 1880)

L'an dernier on chercha vainement le secrétaire auquel incombaît la tâche de rendre compte de l'activité littéraire pendant l'exercice 1901-1902. Cette fois le secrétaire fait également défaut : plusieurs missives lui adressées sont restées sans réponse. Renseignements pris, RIGI est malade : la lecture d'une lettre de JULIEN lui aurait causé une telle émotion que ses nerfs délicats n'ont pu y résister, (ceci pourrait expliquer la scriptophobie dont il souffre actuellement); il a été transporté d'urgence dans une propriété des environs de Gavere où des soins constants et dévoués ne tarderont pas à le retaper.

En l'absence de ce malheureux camarade, le Comité a dû se pourvoir ailleurs de l'historiographe nécessaire. Il n'a cru mieux faire que de s'adresser à l'illustre M. QUINTE-CURCE. Un de nos meilleurs latinistes a bien voulu donner une traduction aussi élégante que fidèle de la notice qu'on doit à la condescendance de l'éminent historien.

* * *

L'année 1903 a été clémente pour le Cercle littéraire!

A part une ou deux occasions, elle n'a pas quitté sa physionomie d'antan : petit cercle de camarades devisant gaiement et sans prétention en leur petit local. C'est d'ailleurs à ce résultat que devront tendre tous les efforts des

comités qui se succéderont à la tête de cette vaillante société imitant en cela la conduite de leurs prédécesseurs.

Le jour où l'on voudra transformer cet organisme, en faire un cercle nombreux, une machine à voter, c'en sera fini ! Remontant aux sources nous constatons que l'esprit dans lequel fut créé cette bonne littéraire répugne aux assemblées drues et houleuses : il exige de la part de ceux qui en font partie un rapprochement plus étroit que celui qui naît d'une camaraderie banale.

Sa composition doit se ressentir de l'idée maîtresse qui a présidé à sa création et qui vise l'étude et la discussion littéraires et philosophiques : ce sont choses qui ne peuvent se traiter qu'en petit comité, si l'on veut en retirer quelque utilité.

On a reproché au Cercle son exclusivisme : mais il découle précisément du but proposé et des considérations qui précèdent.

Quelques Bèotiens en ont tiré argument pour crier à l'autogobisme ! Le littéraire, suivant une légende, (trop souvent démentie par les faits, mais enracinée parce que légende), est sacré autogobiste. Il aurait grand tort de vouloir la discuter : cela a été, est et sera, car telle fut naguère l'élucubration de quelques pontifs dont la modestie était, évidemment, la moindre qualité !

En vérité, les membres se sont fort peu souciés de ces on dit et les « mardis littéraires » de 1903 ne l'ont cédé en rien à ceux des années antérieures.

Aux précédentes traditions est venu s'ajouter une habitude nouvelle, introduite par le Secrétaire, un certain RIGIORTI que je supplée en écrivant ces lignes : c'est le remplacement de la consommation de la « triple », (mélange houblonneux), par celle du thé. Ce dévoué et ingénieux secrétaire était d'avis qu'un tel cercle ne pouvait

s'accommoder d'une boisson si alourdisante, mais devait puiser une inspiration légère et distinguée dans l'absorption d'une infusion exotique. Son innovation favorablement accueillie par les littérariens trouva d'ardents adversaires au sein de la Fédération : Il paraîtrait que c'était faire tort à la caisse fédérale que de consommer une boisson non frappée d'un droit à son profit.

Comme chaque année, il y eut un souper à la littéraire : mais cette fois, au lieu d'être l'original repas que relatent les Papyrus et où chacun apportait son contingent de victuailles, ce fut un sardanapalesque banquet. Les littérariens recevaient ce soir-là leur président d'honneur. S'il faut en croire les chroniques de l'époque des acclamations nourries accueillirent la réponse charmante de M. DISCAILLES au discours de bienvenue que lui adressa le président DETRY, réponse où transparaisaient une vibrante ardeur politique, une foi constante et ferme en son idéal philosophique. L'enthousiasme et l'émotion gagnèrent les Litterariens et leurs invités lorsqu'à leur prière M. DISCAILLES entonna la « *Brabançonne libérale* », au son de laquelle leur parti a remporté de si belles victoires.

Bien entendu, là ne se borna pas l'activité du Cercle !

Tous les mardis, il y fut donné une conférence, ou rendu compte d'une œuvre littéraire nouvelle. Notons entr'autres les causeries que firent les camarades SERVAIS, RIGIDIOTTI, FAMAËY, DETRY, VAN DEN HAUTE, EGGEN.

La bibliothèque placée au début sous la direction de VAN DEN HAUTE, fut confiée dans la suite aux soins de SERESIA : grâce à eux sa prospérité ne fit que croître.

Le bilan de l'activité « circulaire » se clôture donc assez brillamment.

Une particularité qui vaut d'être notée, c'est que le président élu put se maintenir pendant toute l'année. Cela

n'alla pas sans difficulté. Les annales du Cercle conserveront le récit des mémorables séances où l'on discuta ardemment et âprement les actes du Comité. Celui-ci soutenu par de dévoués littérariens contre ceux qui n'en voulaient pas qu'à lui seul, mais surtout à l'avenir du cercle dont ils avaient projeté de changer le but, l'emporta de haute lutte et conserva la gestion pour le reste de l'exercice. En impartial historien, je dois ajouter qu'à mon avis, s'il fut ainsi maintenu aux honneurs, DETRY le doit peut-être plus aux circonstances qui en firent l'adversaire résolu de certains pêcheurs en eau trouble, qu'à son activité présidentielle. On ne peut cependant prétendre qu'il ne se montra pas digne de la chaise curule. Loin de là ! Il a continué la bonne série des conseils littérariens : c'est déjà fort honorable.

Comité pour 1903-1904 :

Président : F. SERVAIS; *Secrétaire-trésorier* : M. FAMAËY;
Bibliothécaire : A. SERESIA; *Proconsul* : R. DETRY.

Cercle Universitaire des Colonies Scolaires

sous la présidence d'honneur
de M. l'avocat G. LAMPENS.

Nous sommes heureux de constater que cette œuvre si belle et si utile, qui tient à cœur à tous les étudiants libéraux, et dont les débuts ont été difficiles, est cette année en pleine prospérité !

Notre ville a beaucoup de pauvres à secourir et les

œuvres de bienfaisance y sont nombreuses ; malgré cela, les Gantois ont toujours fait bon accueil aux étudiants, parce qu'ils aiment à voir la jeunesse déployer son activité dans une entreprise aussi louable. Petit à petit le cercle a grandi, sa réputation s'est faite, et maintenant, le voilà définitivement établi : Nous avons nos habitués fidèles, qui chaque année assistent à la fête du théâtre, qui, au carnaval, accueillent généreusement nos collecteurs et leur prodiguent félicitations et encouragements.

C'est à eux, qui soutiennent notre œuvre de leur bourse et qui relèvent notre courage par leurs paroles de sympathie, que nous adressons nos premiers remerciements.

Souhaitons que tous les libéraux gantois continuent à être avec nous et assurent ainsi la vitalité de notre œuvre.

La fête, donnée au théâtre en janvier passé, a particulièrement bien réussi. Bobèche nous ayant quitté, nous étions en peine pour l'intermède étudiantin. C'est alors que les camarades BERGER et SERVAIS s'offrirent à faire une revue. La proposition fut acceptée avec enthousiasme et nos deux artistes se mirent à l'œuvre.

Nous devons leur apporter ici un tribut de profonde gratitude, car c'est à eux que nous devons la réussite de la fête. Ils n'ont rien épargné pour mener à bien la tâche difficile qu'ils avaient entreprise. Travaillant la nuit à leur œuvrette, ils partageaient les heures de la journée entre les cours... importuns et les tumultueuses répétitions. Ah ces répétitions ! leur ont-elles donné des cheveux gris ! Avec quel art ils ont dirigé tout cela, s'ingéniant à contenter tout le monde, ménageant toutes les susceptibilités !

S'ils ont le mérite d'avoir fait une revue amusante, ils ont aussi celui d'en avoir fait réussir l'exécution !

Aussi le succès a-t-il dépassé toutes les espérances, ceux qui ont vu représenter « Un Tonneau » en ont gardé un

souvenir ineffaçable. Ce fut un triomphe. A côté de l'Ambreville gantois ANTHEUNIS, et de l'excellent comique GILL ANNO qui prêtaient leur généreux concours, évolua une joyeuse bande d'acteurs improvisés qui parut ignorer le trac fatal aux débutants et communiqua à la salle toute entière une franche gaieté. Profs et Etudiants étaient indistinctement blagués! Rien n'était bien méchant et maints détails pris sur le vif ont beaucoup amusé.

Certains esprits chagrins ont cru trouver dans ces blagues inoffensives, un manque de respect envers nos professeurs. Ils n'auraient pas dû perdre de vue que c'était l'œuvre d'étudiants libéraux qui n'ont pas l'habitude d'encenser leurs professeurs et qui trouvent que les affections les plus sincères sont souvent les moins démonstratives.

Nos maîtres savent bien que nous les respectons, ils savent que nous laissons aux petits calotins les hypocrites flatteries et je suis certain qu'ils auraient été les premiers à nous blâmer, si nous leur avions cassé l'encensoir sur le nez. Ils comprennent tout cela parce qu'eux aussi, ont été étudiants libéraux, et nous n'en voulons d'autre preuve que la satisfaction avec laquelle ils ont accueilli la nouvelle d'une seconde revue pour cette année.

Bref tout le monde s'est amusé à la représentation du 17 janvier, et pendant longtemps, aussi bien dans les salons que chez les étudiants, on a rappelé les détails qui avaient le plus fait rire et au souvenir desquels on riait encore!

Cette revue a assuré le succès de nos représentations.

C'est à vous que nous le devons, amis BERGER et SERVAIS. Encore une fois merci!

Merci aussi à tous les camarades qui ont prêté leur concours à l'exécution de la pièce et qui ont largement contribué à sa réussite!

Comme chaque année, les collecteurs se sont dévoués et

ont rapporté une belle collecte. La fête au carrousel fut très joyeuse. Ceux qui y étaient s'en souviennent bien. Quant aux autres, je leur conseille d'aller en goûter cette année.

En terminant il faut que je rende hommage — je le réserve pour le bouquet et tant pis pour sa modestie, — à COLLINET, ce bon Col, bras droit des colonies, toujours sur la brèche et jamais aux honneurs! Il les refuse toutes, mais il lui en sera tenu compte là haut, au paradis où il jouira certes des béatitudes éternelles!!

Comité pour 1903-1904 :

Président : L. MONTIGNY ; *Vice-Président* : J. COLLINET ;
Secrétaire : R. KÉON ; *Trésorier* : A. DAUGE ; *Commissaires* :
COLLIGNON, DE BEER, DE SMET, DUVIVIER, GRANGE,
HEYSE, SÉRÉSIA, VAN WAESBERGHE, VAN WETTER.



CERCLES NON FÉDÉRÉS

Le « 't Zal wel Gaan »

Le « 't Zal » a vécu une excellente année; le Comité a été à la hauteur de la tâche qui lui incombait. Les membres ont assisté assidûment aux séances hebdomadaires et à toutes les manifestations estudiantines.

La mort nous a enlevé malheureusement le membre-fondateur de notre cercle, le regretté JULIUS VUYLSTEKE. Il était encore venu à nos dernières fêtes et nous avait dit son bonheur en voyant sa propre œuvre vivre victorieusement pendant déjà plus d'un demi siècle. Son souvenir est ancré dans le cœur de tous les « 't Zal wel Gaaners », et demeurera parmi nous, aussi longtemps que notre drapeau flottera à l'Université.

Le parti libéral lui aussi, a perdu en M. JULIUS VUYLSTEKE un de ses chefs les plus ardents; le mouvement d'émancipation flamande perd en lui un de ses plus fermes soutiens.

Notre activité s'est principalement donné libre carrière par de multiples conférences et causeries. Remerçons en premier lieu les professeurs qui nous ont honoré de leurs visites. M. MAC LÉOD a développé devant nous, ses idées sur les moyens à mettre en œuvre pour obtenir à Gand l'Université flamande, institution exigée dit-il, par tout homme juste et loyal.

« Les universités allemandes et leurs modes d'enseigne-

ment » a permis à M. DE BRUYNE de nous captiver par son éloquution vive et imagée.

Le sympathique professeur M. VERCOULLIE nous a fait connaître l'illustre philologue hollandais Kern, dont la vaste érudition a fait progresser à grands pas, les études linguistiques.

Sous la présidence de JULES VAN ROY, il était certain que la musique n'allait pas être bannie de nos soirées. En ardent enthousiaste de l'art lyrique flamand, il nous a fait goûter les belles pages de nos meilleurs compositeurs et surtout de PETER BENOIT.

Nous ne pouvons passer sous silence un fait unique dans nos annales.

De nombreux membres du « 't Zal » sont allés donner des soirées musicales à Leyde, devant un nombreux public, composé des notoriétés de la ville, des professeurs et des étudiants.

Le succès retentissant qu'ils ont récolté est dû en grande partie au dévouement infatigable de JULES VAN ROY qui a été le principal organisateur.

Citons aussi la publication du « Bloemlezing », charmant recueil des meilleures pages publiées par les membres du « 't Zal » au cours de ces cinquante dernières années. La réunion et le choix de ces différentes pièces furent assez laborieux, aussi devons-nous toutes nos félicitations à la vaillante commission.

Les membres du « 't Zal » se sont aussi dévoués corps et âme à la société et cela nous permet de rappeler les conférences suivantes : « Moyens de développer le libéralisme en Flandre; » « Peinture Flamande. » Particulièrement intéressante fut la causerie de FAURE sur « Vénise et l'Italie du Nord; » « Le Spiritisme et la Science, » par VAN DER GEHUCHT; « Les Mondes cosmiques, » par le Dr FRIS;

« Littérature latine, » par le D^r DE DECQER, constituèrent une suite de conférences captivantes.

A la fin de l'année, le « 't Zal » s'est choisi le comité suivant :

Président : J. DENUSET ; *Secrétaire* : FAURE ; *Secrétaire-adjoint* : VUYLSTEKE ; *Trésorier* : VAN DER GEHUCHT ; *Bibliothécaire* : VAN DOSSELAERE.

Cercle des Étudiants rationalistes

sous la présidence d'honneur
de M. le professeur VERCOULLIE

L'année 1902-1903 fut brillante pour le cercle des Étudiants rationalistes ; son activité ne le cède en rien à celle des sociétés estudiantines les plus florissantes de notre ville. Dès les premières conférences publiques, de nouvelles recrues vinrent rapidement grossir le petit noyau de libre-penseurs qui avaient travaillé l'année précédente à la fondation du cercle. Le nombre des membres a dépassé la soixantaine.

L'appel éloquent adressé aux étudiants à la rentrée des cours a produit son effet ; le but de notre cercle a été compris et pleinement apprécié : il s'efforce de « compléter l'éducation philosophique des étudiants à l'aide de conférences, causeries, discussions, afin de leur faciliter le devoir d'émancipation sociale, de défense de la Vérité et de la Raison qui incombe à tout homme instruit. »

Les sujets traités par des conférenciers et propagandistes

d'élites et plusieurs de nos membres, ressortaient des domaines aussi intéressants que variés : science, littérature, beaux-arts, histoire des religions, etc.

Quelques titres de conférences données par des membres du cercle, feront valoir les services que les étudiants des diverses facultés et écoles peuvent rendre, en entretenant leurs camarades de sujets pour lesquels leurs études spécialisées les rendent compétents.

Les garanties du vrai scientifique. — Le théâtre au point de vue social. — Les théories embryologiques. — Le Christ et ses disciples jusqu'à Abailard. — La vie et l'œuvre de Rembrandt. — Les chants révolutionnaires de Pottier.

Qu'il me soit permis de faire ici, spécialement appel au dévouement des camarades de la faculté des sciences, qui souffrent le moins de la défectuosité de l'enseignement moyen. Qu'ils viennent parmi nous, répandre la bonne parole ! La géologie, la zoologie, l'anatomie comparée, la botanique, la physiologie, la chimie, la physique, etc. sont une suite de révélations qui doivent faire de tout homme honnête et sincère, un rationaliste convaincu ! C'est par l'étude des sciences naturelles et biologiques que se forment les convictions inébranlables qui savent s'émanciper de toute superstition religieuse !

Au début de l'année académique actuelle, M. le professeur VERCOULLIE, qui nous avait fait l'honneur d'assister au banquet du 1^{er} anniversaire de la fondation de notre cercle, et qui a donné depuis, des preuves insignes de son dévouement à notre cause, a été acclamé président d'honneur en remplacement de feu M. le professeur A. F. RENARD.

La mort de M. RENARD, qu'une maladie terrible faisait attendre d'un jour à l'autre, nous a profondément affectés. Faire son éloge?... Qu'il me suffise, pour honorer sa mémoire, de rappeler les paroles, sublimes de confiance et

d'espoir, que ce nouveau Socrate adressait aux amis qui veillaient à son chevêt, quelques jours avant sa mort :

« Oh! oui, quels beaux siècles vont venir!... La poussée générale de l'univers me confond d'admiration... Combien de savants novateurs, dont nous avons raison de vénérer filialement la mémoire, seraient stupéfiés devant l'époque actuelle, où le savoir, qui était en leur temps l'apanage d'une petite aristocratie intellectuelle, se répand à flots si riches qu'il devient la chose de tous. Aujourd'hui, tout ingénieur-électricien en remonterait à Ampère sur les lois qui régissent les forces dynamiques et leurs innombrables applications... CUVIER vivait encore il y a soixante-dix ans; aujourd'hui, les jeunes gens qui suivent les cours d'histoire naturelle ou d'anatomie comparée, dans les universités de l'Europe ou de l'Amérique, pourraient le remplacer à sa chaire, au pied de laquelle ils le tiendraient sous le charme de leurs révélations. Ainsi en serait-il de LAVOISIER dans le domaine de la chimie, et de tous les illustres devanciers qui ont participé à ce que M. HERVIEU pourrait appeler la *vraie course du flambeau*. Ils seraient émerveillés de l'immense trajet accompli par le flambeau, des étapes colossales effectuées par la science et, surtout, du nombre de cerveaux désormais initiés et coalisés en quelque sorte, d'un bout à l'autre du globe, dans un unanime effort pour de nouvelles conquêtes.

« Cette diffusion glorieuse des grandes connaissances humaines voilà, surtout, le *miracle!*... Quand la graine à semer est dans tant de mains, quelle partie de la terre peut rester stérile, quelle moisson n'est-on pas en droit d'attendre, quel épanouissement des forces de l'homme et, par contre-coup, de ses vertus!... La part de ténèbres et, par conséquent, de préjugés cruels ou absurdes, qui décroissait d'un siècle à un autre, décroît désormais de jour en jour, presque d'heure en heure.

« L'idée, longtemps si timide au milieu des obstacles et des hostilités, vole maintenant à pleines ailes dans l'espace, n'admettant plus que rien l'arrête. Et le temps n'est pas bien loin où le sommet lumineux de beauté, de bonté, de bonheur, dont le symbolique PROMÉTHÉE espia si douloureusement l'escalade, aura été atteint par l'humanité triomphante, qu'on n'en délogera plus. »....

Comité pour l'année 1903-1904 :

Président : J. DOORME; *Vice-président* : J. LAUREYS; *Secrétaire* :
M. VAN DE KERCKHOVE; *Secrétaire-adjoint* : FRAENKEL;
Trésorier : MARTIN; *Commissaire* : DE BLOCK.

Société Générale des Étudiants Étrangers

(Fondée en 1902)

Cette société qui doit être la grande famille où se confondent tous les jeunes gens que leurs études ont exilés de leur terre natale, le foyer où ils retrouvent un peu de ces joies familiales dont ils sont sevrés, répond de mieux en mieux, au but visé par ceux qui la fondèrent.

Presque toutes les nations se trouvent représentées dans son sein, ce qui réalise en petit, le grand idéal de fraternité universelle.

Lorsqu'à la fin du dernier exercice, le camarade ALVARO ROQUE DE PINHO, quitta la présidence qu'il avait occupée avec un tact et un dévouement dignes de tous les éloges, il laissait la société en pleine prospérité, et pouvait s'estimer fier de la besogne qu'il lui avait fait accomplir.

Si nous jetons un coup d'œil sur ce passé, nous trouvons en effet, des soirées empreintes de la plus franche gaité, des concerts des plus animés, des réunions sportives pleines d'intérêt, une très coquette exposition d'art estudiantin, et surtout, cette inoubliable fête qui consacra le premier anniversaire du cercle, et à laquelle furent invités ces chers étudiants belges qui nous prodiguent les marques de sympathie, et nous donnent l'illusion d'avoir ici, une seconde patrie.

Cette année, l'activité du nouveau Comité s'est trouvée contrariée par la nécessité où nous sommes trouvés, de déménager.

Tous nos efforts se sont concentrés sur cette recherche d'un local, jusqu'à ce que nous ayons trouvé au *Café Suisse*, place Laurent, un gîte de notre goût, où nous venons d'installer nos pénates. Espérons maintenant que sous l'habile direction du camarade BASILE MATSAS, la Société Générale des Étudiants Étrangers verra s'ouvrir pour elle, une nouvelle ère de prospérité.

Comité pour l'année 1903-1904 :

Président : BASILE MATSAS (Grec); *Vice-président* : CLEMENTE DE VASCONCELLOS (Portugais); *Secrétaire* : NELSON DA SILVA (Brésilien); *Secrétaire-adjoint* : RAYMOND KÉON (Français); *Trésorier* : ULYSSES MAKRI (Grec); *Trésorier adjoint* : LAUWCEWICZ (Polonais); *Bibliothécaire* : MUSTAPHA SABRY (Égyptien); *Commissaires* : ANDRÉ PALÉOLOGUE (Grec) et MARC GRIPARI (Russe).

Le Néant

Cercle de noctambules qui, se trouvant des velléités de chansonniers, de compositeurs, de caricaturistes, ont lâché leurs frères inutiles, pour transformer « Le Néant » de jadis, en compagnie artistique, funambulesque et macabre.

Depuis lors, se signale à toutes les festivités estudiantines, où son concours est toujours très goûté; organise des bals qui font fureur; prépare une pièce d'ombres qui durera quinze jours, et vient de créer l'école oléagineuse.

Comité pour l'année 1903-1904 :

Grand-maitre des destinées : * * DANAI DON GASTER ; *Doyen* : POST LIGNEUX ; *Directeur du protocole* : MARLOU TROUBADOUR ; *Intègre Braisifère* : BRUANT TÉNÉBREUX ; *Conservateur des Archives* : LA VIOLE ; *Scribe* : COSSE ; *Flamboyant Héraut* : BLEMNORAGIQUE COÏTEUR ; *Sinécuris bibliothécaire* : KANGOUROU HYPERESTHÉSIE.

Les Instruits

Se font buser à leurs examens.

Epurent la science des formules trop longues et trop compliquées.

Comité :

Président : Le Nautonnier du déluge ; *Savant* : Le frère Jean ;
Instruits : BRAS SEUR, CHANT D'ELLE, CORPS BUSIER,
DES CAMPS, DIT-HAN, HI-HARD.



BRUXELLES

Association Générale des Étudiants

Fondée le 20 novembre 1896, réorganisée en 1901, elle fait preuve depuis cette époque, d'une vitalité constamment croissante.

Les mémorables fêtes du V^e anniversaire (novembre 1901) ont contribué à affermir les bases de ce puissant organisme. L'A. G. compte actuellement près de 500 membres actifs et honoraires; les nombreuses séances, fêtes intimes, conférences, etc., auxquelles on constate toujours une nombreuse assistance, permettent de bien augurer de l'avenir. Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement, lorsque ceux auxquels sont confiées les fonctions directrices de l'Association, s'en acquittent avec un dévouement sans bornes : les camarades LUTENS et VAN DE WALLE, qui ont porté successivement l'écharpe présidentielle, ont fait revivre par leur activité, les belles périodes par où passa l'A. G., (son âge d'or en quelque sorte) au temps des VAN DER ELST, des DEVÈZE, des LAUDE.

S'il est vrai qu'actuellement la tâche leur est rendue plus acile grâce à l'appui des autorités académiques de l'Union des Anciens étudiants, il faut néanmoins reconnaître que par suite de l'infiltration et des menées des cléricaux, une grande partie de l'activité doit être utilisée pour montrer à ces impertinents éphèbes qu'ils ont le devoir de respecter les principes de la maison de VERHAEGEN qui tolère leur présence. Car c'est là, avant tout, le but de l'Association générale : défendre à l'Université, le Libre-Examen. Pour faire preuve de son dévouement à l'Université et ses principes, l'A. G. a pris, depuis de nombreuses années déjà, l'initiative d'organiser une manifestation en l'honneur de THÉODORE VERHAEGEN, fondateur de l'Alma-Mater.

Le 20 novembre dernier, la traditionnelle St VERHAEGEN a été fêtée avec l'éclat habituel : cortège, discours du président de l'A. G. devant la statue de VERHAEGEN, réception par les autorités académiques, discours du recteur, réception par les étudiants Wallons; Banquet honoré de la présence de M. le Recteur, de M. l'Échevin de l'Instruction publique et d'un grand nombre de professeurs, nous donnant une fois de plus, un gage de leur bienveillance à notre égard. En s'associant à nos fêtes et manifestations, ne prouvent-ils pas qu'ils considèrent l'A. G. comme le représentant officiel du corps étudiantin? Ce qui le confirme d'ailleurs, c'est que le Comité constitué pour fêter le 50^e anniversaire de professorat de M^r ROUSSEAU, choisit comme président celui de l'Association.

La manifestation en l'honneur de ce vénéré maître, le père des étudiants (comme il plaît à s'intituler) fut célébrée les 13 et 14 décembre. Ses collègues et anciens élèves, s'associèrent aux étudiants pour témoigner avec enthousiasme leur sympathie au héros de la fête.

Un interminable cortège comprenant les cerles bruxellois

et les délégations de province se rendit à la maison du professeur jubilaire pour lui prouver l'attachement dévoué de la jeunesse universitaire. Le soir avait lieu une représentation de gala de « Ces Messieurs » et la foule entassée dans le théâtre fit une chaleureuse ovation à M. ROUSSEAU. La pièce anticléricale fut naturellement très goûtée et accueillie par des salves d'applaudissements, digne protestation contre la campagne stupide menée par les bons calottins, dans le but de nuire au succès de l'œuvre de GEORGE ANCEZ, qui a trop bien exposé l'action néfaste des ensoutanés.

Le lendemain la séance officielle sous la présidence de M. l'Administrateur-Inspecteur, réunissait dans la salle académique, un nombreux public désireux d'acclamer le savant maître ; les festivités furent closes par un banquet offert par les Anciens Etudiants à M. ROUSSEAU, et auquel de nombreux étudiants furent invités.

Outre ces manifestations, l'A. G. a convié ses membres à plusieurs conférences et fêtes intimes, dont une très réussie au Théâtre du « Diable au corps ». Bientôt s'ouvrira le II^e Salon d'Art estudiantin où figureront les œuvres des talentueux escoliers qui furent très appréciés à l'exposition de l'année dernière.

A l'occasion du Carnaval, une sortie-collecte des Étudiants sera faite sous les auspices de l'A. G. qui montre par là, que tout en s'amusant, la jeunesse universitaire n'oublie pas les malheureux.

Cette activité se manifestant dans tous les domaines a pour effet de créer à l'Université une véritable vie estudiantine, prouvant que la fraternité n'est pas un vain mot. Nous sommes heureux de pouvoir dire que l'Association constitue actuellement une puissance réelle, représentant dignement le corps estudiantin et unissant toutes les forces dans la lutte contre les attaques cléricales.

Sections de l'A. G.

Sections de Droit (président : MANGIN) *et de Philosophie* (président : GRAFÉ). — Les juristes se sont joints à leurs cadets, les philosophes, pour constituer une corporation mystérieuse se réunissant dans un grenier transformé à la fois en atelier et en théâtre d'ombres et qu'ils dénomment pompeusement « La Soupente aux Matous ».

Les basochiens trouvent sans doute, les séances ordinaires trop monotones et c'est ainsi qu'ils ont eu recours à cette originale innovation. Les réunions à la Soupente sont nombreuses et présentent des attrait variés. Tantôt c'est la réception d'un professeur, tantôt c'est une représentation chat-noiresque, ou un banquet évocateur des somptueux festins de Balthazar.

D'autres fois, l'exposition des dernières œuvres d'un artiste « Matou » attire un public nombreux et choisi, heureux de pouvoir admirer les plus récentes productions de l'art estudiantin.

Il est à souhaiter que l'union intime de ces deux sections leur permettra de mener leurs entreprises à bonne fin, en ne faisant qu'accroître la renommée que cette nouvelle œuvre s'est déjà acquise.

Section de Médecine (président GEORGES BOUCHÉ). — Procure à ses membres des agréments scientifiques en les conviant à des conférences professorales sur des sujets médicaux, cela s'entend : Parmi les plus intéressantes, citons celles de M. LE MARINEL sur la Mécano-thérapie et de M. DE MOOR sur les Études de médecine. Aux séances on discute des questions d'intérêt estudiantino-médical : question des heures de cours, admission dans les hôpitaux des étudiants

sortis d'Universités étrangères, création d'une section de gymnastique, etc. On annonce pour bientôt un grand banquet suivi d'un bal monstre où les morticoles et les carabins pourront donner un libre cours à leur expansive gaité.

Section de Polytechnique (président : VERHEVEN). — Est l'une des plus prospères. Elle a organisé cette année une exhalante Revue : « Rue des sols, arrêt facultatif. — Ballon, arrêt fixe »; à ce sujet les organisateurs méritent de chaleureuses félicitations, pour le zèle dont ils ont fait preuve dans le but de conserver les traditions estudiantines.

Section des Sciences (président : BONNICHON). — Le Cercle des Sciences qui célébrera l'année prochaine son XV^e anniversaire a été phagocyté par l'A. G. lors de la réorganisation de celle-ci qui en a fait une section.

Cette florissante section se réunit fréquemment en des séances très animées offrant des divertissements très originaux et toujours suivis de noctambulesques ballades, ayant pour but de faire visiter au « bleus » les temples érigés pour l'accomplissement du culte Vénitien (c'est-à-dire de Freia).

Cercle des Étudiants libéraux

Ce cercle a déployé une activité intense dès la rentrée du mois d'Octobre. Les incidents universitaires ont eu un dénouement très satisfaisant, grâce à l'énergique attitude des étudiants libéraux.

Les cortèges avec transparents et les diverses manifestations anticléricales ont rencontré un accueil favorable

auprès du public bruxellois qui finissait par se lasser d'assister journallement dans les rues de la capitale aux exploits des échappés de S^t Louis et S^t Michel, secondés par les stokslagers Louvanistes, lésés dans leur sainteté par les représentations de « Ces Messieurs ». Mais ces chastes éphèbes ont été récompensés par de quotidiens passages au bleu, et le Conseil d'administration de l'U. L. a mis fin à cette situation, en expulsant les cléricaux promoteurs des troubles ; un sort identique est réservé aux éliacins qui suivraient l'exemple de leur président, le fameux Baron que les derniers événements ont rendu tristement célèbre. Cette décision des autorités, l'approbation de plusieurs professeurs ont encouragé les étudiants libéraux à persévérer dans leur ardeur combative.

Mais la vitalité du Cercle ne s'est pas bornée à cette lutte constante pour la bonne cause. Outre le VI^e congrès National, il a organisé de nombreuses réunions et conférences parmi lesquelles nous citerons celles de MM. Dwelshauvers, Lucien Anspach et de l'ex-abbé Harrent.

En un mot, la situation est très florissante et il est certain que cette prospérité ne fera que s'accroître, vu le zèle qui se manifeste au sein du comité.

Président : ALBERT DUMONT ; *Secrétaire* : ERCULISSE.

Vlaamsche Vooruitstrevende Studentenkring

« *Geen taal, Geen Vrijheid* », sous la présidence d'honneur de
M. le professeur VERMEYLEN.

Flamand et progressiste! tels sont les deux principes fondamentaux dont l'activité du cercle s'inspire.

Progressiste, en ce sens que les idées démocratiques y furent toujours en honneur, que le principe du Libre-Examen est inscrit en tête de ses statuts, que tous ses adhérents sont des adversaires résolus de la réaction au pouvoir.

Flamand, parce que l'on y croit à la nécessité de donner aux provinces flamandes une science et une culture flamande, condition essentielle de leur prospérité intellectuelle et matérielle, parce que l'on s'y exerce à traiter des questions scientifiques et littéraires dans la langue maternelle et qu'on tâche ainsi de suppléer à la lacune de l'enseignement supérieur.

Aussi, les séances du « kring » grâce aux liens étroits de sympathie unissant tous ses membres et à leur idéal commun, ont-elles un cachet particulier d'intimité et plus d'un se souviendra plus-tard avec émotion de ces bonnes soirées passées ensemble, à fumer les bonnes pipes de terre autour des pots de bière mousseuse en dévisant « de omni re scibili... et quibusdam aliis. »

Président : A. CORNETTE ; *Secrétaire* : L. VAN SCHAREN.

Cercle des Étudiants Wallons

Président d'honneur ; M. le professeur ROUSSEAU.

Ne s'occupe pas de politique mais il a comme 1^{er} article de ses statuts, la défense du principe du Libre-Examen. Le but de cette société est de réunir les enfants de la Wallonie, exilés dans la capitale, en de cordiales séances. Le wallon aime de boire des « pintes », à jouer de chaudes parties de Couillon, de Rams ou de Chasse-Cœur. Ces distractions, le cercle les procure à ses membres tous les quinze jours.

Les fameux championnats de jeux de cartes constituent un des principaux événements de l'année académique. Au programme figurent également un bal travesti, une excursion champêtre et plusieurs fêtes intimes où se font entendre des artistes de grand talent.

Rappelons que la plus franche camaraderie unit les étudiants wallons et les membres du Vlaamsche kring, ce qui prouve bien que « Flamands, Wallons, ne sont que des prénoms. »

Président : GEORGES GILLET. — *Secrétaire* : JULES DEVILLE.

Cercle Polytechnique

Le but de ce cercle est avant tout scientifique : organiser des excursions en vue de visiter des établissements industriels, complètement indispensable aux études des futurs ingénieurs.

Parmi les divertissements, il faut noter le banquet annuel

de la Ste Barbe, honoré de la présence des professeurs de la Faculté ; Punch monstre à l'occasion de la réception des étudiants Liégeois, d'instructives conférences et la Revue estudiantine en collaboration avec la section de Polytechnique.

Secrétaire : MAURICE PÉRIER.

Cercle Universitaire Borain

Ce cercle a été fondé en 1885 : après une période d'activité de cinq années, il périclita et disparut en 1890.

Refondé en 1892, il ne fit dès lors que prospérer malgré le nombre restreint de ses membres.

A son actif : quelques fêtes intimes retentissantes où se firent entendre des artistes borains de tous genres. Création de la célèbre fanfare des « Borains-Unis » qui a déjà donné tant de preuves de sa vitalité. (Pour sa composition, voir Almanach de Gand de l'an dernier).

But du cercle : grouper les étudiants anticléricaux du borinage. Donner chaque année un banquet où les membres viennent fraterniser avec les étudiants et se retremper dans les... lubriques vadrouilles, suite fatale des ces pantagruéliques festins.

Président : H. ROBE. — *Secrétaire* : A. HOUCARD.

Cercle de Pharmacie

Président d'honneur : M. le professeur HERLANT.

Né en 1884, époque à laquelle la population de l'École de Pharmacie s'élevait à près de trois cents. Il a succombé quelques années plus tard, mais, de même que le Christ il est ressuscité, il y a deux ans, grâce au dévouement du camarade Bonnichon qui a érigé le fier étendard des apothicaires sur les cendres de l'ancien cercle. Actuellement c'est le camarade Bernasco qui préside ses destinées et on ne peut que le féliciter du grand dévouement avec lequel il s'acquitte de ces hautes fonctions. Professeurs et étudiants viennent successivement conférer à la tribune pharmaceutique et traiter alternativement des sujets sévères et folichons.

Il est vrai que le nombre des membres est peu considérable, on remarque néanmoins qu'une joyeuse animation règne constamment parmi eux.

Président : ÉMILE BERNASCO. — *Secrétaire* : PAUL DERVAUX.

Cercle des Étudiants Luxembourgeois

A encore un président et un drapeau, mais ne fait plus parler de lui. Prépare peut-être un grand événement qui bouleversera tout le monde estudiantin.

Cercle des Nébuleux

Les membres sont anesthésiés par l'alcool ingurgité durant les années précédentes. Pourvu que ce sommeil léthargique ne se prolonge pas, car on regrette vivement l'immobilité de ces semeurs de folle gaité.

Groupe des punchistes de l'A. G.

Créé tout récemment, il a déjà donné des preuves de son indéniable talent, au Bal de la St VERHAEGEN, en distillant un breuvage semblable à ceux que dégustaient les dieux de l'Olympe.

Les principaux fonctionnaires sont : l'invulnérable distillateur, le tropical calorifère, le farouche compresseur, le savant ponctionneur, le majestueux chaudronnier, le portelouche paradoxal, l'imperturbable échanson.

L'Anastomose

Les vaillants carabins anastomotiques viennent de se réunir en un congrès ultra-médical et y ont fait de très intéressantes communications sur l'hystéropexie chez le Cloporte — la guérison de l'aliénation mentale par la céphalotomie — la tuberculose chez les fourmis — le goître exophtalmique chez le limaçon, etc. etc.

Joyeux bloqueurs matinaux

Section de Bruxelles. — Publiera sous peu le rapport détaillé de ses travaux sur la chloroformisation et l'amour.

Les deux nouvelles sections : les habiles percuteurs et les spirituels thérapeutes ont déjà pris une extension considérable.

L'Ellipsoïde

Après avoir tenu son III^e Congrès annuel international à Liège, a fait diverses permutations et nominations d'où résulte la composition suivante du Cercle :

Grand-Axe : Anti-poire; *Petit-Axe* : Barbe d'or; *Sommet A* : Pitje Snot; *Sommet B* : Poirier; *Foyer F* : Le Christ; *Foyer F'* : Rot-poir; *Rayon-Vecteur* : Le Tombeur; *Tangente* : Boule d'Amour; *Sécante* : Co.

On a en outre décidé de créer des membres correspondants qui auront le titre de points extérieurs.

Scalptores Ani

Groupement de quelques carabins désireux de glorifier les noms les plus illustres de la science médicale. Ont organisé des fêtes splendides et bachiques à l'occasion de

l'inauguration de leur petit drapeau de soie. Possèdent un répertoire très original qu'ils débitent trop rarement devant la masse estudiantine. Ils annoncent pour bientôt une grande revue anatomique.

Les principaux scalptores sont : HIPPOCRATE GALIEN, VÉSALE, VAN HELMONT, MALPIGHI, BICHET, HARVEY.

Fédération internationale des Étudiants Gulolignes

S'est transformée en une loge post-universitaire, dans le but de favoriser la propagation de la xylostomie passive.

Nous nous contenterons de citer les nombreux cercles, philanthropiques ou non, fondés pendant quelque bal ou vadrouille :

Les joyeux Dormeurs Ixellois. — Le Céléri-Club. — Le Cercle des Etudiants paradisiaques. — Les Prismatiques lumineux. — Le Pickels-Club. — L'Homogène. — Le Boustring-Club. — Le Lapini-Club. — Les Frappeurs Ixellois. — Le Foutring-Club.





LIÉGE

Connaissez-vous la Meuse? La Meuse à Liège? Si oui, et à condition que ce soit du Val-Benoit à Coronmeuse, il est à peine besoin que je vous parle de vos camarades Wallons, tant ils ressemblent à leur Meuse aimable.

Quand on est sur ces Terrasses où se cabre le fameux taureau, à l'Île de Commerce, on voit l'eau sereine arriver toute fraîche, par un coude souple qui fait croire à une sortie d'entre des profondeurs vierges et boisées : l'eau jolie se roule au creux des collines tant fréquentées de Kin-kempois, avec ses guinguettes dominicales, et de Cointe où les chalets semblent vagabonder comme des chèvres légères. Et l'eau, sentimentale un peu et toujours souriante, caresse le quai Mativa, embrasse la presqu'île de l'Acclimation d'où s'envolent les soirs d'été, vers les vivantes embarcations balancées au doux nonchaloir des rameurs, de fondantes musiques, des musiques de violons et de flûtes menues.

Puis la Meuse, forte et large au delà des Terrasses de Commerce, traverse la ville en mouvement; et tandis que les coquets bateaux-mouches la coupent avec un bruit soyeux, les voitures, les trams, les débardeurs et la gaieté circulent sur ses quais et ses avenues ombreuses.

Puis la Meuse, sournoise parce qu'elle a glissé entre la « Chimie » à gauche et la « Zoologie » à droite, à proximité de tous les bâtiments universitaires, la Meuse va contempler les façades et l'illumination de la Batte. Ah, la Batte, mes amis ! Les variations qu'il conviendrait de broder sur ce coin pittoresque du vieux Liège, les pèlerinages noctambulesques qu'on y pousse, se résument dans le leit-motiv bien connu : « La Batte à gauche... »

Puis, la Meuse, plus sournoise encore, comme une sorcière bienfaisante, vous montre, au bout de cette Batte hospitalière, un monument bizarre qui pratique un autre genre d'hospitalité à qui on est parfois bien aise de recourir au sortir de la première : c'est la maison Curtius, habituée par cette espèce d'oiseaux de proie appelée Lombards.

Enfin plus lasse et plus vénérable, mais conservant toujours les grâces claires des précédents paysages, la Meuse s'éloigne à travers les reposantes et majestueuses plaines de Wandre, Argenteau, Visé et Maestricht.

Oh ! il y a bien parfois des crues qui font un bruit de bagares ! Les mariniers, armés de gourdins et de fouets, tentent de rétablir l'ordre. On est un peu mouillé, on n'est jamais noyé ! Ici, on fait toujours les révolutions en souriant ! Et l'on n'en travaille pas moins pour cela ! Voyez la Fédération des Etudiants Libéraux-Unis ! Non contente d'avoir réalisé les sept vaches grasses de la Bible, les sept années de prospérité (1896-1903), elle s'apprête, en souriant toujours, à se moquer très agréablement de cette même Bible en recommençant sept nouvelles vaches grasses, laissant les maigres à ceux qui se réclament des archéologiques.

Écritures dites Saintes. — Oui, oui ! on est devenu chez les libéraux, à côté d'une école d'enthousiasme aimable, une école politique profonde. Et ce, par une persévérance

jamais lassée : il n'est pas une semaine que notre tribune ne soit occupée : idées politiques, philosophiques, sociales, littéraires, on y confère et on y discute ensuite avec beaucoup de profits ! Et quand on peut citer, parmi les extras : MM. CHARBONNEL, PAUL HYMANS, CHARLES BULS, LÉO ERRERA, URBAIN GOHIER, STRAUSS, ANSPACH, HENRY BÉRENGER, PAUL-ÉMILE JANSON, CHARLES GIDE, CAUDERLIER, ÉMILE FÉRON, FERNAND BUISSON, GEORGES DWELSHAUWERS, LORAND, et l'ex-abbé HARRENG, on trouve la liste suffisamment copieuse pour ne devoir l'allonger de commentaires oiseux.

Ajoutez les nombreux quotidiens, une bibliothèque où sont réunies les œuvres les plus diverses et les plus adverses, mêlez tout cela avec la sauce du libre-examen, et vous comprendrez la confiance qui chaque année nous pousse à convier nos amis catholiques à une séance d'escrime contradictoire, ainsi que la défiance où se recule leur hiératique solennité, comme si nos sources dégusaient des instincts féroces !

Mon Dieu, nous sommes bien contraints alors de nous réserver des combats encore plus singuliers ! (d'où la fameuse épopée des toques d'astrakkan !) et de protester contre la frénésie de leur superbe : et les nominations aux chaires professorales, ou académiques (voyez l'affaire HECTOR DENIS à la présidence de l'Académie de Belgique), sont autant de sujets de blâme à leur articuler.

Nous n'y faillissons pas. Et en regard de ces modèles d'une conduite où l'on a peine à reconnaître notre époque de progrès continu, nous opposons notre idéal de science tolérante, parce que sûre d'elle-même, de démocratie, de laïcisation dans tous les domaines de l'activité humaine — nous faisons allusion à la cause de l'enseignement officiel menacé par le Saint-Esprit — et notre idéal de bienfaisance populaire.

Et cette solidarité qui marque notre force, nullement de *commandé* puisque notre hérésie ne reconnaît pas le petit pouvoir papal de monseigneur l'Evêque; cette solidarité où des tiraillements passagers nous font mieux sentir la nécessité et la joie de marcher à coudes serrés, devient chaque jour plus vaste, les aînés nous gardant le concours encourageant de leur présence et s'offrant en exemple aux nouveaux-venus, les aînés de demain.

Comité pour 1903-1904 :

Président : ALPHONSE BOVY (médecine); *Vice-Présidents* : HECTOR DE SELYS (droit), GUSTAVE BROUET (médecin); *Secrétaire* : LÉON CLAUDE (pharmacie); *Secrétaire-Adjoint* : PAUL SCHIFFERS (sciences naturelles), GœBEL (sciences mathémat.); *Trésorier* : LUCIEN VERTONGEN (sciences mathémat.); *Commissaires* : MAURIBE DOHY (mines), JOHN SOUBRE (mécanique), GUSTAVE DUFRÉNOY (droit), JACQUES GRÉGOIRE (droit), CARL WURTH (mathématique), EMILE JAMME (mathématique), VALÉRY COUSIN (mines), ALFRED DUCHATEAU (mines).

A côté de la Fédération des Libéraux, il y en a une autre : celle des Cercles facultaires, qui est une espèce de république fédérale, avec Comité central. Mais république neutre ! Et cela explique qu'elle soit mieux en cour que la première. Cela explique son infériorité en un sens : l'interdiction d'aborder les polémiques et le tapage où se complait la jeunesse et ses grands avantages dans un autre domaine. La F. C. F. se consacre en effet, au bonheur, aux revendications matérielles des Etudiants : elle obtient des réformes qu'on croyait impossibles, comme l'amélioration des locaux et du service de la Bibliothèque, l'Inscription au rôle — point capital pour certaines facultés ultra-populaires. —

l'embellissement des façades de notre Alma Mater, etc. etc. Elle organise des conférences dans la salle Académique, qui sont autant de solennités triomphales : (LÉO ERRERA, G. KURTH, PAUL LÉGER, MAURICE WILMOTTE), sauf la dernière taxée de fumisterie par plusieurs (C. LAMBERT).

Elle publia un Almanach; elle fonda un journal, très en forme cette année, elle fait de la bienfaisance, tout en faisant des fêtes. Mais son plus beau titre de gloire est la fondation d'un *Dispensaire des Etudiants*, une sorte d'hôpital universitaire, qui se permettrait d'envoyer les camarades tuberculeux se guérir aux sanatorium de Boogoumont gratuitement, et soignerait sur place les autres maladies à quoi nous expose la juvénilité! Lors du lancement du projet, qui est une inspiration de notre génial CONSTANT THIBERT, la presse belge lui a fait un accueil unanimement favorable et ému.

Cette note serait incomplète, si l'on ne disait l'effet cordial produit par la Fédération entre tous les camarades jadis inconnus les uns aux autres, parqués dans l'abrutissement de leurs Facultés respectives, et qui se connaissent aujourd'hui sur une vaste échelle! Fusion aimable où le sourire a triomphé, comme il convenait à Liège. Car la Fédération connaît, elle aussi, les réunions où l'on s'émoustille aux pétilllements de l'esprit wallon et où on se consomme dans l'art des allusions serpentines, comme la Meuse jolie.

Au début de l'année, la F. C. F. a confié sa gestion à un comité d'élite, à la tête duquel nous voyons les camarades : LUCIEN THOMAS : *Président*; ALBERT NÉLIS et X. TOQUENENNE : *Vice-présidents*.





ANVERS

Anvers! La première ville de la Belgique (1), port de commerce important sur le vaste estuaire que forme l'Escaut, à ce point précis de son cours. — Grande place commerciale, immense trafic, outillage perfectionné, — un des plus complets du monde. Boulevards splendides, (munis de trams électriques, ma chère!) Possède de magnifiques Musées, le Stein, le Plantin, celui des Beau-Arts et le Musée Commercial, un des plus riches du monde!

Est le siège d'un Institut de Commerce, réputé comme un des meilleurs du monde aussi. Anvers possède, marques caractéristiques, quelques-unes des plus belles choses du monde; en ma qualité de bonne vadrouille, j'apprécie surtout dans cette intéressante agglomération de bourgeois, ô combien, le quartier de la gare, la Scala, et les billards des Mille Colonnes, qui sont les meilleurs du monde.

Mais, parlons de l'Institut. Nous sommes à Anvers, environ 250 membres de l'Institut. (Je parle évidemment

(1) NOTA : Ce n'est pas un Anversois qui l'affirme, mais je rends à César, etc... et aux Anversois un des rares mérites qu'ils possèdent.

des élèves de l'École Commerciale). C'est une population mêlée, intéressante par sa complexité cosmopolite. Les races représentées sont essentiellement variables. — L'année dernière nous nous honorions de posséder parmi nous un Tahitien, remarquablement intelligent, l'ineffable COPPEURATH, dont le bruit de la renommée n'a sans doute point passé l'enceinte fortifiée : le Kalmouck Mourzouk nous a lâchement abandonnés, emportant de la session 1903 juillet, un souvenir touchant, un chapeau de haute forme, de fabrication belge : d'autres aussi qui, dignement, je vous assure, nous apportaient, précieux adjuvant à nos malheurs estudiantins, l'assurance de la parfaite estime en laquelle les peuples d'orient tenaient notre boîte, ont fui pour toujours. Et nous sommes restés seuls avec notre deshonneur.

Aujourd'hui, à part quelques Polonais, Bulgares, Russes, Roumains, Serbes, plus ou moins Balkaniques, cinq Grecs, un Italien et deux Espagnols qui grandiront, la population est exclusivement belge, c'est à dire : wallonne et flamande.

De nombreuses sociétés se sont partagée cette vaillante phalange, que le zèle de l'étude et l'amour de la science conduisent journallement au Café du Midi, spécialement réservé aux Polonais, aux Mille Colonnes, id. pour les billardaires, et à la Scala, pour tous, hétéroclites, érotiques et autres.

L'Association Générale, compte, comme d'ailleurs le dit son titre, mieux que je ne pourrais l'exprimer, tous les étudiants dans son sein. Le malheur est que ce sein-là ne les attire pas toujours par lui-même. Il y faut plus spécialement un bon tonneau d'orge, de cette orge, vous savez, qui, loin de... mais je poursuis.

Son Comité est composé de MM. ALBERT GRAFÉ : *Président*; IVAN MISSON : *Vice-président*; DELORGE : *Trésorier-général*;

CORNIL : *Secrétaire-général*; MEYER : *Commissaire*; LEMAIRE : *Porte-drapeau*, et de nombreux adjoints qui tous ont à cœur de remplir le mieux possible leur guindaille et leur devoir.

Son organe officiel, *L'Étudiant Anversois*, est un des périodiques les mieux informés que je connaisse, sur certains sujets au moins, touchant plus spécialement l'activité multiforme estudiantine. Son comité de rédaction est composé de poires bien connues : IVAN MISSON, RENÉ GUILLAUME, ROBERT ANGENOT et A. SAKOUL.

Le Cercle « Bohémia » formé il y a deux ans à peine, par un étranger en délire, est aujourd'hui une des importantes sociétés estudiantines : le vaillant KENNIS l'a dirigé avec maestria, secondé par le vieux de la vieille, le coco de ses dames, LAYBACH. Ce cercle, actif dans tous les sens, charitable, conférencier, vadrouilleur, sera idéal lorsqu'il se sera définitivement épuré de quelques personnalités bruyantes, gênantes, et creuses, qui sont les mouches du coche. (VLAN sur MORÔ le divin, BARSKY le proscrit ! etc.; peu d'etc., s. v. p.).

Je vous dirai peu de choses des autres sociétés, qui sont spécialement des cercles de nationalités, très intéressants en eux-mêmes mais n'ayant qu'une importance chauvine. (Les Polonais, seront toujours les Polonais, et les Russes, seront et resteront les Russes, rien n'y fera !).

Les Bulgares sont présidés par le bon camarade CHRISTOF, les Polonais par le camarade EJERSKI, les Russes par le camarade MACHLIN, les Grecs par KARAMANOS. Je demande pardon aux autres cercles et camarades que leur nombre, le manque de place, et une amnésie partielle, m'empêchent de citer.

Je toucherai un mot des Suaves, cercle d'élite, dont les membres se recrutent parmi les meilleurs étudiants, au

point de vue de la camaraderie, de la bonté et tempérée vadrouille.

Il me reste à citer le Cercle wallon et le Cercle flamand, qui soutiennent vaillamment les prérogatives diverses de leurs vieux terroirs; (je me suis toujours demandé pourquoi l'on parlait du vieux sol flamand, du vieux sol wallon.... c'est probablement par une opposition pleine de finesse!) Le Cercle libéral et le Cercle catholique estudiantins tous deux, nous donnent en petit, le tableau des maux qui divisent inutilement notre chère patrie! (Voilà une solide idée, eût suggéré JULES LAFORGUE).

Le comité de la Libérale est composé des camarades : A. DE BOSSCHERE : *Président*; LIVINSKY : *Vice-président*; HEINZMAN : *Secrétaire*; MOSSLY : *Secrétaire-adjoint*; BROÏDO : *Trésorier*; GALEVSKY : *Trésorier-adjoint*; PERMANN : *Porte-drapeau*.

Me sera-t-il permis, en finissant, d'émettre une ou deux idées originales, et tout à fait impersonnelles, croyez-le bien!

Anvers est un type de ville estudiantine intéressant, mais nous y souffrons d'un mal tenace : le manque de cohésion.

Trop nombreuses sont les sociétés qui disséminent en l'annulant, la bonne volonté et l'effort louable de tous. Il y a trop de séances d'étudiants, en une semaine, pour qu'on y puisse faire de la bonne besogne. — Aussi notre idéal serait qu'en lieu et place de ces nombreux, trop nombreux cercles, on réussit à former une Association générale prospère, puissante, qui à la rigueur, contiendrait des sections diverses, autant que les nationalités représentées à l'Institut. — Ce desideratum n'est certes pas irréalisable. Et cependant, je ne puis cacher mon peu d'espoir de le voir réaliser jamais. Il y a trop d'intérêts particuliers en face de l'intérêt général, que l'on s'efforce de ne pas recon-

naitre comme supérieur. — Mais comme, somme toute, l'année 1903 se clôture sur un bon exercice, que le monde étudiantin d'Anvers s'est montré courageux en de nombreux cas, nous pouvons avec foi espérer dans l'avenir.

Vivent les Étudiants !

Vive Anvers !





MONS

Société des Étudiants Libéraux de l'École des Mines

Vous connaissez, ou vous ne connaissez pas (je vous le souhaite) la perplexité profonde dans laquelle sont plongés les membres d'une société en mal de présidence! (Les grenouilles qui demandent un roi vous diront çà!) La troupe était bonne et vaillante, mais pas de premier ténor! Heureusement, à force d'insistance, nous avons réussi à arracher au camarade GASTON HENRY, le décisif: « Et bien! soit, j'accepte la présidence! » Et ce fut une révélation; la barque bleue avait son pilote; et, sous sa direction, je vous assure que la croisière de 1902-1903 fut agréable et féconde. Le président fut d'ailleurs bien secondé par les camarades: DELBRUYÈRE JEAN, le très aimable Vice-président; TONNEAU SIMON notre intègre et actif trésorier; JEAN DE LOOZ et JEAN BOULARD: les deux scribes du cercle; AUGUSTE STERCK qui s'est d'ailleurs très rarement chargé de notre étendard (heureusement, hein Auguste!) et les vigilants commissaires: ACHILLE HAMON, PAUL MASSON (dit F...élix)! et FERNAND STAMPE le préposé à la Bibliothèque.

La Société des Etudiants Libéraux a connu pendant l'exercice dernier, une brillante ère de prospérité. Les membres furent nombreux et zélés.

Brièvement rappelons l'œuvre du cercle : Sur la proposition de notre ami R. PHILIPPOT, le service du « Denier des Ecoles, » fut institué et organisé — un grand Meeting à la Bourse eut le plus franc succès (orateurs : MM. MAGNETTE, BUISSET, DUFRANE-FRIART.

La bibliothèque fut repeuplée, nos journaux se répandirent quotidiennement dans les environs. Une très brillante fête réussit grâce à la présence des meilleurs artistes du Théâtre et de nos amis de la Purée. La Société prit une part officielle à de nombreuses fêtes politiques, aux manifestations VAN LAER et GUIBAL-DEVILLEZ. La cotisation fut abaissée à 2 fr. Nous ne détaillerons pas, s. v. p., les multiples réunions conférences et « tonneaux » qui agrémentèrent l'année.

Et enfin, couronnement de l'œuvre, notre sympathique et honorable Bourgmestre, membre du Sénat : Monsieur SAINCTELETTE a bien voulu accepter la Présidence d'Honneur de notre Société. Tel est le bilan de nos travaux.

C'est à notre ancien Comité que doivent aller tous nos remerciements et félicitations ! Et nous prévoyons que l'année future ne sera pas moins fructueuse et agréable : les bleus, nous sont venus nombreux et les candidats aux postes du Comité sont des camarades en qui nous avons grande confiance. Tout va bien !

Comité pour 1903-1904 :

JEAN DELBRUYÈRE : *Président*; AUGUSTE ORTS : *Vice-Président* ;
JEAN BOULARD et FERNAND STAMPE : *Secrétaires* ; SIMON
TONNEAU : *Trésorier* ; STERCK : *Porte-drapeau* ; LÉON VALEN-
TIN : *Bibliothécaire* ; ACHILLE HAMON, ROBERT MOLLE,
EDMOND WARGNIES : *Commissaires*.

Société Générale des Étudiants

Voici d'abord la composition de l'ancien Comité :

Président : FRANÇOIS BLANQUAERT; *Vice-Président* : PAUL DENIS; *Trésorier* : MARCEL UBAGHS; *Secrétaire* : GEORGES BOUTILLON; *Secrétaire-Adjoint* : EUGÈNE SOUPART; *Porte-drapeau* : JOSEPH WILMUS.

L'année dernière a été je dois le dire, assez terne malgré l'activité qu'ont montré certains « comitards » — elle a eu de bons jours; mais ils furent rares. D'abord le PUNCH-baptême, toujours très suivi. Le 20 novembre, une joyeuse séance de Prestitigit... (la ferme!) nous réunissait au Royal. Quelques bons tonneaux ventrus arrosaient la fête de leur agréable « Munich. » Un des artistes, Monsieur DE GASTON, je crois, nous y a littéralement épatés par la maestria qu'il mettait dans ses tours d'acrobatie littéraire. Il nous a torché « en cinq secs, » l'oraison funèbre (en Alexandrins non... estropiés!) de notre bon camarade LEFAKI, lequel n'en revenait pas! Les assitants lui fournissaient des rimes quelconques (très!) et de mémoire, cet étonnant Monsieur bâtissait là dessus les pires choses! (sauf vot' respect Madame la Marquise!) D'autres numéros corsaient encore le spectacle.

Viennent ensuite les fêtes de Ste Barbe, assez joyeuses : Fête au Théâtre, manifestation GUIBAL-DEVILLEZ, réunions intimes....

Le 7 février eut lieu le Bal annuel de la Générale. Nous eûmes le plaisir d'y voir des camarades étrangers. Au gré de beaucoup d'étudiants, cette fête prit fin trop tôt.

Enfin, en mars, nous débarquions à Bruxelles pour y

féliciter un de nos professeurs : Monsieur VAN LAER, au sujet de sa récente promotion dans l'Ordre de LÉOPOLD.

Et voilà, je crois, les ébaudissements que nous offrît la Générale, l'an dernier.

Le nouvel exercice (1903-1904) a débuté par l'élection du Comité, fors le Président, lequel sera nommé très prochainement.

Les festivités de l'année ont laissé un avoir social négatif, malgré le budget élevé dont disposait la Générale.

Espérons que tout cela sera vite réparé et oublié. Nous avons d'ailleurs espoir en les nouveaux comitards dont les noms suivent :

GREYSON : *Président*; STERCK : *Vice-président*; LÉOTARD : *Secrétaire*; FALLY : *Secrétaire-adjoint*; FLORQUIN : *Trésorier*; DENIS : *Porte-drapeau*; + n *Commissaires*.

Dernière heure!! — On s'amuse et travaille ferme à la Générale cette année, sous l'impulsion vigoureuse et bien-faisante du camarade GREYSON. Bravo !

Cercle des Étudiants Français

Là encore nous retrouvons le vieux camarade PAUL DENIS. C'est sous sa présidence, que tous ceux « d'chez nous, en France! » se souviennent de leur beau pays, en de charmantes réunions. Et je vous assure que nombreux sont toujours les étudiants qui veulent se faire déléguer aux fêtes de la Française.

D'abord, l'éternelle soupe des discours : « Bienvenue.... sympathie.... Belges.... hospitalité fraternelle... » Et alors

Marseillaise, acclamations et boucan! — Au début, on se tient bien, car Monsieur le Consul de France honore souvent les réunions de sa présence. Mais ça ne dure pas longtemps. On n'est pas des nègres, hein!...

La Purée est naturellement de toutes ces soirées. Et, ces messieurs, au gousset vide, riches seulement, en chansons et en rayons de lune, trouvent moyen cependant de nous payer de fameux régals.

Sans compter que les chanteurs sont nombreux et excellents parmi nos camarades français. Une chanson auvergnate succède à une rosserie parisienne!... Tous en chœur!... Et alors c'est la bonne exhubérance franche et bruyante! On emplit consciencieusement les délégués de vins généreux!

Et après c'est la vadrouille, les cris furieux, les chants rauques, les gestes fous dans la nuit grise! Ah! il faut voir la sortie d'une fête à la Française!

Leur banquet du 14 juillet est toujours aussi animé que somptueux!

Bref! un cercle où l'on s'amuse... ferme!

Antépénultième heure. — Le Comité reste le même à la Française.

Carolo-Club

Un association de francs lurons, qui opèrent facilement la transmutation, en liquides multiples, de la galette des enfants de Charleroi! Les gosiers y sont larges et les faces joyeuses. Le cercle a eu à sa tête des types fameux dans les annales estudiantines montoises. Le Carolo-Club a eu

naguère des moments difficiles : surtout lors de l'assaut terrible d'une maison borgne (même aveugle!) et de ses preux tenants par les chevaliers carolorégiens! Mais tout cela est tombé dans l'oubli et nombre de tonneaux furent vidés depuis lors.

A la tête du cercle, on voyait l'an dernier : JULES PHILIPPOY dit « l'Esclave, » LUCIEN WAUTHIER ou le « Vieux Voyou, » EDGARD BARDIAUX baptisé : « Charley, » HIERNAUX (tout court!) et MARBAIS prénommé « D'ziré! » Ce dernier ayant remplacé dans ses hautes fonctions le vieux camarade LOUIS VERNAUX : commissaire à la Générale, membre de la Libérale, porte-drapeau du Carolo, membre du F. T. C. de Belgique, membre du Cercle Scientifique et de plusieurs sociétés savantes, étudiant...!

Avec des pareils éléments, le Carolo devait marcher!

C'est le camarade EUGÈNE SOUPART qui, cette année, préside le Carolo.

Cercle des Étudiants Borains

A la tête de cette société, on trouve le joyeux camarade RENÉ AMAND.

Deux ou trois « tonneaux » par an. Et un banquet à la Ste Barbe.

On y voit de bons « zigues » au parler rude. Les chansons de terroir et les vieilles ariettes de Zephir y sont naturellement très goûtées.

Ce Cercle a cependant l'air de dormir un peu depuis quelque temps. Allons, les joyeux drilles de la Terre Noire, « on n' weef pus? »

P. S. Le cercle Borain se réveille et vous le fait savoir.

Société des Étudiants du Tournaisis

Le camarade FORQUIN préside à ses destinées. Les membres y sont, ma foi, assez peu nombreux; mais on s'y amuse quand même. Compte assez bien de membres d'honneur, possède un bel étendard, et offre en ses réunions de la bonne bière de Gand.

Cercle Flamand

Je sais qu'il existe un drapeau. Mais y compte-t-on encore des membres?.....

« La Purée »

PAUL DENIS : grand manitou, poète-chansonnier ; GEORGES BOUTILLON : chef d'orchestre, compositeur, dessinateur, peintre, cisèle les bonshommes et truke le théâtre de « La Purée ; » LE GROS HENRI : grande utilité, mène tout le bazar (!) à « La Purée. »

Autour d'eux, gravite toute une pléiade de musiciens.

Et quand ces messieurs ont du neuf, ce qui est très fréquent, ils nous font la bonne aumône d'une séance... Et en avant la musique.... Zim! La Boum! Bourgeois et Manants! Truands et Seigneurs! faites larges vos oreilles tout afin que puissiez ouïr ce qu'onques n'avez ouï!

Les ombres passent. DENIS les commente. Il anime leur défilé de chansons fines et joyeuses.

Pendant ce temps-là, HENRI et GEORGES triment comme des nègres derrière la toile ; collaborateurs modestes autant que précieux, ces messieurs symbolisent indifféremment : un agent de police, les voix célestes, ou le camarade FELISQUE !

Alors BOUTILLON mène au succès, son orchestre. Et puis, ça dure encore ! Tous ces messieurs, quoique tous de race blanche continuent, et on ne s'ennuie pas, fichtre non !

« La Purée » a quitté les ténèbres d'un quartier excentrique pour venir s'installer au *Café du Nord*, Grand Place !

C'est là que ces messieurs mijotent leurs spectacles.

Leur déménagement a effaré les bourgeois de notre bonne ville ; à l'aspect de ces tourneboulants nomades, ils croyaient à une incursion sur terre de tous les démons de l'Enfer !

Au programme de cette année la Marche à l'Étoile, la Marche au diplôme (revue), Héloïse et Abelard (morceau détaché !), l'Éléphant.

« La Purée » nous prépare le « Songe de Mehmed, » drame lyrique. Il n'y sera d'ailleurs, aucunement question de notre ami ARISTIDE LEFAKI !

Cercle des Sports

Semble avoir pour but la pratique des exercices physiques ! Parmi ses membres, il y a les convaincus et... les autres. Tandis que les premiers se livrent à de furieux assauts, les... autres s'offrent de fameuses culottes aux cartes, ou martyrisent le piano qui n'en peut mais !

Le Cercle compte cependant de fières lames et de fougues boxeurs.

Et en tous cas, les réunions y sont très hurf! Artistes lyriques et chorégraphiques s'y donnent rendez-vous (...Sport quand même!) On y a organisé cette année une brillante exposition de tableaux et de photographies.

Une histoire de concurrence amoureuse a failli jeter la scission au sein du Cercle. Il a même été question de duel. Mais le bon juge vint, parla. Tout le monde a fini par s'embrasser! Tout est bien...



Société Générale des Étudiants de l'Institut Commercial des Industriels du Hainaut

Président d'Honneur : M. RAOUL WAROCQUÉ

La Société Générale des Etudiants de l'Institut est devenue société politique et libérale au mois d'octobre de l'année 1901. Depuis cette date, elle a toujours eu pour but de faire l'éducation politique de ses membres. En cette fin elle a fondé une bibliothèque qui s'augmente journallement d'ouvrages nouveaux; elle a organisé une série de conférences et sur ce terrain de nombreux professeurs lui ont encore, cette année, promis leur concours. A partir du mois de janvier 1904 nous aurons le plaisir d'entendre à la Générale MM. A. LAMBILLOTTE, L. DAUBRESSE, WAYNGOURTEU, professeurs à l'Institut; DWELSAUWERS, le sympathique professeur de l'U. L. de Bruxelles; BOUCHÉ,

PETITJEAN, d'anciens étudiants de l'Institut qui se font un plaisir de venir prendre la parole dans nos réunions universitaires.

La S. G. protège et soutient le journal : « Mercure » organe des étudiants de l'École.

Ce journal, seul organe étudiantin à Mons, est une tribune libre. Il a traité en ces derniers temps les questions les plus variées, il tend cependant à ne plus s'occuper désormais que de question de libre-pensée, d'économie politique, de littérature, et de vie universitaire à Mons. Le tirage de cet intéressant journal s'est accru considérablement sous la direction de camarades dévoués en tête desquels nous nous plaisons de citer le camarade JACOB. Grâce à ce dernier le « Mercure » devint hebdomadaire à partir du 15 janvier 1904 continuant plus que jamais de combattre pour la cause de la libre-pensée et de la liberté.

Comité pour l'année 1903-1904 :

Président : WILLY ERNST; *Vice-président* : EUGÈNE JACOB;
Secrétaire : WILFRID GROSJEAN; *Secrétaire-adjoint* : RAOUL BOUFFIOLX; *Trésorier* : CHARLES ROBERT; *Bibliothécaire* : ADOLPHE PRAYEZ; *Commissaires* : LUCIEN BRICOURT, PAUL COPPÉE. ALBERT FISCHWIELER.





GEMBLoux

Société des Étudiants Libéraux de l'Institut agricole de l'État

Lorsque le camarade PROUMEN quitta la présidence, la Libérale était la plus prospère, la plus importante des sociétés, pourtant si nombreuses, de l'Institut.

Conduite avec énergie par PROUMEN qui l'avait placée au premier rang, elle ne devait pas déchoir ayant à sa tête un libéral sincère et convaincu comme le camarade FORCKEL.

Dans une ville fidèlement attachée au drapeau bleu mais dont les environs se trouvent enchaînés par ignorance aux idées rétrogrades, dans une région manquant tout à fait de Jeunes Gardes, où les Associations d'hommes mûrs sont plus ou moins indolentes; le devoir des étudiants n'était pas seulement de se confiner dans l'instruction politique mais aussi d'entreprendre une vigoureuse campagne de propagande en faveur des idées libérales.

Ils n'ont pas failli au rôle qu'ils s'étaient imposé, des camarades dévoués se sont rendus jusque dans les plus petits villages pour y porter la bonne parole.

Plus de cinq mille brochures dénonçant l'œuvre sourde et malsaine du cléricalisme ont été distribuées.

Les coups ont porté : moines, curés, vicaires, frocards de toutes robes, de toutes couleurs, oubliant le précepte du pardon des offenses, ont déversé sur nous les torrents de leur haine cagote.

En vain d'ailleurs, car jamais personne ne nous empêchera d'opposer partout la Vérité, la Science au mensonge, à l'obscurantisme; la Raison, émancipatrice des consciences, aux inepties dogmatiques inventées dans un but de domination.

Les conférences données soit par des étudiants, soit par des orateurs en vue, ont été nombreuses, tous nous y avons puisé une foi plus ferme encore dans le Libéralisme.

Les 21 et 22 février, notre vaillant cercle célébrait par des fêtes, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Leur succès fut grand et les délégués de toutes les Universités du pays se souviendront longtemps encore de l'enthousiasme qui n'a cessé de régner durant ces mémorables journées.

Le gouvernement clérical cherche avec son jésuitisme coutumier à discréditer Gembloux au profit de Louvain où l'Institut Agronomique est pourtant bien inférieur sous tous les rapports à notre Université Agricole. Aux pieux éliacins les places d'agronomes, aux fidèles « tocards » les bonnes petites sinécures.

Aux concours pour l'obtention des places aux Eaux et Forêts, les professeurs de l'Alma Mater posent aux candidats Gembloutois des questions stupides. Ils ont la préoccupation nettement marquée de les faire échouer au profit de leurs saintes croûtes.

Il est donc de notre devoir de réagir plus vaillamment que jamais contre l'action démoralisante, contre les sourdes menées d'un gouvernement « conspirant contre son propre enseignement, » aux yeux duquel les opinions politiques importent plus que le savoir et la compétence.

Comité pour l'année 1903-1904 :

Président: EDMOND DUCHATEAU; *Vice-président*: ODON DE GUIDE;
Secrétaire: EDG. DE SÉLYS; *Secrétaire-adjoint*: GEORGES
LAROCHAYMOND; *Trésorier*: ADOLPHE BATAILLE; *Bibliothé-
caire*: GUSTAVE RAGONDET; *Commissaire-porte-drapeau*: LÉON
VAN AUDENAERDE.



SOCIOLOGIE

PHILOSOPHIE

HISTOIRE



LA RÉFORME DES UNIVERSITÉS

EN BELGIQUE

Dans un récent discours inaugural, le nouveau recteur de l'Université libre de Bruxelles, M. MAURICE VAUTHIER, parlant de l'enseignement du droit tel qu'il se donne aujourd'hui dans les universités belges, protestait éloquemment contre le formalisme abstrait qui domine toutes nos études juridiques. « L'enseignement supérieur doit être une initiation, disait-il, et non pas simplement une sèche exposition de formules. Il doit être une initiation à la vie. Et comme la vie est multiple et infinie — même dans le domaine du droit — le seul résultat auquel nous puissions prétendre est de faire apparaître à nos élèves, à propos d'un certain nombre de phénomènes choisis avec discernement, les lois scientifiques et générales de la vie. »

Ces remarquables paroles constituent la critique la plus juste et la plus forte qu'on puisse adresser, non pas seulement à nos facultés de droit, mais à toutes nos

études universitaires. Loin d'être une initiation à la vie, elles sont toutes plus ou moins atteintes de la maladie du formalisme; elles se présentent presque toutes aux yeux des étudiants comme des concepts abstraits, des amas de définitions, de déductions et de théories sans rapport direct avec la réalité; chaque science s'y manifeste comme un petit organisme à part, séparé des autres par une sorte de muraille de la Chine, de façon que la réunion de toutes ces sciences ressemble à une mosaïque où l'on trouve tout excepté la Science elle-même, c'est-à-dire la science de la vie.

D'où vient ce mal? Du détestable principe sur lequel repose l'enseignement de nos universités et qui les considère plutôt comme des fabriques d'avocats, de médecins, d'ingénieurs et de professeurs, que comme des instituts de haute science.

C'est l'idée Napoléonienne, l'idée de la caserne. Oui, nos universités sont des casernes, où les étudiants viennent comme des soldats pour apprendre un métier sous la direction et le contrôle de l'État tout puissant, où tous doivent suivre les mêmes cours, où tous doivent être gavés de la même nourriture!

Cela est vrai pour toutes les facultés.

Dans la candidature en philosophie, tous les élèves sont obligés d'étudier les mêmes matières philosophiques, historiques ou philologiques. En vain protesteraient-ils contre un aussi absurde régime. Tel élève a des goûts particuliers par l'histoire moderne, il sera obligé d'étudier également l'histoire ancienne; tel autre préfère la littérature du moyen âge, on lui

imposera l'étude des classiques du XVII^e siècle; tel autre encore a des aptitudes remarquables pour la philosophie, il devra consacrer une grande partie de son temps à l'histoire ou à la littérature.

Il en est de même dans la Faculté de Droit : droit romain, droit français, droit criminel, droit commercial, droit public, procédure, il faut que tous les étudiants étudient les mêmes cours, de la même manière et subissent les mêmes examens. En médecine, en sciences, il n'en est pas autrement.

Nul ne peut choisir les matières qui lui plaisent, composer soi-même son programme d'après ses goûts et ses aptitudes. Sans doute, il est loisible aux étudiants d'aller écouter en amateurs les cours d'une faculté quelconque; mais en dehors et en surcroît du programme officiel, et l'on comprend que bien peu puissent affronter un pareil supplément de travail.

Est-ce là ce que doit être un enseignement supérieur? Les Universités ont-elles pour mission de former des praticiens? Evidemment non. Avant la Révolution, les Universités étaient des temples de la science; elles le sont encore dans un grand nombre de pays qui ont échappé à l'influence néfaste de la centralisation française, en Angleterre et Allemagne par exemple. Les Universités allemandes sont des organismes autonomes, qui ne s'occupent que de distribuer la Science sans aucune préoccupation professionnelle. Quant aux médecins, avocats, notaires et autres praticiens, c'est l'Etat qui se charge de les créer par des examens à lui, en dehors des Universités.

Grâce à ce système les Universités allemandes peuvent évoluer librement dans leur domaine propre, celui de la science pure, et pratiquer sans entraves la *Lehrfreiheit* et la *Lernfreiheit*, la liberté du professeur et la liberté de l'étudiant.

Et c'est pourquoi l'enseignement supérieur est en Allemagne mille fois plus élevé, plus vivant, plus plastique et plus varié que chez nous. D'une part, les professeurs délivrés de l'odieux despotisme des programmes, peuvent donner à leurs cours les allures qu'il leur plaît, les multiplier, les adapter aux besoins actuels de la science; d'autre part, les étudiants peuvent choisir parmi les cours très nombreux qui s'offrent à eux, ceux qui conviennent le mieux à leurs aptitudes particulières, et si leur savoir est moins encyclopédique, il est aussi moins superficiel; il gagne en intensité ce qu'il perd en étendue et par cela même il garde toute sa vertu éducative.

Sans doute, il ne faudrait pas aller trop loin ni abandonner tous les cours au libre choix de l'étudiant. Quelques uns, ceux qu'on peut considérer comme les colonnes fondamentales de chaque Faculté, demeureraient obligatoires pour tous. Quant aux autres, les étudiants auraient le droit de les choisir à leur guise, même parmi les cours d'une autre Faculté, mais à condition que tous les cours réunis, obligatoires et libres, formassent un certain total d'heures par semaine, douze ou seize par exemple. Dans chaque Faculté un examen final de doctorat terminerait le cycle des études universitaires réparti sur un certain nombre

d'années. Ce diplôme conquis, l'étudiant pourrait se présenter devant le jury d'Etat chargé de délivrer le diplôme professionnel.

Débarrassées du despotisme des programmes et du souci des examens légaux qui sont la peste de notre enseignement supérieur et qui ne favorisent que la mémoire verbale au grand détriment du développement de l'intelligence, les Universités belges redeviendraient ce qu'elles ont cessé d'être, des foyers de la science pure et désintéressée, de merveilleux agents du progrès.

Je ne parle pas des détails. Sans doute il serait nécessaire dans cet ordre d'idées, de dégager les universités de la tracassière et dure tutelle de l'État, de développer leur autonomie et d'en faire des organismes libres, des personnes civiles, auxquels l'État se contenterait d'octroyer de larges subsides, sans s'ingérer en rien dans l'administration intérieure des corps universitaires. Sans doute, il serait nécessaire aussi d'augmenter le nombre des professeurs de manière à le mettre en rapport avec l'augmentation des cours et d'introduire dans nos Universités, l'institution allemande des *Privat-Dozenten*. Grâce aux *Privat-Dozenten* chaque Faculté d'une Université allemande compte cinquante, soixante et jusqu'à cent cours ouverts tous les ans. Et cela doit être, car chaque année des questions nouvelles surgissent dans le champ de la science. Où donc les étudierait-on, sinon à l'Université? Et comment les étudier si les programmes sont fixés d'une manière immuable et enchainent à la fois les professeurs et les étudiants?

Seulement, et ceci est une condition *sine qua non* de toute réforme sérieuse de notre enseignement universitaire, pour que cet enseignement puisse se développer à l'aise, pour qu'il prenne tout son essor et toute sa splendeur, il faut que les étudiants eux-mêmes soient préparés à le recevoir.

Aujourd'hui, en Belgique, sauf de rares exceptions, ils ne le sont pas. La plupart des jeunes gens qui entrent à l'Université n'ont ni la maturité d'esprit ni les connaissances nécessaires pour suivre avec fruit des cours universitaires. La loi de 1890, contrairement au vœu unanime des quatre Universités belges, a rejeté l'examen préalable de gradué en lettres et l'a remplacé par un certificat d'études moyennes qui n'est le plus souvent, qu'un misérable chiffon de papier. Qu'importe en effet, qu'un collégien ait fait six années d'humanités ou cinq années d'études professionnelles? C'est le cas de répéter la parole d'ALCESTE : le temps ne fait rien à l'affaire! Aussi, que voyons-nous? Un grand nombre d'étudiants entrent à l'Université sans préparation aucune; leur ignorance en histoire, en géographie, en sciences naturelles est en général prodigieuse, effrayante! Beaucoup ne savent même pas le latin, ce latin qu'on leur a seriné pendant six longues années! Or, ce sont ces éléments-là qui forment en majeure partie la population des candidatures, ce sont ces collégiens mal dégrossis que les Universités doivent initier aux grandes questions du haut enseignement!

Ici encore, l'Allemagne nous offre un parfait modèle : l'examen de maturité, l'examen préalable, le *Sésame*,

ouvre toi! sans lequel on n'entre pas à l'Université. Instituons cet examen de fin d'études moyennes, peu importe le nom qu'on lui donne, graduat en lettres ou examen de maturité, instituons-le sans retard et nous ne verrons plus alors des étudiants de candidature en philosophie ne pas savoir traduire une ligne de latin, placer Saint Pétersbourg sur l'Adriatique et affirmer très sérieusement que les Hollandais sont juifs de religion!

Concluons : Les Universités belges ne sont pas ce qu'elles devraient être; malgré l'organisation excellente des doctorats spéciaux elles sont surtout, de par la loi, de grandes casernes professionnelles. Pour les relever de l'abaissement où elles végètent, pour leur rendre leur dignité et leur splendeur, deux mesures s'imposent : La liberté des programmes qu'on n'obtiendra que par la séparation radicale des diplômes universitaires et des diplômes d'État, et l'examen d'entrée sévère et obligatoire pour tous ceux qui veulent conquérir des grades universitaires. A ces deux conditions nos Universités posséderont la *Lehrfreiheit* et la *Lernfreiheit* comme les Universités allemandes et reprendront leur rôle glorieux dans l'œuvre de la civilisation.

H. PERGAMENI.





L'Ingénieur Commercial

Une caricature d'un journal américain nous remet en mémoire la polémique engagée, il y a peu de temps dans l'*Echo de l'Industrie*, au sujet du grade d'Ingénieur Commercial, dont l'Université de Bruxelles a récemment décidé la création.

La gravure représente un homme jeune encore, assis à un pupitre devant un volumineux ouvrage intitulé « *Connaissance*; » autour de lui s'empilent d'autres livres, tandis qu'au mur, une pancarte étale cette inscription : *The American University*. Le cerveau du jeune travailleur est démesurément développé, et il commande une série de transmissions, qui distribuent de toute part *Brain power for american industries*, « de la puissance mentale pour les industries américaines. » Dans un coin, John Bull, vieilli et bedonnant, s'écrit d'un air désespéré : « Quoi d'étonnant à ce que ces diables d'Américains nous aient dépassés ! Voyez donc d'où leur vient leur force motrice ! »

Pour sommaire qu'elle soit, cette démonstration de la

supériorité économique conférée à une nation par l'enseignement universitaire, n'en est pas moins caractéristique.

Plus caractéristique encore est le discours que prononçait, il y a quelques mois, Sir NORMAN LOCKYER, Président de l'*Association Britannique pour l'avancement des Sciences*.

L'orateur a traité de « l'Influence de la puissance mentale (*Brain Power*) dans l'histoire. » Il a développé ce thème que l'Angleterre a volontairement perdu son hégémonie en négligeant de développer ses ressources mentales (*mental resources*) au même titre que ses ressources matérielles. Aujourd'hui, une nation ne peut affronter la compétition de ses rivales, si elle ne leur est pas égale, sinon supérieure, en Universités, en organisation scientifique, en tout ce qui crée la capacité mentale. La marchandise ne suit plus le pavillon : elle suit la capacité. Les Américains le reconnaissent bien, eux qui, pour assurer leur grandeur commerciale, savent consacrer aux universités, en deux années seulement, *près de 175 millions de donations privées*. Sir NORMAN LOCKYER concluait en adjurant ses collègues de l'Association Britannique, de se constituer en une sorte de Comité de Salut public pour la réforme et le développement de l'enseignement universitaire.

L'Allemagne n'a pas attendu d'être frôlée par le souffle de la décadence économique, pour entrer dans la voie où s'engage l'Angleterre : il y a près d'un siècle, après Jena, elle décidait de « compenser le démembrement du territoire par l'agrandissement de la puissance

intellectuelle » : Frédéric Guillaume III, sur les conseils de G. de Humboldt et d'autres, fondait l'Université de Berlin, puis celles de Königsberg, de Breslau et de Bonn.

* * *

De tels exemples sont dignes de toutes les méditations. Et s'ils ne suffisent pas à dissiper le préjugé encore si répandu dans notre pays qu'on n'apprend pas à être un homme d'affaires à l'Université, c'est que de graves équivoques subsistent sur des points essentiels.

D'abord, il s'agit de bien s'entendre sur ce que doit donner l'Université au futur capitaine d'industrie : elle ne lui apprendra pas du tout la pratique des affaires ; sa tâche est autre : elle doit « élargir son horizon mental, » suivant la très précise expression du Professeur ASHLEY, dans sa notice sur la Faculté Commerciale de Birmingham.

On pourrait formuler cet aphorisme que même les plus petites choses de la vie se font mieux avec des idées larges. Et ce n'est pas en formant son esprit à l'empirisme d'une routine traditionnelle qu'on acquiert ces idées-là.

Il est faux de dire que « la pratique » prépare à la capacité : en fait, la pratique assujettit, accapare celui qui s'y abandonne ; elle le domine, alors qu'il devrait la dominer toujours. La tendance instinctive au moindre effort pousse le jeune homme, mis prématurément à la pratique, à ne pas concevoir les choses autrement qu'il les voit, à limiter la zone des progrès

possibles, à s'attacher à ce qui est, parce qu'il en ignore la raison d'être et qu'il ne saurait dès lors, en imaginer le changement. Nul ne songe à prétendre qu'un industriel, un négociant ou un boutiquier puissent se former sans passer un temps très long dans des usines, des maisons de commerce ou des établissements de crédit : cet apprentissage est indispensable : il l'est par définition.

Mais il est insuffisant, — également par définition, parce qu'il n'est qu'un « apprentissage », et que pour porter ses fruits, il doit être vivifié par des vues claires, un jugement avisé, une forte éducation des facultés d'observation et de généralisation. Comment ces aptitudes, que rien ne peut remplacer, se développent-elles donc de nos jours, sinon par la culture supérieure?

C'est ce que montre lucidement CARNEGIE, dont le livre *l'Empire des Affaires*, — un bréviaire d'énergie, comme on l'a dit, — devrait être entre les mains de tous nos futurs chefs d'entreprise. « Aujourd'hui, écrit-il, chacun demande de la substance cérébrale. Cultivez donc cette substance; plus vous en aurez à vendre, plus élevé sera le prix que vous en pourrez demander; » ailleurs : « Ce ne sont pas les capitaux que l'on cherche, c'est l'homme ayant fait preuve des aptitudes commerciales qui créent les capitaux; » on encore : « Les jeunes gens instruits ont un avantage considérable sur celui qui n'a été qu'apprenti : ils ont l'esprit ouvert et pas de préjugés. L'attitude scientifique de l'esprit les rend accessibles aux idées nouvelles. » Et, à propos de la lecture : « C'est d'après

ma propre expérience que je sens qu'il n'y a nulle organisation humaine aussi puissante pour le bien, que la mise à la portée de tous, des trésors du monde emmagasinés dans les livres. »

Enfin, sur la question même qui nous occupe, CARNEGIE conclut : « Le diplômé d'université possède des idées plus larges que celui qui a été privé de l'éducation universitaire ; *par cela même qu'il a habité les régions de la théorie, il dépassera celui qui, une couple d'années avant lui, aura été mis à l'école de la pratique.* »

* * *

Mais on se méprend peut-être aussi sur ce que devra être l'enseignement universitaire préparant aux professions commerciales.

Pour réaliser ce qu'on en attend, il ne peut rester celui des Facultés actuelles : il doit s'adapter spécialement à ses fins, nous voulons dire être exclusivement orienté vers les besoins de la carrière du futur homme d'affaires.

Que les études de Droit ne soient aucunement en mesure de fournir la compréhension des phénomènes économiques, cela n'est plus guère contesté. On incline toutefois souvent à penser que les études techniques le sont davantage, et l'on s'abuse étrangement. L'ingénieur apprend à utiliser des outils, des dispositifs mécaniques, des propriétés physiques ou chimiques, mais il ne sait rien des moyens de les mettre en œuvre *pour en tirer des profits*. Or, c'est à cela, uniquement, que tendent les affaires.

Elles veulent donc des hommes préparés en vue de leurs exigences propres. Ces hommes devront avoir un entraînement mental tel, qu'ils prennent un intérêt passionnant à la gestion de leur entreprise; ils devront s'attacher à elle et la comprendre; la suivre dans ses prospérités et ses déclin; la maîtriser dans ses emportements. » Il y a dans les affaires, dit profondément CARNEGIE, un côté poétique aussi bien qu'un côté pratique. » « Sans ce côté poétique, nous confirmait M. SOLVAY, jamais je n'aurais su faire ce que j'ai fait. »

Pour arriver à s'identifier ainsi avec son affaire, — et non pas viser à en tirer au plus vite une fortune permettant de l'abandonner à d'autres — il faut être apte à en saisir tous les rouages, techniques et administratifs; puis encore, savoir comment elle peut être affectée par des influences économiques, géographiques ou politiques, et quels ont été les facteurs de son succès. Il faut aussi se rendre un compte exact du rôle de tous ceux qui y collaborent, chefs de fabrication, employés et ouvriers, pour pouvoir établir la limite de leurs intérêts et de l'intérêt primordial de l'œuvre commune.

Tout cela s'apprendra dans les cours des futures universités commerciales: non d'une façon « professionnelle, » mais, suivant les paroles prononcées à l'inauguration de l'Université Commerciale de Francfort, « avec une orientation nettement académique, impliquant des travaux d'ordre réellement scientifique, et une instruction antérieure développée. » On ne sacrifiera donc pas aveuglement à la pratique exagérée

des langues, ni de l'arithmétique commerciale : ce ne sont point des interprètes, ni des comptables que l'on veut créer, mais bien des hommes capables d'assumer des responsabilités directrices ou des postes de confiance.

En un mot, l'*Ingénieur commercial* aura, au moment où il commencera son apprentissage effectif, fait le tour des affaires où il veut s'engager.

Qu'un jeune homme ainsi outillé — disons même ainsi qualifié — puisse être utile aux chefs d'entreprises, voilà ce qui, au moment présent, se sont impérieusement aux Etats-Unis, ainsi qu'en témoigne ce titre d'une notice publiée dans la revue américaine *System : Comment un ingénieur commercial peut augmenter les bénéfices d'un industriel* (*How a business engineer can increase the profits of a manufacturer*).

Que dire aussi de la création, aux Etats-Unis, d'experts spéciaux, véritables « médecins d'affaires, » *Business doctors*, comme les appelait dernièrement le *Magazine of Commerce*, qui ont pour mission d'ausculter les entreprises, de poser le diagnostic et de prescrire le traitement approprié ?

*
* *

Un troisième malentendu reste sans doute à dégager.

D'aucuns s'imaginent que les Universités commerciales vont créer une quantité de génies des affaires. Ceux-là oublient quel est le véritable mécanisme du progrès. Dans une nation, surgissent çà et là des individualités d'élite, qui réalisent les avancées

sociales : ces individualités-là doivent être merveilleusement équipées ; rien de ce qui grandirait leur pouvoir d'action ne peut être négligé : c'est à elles que l'enseignement commercial universitaire est ouvert avant tout. Elles y trouveront de rares possibilités d'épanouissement et des occasions précieuses d'affiner leurs curiosités innées ; elles y éprouveront peut-être l'attouchement subtil d'où jaillira l'étincelle de la génialité. Elles en sortiront, dans tous les cas, plus fortes et plus confiantes en elles-mêmes.

Quant à la masse, ce n'est point l'Université commerciale qui la changera d'être composée d'esprits moyens, ni elle qui créera les caractères ou trempera les énergies. Mais pour ceux-là mêmes, l'éveil de l'intérêt intellectuel qu'ils prendront désormais à leur profession, fera leur collaboration plus féconde.

Ainsi, par l'accession de l'élite aux sources du savoir et par l'élévation du grand nombre à de meilleures compréhensions des choses, une étape nouvelle sera franchie, pour les peuples qui auront eu la clairvoyance de la préparer et la volonté d'en affronter les épreuves.

E. WAXWEILER,

*Professeur de l'Université de Bruxelles,
Directeur de l'Institut de Sociologie Solway.*





LE VOLONTARIAT

Il importe de mettre la jeunesse en garde contre cette théorie séduisante et perfide, qui veut qu'un citoyen ait le droit d'invoquer le respect de la liberté individuelle pour n'être pas obligé de défendre sa patrie. La Belgique est le seul pays de l'univers où pareille théorie ait rencontré quelque faveur, et cette faveur semble y grandir à mesure que les Belges sentent mieux le prix de l'indépendance que leurs pères leur ont conquise, les armes à la main.

Invoquer nos traditions historiques, comme le font les avocats de la cause des « Niemand gedwongen soldaat, » pour justifier cette théorie, c'est travestir effrontément l'histoire, c'est insulter à la mémoire de nos aïeux. S'il est vrai que les Belges n'ont pas souvent montré pour le métier des armes un goût très prononcé, c'est qu'ils ont subi de longues dominations étrangères,

et l'on ne peut que les approuver de n'avoir servi leurs despotes, que contraints, quand tout refus était devenu impossible.

La répugnance insurmontable qu'ils éprouvaient contre la conscription de jadis aurait dû se transformer, pour la conscription d'à présent, en une résignation réfléchie. Un esprit de prévoyance devrait animer nos compatriotes contre le Volontariat, qui est aussi funeste dans son principe que dans son application.

* * *

Le Volontariat est un système de recrutement militaire par lequel une nation ne confie le soin de sa défense qu'à ceux de ses enfants qui veulent bien s'en charger. Respectueuse de la liberté individuelle, elle n'y oblige personne.

Lorsque, comme en Belgique, ce principe est admis par la majorité des représentants du pays, on pourrait croire qu'il est en faveur dans la masse du peuple, et en conclure qu'il existe dans ce pays une fraction très importante de citoyens que la contrainte militaire révolte, et qui ne comprennent pas que le service militaire, la nécessité d'apprendre à protéger, les armes à la main, l'intégrité du territoire, les libertés et l'indépendance de la patrie, l'honneur national, est un devoir sacré. Car, si la majorité des citoyens de ce pays pensaient autrement, ils ne réclameraient pas le Volontariat, Mais ce ne sont pas les « Volontaires » qui s'agitent en faveur de ce système : ce sont, au contraire, « ceux qui ne veulent pas être Volontaires » ni miliciens. Sans

doute, le Volontariat assure aux Volontaires des avantages purement matériels ; mais personne ne croira que c'est par désir de ces avantages, sensibles aux pauvres seulement, que la majorité des Belges se serait ralliée à ce système de recrutement de l'armée. Si l'on considère quels en sont les plus chauds partisans, on s'aperçoit facilement qu'ils se trouvent parmi les classes aisées, lesquelles se gardent bien de pousser leurs fils dans la carrière toute temporaire de simple soldat, si fortes que soient la solde et la rémunération. L'intérêt qu'ont ces gens-là à exiger, comme on le leur voit faire, une loi instaurant le Volontariat est donc tout opposé : ce n'est pas pour en bénéficier en devenant soldats, c'est, au contraire, pour en bénéficier en ne devenant pas soldats.

Leur devise est expressive autant qu'explicite. « Niemand gedwongen soldaat : » « Personne ne sera contraint d'être soldat. » Le devoir de défendre sa patrie est, à les entendre, une contrainte, c'est-à-dire une obligation qui répugne. Cette opinion, je le répète, est adoptée par la majorité des représentants du pays. Elle n'est guère, hélas ! combattue, sinon par l'armée, les anciens militaires, quelques journaux et quelques hommes politiques franchement dévoués à nos institutions militaires et soucieux des destinées de la Belgique.

Ainsi, les Belges, qui sont, grâce à leur sol, à leurs richesses, à leurs libertés, des privilégiés sur la terre, et qui devraient être capables des sacrifices les plus durs pour conserver ces trésors que leur dispense une patrie incomparablement généreuse et féconde, ne s'y rési-

gnent pas, parce qu'ils manquent de prévoyance et de courage. Ils aiment leur patrie en égoïstes, pour jouir des biens qu'elle leur rapporte, à la condition qu'il ne leur en coûte ni peines ni risques ; ils aiment leur patrie assez pour l'exploiter, pas assez pour se dévouer éventuellement à sa cause.

Comprend-on dès lors quels symptômes de décadence morale le Volontariat accuse chez un peuple ? Le Volontariat déshonore qui l'accepte, parce qu'il est la négation du patriotisme, non de ce patriotisme platonique qui se borne à goûter les charmes et à chanter les louanges de son pays, mais de ce patriotisme agissant, qui rend le citoyen prêt à tout sacrifier pour l'honneur de son pays.

* * *

Voyez l'inconséquence des « Niemand gedwongen soldaat. » Ils n'admettent pas que l'État contraigne un homme à être soldat, comme si, de tous les impôts que l'État peut exiger du citoyen, le plus important, le plus nécessaire, n'était pas celui qu'ils repoussent !

Les « Niemand gedwongen soldaat » estiment qu'il est juste, utile, que l'État prélève sur la fortune, les appointements, le gain et les gages de chaque citoyen, les ressources dont il a besoin pour assurer les services publics, et, si un libertaire proteste, ils lui répondent avec beaucoup de sens que la sécurité générale passe avant les convenances personnelles des particuliers, et que l'État a le droit, dans l'intérêt de tous, de forcer chacun à s'y conformer ; ils obligent le soldat sous les

armes à rendre les honneurs aux cérémonies d'un culte qui n'est pas le sien, mais que pratique la majorité du pays, parce que, prétendent-ils, il est juste que la religion prépondérante chez un peuple y soit honorée par tout le monde ; ils acceptent sans maugréer les contraintes les plus vexantes, les ordonnances de police les plus tracassières, les édits les plus tyranniques ; ils n'en exigent pas le retrait, parce qu'on leur a dit que, tout en paraissant inutiles pour une catégorie de citoyens, certaines règles et certaines lois sont rigoureusement nécessaires pour d'autres, et qu'il y va de la tranquillité de tous que la majorité supporte des ennuis pour les fautes de la minorité. Mais, lorsqu'à ces mêmes gens, si dociles, si respectueux des lois, si souples devant les caprices des fonctionnaires, si exacts à s'acquitter de leurs contributions financières à la commune, à la province et à l'État, on demande, au nom du salut de la patrie, de son indépendance, de son honneur, au nom des biens de tous, au nom du patrimoine ancestral, on demande qu'ils paient, de leur propre personne, la contribution militaire, — ils se révoltent, ils se réclament de la liberté individuelle. Alors toute contrainte répugne à leur dignité, comme si leur dignité devait s'accommoder plus tard de l'occupation étrangère et des arrêts oppressifs qu'il en faudra subir.

Vous découvrez la contradiction ?

Si ceux qui raisonnent de la sorte étaient sincères, ce seraient des êtres sans jugement, des simples d'esprit. Mais ce ne sont pas des simples d'esprit : ce sont

des poltrons, qui ont peur de servir sous les drapeaux et d'exposer éventuellement leur vie sur un champ de bataille ; ce sont des pères de famille qui sont poltrons, parce que leurs fils sont poltrons ; ce sont des politiciens avisés, peu scrupuleux, qui, dans un intérêt électoral, exploitent toute cette poltronnerie.

* * *

Comme il faut des soldats, ne fût-ce que pour le maintien de l'ordre et la garde des propriétés et des coffres-forts, les riches « Niemand gedwongen soldaat, » châtelains dont l'influence dans les campagnes égale celle des anciens possesseurs de fiefs, et les curés, tout-puissants pasteurs des âmes, confesseurs écoutés des mères et des épouses, mettent en œuvre les moyens irrésistibles dont ils disposent pour racoler des Volontaires.

Eux et leurs hommes s'en vont chez les pauvres gens, aux yeux desquels ils font miroiter les beaux écus dont l'État gratifie les Volontaires ; ils séduisent les parents qui ont un fils en âge d'être soldat, un fils inutile à la maison. L'agriculture est dans le marasme ? Les parents achèteront veau, vache, cochon, couvée. C'est la fortune qui leur tombe du ciel gouvernemental, si le fils consent à servir dans l'armée. Et ces misérables, étourdis par les promesses, éblouis, enchantés, incapables de résister à la tentation, d'autant plus après à l'aubaine qu'ils sont paysans et pauvres, faibliront, deviendront les alliés les plus dévoués du comité de recrutement. La mère, le père, les sœurs se liguent contre le fils,

jusqu'à ce qu'il cède, jusqu'à ce qu'il se laisse acheter pour une somme d'argent que les parents cupides empocheront. Personne ne se souciera de savoir si ce croquant, si ce vilain, si ce triste hère a la vocation. Tant pis pour lui s'il tourne mal dans cette caserne, où, Volontaire, on l'a introduit de force. L'essentiel est que la famille y aura gagné de l'aisance. La pression la plus éhontée, les séductions les plus basses, les appels aux plus vils sentiments, les sollicitations et les influences les plus captieuses ; les pièges, les embûches, les promesses mensongères, les fourberies de toute sorte : voilà ce qui sera mis en œuvre dans les villes et surtout dans les campagnes pour recruter les soldats du Roi, pour fortifier la défense nationale.

L'œil des Comités de recrutement incessamment ouvert découvrira les victimes : tel gaillard est la terreur du village, un pernicieux exemple pour la jeunesse, son départ serait un fameux débarras : bon pour la caserne. Tel autre est mou, sans volonté, débonnaire, faible jusqu'à signer son arrêt de mort, si on lui offre papier et plume : bon pour la caserne. Celui-ci est à charge de ses parents, qui sont pauvres et ne trouvent guère à l'occuper : bon pour la caserne. Celui-là sauverait ses parents des griffes de l'huissier : bon pour la caserne. Et ceux-ci, et ceux-là encore sont des fainéants, des ivrognes, des maraudeurs, des amis de la liesse, des coureurs de filles, à qui malheureusement le nerf des plaisirs fait défaut ; on leur en donnera du nerf : bons pour la caserne.

« Pourquoi me gêner ? pensera le chatelain ; je suis

riche, c'est moi qui paie, c'est moi qui commande. Je ne veux pas que mon fils soit soldat. Mes tenanciers ont bien du mal à nouer les deux bouts ensemble à la fin de l'année. Si je n'étais point charitable, il y a beau jour qu'ils chemineraient par les grand'routes, avec la besace et le bâton, en quête de travail, de gîte et de pain. Ils ont des fils. S'ils ne sacrifient pas leurs fils au salut du mien, je les sacrifierai, moi. »

Oh! les sombres drames qui se dérouleront dans les chétives cabanes des prolétaires! Quels crimes seront commis sous le couvert du « Niemand gedwongen soldaat! » Quelle tyrannie pèsera sur le pauvre peuple au nom de la liberté individuelle! Qui connaîtra jamais les dessous de toutes les affaires malpropres, de tous les scandales qui auront pour théâtres les cantons de milices. Non, je n'exagère point. L'histoire de la traite des blanches ne nous a-t-elle point révélé des secrets à faire frémir? Pourquoi celle de la traite des blancs serait-elle moins tragique et plus pure? Je crois qu'elle ne le cèdera en rien à l'autre, au contraire, parce que les gens intéressés à la traite des blancs par intérêt électoral ou esprit de famille seront mille fois plus nombreux que les trafiquants de blanches, et puis ceux-ci sont surveillés et encourent les châtimens les plus graves, tandis que ceux-là n'auront rien à redouter de la loi. La chasse aux blanches est en tout temps prohibée, la chasse aux blancs est ouverte toute l'année.

* * *

Je ne pense pas que, dans notre honnête petite Belgique, d'aussi abominables pratiques puissent avoir

longtemps cours. Mais la tentative qu'on en fait est déjà scandaleuse. Il est impossible qu'on renouvelle chez nous les hontes de la Rome décadente.

« Avant Marius, écrit Fustel de Coulanges, on n'était pas soldat parce qu'on voulait l'être, mais parce qu'on était forcé de l'être; tout homme qui faisait partie des *classes* était nécessairement soldat, et, à l'appel du consul, il devait donner son nom; en un mot, on était soldat en vertu de la loi, et parce qu'on était citoyen. A partir de Marius, ces appels légaux disparurent peu à peu; fut soldat quiconque voulut l'être; on ne fut plus soldat, parce qu'on était citoyen, mais parce qu'on avait du goût à être soldat.

« Dès lors, le service militaire cessa d'être un devoir à remplir envers la patrie, et devint un métier, un moyen de vivre, un moyen de s'enrichir par la solde et surtout par le butin. Les prolétaires y entrèrent en foule. Ils avaient la haine du travail, et non pas la haine de la guerre. Si la guerre était rude, elle l'était moins que l'agriculture et l'industrie; elle satisfaisait les passions et les convoitises. »

Eh bien! ce n'est plus possible aujourd'hui, en Belgique surtout. Le temps est passé des vieux soldats, ivrognes, paillards et pillards; les temps nouveaux sont inspirés d'un esprit nouveau, qui répudie les armées de mercenaires, faites seulement pour la guerre.

L'armée moderne ne peut être étrangère à la vie générale de la nation. Elle exerce même une influence bien plus forte, si elle est formée de citoyens appartenant à toutes les classes de la nation.

Elle n'est plus seulement, comme jadis, une police entre les mains du pouvoir central. Elle est une école, la meilleure des écoles, car on y éduque plus qu'on y instruit. Elle doit être une école d'honneur, d'égalité, de pauvreté fière, debout, brillante et honorée, en face de la ploutocratie triomphante.

Il ne faut pas tolérer que les « Niemand gedwongen soldaat, » qui sont des sans patrie déguisés, donc plus vils que les autres, pervertissent l'armée en y introduisant leurs créatures, et pervertissent l'esprit national en y répandant leurs doctrines vénéneuses.

LÉON CHOMÉ,
Directeur de la *Belgique Militaire*.





LES RELIGIONS SANGLANTES

Si vous pouviez voir réuni le sang qui a été versé, depuis l'origine des races humaines, pour disputer un territoire, vider une querelle entre monarques, ou même pour venger une femme, ce serait un lac, un lac énorme, mais un lac. Si vous pouviez voir réuni le sang qui a été versé depuis l'origine des races humaines à cause des idées religieuses, ce serait une mer immense aux flots écarlates.

Et si l'on voulait pousser plus loin le symbolisme, on pourrait évoquer, au-dessus de cet amas de sang, auquel chaque siècle apporte encore le tribut d'un fleuve, les images des dieux dans lesquels tant de cultes ont incarné la cruauté des hommes. Ils nous apparaîtraient, planant dans un nuage de pourpre, les lèvres grimaçantes, heureux de cette bonne sève qu'ils ont fait répandre pour la défense de leurs illusives vertus. Nous ne proposerons pas ce tableau tragique à l'art d'un peintre, car le ton en serait trop lugubrement uniforme.

Imaginez-vous, dans ce ciel ensanglanté, Mars, le dieu des batailles, rassasié de meurtres, auquel les Grecs imputaient d'incalculables maux; Nésus, à demi-nu, porteur de la hache et de la serpe, auquel les Gaulois sacrifiaient jusqu'à leurs femmes et leurs enfants pour apaiser ses colères; Odin, dieu des carnages, adoré en Scandinavie et qui, en tuant le colosse Ymer, d'après la fable, provoqua un déluge de sang, où presque toute une race de géants se noya; tant d'autres dieux encore présidant aux massacres, se délectant aux spasmes des victimes immolées en leur honneur.

Les Hébreux n'ont jamais eu de dieu spécial des orgies de sang, mais, d'après la Bible, que de massacres accomplis au nom de Jéhovah, pour le glorifier! Le christianisme, qui a donné naissance à tant de saints rappelant les divinités païennes, aurait droit aussi à un céleste titulaire de sanglantes attributions. Sur un trône de nuages qu'il occuperait au-dessus de la mer écarlate, il aurait pu y voir affluer, à grands flots, par les nombreux bras d'une épouvantable embouchure tout le sang qui a jailli des brodequins et des chevalets de l'Inquisition, même en ne tenant pas compte du sang que les bûchers ont séché et anéanti dans les flammes. Mais cette perte est largement compensée par les égorgements en masses perpétrés dans les guerres religieuses, qu'elles aient été faites aux Turcs ou aux protestants, toujours pour la gloire de ce Dieu d'amour qui, d'après l'Évangile selon S^t Matthieu, a dit : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la

paix sur la terre ; je suis venu apporter non la paix, mais l'épée. »

Si le Christ n'a pas tenu cet odieux langage, qui contraste étrangement avec des paroles d'ineffable bonté, c'est que ses historiographes ont menti, c'est qu'ils ont altéré sa belle figure. Cependant, c'est à ces textes qu'il faut croire, ce sont eux qui ont inspiré ces crimes à faire frémir et qui ont mis entre les mains de monstres à face humaine le glaive des exterminations.

La religion a fait des hommes « les chiens dévorants » dont parle RACINE. Les blessures du Christ sur la croix ont attisé les haines au lieu de les calmer. L'aspect de ce sang que des images ont perpétué a-t-il fait voir rouge aux générations successives ? Et tout heureuses de savoir leurs péchés rachetés par ce supplice, ont-elles voulu témoigner leur gratitude pour un si grand bienfait en commettant les crimes les plus atroces ? On le croirait en songeant à la rage inextinguible qui anime des chrétiens les uns contre les autres, sous des prétextes divers qui aujourd'hui paraissent bien enfantins aux rationalistes. Le Turc n'a pas toujours suffi à leurs besoins de meurtre. Il a fallu des géhennes pour mutiler, pour brûler à petits feux, pour rompre les os à de pauvres diables qui vénéraient le Christ, qui croyaient en sa divinité, tout en ne l'adorant pas de la même manière que dans la Rome papale.

Ces divergences dans la foi méritaient bien, n'est-il pas vrai, d'alimenter le fleuve de sang qui roule ses flots vers la mer sinistre ? Malheur à celui qui voulait interpréter l'Évangile d'après sa propre raison ! Malheur

à qui ne croyait pas que, moyennant des écus, les âmes sont libérées du Purgatoire! Malheur, cent fois malheur à qui ne voulait pas dire ses fautes à un prêtre! Anathème sur lui! Et les tourments l'attendaient....

Parlerons-nous des villes dévastées, des ruines accumulées, des propriétés confisquées au profit de l'Etat? Quels drames intimes suscités par l'intolérance la plus aveugle! Que de souffrances endurées! On ne saura jamais jusqu'à quel point les religions ont divisé non seulement les citoyens d'un même pays, mais les membres d'une même famille. Et les catholiques n'étaient pas toujours les plus intolérants. Peut-on lire sans avoir le cœur oppressé les lignes suivantes que ce délicieux poète, M^{me} VALMORE, écrivit à SAINTE-BEUVE?

« Les grands-oncles de mon père exilés autrefois en Hollande à la révocation de l'Edit de Nantes, dit-elle, offrirent à ma famille leur immense succession, si l'on voulait nous rendre à la religion protestante. Ces deux oncles étaient centenaires; ils vivaient dans le célibat à Amsterdam, où ils avaient transporté et fondé une librairie. J'ai des livres imprimés par eux. On fit une assemblée dans la maison. Ma mère pleura beaucoup. Mon père était indécis et nous embrassait. Enfin on refusa la succession dans la peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une misère qui s'accrut de mois en mois, jusqu'à causer un déchirement d'intérieur où j'ai puisé toutes les tristesses de mon caractère. »

N'est-ce pas navrant? Et dire que ce fanatisme n'est pas encore éteint! Les autodafés ne sont plus allumés, mais les haines persistent. La mer de sang

n'est plus alimentée comme jadis, mais dans les familles on se déteste encore, parce que l'un ne croit pas ce que croit l'autre.

Dans toutes les religions qui se sont cimentées dans une boue de sang, il est une idée dominante qui a quelque noblesse : c'est celle d'honorer un dieu suprême, c'est d'assembler en une seule communauté tous les hommes qui l'honorent d'une façon identique. Mais si l'unité de foi doit être conquise dans le crime, ce crime deviendra sacré ! Ce qui devrait pouvoir être tenté par la douceur de la persuasion, avec cette bonté qui est le propre des vrais pasteurs d'âmes, la plupart des sectes religieuses ont eu recours aux moyens violents, à une sorte de cambriolage des consciences. Au plus loin que l'on recule dans l'histoire, on apprend à connaître des violations du sens intime, cet unique refuge de la liberté, même aux heures où de lourdes chaînes attachent les corps aux murs des prisons. Car à toutes les atteintes qui lui sont portées, le sens intime peut opposer une défense victorieuse, même quand il paraît se rendre, même quand le mensonge dément la voix du for intérieur.

Mais combien ne sont pas plus admirables ceux qui se sont laissés meurtrir et tuer plutôt que de dire ces mensonges ! Ce sont les héros par excellence. On ne saurait assez leur témoigner un pieux respect. Il y en eut que les bêtes dévorèrent dans les cirques romains. C'étaient les premiers chrétiens. Il y en eut que les balles et le poignard abattirent dans les rues des cités prises d'assaut ou en proie à la guerre civile. C'étaient

des chrétiens aussi, mais à cette différence près que d'autres chrétiens les abattaient. Le sang qui avait mouillé l'arène des cirques romains n'était donc pas un holocauste suffisant au Seigneur ! Il y eut encore des flots de sang répandu dans la lutte formidable entreprise contre l'hérésie.

On ne saurait lire sans frissonner la page où le féroce MONTLUC raconte le siège de Rabenstein. Ce capitaine, l'épouvante des protestants, venait de tomber sous une arquebusade. Il jetait le sang par la bouche, par le nez, par les yeux. Et tandis qu'on le pensait, son lieutenant vint lui annoncer que la ville était prise. Alors, il lui dit : « Je loue Dieu de ce que je vois la victoire à nous avant de mourir. A présent, je ne me soucie point de la mort. Je vous prie de vous en retourner et montrez-moi toute l'amitié que vous m'avez portée, et gardez qu'il n'en échappe un seul qui ne soit tué. »

Ainsi fut fait — pour la gloire du Dieu loué par MONTLUC, ce Dieu qui était en même temps celui des protestants et des catholiques ! TAINE, en reproduisant cette page, s'écrie : « Comment avec de telles fureurs la race humaine a-t-elle pu durer ? » Nous dirons que si elle a duré, les religions n'ont rien négligé pour l'anéantir. Le sang a coulé à torrents. Depuis l'ère chrétienne, c'est à coups de crucifix que l'on en a fait faillir la source, heureusement inépuisable.

Le flot n'en sera endigué que le jour où sur toute la terre le rationalisme triomphera. C'est déjà grâce à son envahissante influence qu'il ne serait plus même possible de concevoir l'idée d'une nouvelle croisade et que

l'Inquisition restera une des hontes d'un passé à jamais mort. A notre époque, peut-on encore s'imaginer l'érection d'épouvantables autodafés, sur lesquels on brûlerait toute une foule de malheureux, conduits à ce supplice, pieds nus, revêtus du *san-bénito*, un cierge jaune à la main, suivis de toute une cavalcade de moines et de prêtres?

Si ailleurs, parmi des peuples sauvages, sous le ciel africain, ou dans quelque tribu asiatique, le sang est encore répandu pour complaire à des dieux sans miséricorde et s'il n'est possible de les apaiser que dans les hurlements des victimes, notre civilisation européenne n'assiste plus à ces horreurs qu'à titre d'exception monstrueuse. De temps en temps, retentit encore une sinistre clameur, qui glace d'effroi. Le massacre de Kichineff a été un des premiers opprobres qui ont ouvert ce nouveau siècle. A la suite d'excitations d'une presse immonde — le folliculaire a succédé au moine prédicateur — on s'est rué sur les juifs, on leur a fait subir les plus affreuses mutilations et cela pendant dix jours. En cette circonstance encore, Dieu devait se repaître de sang. On imagina même des mystifications macabres, pour bien montrer le mépris que l'on nourrissait envers une race sur laquelle pèse, depuis des centaines de générations, la responsabilité d'avoir crucifié le Christ. On scia à un menuisier le bras avec sa propre scie; on ouvrit le ventre à un israélite et l'on remplaça les intestins par du duvet d'édredon. Un malheureux avait un œil unique. On le lui creva. On saigna les cerveaux pour rendre fou. On viola les

jeunes filles. Sur un champ de bataille, le spectacle peut avoir sa grandeur. Dans le carnage de Kichineff, on pataugea dans l'ignominie. Dieu dégusta beaucoup de sang, beaucoup! Et c'est pour sa gloire que l'on raffina les souffrances.

L'idée qui, par une sorte d'atavisme, est encore ancrée dans les esprits, c'est que la vue du sang est agréable à la divinité. Il importait peu, jadis, que l'on vit couler sur l'autel le sang d'un agneau : Mais au moins fallait-il que le sang coulât! Dans la religion catholique, un vestige de ces sacrifices reste. A chaque célébration de la messe, il faut encore que du sang puisse être évoqué par les fidèles qui se prosternent devant le tabernacle. Et ce sang, c'est du vin qui se transforme en sang par les grâces spéciales que donne la foi! « Une religion qui n'a pas de sacrifice, a dit CHATEAUBRIAND, n'a pas de culte proprement dit. » Il faut une immolation réelle ou symbolique, pour que les dieux soient dans le plus complet ravissement. Le Dieu des Hébreux voulait parfois la destruction de peuples tout entiers. La Bible raconte ses colères. MITTHRA exigeait sa dîme de sang. Pendant une longue époque, le ciel voulait qu'en Egypte trois hommes fussent tués chaque jour, dans l'héliopolis. Un roi les remplaça par trois cierges. Dans le catholicisme aussi, les cierges jouent leur rôle inoffensif... A Rome, des poupées finirent par prendre la place des enfants qui étaient sacrifiés aux lares compitales. Il est vrai que jusqu'au IV^e siècle de notre ère, l'idole de Jupiter Latial n'était pas satisfaite sans un bain de sang.

Quand les Mexicains furent écœurés des hécatombes de milliers de victimes, à la fois offertes aux dieux, ils se jetèrent dans les bras du christianisme. Mais c'est à la lueur des bûchers et aux cris arrachés par les tortures que fut entreprise la conversion des récalcitrants !

Deus abhorret a sanguine. Dieu abhorre le sang. Quel mensonge que contredit l'histoire de presque toutes les religions de la terre ! Il n'y a pas de peuple qui en soit plus convaincu que celui des Indiens. Plus d'un livre sa vie à Vichnou, sans y être contraint, sans nul arrêt sacerdotal prononcé contre lui, mais parce qu'il sait que ce don sera agréable, que les narines du monstre aux dix avatars renifleront avec volupté cette odeur généreuse. Oui, c'était en chantant des hymnes d'allégresse que les premiers chrétiens s'offraient aux bêtes, mais c'était sur l'ordre de l'empereur ! Et ce n'est pas avec une indifférence complète que tous les autres martyrs, ceux de l'Inquisition comme ceux qui furent persécutés par les protestants eux-mêmes, sentirent les flammes mordre leurs chairs et crevasser leur peau ! Les Indiens de Jaggernat, au contraire, se jettent sous le fameux char, qui transporte les grotesques idoles, avec l'enivrement d'un bonheur longtemps attendu. A peine ont éclaté les vociférations d'une foule en délire, à la vue de la machine immense à laquelle un prêtre, dans le Temple, a imprimé la première secousse, à peine les oripeaux de la mascarade éclatent-ils au grand soleil, sous une pluie d'objets précieux lancés de toutes parts, que déjà des fanatiques se frayent un passage pour se précipiter sous les

roues du divin véhicule. Ils ont choisi la place où ils se laisseront choir, ils ont délibéré en eux-mêmes la façon dont la masse devra les écraser, le corps placé sur un plan vertical ou oblique, avec l'espoir surtout que la souffrance sera longue et comme distillée. Les yeux hagards, la bouche grimaçante, le front éclairé de la lueur qui désigne les fous ou les saints, le torse convulsé, ils ont pris leur vol, marchant sur les femmes et les enfants qui défont dans cette frénétique bousculade. Avant d'atteindre le char, qui avance lentement, les essieux grinçant et craquant, des fleurs de lotus, jetés par cette multitude, leur caressent le visage d'une impression de fraîcheur. Mais ils écartent d'une main rapide ces fleurs destinées aux idoles. Ils apportent mieux que cet hommage qui coûte seulement la peine de la cueillette ou la dépense de quelques roupies. Ils donneront leur sang. Ils en éclabousseront Vichnou lui-même, si c'est possible. Ils feront ce présent suprême de leur vie, à la force de l'âge, pour que ce tribut de sang leur vaille la faveur du néant absolu.

Voilà, à coup sûr, l'expression la plus sublime du sacrifice. Mais en même temps, il montre jusqu'à quel degré la passion religieuse peut pousser l'aberration humaine. Combien de temps continuera encore à couler le fleuve de sang qui alimente la mer de sang sur laquelle planent les dieux du monde ?

Jusqu'au jour où la Raison les aura tous jetés à terre et aura purifié le putride et gigantesque cloaque de sang. Et les tempêtes de notre démente auront cessé de souffler.

GUSTAVE ABEL.



Sur quelques amitiés

Pleurant ETIENNE DE LA BOÉTIE fauché dans la fleur de son génie précoce, MICHEL EYGHEM, seigneur de Montaigne, écrivait : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant de nous être vus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre.... J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi. »

Et le brave DUCIS, l'adaptateur de SHAKESPEARE, l'auteur d'*Abufar ou la Famille arabe* :

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants,
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Ce besoin enchanteur, le besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?

MONTAIGNE, en son parler incomparable, et le brave DUCIS, en son facile verbiage, s'accordent sur la beauté et la force de l'amitié pure, Mais celle-ci tend, sinon à disparaître, du moins à se raréfier, et certaines amitiés contemporaines se fondent sur de singulières bases.

Elles sont issues, non de l'estime et de la confiance réciproques, non d'impulsions intellectuelles ou sentimentales, mais de visées calculatrices; elles reposent sur l'intérêt de vanité ou d'argent et, quand cet intérêt s'est évanoui, s'écroulent.

On sait la non pareille élasticité du mot *affaires* et les opérations scélérates qu'il recouvre souvente fois; la délation, l'espionnage, l'escroquerie, la violence, la ruse, le mensonge s'abritent en sécurité derrière ce pavillon commode; comparé à tel agent d'affaires, tel forçat mérite notre respect, et si la justice des choses était patente au lieu d'être immanente, tel gremlin

sournois, compulseur de dossiers grasseyés, s'en irait pourrir en quelque oubliette humide, le restant de ses misérables jours.

Comme les affaires sont généralement complexes, les amitiés nouées à leur propos rassemblent des groupes d'individus; il ne s'agit plus de marcher, à deux, la main dans la main, le cœur gonflé de sincérité tendre; il s'agit de s'avancer en bande, l'œil mauvais, prêt à frapper et à mordre : ainsi les affaires s'enlèvent de haute lutte, grâce à la complicité compacte d'amis que l'appétit de la proie coagule.

De là, ces revirements inattendus, ces révolutions dans les amitiés dont s'étonne le naïf.

Je rencontre Théodore et lui demande des nouvelles de Florentin.

— Florentin?... Ne me parlez plus de ce paltoquet...

— Mais vous étiez inséparables?

— Je ne le connaissais pas... j'ai appris, à mes dépens, à le connaître dans une affaire récente... C'est fini entre nous...

— Je rencontre Florentin et m'enquiers de Théodore.

— Théodore?... Ah! non, laissons ce gremlin, s'il vous plaît...

— Mais vous étiez constamment dans le sillage l'un de l'autre...

— Eh! bien, nous navignons chacun dans nos eaux... C'est un misérable... Il m'a volé dans l'affaire des guanos de l'Andalousie.

La semaine suivante, je vois avec stupeur, à la terrasse d'un café, Théodore et Florentin, affectueux et

rieurs, converser en dégustant leur absinthe. Il me hêlent.

— Vous savez, il y avait entre nous un simple mal-entendu : nous avons été mis dedans, tous deux, par cette fripouille d'Augustin !

— Par votre ami ?

— Ex... ex... Il nous a *roulés* dans l'affaire des fromages suisses du Péloponnèse... Une fripouille...

Ainsi, selon les circonstances, certaines amitiés que l'on tenait pour infrangibles se brisent et se dissolvent ; le spectateur s'en amuse ou s'en attriste, au gré de son tempérament sceptique ou morose.

FRANZ MAHUTTE.





SUR LE BONHEUR

ET

SUR LA GLOIRE

*Metius est latere et sui curam agere, quam
se neglecto signa facere.*

— J'ai relu il y a peu de temps *Sagesse et Destinée*; c'est bien l'un des plus beaux livres qui aient été écrits sur le Bonheur. Il rafraîchit et purifie l'âme, comme le ferait une longue journée de travail. Il repose non seulement parce qu'il y est beaucoup question de la paix et de la sérénité du sage, mais encore par la manière singulièrement douce dont il en est parlé. Que de précautions, que de soins pour écarter de nous tous les obstacles! MAURICE MAETERLINCK nous mène ainsi que le ferait une femme conduisant un malade; — il s'arrête, se reprend, s'explique, et le voyage dans de telles conditions devient si commode, que l'on se surprend tout à coup sur les cimes les plus élevées, sans

que l'escalade vous ait coûté le moindre effort. — L' nous dévoile des horizons inattendus et projette sur toutes choses une clarté spéciale, point trop éblouissante, qui est bien celle qui convient le mieux à nos yeux d'hommes. Trop de clarté nous ferait cligner des paupières. Le soleil aveugle : mais le sage se couvre la figure de ses mains, et regarde entre les doigts ; la lumière est ainsi mitigée d'un peu d'ombre et l'on distingue mieux. Si je vous répète à brûle pourpoint l'une de ces effrayantes vérités, telles qu'en a dit PASCAL par exemple, vous serez étourdi, et il vous faudra vous ressaisir d'abord pour approfondir toute la gravité de mes paroles. Rien de tout cela chez MAETERLINCK : il règne dans son œuvre une lumière tamisée d'un voile, une pénombre propice ; et l'on ne s'effraye d'aucune découverte, et l'on ne s'étonne que de la hauteur où il vous fait arriver sans fatigue, et que de respirer si à l'aise dans cette atmosphère subtile....

Il m'arrive rarement de penser à MAURICE MAETERLINCK et à son œuvre, sans être amené tout aussitôt après à songer au Bonheur dont il a si bien écrit, à sa gloire actuelle conquise de haute lutte, et surtout à la Gloire meilleure et plus pure, qui sera son partage dans l'avenir. Il m'a donc paru logique de préluder à cette étude familière, à cette simple songerie, par l'évocation de l'homme extraordinaire qui en a inspiré presque toutes les réflexions. Et quel autre pourrions-nous plus utilement consulter sur le Bonheur que celui dont la vie et l'œuvre (parallèles) ont évolué constamment dans sa direction ? (Il n'est pas un seul livre de

MAETERLINCK qui n'ait le Bonheur pour sujet. Le Bonheur est sa préoccupation constante(1).

Quel meilleur conseiller pourrions-nous choisir que ce grand esprit dont les expériences, et les continuelles méditations nous sont acquises ?

Écoutons-le. — Je veux retracer dans ses grandes lignes, la signification — pour le sujet qui nous occupe — de son œuvre, et l'évolution de sa pensée.

* * *

MAURICE MAETERLINCK ne trouva pas du premier coup l'attitude sereine et paisible, qui est actuellement la sienne, au-dessus des foules et des soucis habituels. — Sa première œuvre les « Serres chaudes » (1889) — l'auteur il est vrai, était fort jeune — est un livre des plus tristes. La désolation y règne (*...et torpenti multa relinquitur miseria!*). On y claque des dents, de mauvais frissons, comme avant une grave maladie, vous secouent. Voilà l'impression brutale, mais vraie. — Le poète est manifestement malade, — malade de l'œuvre future, de la route à choisir, malade de l'inquiétude de vivre... Que faut-il penser de la Vie, de ce kaléidoscope

(1) Ceci est du reste la caractéristique du sage. Les autres hommes, dira-t-on recherchent aussi le bonheur. — Peut-être, mais ils font fausse route : ils croient l'atteindre dans les richesses, dans la possession de biens quelconques, dans la célébrité... Ils le cherchent partout où il n'est pas, et sont à la merci du Hasard. En vérité, ce n'est pas cela : chercher..

magique, toujours en mouvement, atroce et merveilleux, vulgaire et sublime (harmonieux)?

La crise par bonheur, ne dura pas longtemps. Vague à l'âme, et *pessimisteries* cessèrent. Aussitôt qu'il eut noté les curieuses sensations de son mal, *qu'il se fut fait une raison*, et une doctrine plus stable, le poète jeta loin de ses épaules le manteau désormais inutile de torpeur, où il s'était complu par pis-aller, et s'empressa de sortir des Serres *tièdes* et vénéneuses.

Alors parurent successivement ces incomparables drames, d'une originalité et d'une profondeur puissantes: *La Princesse Maleine*.... (1889), *Les Aveugles*.... (1890), *Les sept Princesses*... (1891), *Pelléas*... (1892), *Alladine*... (1894)... Ce fut, il est permis de le dire, un ébahissement général. Je ne rappellerai pas les éloges dithyrambiques, auxquels la première, et non la plus belle, de ces pièces donna lieu. — Ce qui importe ici, c'est seulement d'en souligner l'esprit « On y a foi à d'énormes puissances, invisibles et fatales, dont nul ne sait les intentions, mais que l'esprit du drame suppose malveillantes, attentives à toutes nos actions, *hostiles au sourire, à la vie, à la paix, au bonheur*.... Et l'amour et la mort et les autres puissances y exercent une sorte *d'injustice sournoise* dont les peines — car cette injustice ne récompense pas — ne sont peut-être que des *caprices du destin*. » Cette analyse, donnée par l'auteur lui-même, est assez significative. Malgré la traduction de RUSBROECK écrite dans l'entretemps (1891), et qui eut pu l'orienter dans une autre direction, MAETERLINCK on le voit, était la proie jusqu'aux moëlles, du plus noir et

du plus intransigeant des pessimismes. Il pousse l'audace — ce devant quoi DESCARTES avait reculé — jusqu'à accuser le Destin de machiavélisme voulu, de consciencie méchanceté, et de *sournoiserie*.

Heureusement, ce que le Moine Illuminé de la Vallée Verte n'avait pu faire, le firent NOVALIS et plus tard EMERSON; ils l'amènèrent peu à peu à envisager la vie de façon plus souriante. La traduction de NOVALIS est de 1895 : l'évolution, sinon vers l'optimisme, du moins vers une attitude plus réservée et plus prudente, peut être datée de là. Le *Trésor des Humbles* (ces délicieuses explorations dans les régions secrètes de l'âme). *Agla-vaine* (1896), *Douze Chansons* (1897) en marquent les lentes étapes, et annoncent — timidement il est vrai — la philosophie meilleure, rassérénée de *Sagesse* (1898).

— Nous sommes sauvés, ou à peu près ! « Essayons de varier l'apparence de l'inconnu qui nous entoure et d'y découvrir une raison nouvelle de vivre et de persévérer; nous y gagnerons du moins d'atténuer nos tristesses. » — A quoi bon en effet, s'obstiner à regarder la vie à travers des vitres noires? Voyons-nous mieux ainsi? Pas du tout. — En dernière analyse, *positivement*, nous ne pouvons avoir d'idées qui ne soient hasardeuses, sur les intentions du Destin; — mais n'est-il pas plus rationnel de le supposer bon et juste, poursuivant un but que nous ignorons(1), et dont

(1) Si le Destin poursuit un but, quel qu'il soit (il ne peut être que grandiose), et que nous y sommes sacrifiés, nous ne pouvons que nous réjouir d'être associés, fut-ce au prix de nos souffrances,

nous sommes les instruments, — puisque c'est plus désirable (raison sentimentale) plus *harmonieux*, plus compréhensible enfin (raisons logiques)?

Et du reste, si nous sommes condamnés à ne voir jamais le monde, sinon à de rares minutes, qu'à travers des *vitres*, ne vaut-il pas mieux vouloir à priori que celles-ci soient roses? elles ne nous tromperont ni plus ni moins que d'autres. — Il y a longtemps qu'ERNEST RENAN avait dénoncé l'erreur dialectique de SCHOPENHAÛER, le maître dont l'influence pesa si lourdement sur MAETERLINCK. Il y a chez SCHOPENHAÛER une très grosse contradiction : il admet que l'univers a un but, or « cela suffit pour établir que la vertu a un sens. Il aurait dû conclure que la vertu suprême est la résignation, c'est-à-dire l'acceptation de la vie telle qu'elle est, comme servant à un but supérieur. Ses prémisses impliquaient cela. Si la nature a un but, il faut s'y prêter; obéir à la nature, suivre ses indications, ou même seulement se laisser aller à sa pente, est déjà une loi. Cependant SCHOPENAÛER prétend aller contre ce qu'elle veut. En premier lieu, cela est coupable; en second lieu, cela est inutile, car la nature triomphera toujours, elle a trop bien arrangé les choses... » Et de plus : Parce que vous blâmez et que vous maudissez votre destin, en devient-il meilleur? N'avez-vous pas plutôt intérêt pour votre propre consolation, à *lui chercher des excuses*, si je puis m'exprimer

à une si grande cause. Le pessimisme n'est admissible que si l'on suppose l'absence de but, ou le machiavélisme (idée *répugnante*).

ainsi, à le justifier, à lui donner comme il convient, raison contre vous-même ?

— Le Bonheur est à ce prix : c'est la vie simplement comprise, et admise telle qu'elle est, avec ses aventures bonnes et mauvaises avec ses joies et misères, avec la pluie, la neige et le soleil ! C'est la vie acceptée en bloc, « l'un dans l'autre, » et après tout, quoiqu'il advienne, — splendide !...

Les révoltes ne servent de rien, et encore moins les bouderies. Pour être heureux, il suffit d'aimer la vie, d'ouvrir les yeux et d'admirer ! La vie est si belle quand on est un peu poète ; elle est belle jusque dans la mort : le recommencement de vies et de beautés nouvelles... Aimons la vie sagement, et le Hasard est désarmé. — Le malheur peut frapper tant qu'il veut à ma porte, je ne lui ouvrirai pas : je le laisserai d'attendre. — Il ne tient que de nous de transformer en cassolettes, nos blessures les plus profondes.

« *Etre heureux, voilà le vrai bonheur,* » (la sagesse populaire rencontre et parfois précède celle des plus grands sages) ce vieux dicton n'est autre chose que l'une des idées fondamentales de *Sagesse et Destinée* : « Etre heureux, c'est avoir dépassé l'inquiétude du Bonheur. » Mieux encore, mais il faut être pour cela d'une bien rare simplicité : c'est n'avoir jamais connu cette inquiétude....

Le bonheur véritable ne fait pas de discours sur la place publique. — Aussi bien, toutes nos déclamations ne sont-elles peut-être que le fruit de nos efforts pour nous faire croire à nous mêmes que nous sommes

heureux. Mais tout est là : croire qu'on est heureux, c'est l'être déjà. — Le Bonheur est le partage de ceux qui le veulent, et qui se le créent.

* * *

Et la Gloire, qu'est-elle donc? Est-il vrai comme l'a dit un autre Poète de Flandre, qu'elle est vaine « guirlandes de la Gloire, ah vaines! toujours vaines! » Est-il vrai? — Pour répondre à cette question, il faudrait avant tout s'entendre sur l'exacte signification du mot gloire, qui comme tous les plus beaux vocables de notre langue, a été scandaleusement prôstitué.

(Ah! si les mots se vengaient des avanies qu'on leur fait subir, des accouplements hidieux et des besognes dégoûtantes qu'on leur impose!) — Par exemple, les applaudissements frénétiques qui saluent *Monna Vana*, les articles que de jeunes inconnus consacrent à MAETERLINCK, les lettres que d'indiscrets admirateurs lui envoient, — est-ce cela la Gloire? — Evidemment non. Le public est inapte à la distribuer; il a tout au plus le pouvoir de rendre un homme, populaire et célèbre. Et pour atteindre la célébrité, il n'est pas nécessaire d'être MAETERLINCK (ce qui pourrait être nuisible, au contraire) il suffit d'être Cartouche, ou... le chimpanzé Consul...

Le Gloire est indépendante des hommes et du siècle : elle est le cercle d'or qui apparaît tôt ou tard, autour de certaines têtes qui furent sans doute marquées d'un signe au berceau, — prédestinées. — La Gloire n'est pas toujours immédiate, de nombreux exemples

l'attestent, mais elle est éternelle. Loin de diminuer et de s'affaiblir avec les ans — pareille aux astres dont nous ne pouvons apprécier la grandeur que d'après la distance qui nous en sépare — elle croit et devient plus resplendissante, à mesure que le temps s'écoule. Les siècles travaillent à la purifier dans l'esprit des hommes, et la transmettent aux générations suivantes pour qu'elle leur serve de modèle, et qu'elle exerce leur admiration.

Le meilleur de la Gloire est donc posthume ; aussi ne doivent s'en inquiéter les esprits futiles, et ne la recherchent-ils pas. — La Gloire est la récompense du Génie ; elle est le signe distinctif des âmes qui marchent en tête des autres, qui sont plus près du but... Et j'ajouterais volontiers confondant de propos délibéré la sagesse et le Génie(1) — que la Gloire est la *consécration de la sagesse*. Car celle-ci ne peut-elle être considérée comme le génie qui s'est tu ?

On s'imagine trop souvent que le génie a besoin de s'extérioriser en des actes, et notamment en des œuvres

(1) ...Il arrive que la méditation vous apporte de nouvelles idées et par conséquent de nouveaux mots, mais le plus souvent elle vous en enlève. — Les sots répètent mille fois la même idée, et croient dire chaque fois une vérité nouvelle ; le sage au contraire soupçonne que les quelques idées qu'il possède ne sont que des aspects différents d'une vérité unique, et il découvre sans cesse d'étranges ressemblances entre les mots ; c'est en partie pour cela qu'il craint tant de s'en servir. — La sagesse est un pressentiment continuel de l'unité dans la diversité. — Dieu n'a qu'une seule pensée, et se tait. (Journal intime).

d'art, en des poèmes, en des livres. Il n'est rien de plus faux. La sagesse, par désir de perfection, est silencieuse. — Et puis n'oublions pas que la plus belle œuvre qu'un homme puisse accomplir, c'est de bien vivre, — conformément à sa conscience et à la Beauté. Mais les hommes tiennent ceci pour rien. Et cependant s'ils mettaient autant de soin à l'arrangement de leur vie, qu'ils en mettent à la composition d'un poème, combien leur vie serait plus belle! — insensés! — et quel plus beau poème que la Vie?

* * *

Mais si le Génie est un don, une prédestination, comment se fait-il qu'il n'en impose pas plus vite aux hommes, et qu'il en soit si souvent méconnu, sinon crucifié par eux? — Et comment les hommes pourraient-ils donc apprécier la bonté et la vertu de leur guide, avant d'avoir suivi jusqu'au bout les chemins qu'il leur indique? — Aussi lorsqu'ils maltraitent et persécutent l'homme *inactuel* qui se trouve parmi eux, et les veut dominer, nous ne pouvons leur donner tort. Ils ont raison contre lui, puisqu'il est seul au milieu d'eux tous, et puisque sa voix n'aura de valeur contingente que lorsqu'elle aura été comprise. « Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison » s'est écrié MIRABEAU. Et rien de plus juste en somme, dans le domaine pratique, dans la vie habituelle, où l'opinion de la majorité, si rétrograde qu'elle soit, doit être provisoirement tenue, jusqu'à preuve catégorique du

contraire, pour la plus sûre et la préférable. — Le même inévitable conflit se reproduira toujours, entre la sagesse des hommes inspirés en avance sur leur temps, et la sagesse très réelle, mais régulatrice des masses inconscientes. — De plus, remarquons le bien, l'homme de génie n'est pas indispensable à la société, du moins tant que son utilité n'a pas été démontrée par une longue expérience. La société se réserve de suivre ses enseignements... plus tard..., mais en attendant aux heures de sa vie, il prend trop de place, *il ne songe qu'à lui*, il accapare tout (il y a réellement une lutte momentanée d'intérêts rivaux). — Trop de grands hommes — comme dans un jardin, des arbres trop rapprochés — constitueraient un danger véritable pour la race : ils en épuiseraient toute la sève. Aussi le peuple veille ; l'instinct de la race n'endort jamais sa surveillance, et si une époque devenait trop féconde en individus d'élite, il surviendrait bientôt d'effrayants cataclysmes.

Vis à vis du Destin, la situation de l'homme de génie est sensiblement la même que celle qu'il occupe vis à vis de la société. A première vue, il paraît être un révolté, qui ne veut point se plier à ce que l'on a nommé les « caprices » du Destin, mais en réalité loin d'en être l'ennemi, il en est le meilleur auxiliaire (je ne dis pas comme RENAN : « complice »). — En effet, si l'on admet que le but que poursuit la nature « partant de voies savantes » c'est la conscience, — il faut admettre que les hommes qui ont atteint la plus grande conscience sont ceux qui réalisent le mieux ce but, en

d'autres termes « que les grands hommes, les héros sont la fin de l'humanité. » — Conséquence rigoureusement logique, et qui n'a été parfois discutée qu'à cause des exagérations qu'on a voulu en déduire. Car s'il est vrai que les génies sont le but de l'évolution universelle, il est dangereux d'en conclure comme l'ont fait certains, que le reste de l'humanité est négligeable. Une seule considération — et il en est d'autres — suffira à nous prémunir contre cette erreur : la masse des médiocres, le public contient en puissance tous les génies de l'avenir (1); il est l'arbre sauvage, mais sain et vigoureux, où sont entées les connaissances de l'époque et où écloront bientôt des fleurs nouvelles, et plus belles peut-être que toutes les précédentes.

[Respectons le public, profondément. Beaucoup sans doute ne comprennent pas. Qu'importe? Les semences mangées par les moineaux ne servent-elles de rien? — Et puis, chacun comprend toujours quelque chose si peu que ce soit, dans ce qu'il lit. Il apprend à se connaître, et *se retrouve soi-même*. Et c'est pourquoi en vérité, on ne relit jamais deux fois le même livre].

* * *

Au total, la situation de l'homme de génie à l'écart des autres créatures, les souffrances qu'il endure dans la

(1) D'autant plus que les grands hommes ne se reproduisent pas eux-mêmes, et sont le plus souvent des aboutissements d'une famille.

solitude, et dans la suspicion où on le laisse, — le Destin proportionnerait-il ses coups à la grandeur de ceux qu'il frappe? — nous le rendent plus digne encore de la vénération, et du culte que les hommes de la postérité lui vouent. Ce culte, qui compte autant d'autels qu'il est de cœurs bien nés dans les temps à venir, — voilà la véritable Gloire ! Et cette Gloire n'est pas vaine, il n'est rien de moins vain.

Il est inutile de la vouloir obtenir par des voies détournées — mais la plupart de ceux que l'on dit rechercher la Gloire, ne la recherchent que par un abus des mots : en réalité ce sont les richesses qu'ils désirent, et c'est Mammon qu'ils servent. — Ils arrivent à leurs fins, s'ils sont habiles et ingénieux, et jouissent à l'envie de toutes les joies temporelles ; le royaume de la terre est leur royaume : bientôt ils passent, et deviennent la proie du Néant.

C'est d'eux que le Psalmiste a dit : « *repperunt mercedem suam, vani vanam.* » — Ils passent, et d'autres surgissent triomphants, à côté de ceux qui les avaient écabloussés de leurs succès, et qui gisent là maintenant, dans un coin d'ombre, oubliés ! — Les quelques volumes de FROMENTIN, pour citer un exemple, pèseront plus lourds dans les balances de la gloire, que l'œuvre énorme de beaucoup de romanciers d'aujourd'hui, à très gros tirages....

Les chemins qui conduisent à la Gloire sont arides, et solitaires. Ceux qui s'y engagent le savent, mais n'hésitent pas tant est grande leur soif d'éternité. Ils savent aussi que la Gloire se fait souvent attendre, que

leur vie méconnue sera misérable, qu'ils seront la proie des dédains (!) et de la calomnie... Ils savent tout cela et s'en réjouissent. Oui, ils se réjouissent de ce que la Gloire est presque toujours posthume, parce que cela seul éloigne de la désirer ceux qui en sont indignes.... La désirer profondément, c'est déjà un signe, un presentiment de la victoire ; — ce n'en serait pas un, si les obstacles n'étaient nombreux qui en rendent l'accès difficile et pénible.

— Pour quelques hommes cependant qui désirent la gloire avec autant d'ardeur, que d'autres y songent peu, il est utile de dire que ce Désir ne doit point les absorber : qu'ils aillent leur route jusqu'au terme, et qu'ils accomplissent silencieusement leur œuvre, sans se préoccuper de la récompense. Elle leur sera donnée si réellement ils la méritent. Et d'ailleurs, si le calvaire gravi, les palmes leur étaient refusées, il leur resterait toujours la réalité superbe, et la beauté impérissable de leur effort.

A ces quelques natures véritablement d'élite, il est bon de redire que le Bonheur souvent, c'est d'avoir dépassé l'inquiétude de la Gloire.

*
* * *

Et voici pour finir, des conseils.

Ayons toujours l'éternité en vue — Efforçons de faire toutes choses, les plus humbles comme les plus extraordinaires, à *la perfection*, c'est le seul moyen d'arriver à les faire à peu près bien.

S'il nous arrive de voir luire une étoile dans notre

ciel, nous ne savons si elle nous mènera aussi loin que nous le voudrions; suivons la quand même avec confiance. C'est le Destin qui nous a fait un geste.

Je voudrais que fussent les miennes ces paroles d'un grand Poète, qu'il est superflu n'est-ce-pas? de désigner par son nom : « Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez.... »

Poursuivons notre route, infatigablement. Repos ailleurs. — Nous voulons une réponse à nos questions les plus audacieuses, et à celles-là surtout; et la solution ne nous en est pas donnée précisément pour que nous la cherchions. Il en est de même du repos : il semble qu'il doive être le plus fervent objet de nos désirs, et qu'il ne nous soit refusé dans la vie que pour que nous le désirions davantage et mieux. — Repos ailleurs! La vie doit être une incessante activité; une *fièvre*.

Allons, mes frères, *notre petit bonhomme de chemin!* Allons, ivres d'espoir et de santé! — Et vous mes sœurs qui nous suivrez, d'un bras gracieusement replié au-dessus de la tête, vous retiendrez sur votre épaule, l'amphore pleine. Et lorsque d'avoir marché longtemps nos pieds seront las, nos yeux brûlés, et nos lèvres sèches, vous nous approcherez l'amphore de nos lèvres, et vos sourires de nos yeux. — Nous aurons grand soif,

car les étapes sont longues de ceux qui veulent atteindre avant le crépuscule les auberges lointaines ; — nous boirons a gorgées gloutonnes, et ce sera avec la joie de vos présences, le meilleur des réconforts. Puis, sans tarder davantage, nous rattacherons nos sandales ; et nous repartirons vers l'horizon par nous sans cesse reculé. — Allons mes frères, allons *vivre* : seuls, libres et jamais assez.

Nous n'avons pas le droit de nous arrêter. La seule égalité qui soit réelle, c'est celle de tous les hommes en présence du Devoir qui leur incombe. Notre Devoir est de suivre la voie qui nous a été désignée. Le Devoir de chacun essentiellement, *c'est d'être soi-même* ; j'entends par là, d'être de plus en plus, de *se surmonter* ; de devenir soi plus pur et plus fort, *meilleur* ; à chaque regard dans le passé, à chaque geste vers l'Avenir!...

Allons mes frères, planter nos cadavres le plus loin possible sur la route des lendemains!...

*
* * *

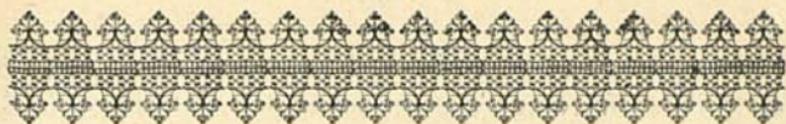
Des hommes plus habiles que nous profiteront peut être de nos efforts et prendront notre place : le fruit du moins nous restera d'avoir pensé. C'est peu, semble-t-il, mais c'est tout !

— Tout n'est que vanité, hors la Sagesse et la Gloire ! Et si le Destin ne nous a donné la Sagesse, — qui ne s'acquiert pas et que ne remplace la plus grande expérience et la meilleure volonté — faisons de notre mieux, en nous perfectionnant, pour qu'un sage

puisse naître après nous, *un peu de nous*. — Aucun de nos actes n'est indifférent, et tous peuvent concourir pour réaliser ce but — le but sacré de Nature.

GEORGE SARTON.





AU JOUR LE JOUR

NOTES (FRAGMENTS)

Le véritable moyen de n'être pas cru est de dire toujours la vérité. Le monde croit alors à des combinaisons machiavéliques.

* * *

Mon âme, compagne fidèle, si irréelle et si rêvée....

* * *

Le silence volontaire verse le calme dans les âmes.

* * *

Il faut vivre un doigt sur la bouche.

* * *

Il faut avoir une âme d'acier trempé par le feu et dans les larmes.

Avoir du courage ce n'est pas ne pas avoir peur. Mais bien, d'oser faire ce dont on connaît le danger et dont on a peur.

* * *

Ne juge pas ton voisin. Comment Toi qui ne connais guère les motifs de ta propre vie, découvrirais-tu ceux de la sienne?

* * *

La Mer est une grande éducatrice: elle chante là-bas, elle berce de son rythme admirable et de l'imprécis si flexible de sa musique toutes les pensées qui se murmurent en nous.

* * *

Il est à croire qu'une chose humaine ne devient belle que lorsqu'elle commence à tomber en ruines.

* * *

Quand on se regarde dans un miroir, il y a entre soi et son image un espace à la fois nul et infini, quelque chose comme ce qui sépare la Vie de la Mort.

* * *

Une lettre est un sourire le matin, un baiser le soir.

* * *

Opale; soleil couchant figé en la glace de soi-même.

* * *

Le beau est personnel. On déclare beau ce que l'on préfère. Le critère ne peut être que la valeur de l'Indi-

vidu. Toute opinion sincère est donc respectable mais il faut garder jalousement sa propre opinion.

* * *

Etre sévère pour soi-même, c'est devenir bienveillant envers les autres, et croyez-bien que les impitoyables vis-à-vis d'autrui, sont ceux dont les vies intimes sont les plus blâmables.

* * *

Vivre en lutte, mourir en paix.

* * *

Il y a des murs couverts de lierre. On ne sait pas si c'est le mur qui porte le lierre ou le lierre qui maintient le mur. Ensemble ils paraissent immortels. Arrachez le lierre, le mur tombera ; démolissez le mur, le lierre mourra...

* * *

Quand on est seul, on est toujours deux. Ce n'est qu'en étant deux qu'on arrive à n'être qu'un.

* * *

Se sentir heureux c'est si près d'être bon.

* * *

Rien de plus réconfortant que d'avoir quelqu'un à réconforter.

* * *

Ce qu'on prêche le mieux, c'est ce dont on a besoin soi-même.

C'est évidemment par égoïsme que l'homme agit, On n'aime pas à se battre avec soi-même. La meilleure façon de vivre en paix avec soi-même, c'est de n'avoir rien à se reprocher ou le moins possible.

* * *

A force de vouloir convaincre quelqu'un, on finit par se convaincre soi-même.

* * *

Pour être conforme à sa nature, il faut reconquérir son instinct, et alors le suivre aveuglément.

* * *

Les circonstances apparemment accessoires sont souvent les plus importantes de la vie.

* * *

Il ne faut pas retourner aux pays que l'on a trouvés beaux et ne jamais chercher à recommencer ce qui vous a laissé cette incomparable impression : un bon souvenir.

* * *

La patience redevient une vertu moderne.

* * *

En ville les mauvais temps paraissent pénétrer dans les maisons, et dans les pensées.

* * *

Les civilisations ne s'interpénètrent pas. Elle vivent en ennemies et l'une finit par dévorer l'autre. Les

peuples ne survivent pas à la mort de leur civilisation propre.

* * *

Toute civilisation est équivalente pour le peuple qui l'a créée, puisqu'elle dépend de son état actuel de culture physique et morale. Vouloir la changer, c'est exiger d'une herbe qu'elle devienne soudain un arbre, et alors la faire pourrir à force d'engrais.

* * *

Parlement : cour d'assises de la politique.

* * *

O Mer, éternelle balançoire des grands enfants.

* * *

Écoute le flot dont le pleur se mue en murmure de joie.

* * *

Il faut toujours s'attendre au Pire. Tout ce qui ne l'égalé pas, constitue le Bonheur.

* * *

Bien des monuments que nous croyons bâtis de briques, de pierres et de chaux, ne le sont que de chairs, de sang et de larmes.

* * *

Ne chercher qu'un seul luxe, mais le plus cher de tous : la liberté d'agir et de penser.

* * *

La Terre : colossale toupie que fouette la nature radiante.

PIERRE-M. OLIN.



VICTOR HUGO

ET LA

QUESTION ROMAINE DEVANT L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE

SA RUPTURE AVEC LA DROITE

POURQUOI IL NE DEVINT PAS MINISTRE

(Septembre à Novembre 1849) (*)

Le sept septembre 1849 fut une date mémorable pour l'histoire politique de VICTOR HUGO. Ce jour là, le *Moniteur* publia la lettre célèbre du Prince Louis-Napoléon, président de la République à Edgar Ney, son aide-de-camp en mission à Rome. Dans cette lettre, qui portait la date du 18 août, le Président sommait en quelque sorte le pape d'adopter une politique libérale. Il se trouvait, sur cette question, en parfait

(*) Extrait d'un ouvrage qui paraîtra incessamment sous le titre : *L'évolution démocratique de Victor Hugo (1848-1851)*.

accord avec VICTOR HUGO et avec le journal du poète, l'*Événement*, qui prit résolument le parti de Louis-Napoléon, applaudissant à sa fermeté et à sa décision, souhaitant voir la majorité se prononcer dans le sens de la lettre présidentielle.

Pie IX répondit à Louis Bonaparte par un *non possumus* : le *motu proprio*.

L'Assemblée législative reprit ses séances le 1^{er} octobre.

La question romaine allait détacher définitivement VICTOR HUGO de la droite, sans provoquer, contrairement à son espoir, la formation de ce parti mixte qui, d'accord avec Louis-Napoléon et la gauche, l'eût emporté sur la droite pure et permis à VICTOR HUGO d'être ministre. Le Président n'osa rompre avec la majorité. Le discours libéral et napoléonien du poète n'eut d'autre conséquence que de le rejeter à gauche. Les partisans de Louis-Napoléon ne le suivirent pas, et il devint impossible au Président d'appeler VICTOR HUGO dans le cabinet du 31 octobre.

Dès la réunion de la commission chargée d'examiner les affaires de Rome, VICTOR HUGO avait déclaré désapprouver la direction donnée à l'expédition. La France ne pouvait être allée à Rome, soutenait-il, pour rétablir purement et simplement l'autorité absolue du pape.

Cette Commission, à l'unanimité moins une voix, chargea Thiers du rapport. Ce document fort réactionnaire, qui vantait les mérites du *motu proprio* sans faire la moindre allusion à la lettre du Président, fut vive-

ment attaqué par l'*Événement*, qui attribua à VICTOR HUGO le seul bulletin opposant. (Deux Elyséens, Ney de la Moskowa et Casabianca, s'étaient abstenus).

Le Président de la République parut un moment décidé à maintenir la politique exprimée dans sa lettre à Edgard Ney. VICTOR HUGO dîna le 15 octobre à l'Élysée, tandis que Thiers, Molé, de Broglie, de Montalembert, commensaux habituels de la Présidence et membres de la commission romaine, se trouvaient absents. Louis-Napoléon s'entretint longuement avec VICTOR HUGO et Ney de la Moskowa, félicitant surtout le poète de l'initiative qu'il avait prise dans la commission et de l'appui éloquent qu'il avait donné à la lettre sur les affaires de Rome.

VICTOR HUGO, ravi de cette approbation, se crut enfin sur le point de réaliser ses rêves d'ambition politique et se prépara résolument à défendre à la tribune les vues du Président.

Malheureusement pour lui, les deux jours suivants, les intrigues des chefs de la Droite amenèrent sans doute le Président à plier. Aucune des espérances de VICTOR HUGO ne se réalisa. La première séance fut pour lui une désillusion complète.

VICTOR HUGO ne se découragea pas cependant. Il voulut aller jusqu'au bout et défendit avec une très grande énergie, après le général Cavaignac d'ailleurs, la lettre et la politique présidentielles. Il s'acharna principalement sur le parti clérical et le *motu proprio*. Ses attaques, acclamées par la gauche, amenèrent Montalembert à la tribune.

A la grande satisfaction de la droite, Montalembert flétrit ce qu'il appelait la palinodie de l'ancien élu du parti modéré qui avait, disait-il, trouvé son « châti-ment » dans les applaudissements de ses adversaires de naguère. Le dernier fil qui reliait le poète à la majorité fut dès lors rompu.

VICTOR HUGO avait déposé l'ordre du jour suivant qui ne fut pas mis aux voix : « L'Assemblée nationale, adoptant pour le maintien des droits et de la liberté du peuple romain les principes contenus dans la lettre du président de la République et les dépêches du gouvernement, clot la discussion. »

La droite tout entière, les Elyséens compris, vota les crédits demandés. VICTOR HUGO seul se joignit aux 167 opposants de la gauche.

Tandis que la presse modérée s'acharnait contre le poète-orateur, les journaux républicains l'exaltaient à l'envi. Le *National*, par exemple, que VICTOR HUGO avait tant combattu et qui lui avait rendu coup pour coup, fit de son discours un éloge enthousiaste, d'autant plus sincère, disait-il, que « *M. Victor Hugo n'est pas des nôtres...* »

Le *Dix Décembre*, journal élyséen, avait de son côté, approuvé le discours de VICTOR HUGO et blâmé de son attaque personnelle « le trop catholique M. de Montalembert (qui) avait cru pouvoir d'un seul coup, anéantir l'effet produit par M. VICTOR HUGO, en frappant d'une même insulte M. VICTOR HUGO et la Montagne, qui applaudissait aux idées politiques exprimées par ce dernier... »

On avait si bien cru, un moment, à une entente parfaite entre le Président et le poète, que l'*Emancipation*, journal catholique de Bruxelles, se faisait écrire de Paris : « M. Odilon Barrot(1) était en dissentiment avec M. de Montalembert. Or, le discours de cet orateur est très énergiquement applaudi dans l'*Ordre*, dans le *Constitutionnel*, dans le *Journal des Débats*. Le président du conseil aura voulu faire cette concession, soit au Président de la République, soit à M. VICTOR HUGO, soit à l'un et à l'autre réunis. L'opinion des personnes les mieux informées à Paris est que M. VICTOR HUGO, a dû avoir communication de la seconde lettre par laquelle le Prince-Président annonce à M. Barrot qu'il maintient la lettre du 18 août, sans en démordre d'une syllabe... »

L'*Événement* du 23 octobre, il est vrai, démentait cette information : « Nous croyons savoir que M. VICTOR HUGO a constamment refusé de recevoir aucune communication de l'Élysée, afin de conserver toute sa liberté d'action, et la fin de la séance de samedi(2), malgré toutes les distances des amis du Président. M. VICTOR HUGO n'a pas voulu retirer son ordre du jour motivé dont l'échec lui paraissait sûr, pour ne pas s'associer à la reculade du cabinet. »

Le bruit avait même couru qu'à la suite de son discours, VICTOR HUGO, appelé à l'Élysée, avait été chargé par Louis-Napoléon de composer un nouveau

(1) Le président du Conseil des Ministres.

(2) C'était le 20 octobre

cabinet. L'*Evénement* dut encore rectifier cette fausse nouvelle : « Depuis lundi (1), jour où il avait dîné chez le Président, c'est-à-dire trois jours avant la discussion des affaires de Rome, M. VICTOR HUGO n'a pas mis les pieds à l'Elysée et n'a eu aucun rapport avec M. le Président de la République. »

Granier de Cassagnae, dans ses *Souvenirs du second Empire*, et après lui presque tous les biographes du poète, assignent la date du 20 octobre 1849 à la séparation de Louis-Napoléon et de VICTOR HUGO. On ne peut pas, croyons nous, prétendre que même après l'implicite désaveu de l'orateur par le Président, voire même après son exclusion du cabinet du 31 octobre 1849, VICTOR HUGO est irrémédiablement hostile à Louis Bonaparte. Ce n'est que dans le courant de 1850 que la scission est complète, les hostilités déclarées.

Par le fait même de la question romaine, le cabinet Barrot avait ses jours comptés. Le 31 octobre, le Président présentait à l'Assemblée son second ministère. Dans son message, il expliquait ses raisons de choisir des hommes nouveaux, plus aptes que les précédents trop irrésolus, à appliquer la politique personnifiée par le nom de Napoléon, qui signifiait au dedans autorité, ordre, pouvoir religieux, bien-être du peuple, et au dehors dignité nationale.

VICTOR HUGO n'était pas du ministère. Depuis le 20 octobre, à la vérité, il ne s'attendait plus à être choisi. Sa déception en fut donc atténuée, mais son

(1) Le 15 octobre. Ce fut le dernier dîner présidentiel auquel assista le poète.

journal n'en fit pas moins très grise mine au cabinet. Pendant plusieurs mois, l'*Événement* ne cessa de faire appel à l'énergie du Président, qu'il invitait à se séparer de la droite extrême, pour constituer, avec les 250 membres gouvernementaux quand même et les 200 membres du centre-gauche — l'organe de VICTOR HUGO comprenait sans doute dans ce groupe une bonne partie des Montagnards — un ministère progressiste.

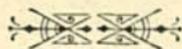
VICTOR HUGO était donc loin d'une rupture définitive avec Louis-Napoléon. On le considérait encore si bien comme Élyséen, que les journaux le citaient au nombre des 81 membres de l'Assemblée qui venaient de constituer un groupe dit des amis du Président.

L'*Événement* du 21 novembre avait publié cette information sans la démentir. Toutefois, dès le lendemain, il annonçait qu'elle était erronée relativement à VICTOR HUGO. Le poète, en effet, n'avait consenti jusqu'ici à faire parti d'aucune réunion. Il restait dans l'expectative, ne désespérant pas d'un retour éventuel de Louis-Napoléon.

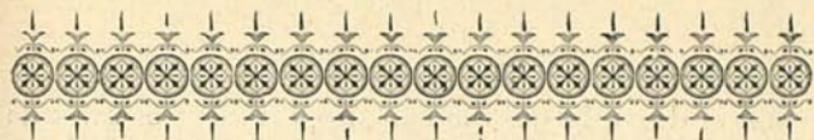
Ce fut seulement après avoir constaté que le Président s'abandonnait — en apparence d'ailleurs ! — à la droite en lui concédant la loi d'enseignement, la loi de déportation et la loi mutilant le suffrage universel, que le poète perdit toute confiance et prit une attitude décidément hostile.

JULES GARSOU.

Docteur en Philosophie et Lettres.



LITTÉRATURE



L'Estime Littéraire

Ah! le Style! le Style! exclama l'Assembleur de mots en joignant les paupières comme pour mieux se concentrer, nous ne sommes pas vingt en ce moment dans Paris à comprendre ce qu'il y a vraiment dans cette chose, le Style!...

He, pardieu, oui, je le sais bien, tout le monde écrit plus ou moins proprement aujourd'hui... Depuis les pions qui nous morigèment dans les journaux graves ou feignent de nous omettre sous les prétérations de leur imbécilité jusqu'aux négligeables contingents chaque jour versés par le dégoût d'un meilleur travail dans la littérature, — ces Carrières d'Amérique de la goujaterie contemporaine, — il n'y a personne qui ne se pique avec raison de torcher un peu bien un article de journal et d'en trousser le contenu comme on troussé une volaille en lui coupant le bec et les ailes et le vidant par le croupion de ses parties essentielles. Ce sont les

marmitons à la suite des maîtres-queues, inventeurs de sauces et de coulis qui rendent supportables les ratas de cette crapuleuse table d'hôte qu'est le Réel.

De ceux-là, il y en a des foulditudes, gâte-sauces qui, pour un bouquet de quatre épices dont ils apprirent à relever sans génie la fadeur des usuels mirotons, se figurent mériter le galon dans la hiérarchie culinaire, torche-lêchefrites tout au plus, écureurs des casseroles où se perpétrèrent les royales fricassées et desquelles leurs indignes salpicons feraient rougir jusqu'à l'écarlate les cuivres déshonorés !

Ils accommodent les recettes connues, ils sont les ramasseurs des miettes tombées de la table d'un baron Brisse... Mais ne dites pas qu'ils possèdent le secret des personnelles et incomparables triturations au moyen desquelles de divins artistes, rois des alchimies, exaltent jusqu'au floral arôme les ignominieux faisandages des plus livides venaisons.

Et remarquez que je ne parle pas des fondamentaux, des souches dont nous tous provignons. Ceux-ci, je les mets à part, je les hisse aux empyrées. Ce sont les matrices sacrées, les creusets pour d'incalculables périodes de coulées, pour de vertigineux Niagaras de fontes, pour tout le subséquent enfournement de l'Idéal... Ils créèrent des langues, ils firent une âme nouvelle à l'humanité. Adorons-les comme des Immortels, entrons dans leurs chapelles une prière aux lèvres... Hugo, par exemple, Michelet, Balzac, Flaubert, le coriace Goncourt... Ah oui, nos accoucheurs, les vrais pères de toute la lignée qui vient après ! Nos styles

demeurent greffés avec leur sève, notre âme les repleut en fines petites cendres... Passons... Aussi bien c'est des autres qu'il s'agit.

Voyons, est-ce que sérieusement vous croyez qu'il suffit d'écrire clairement, cursivement, en dosant aux vieilles balances d'un Boileau la métaphore et l'épithète, pour avoir du style ! Mais je connais, moi, des écrivains parfaitement obscurs et quasi-sybillins, qui ont plus de style en une seule de leurs phrases nébuleuses que tous les filtreurs d'eau de source et tous les passeurs au crible des bouquins fabriqués selon le codex et assimilables à des préparations officinales. Le réticulé Mallarmé, pour ne citer qu'un Prince, n'est-il pas, en ses proses que les non stylisants conspuent pour n'en pouvoir percer les arcanes — comme si le sens purement figuratif l'emportait sur les intimes symboles et les significations absconces ! — un très substantiel et miraculeux paradigme de tout ce qu'il n'est pas nécessaire de posséder pour n'en pas moins être en possession du plus essentiel, du plus retors et du plus mirailé des styles ?

Certes, — mais cela n'infirmé en rien l'énoncé ci-dessus, — il est, à l'opposé de ces écrivains oraculaires, de suprêmement précis et presque fulgurants élucidateurs du Verbe intérieur, tel l'hyperbolique et grandiose Léon Bloy, le génie le plus classiquement latin des lettres françaises depuis trois siècles, je le proclame !

Elliptique ou longitudinal, pénombrial ou translucide, expansif ou subreptice, il n'importe, le Style ne dépend d'aucunes complémentaires ni n'est régi par

nulles contingences. Il est, absolu. Et c'est pourquoi ni vous ni moi, mes amis, encore que les cuistres ont pour habitude de le nier par ce qui l'affirme à nos yeux, nous ne pourrions le définir, si ce n'est par voie d'élimination, en inversant les méthodes pédagogiques — et l'affirmant en quoi ils le nient. Ainsi le Style n'est point parce que net, coulant, mesuré, ordonné, vinculé, mais pour des raisons qui, au contraire, souvent l'attestent hégémonial dans la violence, l'excès et l'insoumission.

Et j'en reviens à ma proposition de tout à l'heure : « *Nous ne sommes pas vingt dans Paris, à comprendre cette chose, le Style,* » pour la compléter par celle-ci : En triant l'effrayant ramas littéral de ce temps, en déblayant les résidus sébacés constamment secrétés par la totalité des limaces vomisseuses d'encre, on n'arriverait pas à dénombrer vingt styles d'autochtones...

D'abord promulguons une bonne fois, hein? que les écrivains dits spirituels, les collectionneurs d'anas, les statisticiens du mot pour rire et du détail observé, s'assignent, de par la ponctualité et la minutie de ce travail d'horloger ajustant d'infiniment exigus ressorts à la loupe, les pôles même du Style. Et ils moutonnent, ils multitudinent, épais et grouillants comme les helminthes d'un corps en décomposition! Par coteries, par brigades ils s'assimilent une approximation de style, une écriture épizootique et foudroyante à l'égal du farcin et de la morve, une écriture-type automatique, une espèce de mécanisme de la main, qui leur permet de débiter sans fatigue, en quantités conster-

nantes, la billette taillée dans les cœurs des chênes qu'abattit la cognée des grands bucherons solitaires....

Ils pensent et écrivent en tas, ils ont à cent un petit lobe de cerveau et rien qu'une circonvolution ! l'imitation... Tout récemment, n'imaginèrent-ils pas de décalquer la petite encre pâlotte des anecdotiers du siècle dernier, ces femmes de chambre des grandes amoureuses du temps, ces écouteuses dans la ruelle, ces nettoyeuses de tous les bidets et des garde-robes... Ils ont délayé le filet d'eau saturnienne des incolores romans licencieux du XVIII^e... Mais au XVIII^e il n'y avait que Diderot et Jean-Jacques ! Tout le reste n'a jamais eu de style pour un sou, pas plus ce diarrheux M. de Voltaire, affligé de sa caquesangue, que ce doigt-blanc d'abbé Prevost.. Et c'est ce néant-là qu'ils pillent, ces écumeurs de mer d'une plage où n'aborda nul galion, ces découpeurs de poil en quatre travaillant sur des postiches qu'ils prennent pour du vrai capillaire.

Ah ! mes enfants, le Style ! Non pas la ligne sèche, mais l'arabesque à la fois et tout l'arc-en-ciel ! L'arome du fruit et l'éclat de la fleur ! Tout le bouquet des sensations humaines ! Dégager le rêve, l'illusion, l'apparence ! Par des analogies, par le miracle des suggestions plus évidentes que les plastiques, plus irréfragables que des schémas, faire tenir au microcosme des phrases le permanent phénomène de la vie en ses multitudinaires morphoses, éveiller l'idée de l'amorphe même et susciter les entités, les entéléchies ! Hein ! C'est ça qui les dégotte un peu, vos géomètres et vos arpenteurs de marennes et de déserts, vos tireurs de phrases au

cordeau, vos récitateurs de bréviaires sigillés, de catéchismes apostoliques et romains, clique d'abominables châtres qui jamais ne comprirent que le style est une sorcellerie, une kabale, un envoûtement, une incantation, qu'un vrai monsieur n'écrit pas, mais vit son style, que ça jaillit de nous, le Style, comme de la bile, du sang, de la nature, qu'une belle phrase est un organisme, un rythme, comme un régiment, une marche de canéphores, un chœur de danseuses sacrées, comme un cheval à la parade, comme un écorché sur un chevalet!

Et voilà pourquoi, mes petits, — puisqu'enfin il faut toucher à la cause ainsi qu'à la fin de ces discours — je n'ai jamais pu me résoudre à la pensée que le puissant maître Gigax, cet incomparable manieur de diphthongues et de voyelles, soit composé de la même substance que nous, ses cadets et ses disciples... Saisissez aussi maintenant pourquoi toujours je me refusai à l'aborder ou à permettre que quelqu'un me présentât à lui : c'est que je le tenais pour un demi-dieu, c'est qu'il me paraissait culminer les respects de mon culte de si loin qu'aucun contact ne nous eût pu rapprocher!

Pendant dix ans nous vécûmes entre les mêmes murs, sur le même carré, sans que jamais je cédai à la tentation d'ouïr le son de sa voix, de franchir la porte de son appartement. A chacun de ses livres, je me communiquais à lui en termes religieux, scellés de cire, et que lui montait notre concierge. Il lisait mes livres et m'écrivait sur un mode fraternel..., Il n'ignorait pas notre voisinage; il feignait seulement l'oublier

et jusqu'à la fin me donna ce témoignage précieux d'estime de partager ma peur de nous connaître et par là de nous sentir diminuer l'un devant l'autre.

Je réfléchissais qu'à l'exemple de Charles Baudelaire, conviant au tutoiement, mais inutilement, l'admirable narrateur des épopées rurales, son disciple en ce temps, le maître Léon Cladel, il eût pu, lui aussi, en reconnaissance de mes studieux efforts pour conjurer l'avènement du pronom à la seconde personne, me dire, comme hautainement le poète des *Fleurs du Mal* le dit à celui qui toujours fut et demeurera un des vingt stylistes de cette ère de proses ignominieuses : « *Vous n'avez point usé de la permission. C'est bien : je suis content. Si vous m'aviez tutoyé, j'aurais cessé de vous estimer.* »

CAMILLE LEMONNIER.





L'ÉVEIL DE LA FERME

Sur les fumiers tassés par blocs,
Au petit jour chante le coq.

Et tous les coqs du voisinage
De cris touffus et angoissés
Lui répondent, le cou dressé
Tel un bâton, dans leur plumage.

Moite de sommeil lourd
Une servante en jupon rouge
Cheveux défaits et seins qui bougent
S'étire en traversant la cour.

Et c'est l'éveil des métairies :
Les chiens aboient, les porcs grognent,
Les pieds massifs des chevaux cognent
Le mur sonnante des écuries ;
Un verrou crie à l'huis des granges,
Des sceaux qu'on range

S'entrechoquent sur les carreaux,
L'étable s'ouvre et les buées
Montent des litières remuées
A coups de fourches et de rateaux.

Déjà les cuisines sont pleines
De gens de peine
Qui gloutonnent autour des plats
Puis qui partent, armés de bêches
Fouiller la terre âpre et sèche
Là-bas.

Et des poules entrent et sortent
Et caquettent au seuil des portes,
Le métayer, la pipe aux dents
Impose à ses trois fils leur tâche
L'un accepte, l'autre se fâche
Mais tous la remplissent, en attendant
Que l'aïeul meure et qu'eux soient maîtres.

Et la ferme se vide et le soleil pénètre
Comme de l'or par les fenêtres
Et les mouches sur les tables poissées
Mènent des rondes insensées
Et par couples s'essorent,
Tandis qu'en lumineux et amoureux arroi
Se pavanent les blancs pigeons sonores
Au bord des toits.

EMILE VERHAEREN.



Le bon renoncement

« Utilise ta souffrance en en faisant de la pitié pour la souffrance des autres. »

JOUBERT.

Denise est assise dans l'herbe. Ses petits pieds jouent dans les joncs, qui hérissent le bord du ruisselet. L'eau tournoie sur les cailloux du fond, délayant de l'azur et du soleil.

— Brekekekex !...

Denise a tressailli un peu, en même temps que les touffes ondoyantes des scirpes à peine bougèrent. Mais,

— Plouf!...

Maintenant, parmi les boutons d'or du pré, voici que brillent deux minuscules boutons de jais : deux petits yeux regardent, deux yeux saillant d'une menue masse verte tachée de noirâtre et zébrée de trois bandes jaunes.

— Oh!...

Mais la jeune fille sourit de son fol émoi.

La grenouille cependant la considère, assise sur son séant, les deux jambes de derrière repliées sur elles-mêmes, la tête haute, immobile, apparemment surprise, elle aussi... Ah! Denise en veut un peu à la frêle pécore, d'avoir interrompu sa rêverie. Son âme au loin voguait dans l'âcalmie de l'oubli, au souffle, parfumé d'idéales douceurs, que la bienfaisante illusion avait fait se lever. Et l'Amour et l'Espoir devant elle couraient, ourdissant la trame de ses vœux... Le néant de tout cela tout à coup a surgi, de derrière sa songerie, pour la dissiper ainsi que fumée!...

Denise est venue là, encore une fois comme les autres jours, à travers les foins déjà hauts. Elle s'est laissée choir près du rivulet jaseur, à l'endroit, sous les jeunes bouleaux, où le petit pont de bois saute par-dessus l'eau.

Ainsi chaque après-midi, elle reste là, des heures parfois, tandis que les subtiles senteurs des foulques et des fléoles se pressent à l'entrée de ses narines. Le soleil doucement descend à l'Occident, puis disparaît au delà du coteau, dont le sommet rougeois encore un instant de pourpres étincelles, avant de se fondre dans la grisaille du crépuscule. Denise a pris cette habitude, au temps où les perce-neige se sont mises à balancer leurs blanches corolles solitaires. Car c'est alors que tout, soudain, a sombré en elle-même, de ce qui faisait la raison de sa vie.

Oui, Denise, à l'automne dernier, avait donné son cœur à Pierre. Cela était arrivé une fois qu'en troupe

nombreuse on était allé au bois. Ensemble, elle et lui, ils avaient cueilli une grande brassée de bruyères... En revenant, ils avaient marché côte à côte. A peine avaient-ils échangé quelques paroles; pourtant, les jours qui suivirent, chacun avait vécu dans une langueur douce et pénétrante, avec la hantise d'une ombre chère toujours présente.

Mais Pierre s'en était retourné vers la grande ville, où il allait terminer ses études universitaires. Il ne s'était plus souvenu des yeux profonds de Denise : ils avaient été le rayon qui soudain était venu réveiller son âme très lasse... Prestige de courte durée!

Plus tard, il n'avait été bruit, pendant une semaine, dans la petite vallée, que du brillant mariage que le jeune homme faisait, là-bas, comblant tous les vœux de sa famille.

Oh! l'amère déception pour Denise, qui dans le secret de sa pensée avait mis Pierre au-dessus de toutes choses, qui lui avait fait le don entier de son être! Elle crut en mourir... Mais ce n'était que la première crise d'une longue souffrance morale, qui devait meurtrir son cœur.

Son secret, elle ne l'avait confié à personne. Seuls, les roseaux du bord de l'eau avaient entendu ses confidences et les avaient redites aux mille fleurettes du pré. Tous leurs petits visages se tournaient vers l'affligée, quand elle paraissait, se voilaient de mélancolie à son approche.

Car, après les perce-neige, les violettes avaient commencé d'agiter leurs encensoirs de dessous les

broussailles, puis les primevères, à leur tour, s'étaient ouvertes, et les anémones et les myosotis étaient éclos sous les baisers du soleil : bientôt le gazon avait été diapré d'azur, de pourpre et d'or. A présent, dans l'étouffante chaleur, s'attarde l'âme odorante des mousses, des thyms et des marjolaines...

— Plouf!...

Cette fois, elle vient de plonger, la petite grenouille. Denise, je le crois bien, songe qu'il ferait bon la suivre. Naguère, n'était-elle pas insouciante comme cette bestiole? Elle s'élançait dans le rêve, et, atterrissait-elle dans la réalité, celle-ci était comme un beau paysage exotique, de quelque île fantasmagorique... Mais, maintenant...

De nouveau, son regard dérive au courant du ru.

Tout-à-coup, sur le miroir de l'eau, une ombre a glissé, et, au fond, des yeux s'immobilisent à l'observer.

— Ah! vous m'avez fait peur, dit-elle.

C'est Monsieur Flavel qui est là, en face d'elle sur l'autre berge, et qui en souriant la considère.

Il lui arrive souvent, à Monsieur Flavel, depuis quelques semaines, de passer par les prés.

Quatre heures sonnent : sa classe licenciée, il s'en va tout guilleret. D'abord, dans la poussière de la grand'route ; puis, par le sentier moussu, qui descend en lacet, entre les ronces et les genêts lui battant le bas des jambes. Prestement il dévale. A droite et à gauche, dans la petite campagne accrochée au flanc du coteau, des formes humaines sont courbées vers la terre ; elles se redressent sur son passage. Des gens qui peinent à

sarcler, à fourrager ou à faucher, lèvent un instant, les yeux.

— Bonjour, Monsieur le Maître !

Puis, de nouveau, les silhouettes fléchissent, se replient vers le sol.

L'instituteur ralentit sa marche, dès qu'il sent sous ses pieds la fraîcheur des ivraies, des flouves et des trèfles. Il côtoie le ruisseau. Il sait qu'il rencontrera probablement Denise, occupée à contempler sa tristesse au fond d'elle-même. Cependant, au moment où leurs regards se croisent, lui ne manque pas de faire un geste qui veut dire : « oh ! Mademoiselle, comment ! vous voilà ? Je ne m'attendais certes pas à vous voir... » Elle rougit un peu.

Leurs propos ensuite volent par-dessus l'eau, avec les libellules.

— Bien le bonjour, Mademoiselle Denise.

— Ah ! vous voilà, Monsieur Flavel. Vous faites un tour de promenade... ainsi ?

— Il fait si bon !

— Hé ! hé ! un peu lourd, le temps !...

Puis l'entretien s'arrête, pour reprendre, moins banal après un silence. Les parents de Denise, comment vont-ils ? Et la jeune fille s'informe des enfants du maître d'école. Il en a une demi-douzaine, tous en bas-âge, qu'il élève comme il peut. Sa femme est défunte en donnant le jour au sixième, voilà trois ans déjà de cela.

-- Ah ! Mademoiselle, ils ont tout perdu, voyez-vous, en perdant leur mère... Une maison d'où s'en est allée

la dame, la maman... tenez, c'est comme s'il n'y avait plus ni fleurs, ni abeilles, ni oiseaux dans cette prairie!

L'autre vesprée, il a été jusqu'à dire :

— Il faudrait votre douceur et votre sourire auprès de notre vie, surtout autour de l'âme des petits...

Depuis, Denise s'est souvent répété à elle-même ces paroles-là. La méditation en laquelle elle tombe pour s'en souvenir, alterne désormais avec celle où la douleur de son cœur dédaigné revit presque à chaque heure. Certes, les jardins de sa pensée, tout fleuris d'amarantes et de roses, quand y passe l'image ensoleillée de Pierre, ne se parent, aux heures où celle de Monsieur Flavel s'y dresse, humble et grise, que de la résignation des ancolies et des scabieuses... L'Amour, alors, s'y tait, l'Amour qui si haut y crie encore, au fond de ses regrets! Mais Denise commence à entrevoir des lueurs, dans les ténèbres dont le chagrin a rempli son âme.

Tant d'énergies qu'elle laisse se perdre à entretenir le deuil de son cœur, à jouir en secret de sa fière révolte intérieure, à souffrir orgueilleusement sa souffrance! Sa souffrance, oui, elle seule absorbe toutes les forces vives de sa jeunesse, sans pouvoir s'apaiser...

Maintenant il lui paraît qu'il y a d'autres existences désemparées que la sienne, que, tout le long des routes par où l'humanité chemine, des mains se lèvent, implorant du secours. Et combien vain lui semble alors ce repliement d'une activité sur elle-même, pour s'observer et contempler tristement sa défaite, d'une activité qui pourrait s'employer utilement et se transmuier en pitié efficace!...

Ce jour là, donc, Monsieur Flavel est survenu, tout juste à l'instant où la songerie de Denise plongeait, à la suite de la petite grenouille, sous le fluide rideau, dans les plis duquel son âme voudrait se sentir bercée.

— Pardon, Mademoiselle, si je vous ai causé un petit émoi, dit-il. Voilà! depuis tout là-bas, je vous observais. Vous voyant toute prise par je ne sais quelle contemplation, je m'approchais bien doucement, pour ne pas vous troubler...

Il pourrait ajouter : « Moi aussi, j'étais très absorbé, et mes regards s'attardaient avec complaisance aux boucles blondes de vos cheveux... ou aux commissures de vos lèvres, que votre rêverie faisait un peu décloser... »

Mais il n'en fait rien. Non qu'il soit inapte à tourner des phrases aimables. Seulement, sa timidité l'empêche souvent d'extérioriser ce qu'il sent le mieux. Denise, pourtant, a deviné le secret de sa pensée.

Une petite flamme passe dans les yeux de l'instituteur. Denise le trouve un peu pâle, sous son chapeau marin de paille écru. Déjà sa barbe noire est semée de fils d'argent... Il a, dans ses vêtements, très fatigués, mais de bonne forme, un air de respectabilité qui frappe... De toute sa personne qui n'a pour elle ni la beauté, ni l'allure vigoureuse, ni l'élégance des manières, se dégage néanmoins une certaine distinction, qui rayonne, sans doute, de l'esprit, qui est cultivé... Une grande bonté est empreinte sur ses traits...

Un instant s'écoule, pendant lequel Denise entrevoit sa destinée, qui lui tend la main.

— Venez donc de ce côté-ci, Monsieur Flavel!

— Mais oui, mais oui, volontiers!

Le glouglou du ruisseau rit très fort sous le pont de bois, qui plie sous les pas du maître d'école. Denise, d'un bond, s'est levée. A présent, la figure de Monsieur Flavel s'est empourprée. Il aspire l'air fortement.

— Je voudrais vous dire quelque chose... de très sérieux...

Elle aussi devient comme une églantine mûre.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle Denise, si ceci est advenu. Il y a du temps déjà, j'ai deviné que quelque grand chagrin vous tourmente. Moi aussi, je porte le mien... Alors, presque chaque jour, nous nous rencontrons ici... Je vous disais un peu de ma peine, vous sembliez y compâtrer... Pourquoi ai-je parfois imaginé que de nos deux douleurs du bonheur pourrait sortir?... Je viens à vous comme un mendiant; je n'ai à vous offrir ni la jeunesse, ni la beauté, ni la richesse. Ma vie, déjà plus d'à moitié usée, appartient à mes enfants... Cependant, je me suis dit que vous ne me repousseriez, peut-être, pas, qu'un jour, lasse de souffrir, vous chercheriez d'arriver au repos par le plus sûr moyen de l'atteindre, en vous dévouant à quelque rêve ou à quelque devoir!... Je vous dis cela, parce que je sais bien que ce n'est pas de l'amour que vous pouvez, maintenant du moins, éprouver pour moi... Mais moi... oh! Mademoiselle Denise... dans mon cœur... c'est comme si, une fois, tous les jardins, après s'être endormis, le soir, sous la neige, s'étaient réveillés, le matin, pleins de soleil et tout bruissants de printemps...

Personne jamais n'a parlé ainsi à Denise. Elle comprend que celui-là vient à elle, conduit par une loi inéluctable. D'autre part, l'âme de Monsieur Flavel lui apparaît délicate et noble... Etre soutenue dans la vie, être aimée par cet homme de cœur... Se consacrer à faire rayonner un peu de joie à son foyer, en accomplissant un grand sacrifice, en acceptant la redoutable mission d'être une autre mère pour ses enfants, une compagne affectueuse et tendre pour lui, peut-être serait-ce le bonheur, austère, mais sûr et solide, que la destinée, à son intention, a pesé dans ses justes balances ?...

Denise lève son regard franc vers Monsieur Flavel.

— Savez-vous que j'ai aimé quelqu'un, qui n'est point mort encore en mon souvenir ?

— Je l'ai deviné. Oui, vous souffrez toujours... Vous méritez pourtant d'être si heureuse!... Il ne faut plus vouloir vivre avec le passé... C'est un triste confident!...

— Depuis peu, je sens combien son influence est dissolvante. Il se plait uniquement aux larmes, aux larmes vaines et stériles...

— Alors que les trésors de votre générosité naturelle restent inemployés!... Ah! Mademoiselle Denise, il y a, je sais bien où, pour orner votre vie, une couronne de cœurs d'enfants, impatients de se donner et dont l'ardeur caressante monterait bientôt vers vous, si vous vouliez, comme y monte déjà le timide hommage de l'humble et respectueuse passion qui remplit mon être d'un si doux émoi...

Un silence passe dans le pré...

— Tire-lire! Tire-lire!...

Une alouette s'élève, s'élève, toujours plus haut dans l'azur... Mais l'âme de Denise vole encore au-dessus, sublimée par sa résolution héroïque...

— Brekekekex!...

Le petit appel retentit parmi les joncs. Courage! Courage! Denise... Elle songe que tantôt les yeux de la grenouille semblaient l'avertir de quelque événement grave qui était proche... Elle met sa main dans celle de Monsieur Flavel...

— Mademoiselle Denise?..

— Oui, je serai votre femme!

ARTHUR DAXHELET.





PROMÉTHÉE

*Zeus est l'éther, Zeus est la terre, Zeus est
le ciel. Zeus*

*C'est tout ce qui est au dessus et enveloppe
l'univers.* ESCHYLE.

SCÈNE I.

Une clairière dans un bois d'oliviers. Dans l'herbe, des statues, les unes debout, les autres assises ou couchées. On aperçoit au loin la mer.

Prométhée ; Épiméthée, son frère.

ÉPIMÉTHÉE

Cesse de délirer. Calme-toi.
Arrête le vol de tes chimères.

PROMÉTHÉE

Laisse-moi.

ÉPIMÉTHÉE

Pour quoi faire ?

Tout le jour, tu pétris de l'argile, ébauchant
Des têtes et des troncs, puis des bras et des cuisses ;

Dans la torture et les délices

Tu vas peinant et t'échauffant

Sous le soleil jaloux qui brûle ton ouvrage

Ou sous l'orage

Qui le ravage.

Le soir venu, tu gémis et tu geins,

Maudissant le travail qui t'a rompu les reins

Et l'inutile flux des heures ;

Tu te lamentes et tu pleures,

Tu te roules par terre et tu grinces des dents,

Puis, plein de rage, tu te rues

Sur tes misérables statues

Et les brises en blasphémant.

Crois-moi, laisse ces vains transports,

Ne recherche plus l'impossible,

Mais, d'un cœur joyeux et paisible,

Conforme ta vie à ton sort.

PROMÉTHÉE

Épargne-moi tes bons conseils. Je vis ma vie.

ÉPIMÉTHÉE

Qu'espères-tu de tous ces durs travaux ?

Penses-tu mettre au monde des êtres nouveaux ?

Chasse cette pensée impie!
Tel les dieux ont fixé le monde,
Tel tu dois respecter le monde.

PROMÉTHÉE

Tu ne sais pas ce que c'est que créer !
Tu ne l'as jamais entendu crier,
Le dieu puissant qui vibre au cœur des mâles !
Tu l'ignores, la force anxieuse et fatale
Qui étreint la poitrine tremblante
Et fait battre les tempes brûlantes !...

O mystérieuses plendeurs !
Dans les obscures profondeurs
De mon être

Germe un autre univers ; il veut être ! Il veut naître !

Ah ! par les chauds crépuscules d'été,
Quand des baisers passent dans le mystère,
Lorsque le vent s'allonge sur la terre
Comme un amant ivre de volupté,

N'as-tu jamais senti des âmes inconnues
S'agiter dans ton âme et frémir et froisser
Des ailes de conquête au bord des étendues
Où leur vol héroïque aspire à s'élancer ?

N'as-tu jamais rêvé de verser sur le monde
Le fleuve impétueux de tes forces fécondes ?
N'as-tu jamais pleuré ? N'as-tu jamais brûlé

Du désir de peupler

La terre en tes bras enlacée

D'êtres nouveaux qui soient ta chair et ta pensée,

Mais plus beaux, mais plus fiers, mieux dressés vers
[les cieux,
Et qui, pareils à nous, soient semblables aux dieux ?

ÉPIMÉTHÉE

Et d'où te vient cette folle espérance ?

PROMÉTHÉE

Parfois, dans le demi-sommeil du clair matin,
Quand mes yeux éblouis par la lumière intense
Se referment d'instinct
Sur le monde indistinct
Des ombres incertaines,
Alors, je me souviens !

Je me souviens de mille existences lointaines
Dans un obscur passé plein d'énigme et de nuit.
Non ; je n'ai pas toujours été ce que je suis.

Qu'étais-je ?

Hélas ! le sais-je ?

Peut-être, mon énergie était-elle
Prisonnière jadis de ces rochers poudreux
Qu'un stérile soleil et la foudre éternelle
Brûlent sans fin de leurs terribles feux.
Peut-être flottait-elle avec l'écume amère
Des vagues de la mer.

N'a-t-elle point dormi dans les êtres informes
Accrochés, sous les eaux, à des algues énormes ?
N'a-t-elle point fleuri sur de vastes marais
Ou rampé sur le sol spongieux des forêts,

Monstre aux flancs écaillés, aux mâchoires bruyantes ?
Le lion du désert, la gazelle fuyante,
L'aigle tombant de l'azur irrité,
Ah ! tout cela, ne l'ai-je pas été ?
Mais un effort perpétuel
Sans cesse me poussait
De la forme où je passais
Vers une forme nouvelle.
Lentement, lentement,
Imperceptiblement,
De génération en génération
Durant des siècles innombrables
Sur l'échelle sans fin des transformations,
Malgré les dieux insecourables,
Je m'élevais par degré vers le mieux.
Ainsi s'ébauchait peu à peu
La forme plus parfaite où je vois la lumière.
Grossière encore ! Hélas ! combien grossière !
Mon désir la dépasse et mon rêve l'épure.
Voilà pourquoi je veux former des créatures
Selon l'être divin que j'entrevois en moi.
Ce peuple nouveau que tu vois,
Que j'ai tiré du limon de la terre,
Ce sont des Titans comme nous, mon frère,
Mais moins rudes, moins lourds, enfin moins enchaînés
A l'antique animal dont jadis je suis né.
Que seulement ils puissent vivre !
Près d'eux, ni toi ni moi, nous ne serons plus rien.
Va, mon rêve m'enivre,
Laisse-moi travailler !

ÉPIMÉTHÉE

Ah! quel rêve est le tien!

Ton exécration audace oublie

Quel seul Zeus tout-puissant est maître de la vie,

Et que pour châtier l'impiété qu'il hait

Son poing brandit la foudre vengeresse.

Laisse le monde tel qu'il est :

Ne rien changer, c'est toute la sagesse.

PROMÉTHÉE

O lâcheté du cœur!

Stérité de la pensée!

ÉPIMÉTHÉE

Impuissance et rage insensée!

Dis-moi, qu'a produit ton labeur?

Tu peuples ces bois de formes d'argile

Insensibles, immobiles;

Mais la vie est à Zeus; tu ne la donnes pas

Aux vains jouets de ton délire.

PROMÉTHÉE

O douleur! ô douleur! ô douleur! Tu déchires

Mon cœur désespéré! Mais ne t'attarde pas,

Pars et n'apprends jamais ce que peuvent mes bras!

(Épiméthée sort.)

De ta haine jalouse, ô Zeus, tu m'envirannes.
Maître des éléments,
Du haut de l'Olympe où tu tonnes,
Tu leur défends
De se soumettre à ma pensée,
Car tu me crains autant que tu me hais
Et tu prévois, Tyran, que je pourrais
Changer de l'univers l'antique destinée.
Eh bien oui, je créerai ! Ah ! créer, incarner
Mon rêve et le dresser palpitant et splendide
Devant les yeux
De tous les dieux
Effarés dans leur ciel stupide,
Et l'imposer au monde, et marquer l'univers
Du sceau brûlant de mon génie ;
Substituer mon souffle au joug de Jupiter,
Ma libre tendresse à sa tyrannie,
Et faire de la terre, ô père triomphant,
L'héritage éternel de mes divins enfants...
Oui, je saurai créer ! Je les vois dans mon rêve,
Ces êtres lumineux, qui s'avancent sans trêve
Du fond d'un crépuscule obscur
Jusqu'à mes yeux baignés d'azur.
Leur beauté m'éblouit et leur charme m'enivre.
Ils me tendent les bras, me demandant à vivre,
Me suppliant d'ouvrir leurs yeux
A la douce clarté des cieux.
Je créerai ! je créerai ! Je veux, je dois créer !
Toutes les puissances fécondes
Éparses dans le vaste monde,

En moi je les sens bouillonner
Et m'échauffer et me brûler.

 Tout être

 Qui veut naître

 Crie au fond de mon cœur.

 L'air chaud qui me pénètre

 Sature ma vigueur

 De germes créateurs.

 Dans mes vaines battantes

 Coule la force ardente

Et dans ma poitrine ravie,

Ivresse de l'amour, frémissent mille vies !

 Mais, hélas ! hélas ! rien,

 Rien ne s'anime sous ma main.

 Quelques fragiles

 Morceaux d'argile,

Poussière et cendre de la mort,

Voilà le fruit de tant d'efforts.

O honte ! Impuissance maudite !

En vain tout mon être palpite,

Le flot houleux de mon désir

Qui se soulève dans l'orage,

Vient misérablement mourir

Sur le sable mou du rivage.

Quoi ! mon poing dur fend les rochers

Et fracasse d'un seul toucher

Le front des taureaux en furie ;

Il ne peut pas donner la vie !

Quoi ! mes farouches hurlements

Dominent la foudre et les vents,

Et pourtant mon souffle impuissant
Ne peut, ne peut donner la vie!
O Terre qui m'entends, Terre qui m'as nourri,
Terre qui m'as bercé sur tes gazons fleuris,
Qui gonfles de tes sucres les semences obscures
Et qui fais s'accoupler toutes les créatures,
O mer au dos tigré qui sous tes flots mouvants
Caches les infinis de tes germes vivants,
Air peuplé de baisers et de tumultes d'ailes,
Ayez pitié de mon angoisse paternelle!
Où naît la vie? Où donc les dieux ont-ils caché
La source fatidique où, sous leurs fronts penchés,
Bouillonne sans repos la force originelle?
Dans quels gouffres obscurs faut-il l'aller chercher?
Quels monstres faut-il vaincre? Où donc la trouverai-je
La puissance qui peut enfler ces flancs de neige,
Faire battre ces cœurs, allumer ces chers yeux
Et dans ces bouches mettre un soupir amoureux?
A l'œuvre, Prométhée! A l'œuvre donc! Sans trêve
Travaille en attendant que j'aillisse la sève.
Épure encore! Ici, ce sein plus délicat,
Cette épaule plus ronde, et plus souple ce bras!
Là, ce beau front plus large, et là ces lèvres molles
Plus prêtes à lancer de légères paroles...
Décevante perfection!
La matière fuit ma pensée.
L'argile par ma main pressée
Trahit mes chères visions.
Ma tempe bat! Le sang m'aveugle! Tout m'opresse!
La fièvre fait trembler ma main gourde... Brisé!

Brisé, lui, mon Néos, le fils de ma tendresse!...

Maudit sois-tu, dieu cruel, dieu rusé,
Qui ris de mon angoisse et railles mon génie!
Je suis vaincu. Foudroie enfin mon agonie,
Fracasse sur le sol mon front désespéré!
Pour la première fois tu peux me voir pleurer.

(Minerve apparaît.)

MINERVE

Prométhée!

PROMÉTHÉE

Est-ce toi, ma déesse bénie?
Oses-tu visiter l'ennemi de ton père?

MINERVE

Mon père, je le vénère,
O Prométhée, et je t'aime.

PROMÉTHÉE

Mon cœur en t'écoutant croit s'écouter lui-même.

Dès le premier moment

Ta parole pour moi fut la céleste flamme
Dont la clarté sacrée illuminait mon âme,
Me révélant moi-même à mon entendement.

Par elle tout mon être

Apprit à se connaître

Et dans les profondeurs

Sereines de mon cœur

J'écoutais résonner les larges harmonies
Des forces de la vie.
Alors, quand je parlais
C'est toi que j'entendais
Et lorsque s'élevait ta voix
Je croyais n'entendre que moi.
Ainsi, ta flamme dans mon âme,
Ainsi, mon âme dans ta flamme,
Nous ne faisons plus qu'un, déesse, et nous aimant.

MINERVE

Je te suis présente éternellement.

PROMÉTHÉE

Ma consolatrice et ma conseillère,
Écoute donc ma peine et ma colère.
Tu vois ce peuple de statues :
Ce sont mes enfants bien-aimés.
Le foudroyeur des nues
M'empêche de les animer.
Jaloux de ma force et de ma science,
Il me redoute donc bien fort, tout dieu qu'il est !
Mais qu'il n'espère point dompter mon espérance :
Je saurai faire un jour ce que je n'ai pas fait.

MINERVE

Ainsi s'exprime la puissance.

PROMÉTHÉE

A-t-il donc oublié la mienne, et que les dieux
Sans moi par les Titans étaient chassés des cieux ?
Comme ils m'ont payé de mon zèle !
Violence, injustice et lâcheté cruelle,
Voilà les vils tyrans du ciel.

MINERVE

Est-ce là le respect qu'on doit aux immortels ?

PROMÉTHÉE

Moi ? Les respecter ? Et pourquoi !
Qu'ont-ils donc fait pour moi ?
Lorsque j'étais enfant, cœur naïf et crédule,
Je croyais à leur bienfaisance
Et les remerciais de leur munificence.
Puis, j'ai compris la vie. Et ma foi ridicule
Est tombée à mes pieds comme un vide linceul.
Ils ne m'ont envoyé que maux et que misères :
Tout ce que j'ai de bien ne vient que de moi seul.
Dans les desseins de Zeus à présent je vois clair ;
Comprimer tout noble effort,
Abattre tout grand essor,
Borner chaque être au cercle étroit de sa naissance,
Tel est le vil secret de sa toute-puissance.

MINERVE

Tu ne connais pas Jupiter.

PROMÉTHÉE

Pourquoi refuse-t-il la vie à mes enfants?
Ils en sont dignes. Vois ces fronts hardis et fiers,
Vois ces seins nobles et puissants
Et ces membres parfaits où vigueur et santé
S'épanouissent en beauté.

(Il va vers une statue.)

Et toi, toi, ma Pandore, ô vase éblouissant
De tous les dons qui nous enchantent
Sous les cieus infinis et sur la terre aimante,
Unique volupté de mes sens frémissants,
Toi, le parfum que m'ont versé les frais ombrages,
Le rayon du printemps qui baisa mon visage,
Le plus doux flot des mers qui baigna ma poitrine,
Toi qui répands en moi toute splendeur divine
Et toute pureté,
Toi, toute ma bonté, toi, toute ma beauté,
Oui, toi mon âme en fleur dans l'éternelle aurore,
Toi, ma Pandore!...

MINERVE

Tu l'as dit, Prométhée, ils méritent la vie.

PROMÉTHÉE

Toi qui sais tout, ô Sagesse infinie,
Aide-moi donc à la leur procurer.

MINERVE

C'est de toi seul que tu peux la tirer.

PROMÉTHÉE

Y parviendrai-je donc un jour ?

MINERVE

Toute la vie est dans l'amour.

(Elle disparaît.)

PROMÉTHÉE

Eh ! n'ai-je pas aimé jusqu'au fond des souffrances ?
Mon désir, je le vois, reste sans espérance.
Puisque c'est le destin, soit ! mon cœur s'y soumet,
Et Zeus ne me verra le supplier jamais.

O ma Pandore,

Telle que mes efforts t'ont faite, je t'adore.
Reste ce que tu es ; je t'aime pour toi-même,
Pour toute la douceur que j'ai mise en ton sein,
Pour toute la beauté qui te vient de mes mains,
Pour ce qui brille en toi de mon rêve suprême !
Ne me donne pas plus que tu ne peux donner ;

Moi, je t'offre en t'aimant ma douleur infinie,
Pauvre être à qui je n'ai pas su donner la vie
Et qui ne peux pas même hélas! me pardonner.
Sois vivante, du moins dans mon âme attendrie :

Inerte pour tout l'univers,
Pandore, tu vivras pour moi!
Mes bras pour ton amour ouverts,
Laisse-moi les fermer sur toi;

Mon sein brûlant et ta gorge froide se touchent;
Ma bouche doucement se penche sur ta bouche.....

Ciel! ce baiser, tu me l'as rendu!
Ta lèvre tiède a pressé ma lèvre!

Ton doux corps s'assouplit dans mes bras éperdus,
Ta tête se renverse et sourit à ma fièvre...

Pandore, Pandore, tu vis!

PANDORE

O lumière!... O jour béni!
Azur sacré, soleil divin qui me souris,
Salut! Mon âme aussi n'est qu'amour et lumière,
Et je vous l'offre tout entière.
Et toi qui me tiras de l'ombre du néant,
Père, reçois un doux baiser de ton enfant!

PROMÉTHÉE

Que la vie éternelle à ton baiser réponde!
Ta beauté, ma Pandore, illumine le monde.
La splendeur de la terre à mes yeux éblouis
Comme une fleur suprême en toi s'épanouit.

PANDORE

Qu'il est beau, le ciel bleu qui brille sur nos têtes,
Qu'il est pur et léger, l'air que nous respirons !
Tout sourit à ma joie et le soleil en fête
Fait luire mille fleurs qui vont parer mon front.
O père bien-aimé, que la vie est divine !
Un bonheur indicible habite ma poitrine
Et cependant je tremble et je sens que j'ai peur ;
Car ce monde éclatant, dont la splendeur me charme,
Est si vaste pour moi que sa beauté m'alarme.
Serre-moi dans tes bras ; garde-moi sur ton cœur !
C'est là que je veux vivre et blottir mon bonheur.

PROMÉTHÉE

Ce n'est pas pour moi seul, enfant, que tu es née ;
Je ne puis enfermer ta vie entre mes bras.
 Sache accomplir ta destinée,
 Ma Pandore, et ne tremble pas !
Avance hardiment ; le monde est ton royaume
Et tu le donneras à la race des hommes
 Qui de tes baisers doit surgir.
O ma fille, en tes flancs tu portes l'avenir !
Ceux qui naîtront de toi domineront la terre.
 Plus nobles que nous, les Titans,
 Plus doux, plus forts et plus intelligents,
Plus proches du foyer divin de la lumière,
 Par leur esprit subtil et clair
 Ils comprendront mieux l'univers

Et leur cœur, de jour en jour,
Battra d'un plus haut amour.
Ils sauront lutter contre les forces sauvages
De la nature entière et de leur propre cœur ;
Rien n'arrêtera leur courage.
Race de sublime splendeur
Née en la splendeur de mon rêve ;
Race par qui la vie en rayonnant s'élève
Et jusqu'au seuil des cieux
Va rejoindre les dieux ;
Race dont j'ébauchai
Dans la fièvre, penché
Sur ce peuple d'argile,
La forme harmonieuse et les membres agiles,
Je salue en tremblant
Ta chair éblouissante où j'enferme mon âme
Pour qu'elle anime de sa flamme
Ces superbes bras blancs
Et ces poitrines nacrées
Qui sont la lumière incarnée.
Fils de ma volonté, mon être se dissout
Et se disperse en vous !
Ah ! Je vous aime ! Je vous aime,
D'un amour dont la force extrême
Fait presque fléchir mes genoux !
Prenez ma vie, enfants ! A cette heure suprême
Joyeusement je la donne pour vous !

PANDORE

Père, père, vois ! Tous, ils prennent vie !

Ils s'éveillent, tout étonnés.

L'un caresse sa chair ravie ;

Un jeune homme, ivre d'être né,

Danse dans les herbes fleuries ;

Et l'une de mes sœurs, molle encor de sommeil,

Élève ses bras blancs vers le divin soleil.

Ils s'appellent l'un l'autre. Écoute leurs doux rires !

Comme ils s'embrassent ! Vois ! quelles fleurs que leurs

Et cependant quelques-uns plus farouches [bouches !

S'écartent lentement et songent et soupirent.

CHŒUR DES HUMAINS

Caresse-nous les yeux,

Magique lumière !

Parfume nos cheveux,

Brise printanière !

L'air divin nous enivre.

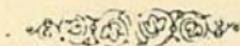
O rires ! ô chansons !

O doux charme de vivre !

Un dieu danse en nos cœurs, comme sur les gazons

Nous-mêmes nous dansons !

IVAN GILKIN.





Les Agonies Fécondes

Pour MAX ELSKAMP.

Toute la plaine en est fleurie, toute la plaine en est embaumée!

Ce sont de pauvres fleurs jaunes, aux senteurs langoureuses, et qu'on fait éclore pour qu'elles meurent, car elles doivent féconder la terre et préparer les mystérieuses moissons.

Des champs de fleurs, des champs de mort...

Elles sont si muettes qu'elles ont l'air résignées. Parfois seulement un souffle rôde, et la plaine entière alors frissonne, et le parfum est plus intense et plus amer. De rares enfants les cueillent sans comprendre ce qu'il y a en elles d'infinies énigmes.

Les femmes n'en saisissent que le parfum et ne vont pas jusqu'à sonder le rêve qu'elles recèlent.

La foule passe indifférente, mais le champ douloureux, hanté des seules divines abeilles, émeut les âmes subtiles, les emplit de gravité, de religion, d'amour.

Les douces fleurs semblent plus étrangement douces encore sous les étoiles...

Peut-être le ciel les regarde-t-il, par tous ses astres, avec plus de pitié pensive que la terre, et les comprend-t-il en leur songe, en leur mission, en les idéales analogies de leur destinée !

Elles sont si tranquilles et si bonnes qu'on les presserait sur ses lèvres, ingénument.

Mais quel silence et quel abandon !

Les oiseaux mêmes oublient cette plaine qui ne leur donne rien à picorer et portent leur vol vers le trésor des millets et des chenilles.

Et tandis que, plus loin, dans les sillons et les vergers, et les riches forêts prodigues, triomphe la fête éclatante des chansons, les fleurs sont seules, toutes seules entre elles, souverainement seules en l'isolement de leur détresse.

On rêve sur elles des vols mystiques de papillons noirs, la plainte d'un cygne blessé, la hantise crépusculaire des chauves-souris, un essaim nocturne d'anges qui pleurent...

Parfois encore des lucioles y apparaissent, comme si de miséricordieuses étoiles bénissaient d'une étincelle les frêles fleurs abandonnées...

Et c'est si triste à les voir en leur fonction de mourir !

Leur agonie est touchante, vraiment, comme une maladie d'oiseau...

Et toujours une petite âme de fleur s'exhale, une petite âme qui s'était grisée d'aurore, et d'azur, et de pourpre, et d'ombre constellée.

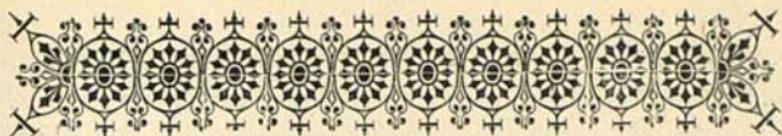
Enfin les champs meurent et meurent, dans un envol suprême de parfums.

Ainsi, depuis les antiques soleils, la cruelle moisson de mort se renouvelle...

Mais déjà, sous le pâles et fécondes mourantes, fermentent le blé inconscient des races !

VICTOR REMOUCHAMPS.





La Vierge de Nestor Plume

NESTOR PLUME ne manquait pas d'audace. Mais il était doté, en outre, d'une profonde naïveté.

Débarqué depuis trois mois dans la grande ville, lancé dans l'existence tumultueuse et folâtre des étudiants, il avait eu vite fait de dégourdir sa fruste gaucherie d'éphèbe novice. Les années longues et mornes passées jusque là lui laissaient le souvenir d'une discipline sévère de collègue, d'une surveillance facilement répressive d'un père attentif aux moindres écarts comme aux plus brèves nonchalances, d'une pénurie aussi d'amitiés et surtout d'un désir vague, mais lancinant, de certaines joies mystérieuses, ardentes, suprêmes...

NESTOR PLUME habitait une chambre modeste et triste mais suffisante dans son humilité pour l'unique destination d'abri nocturne que son occupant lui réservait trois ou quatre fois chaque semaine, — pas plus.

Les heures du jour, les autres nuits de désertion, NESTOR les passait dans les salles basses, enfumées, bruyantes de tavernes, ou sur les trottoirs des rues animées, dans la grande lumière des vitrines, en des flâneries propices aux rencontres galantes... Parfois, las de s'être harassé en ces beuveries ou ces sorties souvent tintamarresques, NESTOR venait s'asseoir sur les bancs d'un amphithéâtre de l'Université. Il passait là, dans une somnolence réparatrice, une matinée de réconfort.

M. PLUME, le père, recevait du reste, à jour fixe, d'édifiantes relations d'une vie aussi exemplaire que laborieuse menée par l'espoir de sa descendance. Déjà le jeune NESTOR y faisait cyniquement entrevoir la réussite triomphale des examens futurs.

Si NESTOR PLUME montra peu de curiosité à l'égard des textes qu'enseignaient ses professeurs, il témoigna, dès la première heure de sa liberté, d'un avide intérêt envers toutes les choses d'amour ou d'amourette. En fait de théories il ne discuta bientôt que celles dont le déduit folâtre était l'objet. En fait de travaux, il ne se livra bientôt plus qu'à ceux, dénommés d'approche, capables de lui valoir des faveurs aimables...

Loin d'être niais, NESTOR, à son arrivée à la ville, manquait cependant tout à fait d'expérience pratique.

Au bout de trois mois, le don Juan aguichait toutes les serveuses de *bars*, accostait les modistes qui, sautillantes et rieuses au sortir des ateliers, passaient dans les rues. Il suivait d'un œil d'envie, mais timide, les belles dames croisées au passage, entrevues nonchalantes, au fond de leurs voitures.

NESTOR aimait toutes les femmes et avait été aimé par une dizaine au moins déjà de complaisantes fillettes.

Mais le bonheur de NESTOR n'était pas complet. NESTOR devenait un raffiné, presque un blasé de ces voluptés éphémères. NESTOR PLUME rêvait d'un amour idyllique qui serait adorable et durerait des jours et des semaines, des années peut-être? Il rêvait d'une virgine enfant qui viendrait à lui avec toute la tendresse ingénue de son petit cœur confiant; qui lui donnerait les prémices savoureuses de ses jeunes caresses inexpertes.

Il rêvait d'être Daphnis; mais ne découvrait pas Chloé...

Si, pourtant : un soir qu'il passait seul, à l'heure mélancolique où la nuit hâtive de décembre enveloppe la ville dans une ombre grise, un soir qu'il passait dans une rue écartée devant une fenêtre basse éclairée, NESTOR fut frappé par un spectacle touchant et d'une poétique paix silencieuse.

Derrière le rideau de mousseline, une petite chambre. Sur une table, une lampe encapuchonnée de papier vert. Dans la lueur, assise, une fillette se penche sur son travail de couture. Au fond de la salle, le poêle à long tuyau plat gonfle son pot de fonte toute rouge. Pas un bruit. Un seul mouvement : le geste rythmique et gracieux de la jeune fille tirant l'aiguille.

NESTOR est arrêté devant la fenêtre. Indiscret mais charmé, il contemple ce tableau d'intime douceur heureuse.

Le cœur de NESTOR bat à grands coups.

La voilà, l'élue de son rêve!... Faust a rencontré Marguerite! Et la ronde des clichés traditionnels sarabande dans la tête du Céladon : coup de foudre, étincelle, âme-sœur, moitié du fruit dont je suis l'autre!...

NESTOR fit le guet durant trois jours. Il déserta les tavernes; n'eut pas une minute l'idée ou le besoin de dormir pendant une heure au cours; il négligea ses amis. Mais il épia la jouvencelle, la suivit, ne découvrit aucun but spécial à ses sorties, ne se connut surtout aucun rival... Il mit en œuvre ses ruses et ses sourires les plus adroits. On lui fit comprendre — oh! discrètement... — qu'il ne déplaisait pas.

Le jour enfin où il apprit, de la bouche même de l'ange, que celui-ci portait le nom très terrestre de Félicie, NESTOR ne se tint plus d'aise.

Nous ne pouvons juger de ce bonheur, nous autres qui n'avons jamais connu cette ivresse de voir notre rêve fait chair...

Ah! NESTOR PLUME fut un heureux gaillard!

Cela dura deux semaines.

Comme ce n'était pas la saison où fleurissaient ces composées radiées, NESTOR et Félicie n'eurent pas l'occasion d'effeuiller des marguerites. Mais ils ne manquèrent pas de se livrer à toutes les autres manifestations traditionnelles d'un immense amour très chaste.

Oui, oui, très chaste.

Très chaste pendant neuf jours.

Exactement.

Après, ... après, ils le consacrèrent par des effusions d'une suavité d'autant plus radieuse qu'elle était impatiente.

Et cela dura au moins neuf nouveaux jours !

Neuf jours de retraite et de silence. Jamais NESTOR n'avait habité avec pareille persévérance sa chambrette. Mais jamais non plus celle-ci n'avait abrité d'aussi ineffables ébats...

M. PLUME, le père, ne reçut qu'une lettre de tout ce temps-là, une lettre très brève : a-t-on le loisir d'écrire, s'excusait-elle, alors que le souci de nouveaux cours très arides, très importants, très longs, vous harcèle ?

— Allons, il a le goût du travail, nous en ferons quelque chose, conclut, satisfait, M. PLUME au dîner familial lorsqu'il communiqua à son épouse la courte missive.

M^{me} PLUME hasarda une larme d'attendrissement.

Entretemps Félicie manifestait le désir, très compréhensible, d'un chapeau neuf, et l'envie très légitime, par le gel et la bise récemment survenus, d'un tour de cou de fausse loutre. Les gants fourrés aussi préservent de l'onglée. Un manchon bien chaud complète l'indispensable précaution. Et puis, les voilettes s'usent vite quand on s'embrasse beaucoup au moment de l'arrivée et à l'instant de la séparation... Enfin, une goutte de parfum, une petite fleur au corsage, un sac de friandises, — quelles meilleures preuves d'amour offrir à une Félicie qu'adore sincèrement son NESTOR, son cher et mignon « Totor ? »

Tous ses frais payés, il restait au jeune Plume

trente francs d'argent de poche par mois. Un franc par jour...

En comptant bien, ce n'était pas un centime par chacun des baisers dont il couvrait sa « Cicie » !...

Mais Cicie est une fillette *honnête*.

Cicie a juré bien souvent à son bien-aimé qu'il a, seul jusqu'ici, connu la douceur de sa tendresse. Et tous deux se jurent que cela durera toute leur vie !...

Un soir donc, devant l'escarcelle commune vide, ils tinrent conseil. Félicie décida qu'elle travaillerait, qu'elle gagnerait de quoi faire face à ses propres dépenses. On élaborait un budget savant. On refit le programme de l'existence.

Il ne manquait plus que de choisir la besogne à laquelle allait se livrer Félicie.

Celle-ci n'était pas assez experte en couture, en broderie, en modes, en fleurs pour faire provisoirement autre chose qu'un métier non rémunéré d'apprentie. Tous le reste était ou trop absorbant, ou trop difficile, ou trop vulgaire...

Il fallut demeurer dans l'expectative.

Ce fut Félicie qui découvrit la planche de salut.

Paresseuse, dans le lit douillet, alors que la neige faisait rage au dehors, elle s'étirait. Dans la chambre, NESTOR allait, venait, tisonnait le poêle, sur lequel l'eau de la bouilloire refusait de chauffer.

— En attendant que le café soit prêt, veux-tu le journal, demanda Totor ?

Félicie feuilleta les grandes pages, s'intéressa un moment aux péripéties d'un crime passionnel, parcourut

une longue réclame d'un magasin de nouveautés, arrêta tout à coup son regard sur quatre petites lignes en caractères gras perdues parmi beaucoup d'autres. Elle lut, relut, réfléchit, hésita, relut encore, prit enfin un parti et s'exclama, triomphante :

— Ereuka ! fit-elle, en se dressant, impudique sans le vouloir, hors des draps et de la courte-pointe.

— Eureka ! crut devoir rectifier son ami.

— Peu importe ! Reuka ou Réka, j'ai trouvé : à nous la fortune !

— Hein ? Où ça ?

— Lis.

La physionomie de NESTOR PLUME emprunta successivement deux expressions qui caractérisèrent d'abord le doute dans quoi le plongeait son inaptitude à comprendre le sens de l'articulet désigné, l'ahurissement révolté aussitôt après dans quoi sombraient à la fois son amour et sa dignité.

— Comment ? Ça n'a pas l'air de t'aller ?

— Cicie, jamais tu ne feras cela ?

— Et pourquoi ?

— Pourquoi, malheureuse ? Je veux bien admettre, innocente et ignorante comme tu l'es, que tu ne saisis pas la portée exacte de cette annonce ni surtout quel métier elle propose.

— Choriste ? Figurante ? Mais quel mal...

— Quel mal ? Relis donc attentivement : « *On demande de jeunes et jolies filles pour figurer dans la revue nouvelle de l'ÉDEN...* » De jeunes et jolies filles ! Mais ce n'est que cela qu'on veut exploiter : leur jeunesse et leur beauté !

— Totor, tu n'as pas confiance en moi.

Crise de larmes. Désespoir. Implorations. Pardon.
Au diable le café! Au diable le feu qui récalcitre!

Totor rejoint Cicie...

Rideau.

Quinze jours plus tard.

A l'Eden.

Première sensationnelle. La revue, à grand tapage, doit étaler des merveilles. La salle est comble. NESTOR PLUME a convié ses amis. Félicie débute. Elle a répété son rôle plus de dix fois ces dernières après-midis. Elle a décrit par le menu son costume à son ami : un maillot rose, une barre de cuivre horizontale à hauteur de la poitrine, une semblable dans le dos, de chaque côté un petit rideau plissé de soie crème bordé d'une dentelle légère ne tombant pas plus bas que la ceinture...

— Et c'est tout? a demandé ahuri, navré, presque furieux, le jeune PLUME.

— Evidemment, c'est tout, a dit, naïve, sa brune amie.

Félicie fait le « septième brise-bise » dans le défilé du premier acte et la « neuvième carte-postale illustrée » dans la grande apothéose finale.

NESTOR, édifié par la description du costume du « septième brise-bise, » n'a pas désiré connaître celui de la « neuvième carte-postale. »

Mais peu à peu tous les angles s'émeussent. NESTOR a repris sa sérénité et sa confiance.

Ce soir de la première, il est tout à la fierté d'assister au triomphal début de Félicie.

Le voilà « l'amant d'une actrice. »

Et, qui plus est, d'une actrice qui fut sage avant de lui donner la primeur de ses ravissants trésors...

Dans son fauteuil, NESTOR PLUME attend l'apparition des « jeunes et jolies filles » qui ont accepté de figurer quasi-dévêtues en scène, et souriantes, et bichonnées, moyennant trois francs par soirée.

Entre toutes il a vite fait de reconnaître sa Cicie. Est-elle exquise et appétissante et gracieuse, derrière son petit rideau minuscule !...

NESTOR la dévore des yeux. Il ne voit qu'elle.

Et voilà que Félicie, de son côté, aperçoit Totor. Elle lui sourit des yeux, des lèvres, de tout son délicieux visage plus joli encore sous le fard et dans les lumières blanches.

NESTOR PLUME a pour voisin un gros monsieur rougeaud, exubérant, de qui la tête joviale l'avait incité à lier conversation dès le début de la représentation.

Les œillades, les regards obstinés, même les signes échangés entre Cicie et Totor, n'ont pu passer inaperçus.

— Hé! hé! Vous la connaissez, la petite brune, heureux gaillard?

Et NESTOR PLUME est tout fier, tout heureux. Il voudrait proclamer devant la salle entière qu'il est l'amant de la plus belle, de la plus jeune, de la plus gracieuse de toutes ces belles, jeunes et gracieuses fillettes.

— Oui, Monsieur, certainement. C'est ma maîtresse!

Le marquis de Carabas n'avait pas plus d'orgueil dans la voix lorsqu'il affirmait :

— Ce sont mes terres; ce sont mes châteaux; ce sont mes manants !...

Se tournant à demi vers le jeune homme, le Monsieur rougeaud et exubérant lui prit la main et la serra avec cordialité.

— Bravo, mon cher ami ! Vous ne devez pas vous embêter. J'ai été avec elle pendant six mois l'hiver dernier, et, tудieu...

PAUL ANDRÉ.





SONNETS

I

D'après VAN DIJCK.

Ce seigneur aux habits orange et violet
En qui la grâce fine à la force s'allie,
Van Dijck, à son retour des jardins d'Italie,
Le peignit, svelte et vif sous le court mantelet.

Il semble, cet enfant, paré pour un ballet
Où dans la nuit rira l'amoureuse folie,
Et pourtant, comme une ombre, une mélancolie
Sur son front féminin laisse errer son reflet.

Alangui, mais si beau dans sa fière indolence,
Il attend son Destin ; et sans doute il balance
Du laurier du soldat au myrte de l'amant.

Les yeux fixes, la main à l'épée, il regarde...
Et ses doigts effilés et blancs, négligemment,
Domptent le dragon d'or qui rampe sur la garde.

II

D'après PIETER DE HOOGH.

C'est une salle intime, assombrie et très vieille
Avec des meubles lourds d'ancienne façon ;
Une douce clarté l'emplit, sans un frisson :
Il semble que la paix des siècles y sommeille.

Sous la fenêtre, ourlée au dehors d'une treille,
Et dont les vitraux verts s'ornent d'un écusson,
Une femme est assise avec son enfant
En robe de brocart et de satin groseille.

Par la porte qui s'ouvre au-dessous d'un portrait,
Dans le fond de la chambre on découvre un retraits
Où la lumière fuse en poussière impalpable.

Mais voici que, glissant le long du corridor,
Un rayon entre et fait, escaladant la table,
D'un verre de Venise une tulipe d'or.

VALÈRE GILLE.





LA PSALTRIA

MŒURS DU PREMIER SIÈCLE

FRAGMENT

(La Campagne Italienne)

Les chevaliers Avidius et Arretius, amis d'enfance, et passant oisivement l'été dans la villa somptueuse que possèdent les Avidius sur le flanc du Vésuve, vis-à-vis du sinus Puteolanus, ont accueilli une courtisane. Danaé, qu'ils ont sauvée des mains d'une troupe de voleurs de grands chemins au moment où elle fuyait les amours séniles du patricien Altilius.

La beauté de Danaé, le charme de son art, la grâce de sa danse ont séduit les deux Romains.

Pour fuir l'obsession de la vue de la courtisane qui menace de changer en haine, par rivalité amoureuse, la vieille amitié qui les unit, ils proposent et décident, sans s'avouer réciproquement pourquoi, une partie de chasse sur les flancs de l'Apennin.

Ils partent, accompagnés d'un esclave familial d'Avidius et d'un vétéran qui suit partout Arretius, laissant Danaé seule au logis.

Les chevaliers silencieux suivaient la route légèrement montante et poudreuse du trot régulier de leurs petits chevaux vigoureux. Derrière eux dans le même silence, venaient côte à côte Draco et Stilo. Les deux chiens, la langue pendante, couraient devant. Le soleil s'était couché derrière la Somma. La petite troupe était déjà dans l'ombre de la plaine où la fraîcheur agréable du soir commençait à se répandre.

Les chevaux maintenant, gravissant la montée plus raide d'un contrefort de l'Apennin, se mirent d'eux-mêmes au pas, et les jeunes gens laissèrent tomber la bride sur le cou de leurs montures pour s'enfoncer dans leurs rêveries.

Derrière eux, les deux amis, l'esclave et le vétéran, somnolaient sur leurs bêtes. Draco surtout, fatigué des préparatifs de la nuit, semblait dormir comme sur un lit moëlleux.

Différents sentiers rocailleux se séparaient de la route, à droite et à gauche. Mais les chevaux lassés suivaient docilement les chiens furetant en avant. Le ciel prenait une teinte sombre à reflets violâtres, annonçant la venue du crépuscule et de la nuit. Des feux brillèrent dans le lointain çà et là.

A ce moment Avidius retint net son cheval et regarda vivement autour de lui. Les montures de l'esclave et du soldat s'arrêtèrent sur le champ, et Draco, subite-

ment réveillé, dût s'agripper à la crinière de sa bête pour ne point rouler sur le sol.

— Par Pollux, où sommes-nous ici ? s'écria-t-il en se frottant les yeux.

— Les parques me prennent en haine si j'en sais quelque chose, répondit Avidius.

Draco inspecta les étoiles et chercha à percer l'ombre qui devenait plus épaisse. Devant eux la montagne élevait dans la nuit sa silhouette noire et dentelée.

— Je crois dit Draco, que nous sommes montés trop haut, il faudrait nous renseigner, mais les passants sont rares à cette heure en ces coupe-gorge.

— Il faut trouver quelqu'un, cependant, reprit Avidius avec impatience.

A ce moment, un grincement aigu et répété arriva jusqu'à eux. C'était comme un soupir long et déchirant qui sortait des flancs du mont.

— Une roue à eau, dit Draco, je reconnais ce son-là. C'est quelqu'esclave qui profite de la fraîcheur du soir pour se livrer à son labeur pénible. Il pourra nous tirer de peine.

Ils pressèrent le pas de leurs montures et bientôt arrivèrent à un ruisseau qui bondissait écumeux de rocher en rocher, traçant dans la nuit déjà sombre une ligne blanchâtre comme un rayon de lune.

Les chevaux le passèrent à gué aisément et la petite troupe remonta de l'autre côté. Elle arriva bientôt sur un plateau où le ruisseau plus paisible formait un petit étang peu profond et clair. C'était de là que partaient les grincements de la machine hydraulique.

Sur deux pieds triangulaires plantés dans l'eau, reposait une roue deux fois haute comme la taille d'un homme et large d'une coudée. Les rayons placés des deux côtés laissaient l'intérieur vide. Les jantes étaient faites d'échelons de bois dur auxquels étaient accrochés des pots de terre dans une position oblique.

Dans la roue, un homme travaillait. D'un pas lent et rythmé il marchait d'un échelon sur l'autre et la roue tournait lentement, plongeant un à un dans l'eau glacée ses pots de terre brune qui remontaient remplis et alourdis et se déversaient en haut dans un canal de bois qui s'éloignait dans les prairies, portant la fertilité, aux champs et la boisson fraîche au bétail altéré.

Mais la machine était vieille et primitive, les pots mal affermis. Une partie de l'eau seulement coulait dans le canal de bois, et le reste, en pluie glacée, retombait sur les épaules de l'esclave et venait sur son front laver la sueur qu'y faisait perler encore un si rude labeur.

Draco s'était approché de l'onde et parlait à l'esclave. Avidius poussa vers la roue son cheval qui s'effrayait au bruit. L'esclave interpellé arrêta sa machine bruyante et passa sur son front son bras ruisselant.

Les bêtes assoiffées entrèrent dans l'eau, buvant à longs traits. Les chiens barbotaient au milieu du ruisseau.

— A qui es-tu ? esclave ! demandait Draco d'un ton de maître.

— A Cæcina le boiteux, fermier serf d'Avidius le chevalier, répondit le travailleur d'une voix rauque et gutturale.

— Vraiment reprit Draco étonné, et ces prairies et cette roue à qui sont-elles ?

— Aux champs que surveille Cæcina.

— Par Hercule, Avidius, s'écria Draco, tu es ici chez toi.

— Je ne m'en doutais guère, opina le chevalier, mais puisqu'il en est ainsi, que cet homme soit notre guide.

— Esclave, ordonna Draco, conduis nous donc à la casa de Cæcina.

L'esclave hésita, puis remit les mains sur les échelons de sa roue, et répondit laconiquement :

— Je dois travailler.

— Mais si je te demande de nous conduire, reprit Draco.

— Je dois arroser les prés et abreuver le bétail, dit l'esclave. Le maître me battrait.

— Et si je te l'ordonne ? cria Draco impatient.

L'esclave le regarda stupéfait ; lentement il se mit à tourner, et sa machine lançait dans les airs ses cris plus lents et plus prolongés. Les chevaux effrayés dressèrent la tête.

Avidius observait le travailleur depuis quelque temps : c'était un esclave qui avait été jadis plein de vigueur : il commençait à vieillir ; sa tête était grise, ses yeux enfoncés et noirs ; son front bas fuyait horizontalement, sa taille était voûtée. Il travaillait, paraissant avoir oublié la présence de la petite troupe.

— Arrête ta roue, cria Draco furieux.

L'esclave craintif obéit.

— Connais-tu ce noble chevalier, demanda Draco en lui montrant Avidius.

L'esclave campagnard jeta sur le chevalier un regard stupide et leva plusieurs fois la tête en signe de négation.

— C'est le maître de ton maître, celui à qui Caecina même doit obéir, c'est le chevalier Avidius. Ne l'as-tu jamais vu ?

L'esclave ne répondit pas et considéra les chevaliers d'un œil épouvanté : puis comme poussé par la crainte soudaine d'un châtiment plus terrible et menaçant de la part d'un maître plus puissant, il se mit à tourner, accélérant à vigoureux coups de pied la marche de sa machine d'où s'échappaient rapides des sons aigus et perçants comme des cris d'épouvante.

Avidius à son tour interpela le travailleur.

— Mène-nous à Caecina, esclave, et laisse là ta besogne. C'est moi qui te l'ordonne.

Et d'un ton emphatique et railleur, il continua en déclamant :

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt !

L'esclave cette fois obéit sans un murmure, et sorti de sa roue, il s'avança dans l'eau froide vers la berge où il se vêtit d'un épais et rude manteau de poil de chèvre.

— Je ne pense pas, dit Arretius en riant, que Virgile l'impressionne fortement !

Je doute même fort qu'il en connaisse le nom, reprit Draco fier de son savoir.

L'esclave s'était mis en route marchant d'un pas rapide et sautillant par un sentier rocailleux. Les che-

valiers suivaient. Les chiens d'abord avaient rôdé hargneux autour des jambes du pauvre hère; mais maintenant désaltérés, ils couraient par devant.

Dans le calme de la nuit arrivaient de plus haut et de plus bas, du nord et du midi, des cris aigus d'autres roues que de nombreux esclaves tournaient lentement comme des bêtes de somme.

— Les prés ont soif, dit Avidius, il faut bien les désaltérer, je plains pourtant les pauvres brutes que leur destin a enfermés en ces horribles roues, alors que d'autres esclaves comme eux, jouissent de la vie plus aisément que bien des hommes libres,

— Bah! dit Arretius, que pourraient-ils faire d'autre, ces esclaves, fils d'esclaves depuis des générations. Leur intelligence s'est atrophiée. Leurs membres seuls sont forts : ils ne peuvent être utiles que par leurs muscles. — Qu'ils travaillent!

— Il est vrai, répondit Avidius, et Aristote dans sa Politique prouve que le travail manuel est pour l'homme une dégradation. Et par les dieux, je suis assez de son avis. Les muscles en se développant étouffent à la longue l'intelligence. Et la fatigue du labeur empêche l'artisan de penser. Son cœur devient vide et ses idées étroites. Son horizon se restreint à sa boutique, à son atelier. Il craint les grandes conceptions qu'il est incapable d'embrasser et où pourraient croûler les petits profits de son infecte échoppe.

« L'homme libre devrait ne se consacrer qu'aux œuvres magistrales et laisser le soin de creuser la terre, de fendre la pierre à l'esclave. Et pourtant quand je

vois celui-ci, ses membres durcis et son corps courbé par la peine, je ne puis m'empêcher d'éprouver une profonde pitié.

« Ils sont hommes comme nous cependant, à ce que disent les philosophes, et certains sont vifs d'intelligence et grands par la vertu comme par le vice. N'en est-il pas qui ont fait trembler des favorites et ont été salués des sénateurs? Et si, vieux et sales, nous fuyons leur approche, nous aimons leurs filles pourtant, quand elles sont jeunes et belles... »

Ainsi Avidius philosophait dans la nuit, plutôt pour lui-même que pour son ami qui l'écoutait d'une oreille distraite. Ainsi le chevalier oisif et opulent pensait résoudre les questions économiques nouvelles qui agitaient en ce moment les politiciens et les philosophes.

Il regardait, fuyante en l'ombre, la silhouette vague de l'esclave, qu'entourait une buée blanche, vapeurs mêlées d'eau et de sueur.

La route se prolongeait. La troupe était redevenue silencieuse et endormie. L'air pur et sonore apportait jusqu'à eux plus nets et plus nombreux les grincements des multiples roues qui tournaient partout sur la montagne pour abreuver les prés et le bétail des riches sénateurs et chevaliers; et ces bruits prolongés passant dans la nuit semblaient les cris de peine et de douleur de toute la masse obscure des esclaves qui venait pendant le sommeil des maîtres, exhaler enfin en sanglots déchirants sa misère affreuse aux étoiles d'or.

— Esclave, cria Avidius, sommes-nous loin encore de la villa de Cæcina?

— A cinquante toises de ce Priape, répondit la voix gutturale de l'esclave. Et il montrait à un trivium étroit un vieux tronc de figuier taillé grossièrement en un priape ithyphalle, indiquant la route aux voyageurs d'un phallus énorme dressé.

L'esclave s'arrêta devant une habitation grande et sombre,

— La casa de Cæcina, dit-il.

Avidius descendit prestement de cheval et Arretius de son œil perçant de soldat détaillait l'habitation. Elle était composée d'une partie principale carrée ayant une espèce d'étage bas et prolongée sur les côtés par des annexes qui formaient une cour intérieure. Le tout était bâti en atticurge et avait un aspect plus coquet et plus soigné que les ordinaires casas des montagnes. On sentait immédiatement que cette villa champêtre avait parfois l'honneur de recevoir un maître.

Avidius frappait vigoureusement à l'huis de chêne épais. Dans l'étable un chien aboyait. Des grognements de porcs et des pépiements de poules lui répondirent.

Du bruit se fit dans la maison et à une lucarne apparut une tête mal éveillée.

— Gallus, gronda le paysan, que viens-tu m'éveiller. As-tu déjà élevé l'eau plein les cuviers et les ruisseaux? Tu commences à peine ton labeur. Si tu deviens paresseux, tu connaîtras vite la caresse des étrivières. Prends garde à toi, faineant!

— Rien n'est plus dur à l'esclave que l'esclave, murmura Avidius en voyant la mine effrayée et consternée de son guide.

Et s'avançant vers la fenêtre il répondit pour lui.

— Cet homme m'a guidé vers toi par mon ordre exprès, moi, Avidius, ton maître, fermier Caecina. Reçois-nous, moi et mes amis cette nuit.

A ce nom, un grand bouleversement agita la maison; on entendit courir, heurter des coffres, des escabeaux tombèrent bruyamment et la porte s'ouvrit enfin en gémissant pour laisser passer un petit vieux courbé qui boitait fortement de la jambe gauche.

— Salut maître et porte-toi bien, dit-il.

Le malheureux Gallus, voyant qu'on n'avait plus besoin de lui, se glissa dans l'ombre vers un rang de huttes grossières, faites de branches et de chaume. Et s'étendant sous un de ces tuguriums, demeure du pauvre hère, gaie à l'été, triste à l'hiver, il s'endormit aussitôt.

Caecina s'était retiré respectueusement à la gauche de l'entrée et au moyen d'une lanterne sourde faite d'une vessie de porc gonflée et huilée, dans laquelle fumait une vieille lampe de terre, il éclairait vaguement la route.

— Caecina, dit Avidius en cherchant à tâtons un escabeau, j'ai faim. Peux-tu nous servir quelque chose de passable?

— Heu, maître! dit le fermier, que n'envoyais-tu un courrier m'annoncer ta visite. J'aurais préparé des fruits, du fromage, du vin frais. Mais, hélas, je n'ai à t'offrir qu'un peu de vin aigre et quelques quartiers de pain dur et noir.

— Va, fermier, cherche bien, et je suis sûr que tu trouveras, dit Avidius en riant, je sais qu'en ta maison-

nette se cachent six cents bonnes choses : n'as-tu pas dans tes terrines quelque tétine de truie, quelque matrice bien grasse provenant de la même mère féconde? Ou bien quelque jambon recouvert d'une épaisse couche de lard?

— J'ai maître, dit l'esclave, quelques saucissons fumés.

— Et voilà ce qu'il faut! s'écria Arretius. sers nous vite, fermier, j'ai grand faim.

La femme du fermier qui était accourue à son tour et qui trottait par la maison, mettait tout en ordre, soufflait sur un vieux brasier de cuivre noirci pour y ranimer une flamme endormie, apporta sur une épaisse table un long saucisson sentant le sel et la fumée.

— Et voici de mon pain, dit le campagnard, il est grossier et le son y est dur : si tu m'avais averti, maître, j'aurais fait cribler ma farine pour te donner un aliment plus appétissant : mais tel qu'il est, accepte-le.

Et de ses mains rudes, il brisa en quatre morceaux un pain lourd et noir et donna à chaque voyageur une quadra.

— C'est le produit de cette terre, dit-il, il est pur de mélange. Je n'ai point comme les pâtissiers des villes l'art de faire de fins gâteaux; mais sa croûte est parsemée de graines de pavots qui en relèvent le goût.

— Et sers nous à boire, dit Arretius. Par les Dieux, ce pain lourd m'étouffe bien qu'il me rappelle la vie des camps.

— Il est dût, murmura Avidius en grignotant du bout des dents.

— Voici, maître, reprit le fermier du vin de mûres, il est doux et caressant et s'il n'a point le fumet des vins vieux, il est aussi capiteux.

— Mettez ce miel sur votre pain, dit la femme à son tour et goûtez ce fromage.

— Que me disais-tu, fermier, que tu n'avais rien ? s'écria Avidius. Mais ton repas est un festin...

— Goûte de ce fromage, maître, dit le fermier flatté. Ce n'est point de la crème amenée des Alpes à grands frais, mais il est bon toutefois.

Les chevaliers et les esclaves achevèrent leur repas en silence.

Avidius les premier rejeta le couteau de chasse qui lui avait servi à couper son pain et buvant un grand coup de vin parfumé, il s'adossa à la muraille, le coude sur la table ; et la tête appuyée sur la main il se prit à rêver. Toute cette journée passée à courir à travers les monts et la plaine, la fatigue, l'air vif, la chaleur enfin avaient détourné de sa pensée l'image obsédante qui emplissait sa vie.

Le sommeil le gagnait lentement.

Ses yeux s'étaient rivés sur la lanterne sourde appendue au plafond. La salle était dans l'ombre et cette ombre pour lui semblait s'agiter. Une lumière vague passait devant ses yeux et cette lumière se dessinait, prenait une forme : c'était un long manteau blanc qui flottait et ce manteau entourait un corps fin et gracieux. Dans la nuit brillaient deux yeux doux qui le fixaient.

Soudain, comme une rafale entra dans la chambre et

la forme blanche s'agita, se mit à danser, à tourner, à battre l'air de ses bras pâles. Les yeux bleus fixaient toujours les yeux d'Avidius. Mais cette fois leur regard semblait étrange, et sur la figure blafarde du fantôme, le chevalier vit errer un sourire, un sourire vague et ironique qui relevait le coin des lèvres et montrait des dents fines et aiguës comme des dents de fauve.

Avidius sentit comme une flamme le ardre. Il voulut baiser ces lèvres rouges; il tendit violemment les bras pour saisir la forme blanche, et son escabeau tournoyant sur un pied, il faillit choir sur le sol et se saisit à la table.

— Qu'as-tu donc? s'écria Arretius en recevant son verre de vin sur son pain.

Avidius se frotta les yeux: — Je rêvais, dit-il, la voix sourde.

Arretius eut une flamme sombre dans les yeux. Il devinait les rêves de son ami: C'étaient aussi les siens.

Draco et le vétérân souhaitant une nuit paisible aux chevaliers s'étaient déjà retirés vers les granges où ils allaient s'étendre sur un épais tas de paille. Et bientôt leur ronflement témoigna de leur profonde fatigue. Avidius et Arretius dirigés par le fermier passèrent par un étroit escalier dans une vaste salle située dans une des ailes de la ferme.

— Quel est donc ce palais perdu au milieu des montagnes, s'écria Arretius étonné.

— Cet asile fut arrangé par mon grand père, dit Avidius, quand plus jeune il venait souvent en ces parages. — Le chevalier élevait la lanterne pour éclairer

tout autour, d'une lueur vague, leur chambre à coucher. Tout le confort désirable y était rassemblé, mais sur tout pesait une désagréable odeur de renfermé. Chaque objet avait pris une teinte grisâtre sous l'épaisse couche de poussière qui s'était infiltrée dans la place par les joints des lucarnes fermées de peaux huilées.

— La volupté ne perd jamais ses droits, reprit Arretius. Je m'attendais plutôt à dormir sur un lit de bois dur.

— Contente-toi de cette plume, répondit Avidius. — Et il désignait dans un coin un lit bas dont les dorures luisaient, pendant que lui même dans l'autre coin, s'étendait sur un second lit semblable, après avoir simplement défait son ceinturon et ses souliers.

* * *

Une lumière étrange, comme un brouillard léger aux reflets violâtres, baignait la villa. Les murs, le marbre, tout paraissait phosphorescent. Par la baie de l'atrium plongaient les rayons de la lune formant un large trou blanc qui venait illuminer l'impluvium.

Avidius se glissant par les fauces, écarta légèrement le voile épais et regarda. Dans la demi obscurité une forme se dessina : une femme s'avança légère, vêtue d'une longue robe d'azur transparent. Elle en relevait gracieusement les plis de chaque côté. Le vent léger qui entrainait par l'impluvium faisait frissonner la soie.

L'apparition s'approcha de la vasque brillante, montrant sous l'éclat de l'astre d'Artémis la gorge nue, le front blanc, les yeux profonds, le sourire affolant de

Danaé. Et la jeune courtisane lentement, glissant sans bruit comme dans un monde de rêve, se mit à danser autour du compluvium, apparaissant tour à tour dans la lumière claire, où se cachant à demi dans le pénombre violacé.

Puis sa danse se précipita ; sa poitrine haletait... Elle parut s'enlever de terre et tourner éperdûment dans les airs.... Comme un génie des eaux, elle dansait dans les rayons de la lune au-dessus de l'onde claire, courant, bondissant, virevoltant en une folie bachique.

Et sa robe glissait, découvrant ses seins fermes et nus, ses bras gracieux et pleins de force, sa hanche fine et sa taille souple et ronde.

Avidius, penché en avant, se pendait des deux mains au velum. Mais soudain il crut voir des ombres rapides et furtives sortir des coins plus sombres de l'atrium. Il en venait de tous côtés. Elles approchaient du compluvium. La lueur blafarde les frappait. Le chevalier à leur tunique courte, à leurs cheveux ras, reconnut des esclaves. Mais ces esclaves n'étaient point des siens. Que faisaient ces étrangers à cette heure dans sa villa ? D'où sortaient ces intrus qui venaient troubler sa contemplation, partager le spectacle olympien qu'il se croyait réservé ?

Les esclaves se sont arrêtés comme attendant un ordre... et brusquement apparait au milieu d'eux un vieillard à la barbe blanche...

Avidius retient un cri de stupeur ; il a reconnu Altilius, le sénateur, le vieil amant de Danaé. Mais ce n'est plus le patricien caduc et pitoyable, venu vers

lui, suppliant, c'est un vieillard vigoureux, à l'œil vif. au geste impérieux.

Son doigt montre la courtisane qui tourne et danse toujours dans les rayons de lune. Les esclaves s'avancent de plus en plus ; leurs bras noueux se tendent vers la jeune femme. Ils saisissent sa robe et veulent l'attirer. Alors elle bondit par dessus leur tête ; mais le vieux sénateur lève la main et l'arrête au vol. Elle tombe, les esclaves se précipitent et la lient de fortes couvertures. Elle résiste... vingt bras l'étreignent, l'enlèvent, l'emportent....

Mais chose étrange, pas un cri n'est sorti de sa bouche.

Avidius éperdu assiste à cette scène. Il veut s'élancer au secours de cette femme qu'il aime, mais par une étrange fatalité, ses jambes se sont embarrassées dans le velum, il ne sait plus se dégager ; de ses mains vigoureuses, il essaie d'arracher cette robe de Nessus, mais, moins heureux qu'Hercule, il ne peut même enlever avec elle sa peau par lambeaux.

Et les esclaves d'Altilius ont saisi Danaé. La courtisane se débat dans leurs mains ; Avidius voit cela et ne peut lui porter secours. Alors il veut appeler, crier, demander assistance. Mais sa voix s'étrangle en sa gorge, aucun son ne sort. Une sueur froide coule sur son front et ses joues... Dans cette villa où dorment tant d'esclaves, aucun n'entendra donc les bruits de la lutte ? Mais non ; un silence effrayant glace toute chose. Altilius et ses esclaves ont vaincu Danaé. Ils l'étreignent, ils l'enlèvent, ils l'emportent... ils sont disparus...

Et seulement alors, un hurlement rauque d'angoisse, de colère et de désespoir sort de la gorge du chevalier; le velum arraché tombe à ses pieds; il bondit dans l'atrium....

Avidius retomba lourdement sur son lit qui craqua. A son oreille, résonnait encore le cri qu'il avait poussé dans la nuit. Dans son poing, il serrait une légère couverture de lin qu'il avait machinalement ramenée sur lui en dormant. Il passa le dos de la main sur son front ruisselant et écouta. La respiration calme d'Arretius venait jusqu'à son oreille. Son cri n'avait éveillé que lui seul.

Il essaya de se recoucher. Mais la vision obsédante de la courtisane aux mains d'Altilius lui causait un tremblement nerveux. Il était oppressé, ses dents claquaient.

Il se leva endolori. Une vague lueur semblait percer un des murs de la chambre. Il se dirigea vers elle, la main étendue. Il sentit un léger souffle frais; et ses doigts palpèrent une peau huilée qui fermait une petite fenêtre. Une broche fichée dans un trou de la muraille suffisait à la maintenir. Il l'enleva et ouvrit sans bruit. Une bouffée d'air matinal le frappa au visage et caressa son front brûlant.

Alors passant la tête par l'ouverture, il inspecta les alentours. Avidius avait dormi plus qu'il ne croyait. Le soleil était levé, ses rayons éclairaient le ciel qui renvoyait une lumière grisâtre sur les flancs de l'Apennin. Toute la casa était éveillée.

Devant lui Avidius voyait un petit hangar couvert

reposant sur quatre piliers. Le fermier Caecina s'y trouvait avec sa femme, un enfant et un esclave, en train de moudre du blé.

— Nous aurons du pain blanc ce soir, murmura le chevalier en souriant. Et il prit plaisir à suivre les phases de ce tableau rustique.

Au milieu du hangar se trouvait le moulin, une grosse pierre ronde et plate sur laquelle reposait une meule en forme de sablier tournant sur un pivot et sur une autre meule conique intérieure, que l'on ne voyait point. Le moulin était fait pour être mu à volonté par un animal ou par des hommes. Une vieille mule aveuglée par des plaques de cuir y était attachée et tournait lentement. Caecina la conduisait l'excitant de la voix. Et lorsque parfois la meule s'encrassant refusait de moudre le blé gras, lui-même s'arcboutait contre le manche et poussait en boitant.

Sa femme, suivant la mule, enlevait prestement, au moyen d'une truelle de bois, le blé écrasé, tombé dans la rigole creusée dans la pierre qui servait de base et le jetait sur un van qu'elle tenait à la hanche. De temps en temps, la mule s'arrêtait et l'esclave apportant sur son épaule une manne d'osier très serrée, remplie de blé roux, appliquait une courte échelle sur la meule et s'y élevant de quelques échelons faisait couler la graine dans l'entonnoir supérieur.

Puis pendant que la mule tendait les harnais et se remettait en marche, il aidait la femme à agiter le van, et la fine fleur du blé tombait en poussière sur une toile de lin étendue ; le souffle du matin parfois faisait tour-

noyer la farine, emplissant le hangar d'une vapeur blanche. Alors l'enfant assis le derrière en terre près de la toile de lin, riait aux éclats, s'arrêtant de retirer de la fleur, avec une palette de bois, la balle qui y tombait encore. Au loin à travers les pillers du hangar, le chevalier voyait deux autres enfants, un petit garçon et une petite fille aux cheveux ébouriffés, presque nus dans leurs tuniques déchirées et trop courtes, qui chassaient, armés de longues gaules, les coqs tapageurs, les poules caquetteuses et les oies criardes, vers une prairie lointaine. Et Avidius se sentit ému en remarquant quel soin prenait son esclave pour que son sommeil ne fut point troublé.

Un violent concert de grognements éclata brusquement à l'autre extrémité de la casa. Le chevalier vit Caecina abandonner sa mule pour courir de toute la vitesse de ses jambes inégales vers l'endroit d'où partait ce bruit insolite. Et tout à coup dévala par le chemin une longue troupe de porcs, haut montés sur pattes, chassés par quelques chiens hargneux et deux esclaves à figures patibulaires que Caecina suivait en les gourmandant. Le troupeau grognant passa en trombe sous les fenêtres d'Avidius qui s'était retiré pour éviter la poussière, et disparut aussitôt. Le silence renaquit et le chevalier reprit le cours de sa rêverie.

Le ciel était plus lumineux, toute la montagne était éclairée. La plaine se perdait encore dans un brouillard blanc. Avidius regardant vers la droite reconnut le contrefort qu'il avait escaladé la veille avec ses compagnons et le ruban d'argent que traçait le ruisseau vagabond dans les flancs de l'Apennin.

Partout aussi loin que pouvaient porter ses regards, il ne voyait qu'une montagne verte, coupée ça et là de bois touffus et que quelques champs de blé ou de seigle récemment récoltés tachaient de taches blondes et grises. Vers l'occident comme vers le midi et le nord, ce n'étaient que des prairies et encore des prairies où paisait lentement le bétail lourd et gras. Des haies d'épines, de ronces ou de houx couraient en tous sens. De place en place une bande d'un vert plus sombre indiquait une prairie nouvelle, attestant qu'un champ récemment cultivé venait encore d'être livré au bétail. Des barrières faites de piquets de chêne enfoncés en terre et reliés par de longues gaules de sapin attachées de liens d'osier servaient à le fermer en attendant que les haies plantées à leurs pieds fussent devenues assez touffues.

Ainsi par toute l'Italie jadis dorée par les moissons, égayée par les cris et les appels des travailleurs de la terre, le silence s'étendait, s'appesantissait, comme sur un désert; le blé ne se cultivait plus que pour les besoins de la ferme, pour la nourriture des gens, pour la paille nécessaire aux ruminants, aux tristes mois d'hiver. Les prairies vertes s'allongeaient, s'étendaient partout; partout vaguaient silencieux les troupeaux de bœufs gras, prêts à partir lentement en longues caravanes vers les grandes villes et surtout vers Rome la Grande, qui, comme un cancer, rongait et suçait toute la bonne moëlle de l'Italie.

C'est que dans tous les ports se construisaient maintenant de vastes et larges vaisseaux qui allaient par les

temps les plus durs chercher à des prix minimes le blé d'Egypte, de l'Egypte féconde, grenier de Rome. Et le paysan de la péninsule ni le riche propriétaire foncier n'avaient plus trouvé sur leurs terres un profit suffisant.

Le lin un temps avait remplacé le froment. Mais la glèbe s'épuisa vite et la plante délicate refusa de pousser; elle fut abandonnée à son tour et la main qui jadis jetait à la volée le bon blé roux au sillon humide où picoraient les oiseaux, y faisait voler au vent aujourd'hui la paille légère mêlée des fines graines des herbes folles des champs. — Ne fallait-il pas que les sénateurs puissent briller au premier rang à Rome? Pour cela la bonne terre d'Italie devait donner tout ce qu'elle pouvait donner. Et l'élevage seul produisant encore des revenus, toute l'Italie se couvrait d'herbes vertes, de foin embaumé.

Car le sénateur attaché à son rang ne pouvait se livrer au trafic ni à l'industrie, et s'enrichir rapidement comme le chevalier. Propriétaire foncier, il vivait de son fonds. Aussi quelles angoisses jadis quand le lin manquait! Quelle envie souvent au théâtre naissait sous ces laticlaves orgueilleux, assis au premier rang pour ces angusticlaves aux ancêtres moins glorieux, mais à qui moins de noblesse donnait plus de liberté!

Et Avidius se souvenait de ces années terribles où le bétail lui-même tomba, tant il était abondant. Les troupeaux pesants affluaient aux portes de Rome comme l'ennemi aux portes d'une ville conquise. Alors on voyait des sénateurs pâles et amaigris courir la nuit emprunter à gros intérêts chez l'affranchi usurier. Les

corroyeurs se frottaient les mains dans leurs puantes échoppes et les esclaves par les rues festoyaient en buvant du vin aigre, dévorant ce bétail à vil prix qu'on leur jetait pour ne pas le jeter au Tibre ou le laisser mourir de faim, faute de fenaïson!

Les Avidius, malgré leurs usines et leurs vaisseaux sentirent parfois le contrecoup de telles crises : qu'elles n'étaient donc pas les angoisses des sénateurs, vivant après une année de bonheur dans la crainte d'une années fatale?... Ainsi rêvait Avidius en laissant errer ses regards au loin par la vaste plaine aux reflets verdâtres comme ceux d'une mer qu'un Dieu aurait figée en une immobilité de pierre.

— Déjà debout, toi, le sybatire ! dit Arretius en le frappant sur l'épaule.

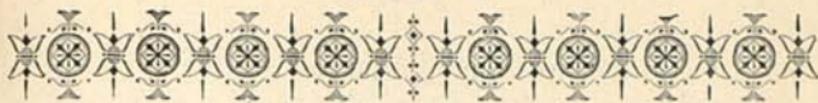
— Le soleil est levé, répondit Avidius, et le matin est le meilleur moment pour le chasseur.

— Aussi ne tardons pas, dit Arretius.

Ils rentrèrent dans la première place où le vétérân et Draco les attendaient en prenant un frugal repas fait de pain, d'herbes fortes, et de lait caillé. Pour les maîtres quelques tranches de porc fumé attendaient sur un plat de terre cuite. Le déjeuner fut rapide. Déjà les chevaux piaffaient au dehors et des chiens hurlaient. Le fermier aux deux bêtes de fine race qui avaient accompagné Avidius, avait joint quelques chiens des montagnes au poil long, à demi sauvages, croisés des loups qu'ils chassaient aujourd'hui.

L'instant d'après toute la troupe partait au galop, suivie des vœux du fermier et de sa femme.

CHARLES HERVÉ.



LE PRINCE LOINTAIN

« Holà ! me voici ! Mon voyage
A duré plus de quarante ans.
Pour la princesse qui m'attend,
J'ai mis l'Orient au pillage.

« Mon navire enfonce, chargé
Depuis le pont jusqu'à la cale,
Dans cent pays j'ai fait escale
Et je n'ai jamais naufragé.

« Là-bas, guidé par ma boussole,
J'ai ramassé des diamants
Tels qu'à leurs plus riches amants
N'en demandent pas les plus folles.

« J'ai des saphirs, j'ai des rubis,
J'ai des pierres, froides ou chaudes
J'ai des couronnes d'émeraudes,
J'ai des velours et des tabis;

« J'ai des robes magiciennes
Qu'un aveugle tisse en chantant,
Qui rendent jeunesse et printemps
Aux beautés les plus anciennes.

« J'ai des colliers à quatre rangs
D'énormes perles toujours blondes
Qu'on trouve, au fond des mers profondes,
Dans la main des plongeurs mourants !

« J'apporte ce riche bagage
Aux pieds de ma reine d'amour
Qui m'attend dans la haute tour
Où j'ai laissé mon cœur en gage.

« Dites-moi, gens qui la voyez,
Si ma mie est toujours fidèle!... »
Lors s'ouvrit dans la citadelle
Le lourd portail aux gonds rouillés ;

Et parut, en vêtement sombre,
La main sur une crosse d'or,
Une vieille, et le corridor
S'emplissait de valets en nombre.

« C'est moi, dit-elle, doux seigneur !
Mon père est mort et puis ma mère,
Quand vous fûtes sur l'onde amère
Parti pour mériter mon cœur.

« Je vous gardai quarante années,
Ma foi, mon nom et mon blason;
Pures d'un baiser de garçon,
Las ! mes lèvres se sont fanées.

« Ah ! quand vous demandiez ma main,
J'avais peau fine et gorge pleine !
Voyez ; sans force et sans haleine,
Peut-être je mourrai demain.

« Mon bon sire, à barbe chenue
(Que je connus sans barbe encor !)
Partez, avec tous vos trésors,
Reprenez la route inconnue !

« Ah ! jadis, quand vous le vouliez,
Que n'ai-je eu, dans ma beauté mûre,
Votre amour pour toute parure
Et vos deux bras pour tout collier ! »

MARC LEGRAND.





LE JEU DES PETITES GENS

LE BON MOYEN

Un soir, sa journée faite, un marchand bruxellois de passage à Audenarde, buvait son verre de triple uitzet en compagnie de confrères de la ville, et M. Jan Flikkers commissionnaire en graines et houblons, en était. Sur le tard de la soirée, comme il venait de gagner plusieurs parties de Smous-Jas et avait le gain expansif, il conte à la table qu'un évènement se préparait sous son toit. Madame Flikkers, après douze ans de mariage et douze ans d'espairs nombreux, de variable volume, mais finalement toujours tous déçus, Madame Flikkers lui avait, pas plus tard qu'hier, annoncé qu'on aurait à penser bientôt à une jolie layette, à un petit berceau, à un riche parrain et à une belle marraine. Hourra !

Jan Flikkers était extrêmement ému à la perspective d'être père, et cependant, homme encore, c'est-à-dire créature qu'un bonheur amorce, mais ne repaît point, il ne lassait pas d'avouer combien cette future joie serait plus grande à son cœur, si Madame Flikkers, puisqu'elle lui offrait « quelque chose », voulut bien tout d'un coup lui donner un garçon; oui, un petit Flikkers, un incontestable Jan-Flikkers-Graines-et-Houblons en réduction et en puissance.

« Ah! Si c'était un garçon, un fils! » répétait-il au Bruxellois.

— Faites remplir les chopes! lui cria le marchand de Bruxelles. Faites remplir les chopes; je me fais fort de vous apprendre un moyen, qui ne manque jamais, de savoir, à l'instant, ce que vous présentera Madame Flikkers à sa délivrance...

— Oh! dit M. Flikkers. Des tournées jusqu'à demain, je veux payer! Mais par Dieu, donnez-moi vite ce moyen, que je sache!

— Voici... Patron, la bière est bonne! Elle est bonne, dit, en s'interrompant, le Bruxellois.

Parlez donc! crie l'impatient M. Flikkers. Vous me faites languir...

— Voici. Rentrez chez vous. Et sans dire, à l'avance, rien à votre femme... Vous entendez bien, sans qu'elle puisse soupçonner le moins du monde le motif de votre ordre, priez-la de se lever, vous saisissez?... de se lever et de sortir de son lit.

— Oui, je dis comme ça : Zannette, levez-vous!

— C'est ceia même : Jeannette levez-vous! Puis

aussitôt, vous demandez à Madame Flikkers de se coucher par terre, tout de son long. Mais pas un mot de plus, n'est-ce pas, c'est compris? Pas un geste, pas une allusion! Sapristi, ce serait raté!...

— Non, non! Je dis comme ça : Zannette, couchez-vous!... Et puis?

— Parfait! Jeannette, couchez-vous!... Alors, comprenez-moi bien; alors, vous ordonnez à Madame Flikkers de se remettre debout. Et suivant le côté sur lequel elle s'appuie pour se relever, y êtes-vous?... suivant le côté, vous voyez si c'est un garçon ou une fille qu'elle mettra au monde.

— Zannette, relevez-vous!... Mais pour un garçon?

— Voilà!... Jeannette relevez-vous!... Si elle se redresse en s'aidant de la main droite, Flikkers, Flikkers mon ami, c'est un garçon! Dans autant de mois qu'il est dit, vous êtes père d'un fils, ou, par Dieu! ce verre m'étouffe!... Si c'est de la main gauche, mon vieux, alors, c'est une fille. Noyez-la, « Flikkers! »

Mais Flikkers est dehors déjà. Il franchit la rue au galop; entre chez lui; quatre à quatre, gravit l'escalier; pousse la porte de sa chambre-à-coucher; et d'une voix qu'il ne connaissait pas, terrible de contenir tant de joie, d'espérance et d'inquiétude mêlées :

« Zannette, crie-t-il, Zannette, levez-vous! »

Tirée brusquement de son sommeil, Madame Flikkers pousse un cri, s'éveille, et reconnaissant son mari, elle se dresse sur son séant, frotte ses yeux, demande ce qu'il y a. Hé, hé! M. Flikkers ne parlera pas... Non, M. Flikkers n'oublie pas à quelle condition le truc doit réussir.

« Zannette, levez-vous! » répète-t-il en hochant la tête pour exprimer qu'elle n'a plus à le questionner, mais à sortir du lit. « Zannette, levez-vous! »

Elle se lève Madame Flikkers, elle se lève en baillant et se frottant les yeux.

« Eh bien, quoi? Qu'y a-t-il? Pourquoi dois-je me lever à minuit passé? »

— Zannette, couchez-vous!... Non, ici, Zannette, à terre...

— Me coucher à terre?... Mais, mais, jamais de la vie!

— Zannette, couchez-vous, je vous dis!

— Enfin, que me voulez-vous, Jan? Levez-vous, couchez-vous, Jan, que signifie cette comédie?

— Zannette couchez-vous, ici, podoum, je vous dis! Je ne veux pas vous faire du bobo, je suppose!... »

A ces mots, Madame Flikkers blémit. Si son mari trouve nécessaire de spécialement déclarer qu'il ne lui causera aucun mal, Seigneur Dieu, c'est qu'il médite cependant quelque chose!... Pourtant il n'est pas ivre... Serait-il devenu fou?

« Ah! Jan, Jan... Qu'allez-vous faire de moi!

— Zannette, couchez-vous ici!

— Mais où! où me coucher?... Pourquoi me coucher? A la fin, voulez-vous me dire?...

— Chutt!... Ici... Sur la descente de lit... Voilà... Comme cela, que vos épaules touchent... Laissez aller votre tête, Zannette. »

Madame Flikkers, enfin étendue à terre, morte, stupide, dans la lueur de la bougie, suit, de regards

épouvantés, son mari qui s'éloigne de six pas, grave, raide, saccadé, tremblant de la contention de son esprit. Mais il revient à sa femme; il lui touche le bras droit et dit, se parlant à lui-même du ton dont l'ange Raphaël séparera les morts après le jugement dernier : « Voici le droit. » Puis le bras gauche en disant : « Voici le gauche. » Il prend de nouveau son recul, et fixant ses yeux sur sa femme que la terreur affole, il crie de la voix d'un magicien qui déchire les voiles de l'avenir :

« Zannette, relevez-vous ! »

Elle est tellement abasourdie, Zannette, qu'elle obéit sans plus un mot. Les yeux fixes et hagards, elle se redresse... Elle se dresse en s'appuyant sur...

« C'est le bras droit!... C'est un garçon!... Hip, hip, hurra! C'est un garçon! »

Et M. Flikkers, relevant les basques de sa jaquette, commence à travers la chambre, autour de Jeannette en chemise, par dessus le lit défait, et les chaises, les pots et les fauteuils, une gigue effrénée, agrémentée de cumulets, de culbutes, d'ailes de pigeons, de tempêteuses accolades à Madame Flikkers et de cris : « Hourra! » et de : « Hip! Hip! » et de : « C'est un garçon. »

Puis, tout-à-coup, laissant ahurie, blême, comme une chiffre, sa femme que la gorge étreinte a seule retenue de crier au secours, il dégringole l'escalier, traverse la rue en courant, tombe dans le café où l'attendent ses amis.

« C'est un garçon! C'est un garçon! »

M. Flikkers refusa d'aller coucher cette nuit. Le cabaretier mit en perce un nouveau tonneau. Et la tablée le vida.

Or, Madame Flikkers, au temps prescrit, devint mère. A son M. Flikkers, elle donna... elle donna un garçon. Jan, depuis l'épreuve, n'avait d'ailleurs jamais douté qu'il en pût être autrement. Il reçut le petit Flikkers-Grains-Houblons avec un bonheur immense mais calme et serein.

Depuis lors, s'il apprend qu'une famille est sur le point de grandir bientôt, mystérieusement il tire le mari à part, et lui donne la recette fameuse, avec assurance et non sans orgueil : Car à lui, ce fut un garçon qu'elle annonça.

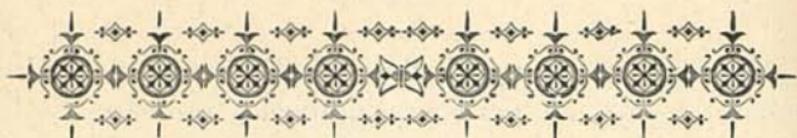
Et il a toujours soins d'ajouter :

« Surtout, que la mère ne sache rien à l'avance ! »

*En femme et melon,
A grand'peine y voit-on.*

LOUIS DELATTRE.





Nous partirons

A Mademoiselle..... Chimère

Nous partirons, pour un voyage,
Sur un nuage,
Mollement poussé par le vent ;
Notre équipage
Sera teinté d'azur et de soleil levant.

Nous enfoncerons dans l'ouate
Qui se dilate,
Jusqu'au menton dans le duvet ;
Ta blonde natte
Sera mon oreiller et mon cœur ton chevet.

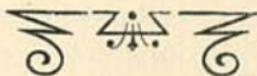
Nous irons, couple solitaire,
Sans voir la terre ;
Tout l'espace prestigieux,
Tout le mystère,
Tout l'infini d'amour sourira dans tes yeux.

Nous aurons bien, en cours de route,
Folle dérouté !
Quelque orage providentiel,
Pour que, sans doute,
J'aie à braver pour toi les colères du ciel.

Si nous restions, vaisseau qui plane,
Jamais en panne
Sur cette mer sans bords connus,
Sur l'ottomane
Je te raconterai des romans ingénus.

Nous partirons, pour un voyage,
Sur un nuage,
Loin, bien loin d'un monde méchant ;
Notre équipage
Sera teinté de pourpre et de soleil couchant.

ÉDOUARD PAMEL.





UNE SÉDUCTION

Le Fossile, c'est le surnom que l'irrévérencieuse jeunesse estudiantine avait donné à son professeur de droit civil, M. PIERRE MALEMPREZ des *Considérations sur la recherche de la paternité*, des *Droits du conjoint survivant*, de *La majorité légale* et d'autres ouvrages qui lui avaient valu, avec la considération de ses collègues, des croix et sa nomination à l'Académie. Lorsque j'avais l'honneur d'être au nombre de ses élèves, mon voisin et moi nous nous amusions à compter le nombre de fois qu'il prononçait la phrase : *Je me permettrai, Messieurs, d'attirer votre attention*. A plus de dix, c'était mon voisin qui payait un bock; à moins, c'était moi. Inutile de dire que de nous voir les yeux braqués sur lui avec la crainte de laisser passer un : *Je me permettrai*, il avait fini par nous remarquer et que de temps en temps, il semblait nous adresser un sourire. Il était bien, d'ailleurs, le plus laid, le plus horrible, le plus épouvantable des professeurs de droit civil qu'il me sera jamais donné de connaître. Même pour sa mère,

si aveuglée que l'on suppose la pauvre femme, il n'avait jamais dû être beau. Il était petit et sa tête prenait le tiers de sa hauteur totale. Elle rappelait celle de Socrate qui rappelait, dit-on, celle de Thersite, laquelle, à son tour, rappelait celle du plus vilain des Grecs. Mais elle était rendue tout à fait hideuse par une chevelure embroussaillée, et par une paire de lunettes aux branches d'écaille dont les verres ternis pouvaient entrés en comparaison avec les yeux éteints d'un cabillaud. Pas un poil de barbe ni de moustache, et, dans la bouche aux lèvres ridées, des dents longues et jaunes qui, au dire des récipiendaires retoqués, s'animaient et devenaient menaçantes lorsqu'on se montrait par trop ignorant à l'examen. Cela, ce sont des imaginations. La vérité est que ces dents fort vieilles balançaient et cliquetaient lorsque le Fossile fermait la bouche avec colère ou avec ennui. On savait peu de chose de sa vie. Il habitait une maison de belle apparence dans la voisinage du Canal, et les étudiants qui passaient par là en canot, pouvaient, en montant sur leur banc, apercevoir sa grosse tête grise penchée sur un livre ou sur un journal et nimbée d'un nuage de fumée. Ce devaient être des fumigations. On débattait la question certains jours de brouillard où l'appariteur venait nous avertir que Monsieur MALEMPREZ était retenu chez lui par son asthme. Au fond, — la jeunesse est insouciant, — cela nous était égal, et tabac ou remède, la fumée que faisait le Fossile s'envolait vite de nos cerveaux pour y être remplacée par celle de nos pipes ou de nos rêves.

Par hasard, un jour, j'avais suivi le même chemin que lui. C'était en avril. Il venait de pleuvoir et la poussière de la rue, légèrement humectée, exhalait presque une bonne odeur ; des jardins auprès desquels nous passions, me venaient en tout cas des parfums de jeune verdure mouillée. Les sentait-il ? Et que peut éprouver un professeur d'Université au retour de la belle saison ? Je me posais ces divers problèmes de haute philosophie, lorsque je vis le Fossile s'arrêter à la devanture d'un marchand de poissons. Il y regarda longuement un turbot, dont le flanc étalé au soleil avait de jolies moirures bleues et roses, et passa. Je ne sais pourquoi j'imaginai dès lors qu'il était gourmand. Il devait aimer les petits plats. Son nez, à le bien considérer, était tourné à la friandise. Je ne doutais pas que ma cuisinière ne fut un cordon bleu qui lui préparait des coulis et des pâtés ne nécessitant aucun effort de mastication. Après tout, les vieux garçons ou les vieux veufs, — il me semble avoir entendu dire que le Fossile avait été marié, — sont tous plus ou moins enclins à la gourmandise : comme pour les prêtres, c'est le seul péché qui leur soit décentement permis. Je me le représentai rentrant chez lui, avisant sa cuisinière qu'il y avait à l'étalage du procbain marchand de poisson un turbot désirable et, tout en se purléchant à l'avance les babines, se remettant à piocher l'effet de la rétroactivité des lois ou la part de l'enfant naturel. Le silence planait dans la grande maison austère. Sous la figure d'un spectre morne et rigide, il errait de chambre en chambre, la bouche close, étouffant le bruit de ses pas,

passant sous les portes pour n'avoir pas à les ouvrir. Tout se figeait à son passage. Les pendules, levant une aiguille comme un écolier lève le doigt, demandaient la permission de sonner. Les mouches s'arrêtaient de voler; les souris, de grignoter; les mites, de courir sur les tentures. Si un ais craquait quelque part; si quelque ustensile tombait dans la cuisine, si le Fossile lui-même, inattentif un moment ou distrait, laissait choir quelque livre, vite, vite, le Silence faisait signe à l'écho, et celui-ci, intimidé, se taisait. Peut-être les bruits du dehors franchissaient-ils parfois l'enceinte sacrée de la muette demeure; peut-être arrivait-il à un merle inconsidéré de lancer d'un jardin voisin vers la fenêtre ouverte son joli cri effaré? Vite, vite, le Silence, représenté cette fois non par un spectre mais par la cuisinière, venait fermer la fenêtre avec terreur et indignation. C'était une lutte de tous les instants pour empêcher que le maître ne fût distrait dans le grand œuvre de l'éclaircissement de ce bienheureux Code civil, que les avocats mettent tant d'ardeur à obscurcir.

Ce respect pour l'élaboration de sa pensée avait débordé de l'âme de sa cuisinière dans la nôtre, car nous aussi, à son cours, nous observions le plus profond silence. Pourquoi? Je ne sais pas. Avez-vous remarqué qu'il est des professeurs avec lesquels il est de règle d'être bruyants; d'autres, silencieux; d'autres, dont l'entrée et la sortie sont salués de salves d'applaudissements? La tradition s'est établie à l'origine du temps; elle s'est continuée par une sorte de force acquise; elle ne s'éteindra qu'avec celui au sujet duquel elle s'exerce.

Les anciens ont bien soin de l'enseigner aux nouveaux et ceux-ci s'enorgueillissent de l'observer. Je commence à croire que le professeur lui-même veille à ce qu'elle ne soit pas interrompue.

L'approche du Carnaval avait mis dans l'air des germes d'indiscipline et de tapage, et malgré la règle du silence que l'on observait au cours du Fossile, des bourdonnements confus parfois s'y élevaient, des susurrements vagues, des murmures qui semblaient préluder à une éruption. Le vieux professeur s'apercevait-il de notre inquiétude?

Peut-être; l'appariteur, à coup sûr, qui prit sur lui de venir nous recommander le calme. Nous nous regardâmes. — Qu'avions-nous fait? L'observation nous déplut et, du coup, nous nous insurgâmes. Le Fossile n'avait qu'à se bien tenir! Il verrait qu'on ne charge pas impunément des appariteurs de moucharder les étudiants! On allait lui servir un petit boucan de choix!

Le plus fougueux d'entre nous était ce héros de contes de chevalerie, beau comme Amadis et comme Galaor, élégant comme Brummel, qui emportait à la pointe de ses cils d'Oriental, rien qu'en passant, tous les cœurs de femmes en ballade. Quand il daignait paraître à un cours, c'était d'ordinaire pour y caricaturer le professeur ou pour y lire un journal, à moins que ce ne fût pour y dormir. Il assistait cependant à presque toutes les leçons du Fossile, dont la laideur vraisemblablement le fascinait. Ce fut lui qui tenta de donner le signal de la petite fête promise. Il le fit en

lançant à la volée je ne sais plus quelle observation saugrenue, au milieu du silence que nous ne comptions plus respecter longtemps.

Le Fossile avança violemment la bouche dont il nous sembla entendre cliqueter les dents. Un vent de bataille fit onduler sa chevelure, ses yeux vairons lancèrent du feu : il relevait le gant ! Cependant il mit une sourdine à sa colère et, d'un ton de voix pleine de calme et d'autorité :

— Votre nom, Monsieur ? demanda-t-il à l'interrupteur.

— Cousturier, Nestor.

— Nestor, répéta le Fossile. Eh bien, Nestor, continua-t-il avec une mansuétude goguenarde, votre patron, dans l'*Iliade*, était plus sage que vous. Il est vrai qu'il était vieux, c'est son excuse.

Nous nous mîmes à rire et l'affaire rata piteusement. D'ailleurs, nous n'en voulions pas au Fossile et le seul coupable était Cannoot, l'appariteur, avec son zèle intempestif.

— Hou ! Hou ! A bas Cannoot !

— N'empêche que je ne voudrais pas être à la place de Cousturier, disions-nous en pensant à l'examen. Et l'on citait ce que l'on croyait des exemples de l'humeur rancunière du Fossile.

Cousturier cependant jouissait de la plus parfaite sérénité. Très assidu au cours du Fossile, il oubliait son élégance habituelle, inaugurant les cols les plus carcans et les cravates les plus outreucidantes. Nous ne remarquâmes pas, sans en rougir pour le sexe estudiantin tout entier, que, les lendemains de noce, pour

éteindre les rougeurs de son teint, il se mettait de la poudre de riz. Sur son banc, il prenait les poses les plus efféminées. Mollement accoudé sur le bras gauche, les yeux perdus dans la direction du Fossile, puis, par instants, la main droite prenant des notes avec un charmant petit porte-plume en argent, il rappelait ces beaux jeunes gens que l'on voit, sous le titre des romances, écrivant à leur bien-aimée : — *Je pense à toi!* — *C'est ton image!* — *Notre amour est béni de Dieu!* Le cours terminé, au lieu de jeter ses cahiers sous le bras ou de les fourrer en poche avec le geste : C'est fini! Quelle chance! il les rammassait avec lenteur, les poussait avec soin dans un porte-feuille et, très grave, très décent, les yeux modestement tournés vers la terre, il traversait la salle à petits pas silencieux, comme l'ombre d'Eurydice dans les Champs-Élysées. S'il nous parlait, c'était de sa voix la plus flûtée, en zézayant : — *Voici, mon cer.* — *Non, mon ance.* Il devait lui être poussé une guitare à la place du cœur.

Nous ne songions pas assez à regarder le Fossile, sinon nous aurions compris le plan machiavélique ourdi par le beau Nestor. Lorsque je le fis, l'œuvre de séduction était à son ultime période et je n'eus plus comme spectacle que la victoire du monstre.

C'était en juillet, le jour de l'examen de Cousturier. Il arriva porteur d'un costume neuf qui des pieds à la tête lui dessinait ses formes. Une douceur féminine estompait ses regards noyés dans ses cils ; sa chevelure qu'il avait laissé croître semblait capable de se dénouer ; son teint était de lys et de roses. En s'assayant, il

esquissa le geste d'une femme qui assemble ses jupes.

Le Fossile était mal à l'aise. Les regards noyés de Cousturier devaient lui paraître autant d'attentats à sa pudeur. Il posa la première question d'une voix rogue. Cousturier répondit sur un ton musical; mais comme il s'était trompé, le Fossile ricana et, appuyant sur l'erreur commise, il eut l'air de vouloir l'enfoncer dans la gorge de Cousturier comme un poignard. Mais voici qu'il s'arrête; voici que ses yeux, derrière le verre de ses lunettes, deviennent ronds et presque hagards; voici qu'il tire son mouchoir pour s'essuyer le creux des mains, comme s'il y avait là une moiteur de fièvre; puis, voici qu'interrompant violemment Cousturier qui, se croyant sûr du triomphe, avait enfilé une longue dissertation qu'on ne lui avait pas demandée : — Silence, Monsieur, s'écria-t-il; silence, vous jacassez comme une pie. Ce n'est pas cela que je vous ai demandé!

Et il posa de nouveau la question que Cousturier voulait éluder.

Cousturier resta bouche close et il ne la rouvrit qu'à la proclamation du résultat négatif de son examen pour dire, avec énergie, ce que je demanderai à mon lecteur la permission de traduire par la formule que la pudique Histoire a enregistrée :

— Ah! la garde meurt et ne se rend pas, alors!

ALFRED LAVACHERY.





Amours rouges

C'est pour d'anciens péchés commis sous d'autres cieux,
Certes, que le destin l'a mise sur ma voie,
J'ai scruté l'insondable abîme de ses yeux;
Elle a saisi mon cœur comme un félin sa proie.

Et depuis, pantelant, brûlant et douloureux,
Sous l'étreinte, mon cœur n'a plus connu la joie;
Et la bouche cruelle et les yeux ténébreux
Semblent se délecter du sang dont il rougeoie.

Hier elle a brisé la chaîne de nos mains;
Mais à lourds flots vermeils la blessure éternelle
Aujourd'hui saigne encore, et saignera demain.

Où retrouver l'émoi de nos rouges amours?
Mon cœur endolori regrettera toujours
Ses yeux mystérieux et sa bouche cruelle.

UN SOIR

Fleurie d'iris et d'asphodèles,
Un cœur sanglant dans ses deux mains,
Elle est venue dans mes chemins,
Offrant les lys de son corps frêle.

Sous la froideur des yeux lointains
J'ai sangloté dans ses bras grêles,
Et j'ai vu croître en mes chemins
Les iris noirs et l'asphodèle.

O l'âpre soir sans lendemain !
Pour sa moisson d'âmes fidèles,
Elle est partie au bleu matin,
Fleurie d'iris et d'asphodèles,
Mon cœur sanglant dans ses deux mains.

SOIR DE RÊVE

Le fleuve étrangement, par les nuits de mystère,
Traîne vers l'inconnu la langueur de ses flots,
Et clame éperdûment aux berges solitaires
L'Éternel désespoir de ses profonds sanglots.

La lune argente au loin des forêts séculaires,
A l'horizon perdu qu'estompent des ilots,
Riant rêveusement aux cieux crépusculaires
D'allumer dans l'eau bleue de flavides falots.

La brise qui s'éveille et gémit dans les chênes
Apporte la clameur de la mer et du port,
Que traverse parfois la stridence des sirènes.

Voici que des grillons grince la chanterelle,
Et les hiboux camus, allumant leur prunelle,
Pour saluer la nuit, hululent à la mort.

ABEL DE NOYELLES.





COMMUNION VERNALE⁽¹⁾

Traquées par les éléments hostiles, par la bise et la froidure, les Forces s'étaient réfugiées au cœur des êtres et des choses. Retenues prisonnières dans de rudes écorces, sous le givre et le frimas, elles dormaient d'un sommeil léthargique hanté de fantômes. De lourdes chaînes pesaient sur elles, les condamnant à l'immobilité de la mort. Ce n'étaient qu'entraves, et bornes sans cesse rétrécies. Et les Forces pâlissaient, les Forces s'anémiaient.

Un deuil universel étendait son voile sur le monde, tandis que les désastres s'accumulaient, et que passait comme un souffle de néant.

La nature gisait prostrée en un silence angoissant. Dans la vaste campagne, sous un ciel terne et fuligineux, les arbres déroulaient sur tous les côtés de

(1) V. *Communion automnale*. Almanach de l'Université de Gand, 1898, p. 197.

l'horizon leurs funèbres tentures de crêpe, tandis que d'autres arbres épars, grêles comme des squelettes gardaient les demeures basses des hommes disséminées et esseulées sur la terre rase où quelques derniers pans de verdure, expirant en jaunâtres tonalités, achevaient de se fondre dans la noirceur d'un grand drap mortuaire. Peut-être une race de gnômes maudits vivotait encore d'une vie latente sous le jour crépusculaire de cette région désolée, glissant par le vent et la boue, à la stupeur d'une nuit hyperboréenne.

Les Forces délirantes geignaient devant la terre jonchée de ruines. En lui, autour de lui, Pamphile supputait les coups. Ici, tant de grâce juvénile, tant de jeunesse éblouissant et riieuse, brutalement fauchée : foyer de charme ingénu auquel bien des êtres réchauffaient leur âme à jamais éteint, à jamais ! La mort éternelle, victorieuse au sein de la vie, la mort tapie au cœur des boutons et des fleurs, l'inanité du beau !

Là, cette puissance intellectuelle, ce triomphe de l'esprit, devenu par un labeur incessant, un instrument merveilleux, capable de prodiges, détruit, cassé en un instant au seuil de l'apogée ! Tant de fiévreuse activité digne d'atteindre les sommets, en vue desquels elle ne connaissait ni halte ni repos, à jamais paralysée, misérablement couchée au flanc du mont. Le précipice béant sous chaque pas de l'ascension, la mort dupant l'effort, l'inanité de toute notre ambition intellectuelle !

Ailleurs, deux êtres écoutant l'inspiration de leur cœur, s'étaient laissés aller, sur la pente des con-

nexions extrêmes à n'avoir plus qu'une âme, et voilà que sournoisement et lentement l'un s'était éteint laissant l'autre uni à un spectre.

Et tant de misères qui jamais ne connurent un instant de bonheur, gémissant dans une servitude sans issue!

En lui, la mort était entrée aussi faisant son œuvre irréparable. Bravement, il avait voulu combattre le bon combat. A peine engagé dans la lutte, il avait été atteint. Il en était revenu mutilé, avec des rouages cassés qui plus jamais ne revivraient. Et qui donc la lutte âpre et féroce laisse-t-elle intact?

Pamphile courbait le front. Une morne désespérance s'empara de lui, puis il frissonna devant l'universel néant, pris d'une terreur glaciale. D'autres, distraits et inconscients comme des enfants pouvaient tout oublier, trouver le monde parfait tant que leur tour ne serait pas venu. Lui, voyait la terre toujours fraîchement remuée couvrant les désastres, et il portait en son cœur et son esprit des deuils vivaces, des trous que rien ne venait combler. Et la joie des autres lui semblait pitoyable comme les cabrioles de l'agnelet vers qui s'étend la main du boucher. Une rancœur, une révolte le prenait devant la malfaisance de la vie. C'était le grand échec, la grande banqueroute de la vie exaspérante de cruauté, de barbarie inique et aveugle.

Après la torture physique, venait le tourment moral. Qui donc s'était plu à nous douer d'intelligence, à nous attacher les ailes impatientes de l'esprit pour dresser ensuite devant nous le mur infranchissable de l'inconnu? O ce mur sombre et menaçant qui nous

enserre de partout et contre lequel sans cesse nous butons! Sensation déconcertante d'un être qui se réveille emprisonné sans savoir comment, par qui, ni pourquoi? Douleureuse contradiction dont on ne prend vraiment son parti qu'en vivant comme la brute.

Ne serions nous pas les jouets misérables d'un démon?

Si le monde était l'œuvre d'une conscience, ce ne pouvait être que le rêve incohérent et cruel d'un génie malfaisant.

* * *

Les Forces allaient saigner leur dernier sang. Le sang raréfié de la langueur, elles allaient le verser par les plaies de la souffrance. Une prostration était venue, voisine de la mort. Dans un vague bourdonnement, leur sommeil était pareil à une veille, et leur veille pareille à un sommeil. La fin ne tarderait.

Mais, l'amour attendait, l'amour indéfectible enraciné au cœur des êtres et des choses, l'amour, principe d'éternité qui perpétue la vie, qui jamais ne succombe et s'avive à la misère comme il s'épanouit au bonheur.

L'amour a secouru les Forces. L'amour les a bercées de rêves, de souvenirs, et peu à peu aussi d'espoirs. L'amour a soutenu les Forces; et tandis qu'il faisait son œuvre consolatrice, sourdement un travail s'opérait.

Petit à petit, les éléments hostiles battirent en retraite. Des liens se brisèrent par ci, par là. Des sèves figées, se dégelèrent. Une tiédeur amollit les Forces crispées, et les détendit. Elles s'étirèrent dans une volupté

envahissante et goûtèrent la paresse des bons repos. Un air pur, subtil et frais entra comme une caresse jusqu'au fond d'elles mêmes. Les Forces dorment cette fois le bon sommeil.

Et voici que l'heure du réveil a sonné, heure ineffable, heure merveilleuse! Comme un tocsin, un vaste appel a retenti par la nature. Brusquement, elles se sont réveillées, les paresseuses, brusquement, dans un prestigieux rayon de soleil qui comme un dard est allé les toucher au cœur; rayon encore trempé de rosée, mais déjà victorieux, resplendissant, élaborateur de grandes fécondités!

Elles se sont levées, les paresseuses, admirables de vigueur recouvrée, admirables de fraîcheur et d'ingénuité. Elles se sont levées, souriantes, mues par d'insondables espoirs. Rejetant au loin les dernières entraves, elles sont rentrées dans la liberté sans limites. D'un essor prodigieux, elles se sont élancées dans la vie, comme à tire d'ailes, l'oiseau, maître de l'espace, s'enfonce dans l'infini bleu du ciel.

Maintenant tout est mouvement, tout est expansion, tout bruisse, tout chante, tout s'anime! Une ivresse de joie, un vertige devant les portes de la vie grandes ouvertes s'empare des choses et des êtres. Une sève impétueuse bondit dans les troncs, un sang plus rapide se précipite dans les veines. Les ruisseaux débordés, regorgent d'une eau vive qui, caracolante et gargouillante, bondit avec fracas, veut éclabousser le ciel dans un poudroiement d'écume, puis s'en va en une course folle lécher les berges et baigner les prés.

Les douves et les vannes qui retenaient la vie éclatent de partout dans un grand bruit. Le lourd couvercle qui pesait sur le monde, est levé.

O l'heure ineffable! Tandis que le passé plein de décombres rentre dans la nuit, l'avenir comme une aurore resplendit à l'horizon.

Et tout se pare. Sous un ciel bleu comme la fleur du lin, dans une lumière dorée, les arbres s'auréolent d'un nimbe vaporeux. Les ramures se duvetent, les bois se remplument, reprennent leur mystère, ouattent leurs sentiers douillets. Les vergers s'épanouissent en coupoles blanches, les prés attendrissent leur tapis, se couvrent d'une luxuriante toison de fleurs, qui, issant entre les tiges fines et rigides des gramens, ouvrent dans l'ombre verte leurs yeux multicolores. Dans les champs, les colzas découpent des damiers d'or. Les thyrses des lilas se colorent de mauve. Une alouette grisolle interminablement, invisible dans un carré de blé en herbe. Des fragrances suaves commencent à se dégager de l'herbe fraîche, des haies renaissantes, des violettes en fleurs. Des effluves parfumées traînent dans l'air tiédi. Une langueur s'empare du cœur de l'homme, et pris lui aussi de coquetterie, il sent fleurir à nouveau son cœur de tendresses éperdues.

* * *

Pamphile a senti fermenter en lui les levains de la vie. Mais tandis qu'une poussée de son être inconscient veut le faire participer à l'allégresse du monde, son

esprit désabusé résiste à l'enchantement et s'insurge.

Pourquoi se laisser entraîner en de nouvelles et décevantes illusions, être une fois de plus la victime douloureuse de cette duperie, entrer dans l'éden éphémère où se contracte le goût des joies éternelles, pour demain retrouver avec plus de douleur l'automne, l'amer déboire ? La mort n'en reste pas moins triomphante, guettant tout. Demain, toute cette fraîcheur se flétrira dans la boue noire de la flaque ou du ruisseau. Et quand des fois encore se sera répétée la lamentable comédie, le monde refroidi, stérile et inutile roulera, dans les espaces.

Fermons notre cœur aux traîtresses inspirations du jour, pour n'avoir point à pleurer l'étiollement de tant de beauté. Le courage me manque de remonter sur les cîmes des extases illusoire derrière lesquelles sont les affres du précipice. Je sais trop, hélas, que tout se fane, que tout s'use, que tout s'écaille et s'émiette. Le monde se fait vieux. Soit donc, qu'avec moi remontée, « l'horloge de la vie humaine répète encore une fois « son vieux refrain usé d'éternelle boîte à musique » je m'y soumettrai de bonne grâce, mais je n'aurai pas la fatuité ridicule de croire ce refrain nécessaire à quelque concert chimérique, ni la triste naïveté de me laisser entraîner à des fortissimi qui laissent régulièrement ma pauvre machine pour longtemps détraquée.

Paisible et résigné, je moudrai mes airs vieillots, et après la dernière ritournelle, ce sera tout. Aucun malheureux ne pourra un jour me reprocher d'avoir, dans un acte brutal et aveugle d'égoïsme, remonté l'horloge

et de l'avoir forcé à recommencer le jeu inutile et douloureux. Après moi on tirera l'échelle. Cette pensée me soulage. J'en ai assez de cultiver la « Vie » avec un grand V. !

* * *

Ainsi se lamentait Pamphile, triste et découragé devant la nature en fête. Il courbait le front vers le sol, sentant sa rancune s'évanouir en un besoin immense d'anéantissement.

A ce moment, il sentit une main calleuse s'apesantir sur son épaule et le secouer d'importance. Il se retourna, et vit en face de lui, l'antique dieu Pan en personne. Dans sa face rubiconde et joufflue, qu'encadraient une chevelure et une barbe touffues, de petits yeux étincelaient de malice goguenarde. Large et ventru comme un satyre de Teniers, il titubait un peu sur ses jambes velues et semblait légèrement gris. Une couronne de lierre tressée autour de son chef hirsute par la main d'une nymphe révélait de récentes faveurs. Des feuilles nonchalemment lui étaient restées dans la barbe, dépouilles du fourré dont il venait de sortir.

Familier et trivial, le dieu des bergers s'adressa à Pamphile :

« Ah, sacripant ! je t'y surprends de nouveau, à te pencher sur le gouffre ! Tu es indigne de t'appeler de mon nom. Comment ? Tu oses t'intituler Pamphile, panthéiste, que sais-je encore, et te voilà occupé à faire la nique à tout ce que j'ai de plus aimable ! Crois-tu

« donc ces radoteurs de savants qui proclament que le
« grand Pan est mort? Je vais te tirer les oreilles pour
« t'en dissuader.

« Pauvre maniaque de l'absolu, abstracteur de quin-
« tessence, quand donc te dégoûteras tu de rechercher
« des chimères, pour admirer la réalité, relative mais
« vivante! N'essaye pas de faire à bonne fortune, mau-
« vaise figure. Je vois dans ton être une irrésistible envie
« d'être heureux. Laisse toi aller à la joie de te sentir
« Tes yeux, tes oreilles clament le bonheur, c'est en
« vain que ton esprit veut les réfréner.

« Vas, crois moi, ne te soucie. Ne te mets pas en tête
« d'expliquer la grande mécanique. Tu es trop petit
« docteur encore que tu aies, je crois, une teinte des
« quatre facultés. Ne t'afflige pas non plus, de la mal-
« façon comme si tu en étais responsable. C'est te
« donner vraiment trop d'importance. Puisque la grande
« machine tourne sans toi, ne te mets pas en peine. Il
« est des causes que tu ne peux connaître. Laisse toi
« vivre, confiant dans la sagesse de ceux qui ont tout
« mis en marche. Je te dirai, vu que tu es disciple de
« Cujas, et que tu entends le langage de l'école, que tu
« n'es pas solidaire de ceux qui ont mis le tout en
« marche, que tu n'es ni leur coauteur ni leur complice.
« A eux de la mener à bonne fin, à toi de faire ton
« devoir d'homme.

« Ne parle pas d'arrêter à toi ta lignée. De telles
« sottises portent bonheur. La progéniture ne tarde pas
« à venir à ceux qui les profèrent. N'oublie pas ce qui
« arriva à ce nébuleux philosophe de Francfort, ce

« sombre Schopenhauer que tu aimes à broyer avec un
« méchant plaisir comme une âcre racine, ce misérable
« que je t'ai entendu citer tantôt.

« Eh! oui, il se produit des accidents regrettables,
« mais tu ne peux en concevoir un découragement sans
« guérison, car tu ne sais point s'il n'existe à ces phéno-
« mènes affligeants des raisons d'être supérieures à ta
« courte vue et qui loin de troubler l'ordonnance du
« monde, manifestent au contraire l'inflexibilité de ses
« lois bienfaisantes. Ces phénomènes sont-ils plus que
« l'exception?

« Nieras-tu qu'un peu plus d'harmonie règne sur
« notre petite goutte de boue comme tu l'appelles, avec
« une feinte humilité, depuis les temps des grands cata-
« clysmes ensevelissant d'un coup la vie à sa surface?
« Nieras-tu qu'un peu d'ordre tend à se faire dans
« l'antique chaos? Tu n'oses le nier. Il suffit. Qu'à cette
« constatation se borne la métaphysique que je te
« permets. Si cela va mieux, il ne faut pas désespérer,
« avec le temps et la paille les nêfles mûriront!

« Mais assez philosophé, écarquille tes yeux et regarde
« cela! N'es-tu pas transporté à la vue de ces fleurs
« d'espèces innombrables qu'à profusion j'ai répandues
« partout, n'es-tu pas transporté par tant de grâce, par
« tant de finesse légère, par tant de richesse de nuances?
« N'est-il pas vrai que la campagne est belle, ici surtout
« où son moëlleux valonnement produit des sites si
« variés, où, dans une diversité charmante, elle forme
« et de petits recoins discrets, et des échappées immenses,
« des nids bien clos où l'âme se tapit avec délices, puis

« retrouve avec surprise des perspectives sans bornes
« se perdant dans les lointains bleuâtres? Tout cela
« n'est-il pas beau, bien fait, bien venu ?

« J'entends déjà ton objection, car je te sais raisonneur
« et logicien incurable. Pour que je puisse qualifier de
« beau ce spectacle, me dis-tu, pour que je puisse appeler
« la nature belle, il faudrait que je puisse en sortir et la
« comparer à ce qui n'est point elle. Peut-être, ce que tu
« me montres avec tant de fierté est-il vilain, mesquin
« ou indifférent.

« Triple brute ! poursuit le Dieu indigné, animal
« logicien, ne renonceras-tu jamais à ce fatras d'inepties ?
« Que m'importent les mots, qualifie ce spectacle comme
« tu le voudras, ou ne le qualifie pas. Tu dois reconnaître
« qu'il y a dans ton ingrate personne une singulière
« disposition à en jouir, à éprouver de la joie à sa vue.
« Tu avoueras que tes yeux ressentent une caresse à
« l'aspect de ces larges teintes veloutées, de ces touches
« légères; que tes narines sont agréablement chatouillées
« quand passe dans l'air embaumé le parfum des vio-
« lettes ou du muguet. Avoue, bien qu'il en coûte à ton
« amour propre, que ton oreille suit avidement les
« trilles de ce bon rossignol tant ridiculisé, lorsqu'il se
« fait entendre au fond des bois par un prestigieux clair
« de lune, cet autre cliché tant décrié.

« Tu ne peux méconnaître qu'il existe une correspon-
« dance merveilleuse entre toi-même et ce que je te
« montre, une extraordinaire conformité que toi même
« tu éprouves si souvent. Combien de fois ne t'ai-je pas
« surpris à te pâmer devant la majesté de l'ensemble

« comme devant la grâce du moindre détail, la sveltesse
« de quelque plante poussée au bord du chemin? Moins
« que personne tu ignores le charme qui procède de la
« vision nette des choses.

○ « Je te pardonne cette fois encore parce que tu
« habites sous un ciel trop inégal, aux saisons trop
« diverses. L'hiver n'a été qu'une mort apparente, il
« n'a été qu'un court repos, après lequel la vie triomphe
« à nouveau plus ingénue, plus impétueuse qu'ailleurs.
« Fais comme la nature, sois tout à la joie du renou-
« veau ! »

L'œil émerillonné, le dieu champêtre s'approcha de Pamphile, et en guise de péroraison il acheva sur un ton mystérieux : « Écoute ce secret : je connais quelque
« part, une belle qui se meurt d'amour pour toi, vas,
« hâte toi, rends la heureuse ! » Puis lui ayant soufflé une indication à l'oreille, Pan, s'en alla non sans crier de loin : « Bientôt auront lieu mes Lupercales, je t'y
« donne rendez-vous, mais d'ici là, change de mine ! »

* * *

Pamphile resta rêveur quelque temps. Par de secrètes influences la griserie de la terre lui monta au cœur. Sentant s'évanouir les dernières résistances il se laissa entraîner par la gaité du monde, et s'élança par monts et par vaux vers celle qui attendait. Il avait compris que l'heure divine de l'amour avait sonné. Il avait compris que l'amour non seulement reproduit la vie, mais la conserve et la sauve ; qu'en s'imposant à nous, il distrait des spéculations pour lesquelles nos yeux ne

sont pas faits, qu'il nous retient du vertige en nous empêchant de voir les précipices qui bordent notre route, et en semant celle-ci de fleurs adorables, nous en fait poursuivre avec une joie confiante, les diverses étapes.

BIBLIOTHÈQUE * * * XAM A

Ce jour, en effet, c'est l'amour que l'on fête, l'amour qui a conservé les Forces, qui n'a point quitté leur chevet, qui fut tout abnégation et s'oublia pour ne songer qu'à elles. L'amour a pris les Forces par la main, au jour radieux du réveil. Il les a ramenées vers la vie, prêt à les recevoir dans ses bras si quelque faiblesse les faisait chanceler. Mais elles étaient robustes.

Et maintenant c'est pour lui qu'elles se parent. Emues de gratitude, elles veulent se donner à lui éperdument, combler ses sens de richesses inouïes, prendre part aux noces de la terre rajeunie, et dans une totale insouciance des causes et des fins, se soumettre au vœu du monde poursuivant son grand œuvre inconnu.

JULES FONTAINE.





A MAX WALLER

Je compare ton livre aux Jardins allemands
Où résonnent, l'été, des musiques plaintives,
Dont la tendresse verse en phrases suggestives,
Une humide lumière à l'œil bleu des amants.

Ils regardent couler dans les arbres dormants
Qui furent les témoins des choses primitives,
Comme un fleuve étoilé les nuits contemplatives
Et la lune glissante éclairer leurs serments.

Ils écoutent, les mains chastement enlacées,
Un orchestre lointain commenter leurs pensées,
Doucement inquiets du plaisir d'être seuls ;

Et leur âme marie, en ce bonheur physique
Emané de l'amour, du soir, de la musique,
Les échos de Weber au parfum des tilleuls.

ALBERT GIRAUD.





Les Pélerins

A KARL REYCHLER.

Ils vont les yeux fous, le cœur brûlant,
Sur la route infinie et rocailleuse ;
Dans l'aube nacrée et l'or du couchant,
Ils vont vers une ville merveilleuse.

Ils entendent des luths et des guitares
Qui, pour eux seuls, psalmodient des chants,
Des prières, des pleurs, douce fanfare ;
Ils vont, vont, vers les horizons mouvants.

Au loin, ils ont vu la ville d'argent ;
Là haut sur une roche inaccessible,
Des flammes bleues qu'agite le vent,
Flottent sur ses murailles invincibles.

Ils vont, vont. Mais la divine cité
A leurs yeux s'obscurcit et se dérobe.
Ils vont sur le chemin illimité
Vers la ville que le nuage englobe.

Ainsi cherchant la patrie azurée,
Peuplée par le cygne virginal,
Ils vont vers la Jérusalem dorée,
Les pauvres pèlerins de l'Idéal.

LOUIS HEYSE.





L'HOMME DONT SE RÉALISA LE RÊVE

I.

Des œillets tard éclos balancent dans le salon modeste la pâleur embaumée de leurs corolles. L'intimité du soir s'exhale aux clartés de la lampe, et d'abord le silence règne, à peine atténué par le murmure de l'eau destinée au thé quotidien.

— Tu parais fatiguée, dit Maurice Davray, sans lever les yeux vers sa femme assise près du foyer.

— Moi? non. La douce voix de Claire, rétablit le calme déchiré par le ton élevé de son mari.

— Pourquoi nier? Tu est pâle; écoute... Elle a tourné vers lui son visage volontaire dont la vie consciente et active a buriné chaque trait avec une précision extrême.

— Et bien?

La pause d'une seconde reste béante entre leurs deux esprits : elle se défie, et hésite.

— Si tu cessais pendant quelque temps, ne fut-ce

que pendant huit jours, ton travail de laboratoire? Ne refuse pas, c'est pour ton bien.

Les paupières de Claire se lèvent et s'abaissent très vite, par deux fois, Maurice quitte son siège, marche dans le salon, écarte un rideau et regarde la rue ouatée de brouillard.

— J'ai peur que tu t'épuises; cette atmosphère ne te vaut rien. Si tu allais voir ta mère à Huy? Il y fait beau encore en octobre, cela te remettrait.

— Je ne puis pas partir maintenant, dit Claire, le regard rivé au visage inexpressif de son mari; une idée nouvelle m'est venue qui, je crois, nous mènera à la découverte; voici...

— Non, interrompt Maurice, précipitamment, j'aime mieux ne pas savoir.

— Mais, ne travaillons-nous pas ensemble?

— Non, écoute...

De nouveau, le silence embarrassé, qui suit toujours, chez Davray, cet impératif-tremplin d'où ses idées ne s'élancent qu'après une hésitation parfois longue.

— Cherche seule, si tu veux changer la direction de tes expériences.

— Ah? très bien. J'aurais cependant préféré te mettre au courant de ma nouvelle tentative car j'ai foi en elle.

— Je t'en prie, laisse moi suivre ma voie. Je suis sûr du succès dans un délai très bref.

— Oh, alors...

Un sourire, à peine, vibre aux lèvres de la jeune femme tandis que son regard scrute, avec une persistance fatigante les traits de Maurice.

Il a rougi ; de joie ? Sans doute car il se penche vers elle, baise ses cheveux noirs puis s'installe confortablement dans un angle du canapé et parle ; — Sa voix, trop forte se heurte aux murs du petit salon et rejaillit.

— Il sera beau, le jour où je trouverai cette substance cherchée depuis l'heure, il y a dix ans, où tu me signalas le passage de ce livre !

Je me ferai une fortune et un nom. Mon rêve fut toujours d'être célèbre et riche.

Certains qui me saluent à peine seront prêts à tout pour me plaire : on oubliera, devant le millionnaire de demain le petit employé de jadis si correctement ignoré par la société élégante.

Je voudrais avoir achevé déjà et leur montrer, à tous, ce que je vaux.

Claire se recule un peu, les pieds frileusement blottis sous sa jupe noire.

— Autrefois, dit-elle de sa voix grave et lasse, nous n'avions en vue que la découverte même.

— Oui, autrefois ; c'étaient les débuts l'art pour l'art qui emballe les jeunes. Moi, depuis, j'ai acquis du sens pratique, j'ai appris la vie ; je veux que mon travail me rapporte un nom et une fortune ; autrement, à quoi bon ?

— A quoi bon ? murmure Claire comme un écho.

Mais ses paroles ne répondent pas à la même pensée.

Son esprit s'en retourne aux royaumes radieux du passé.

Sa vie de jeune fille passionnée pour les recherches chimiques — le laboratoire exigü ou s'écoulèrent tant d'heures heureuses et fécondes...

Puis, mariée à 25 ans avec un enthousiaste qui l'aimait éperdument les années de travail côte-à-côte à la recherche tous deux de cette substance insaisissable.

Le temps à ancré en elle, de plus en plus profondément l'amour désintéressé de leur œuvre; tandis que lui, graduellement dépouillait son enveloppe de jeunesse généreuse, virait vers l'homme d'affaires dont le moi chaque jour s'étend d'avantage.

L'âme de Claire s'est lentement repliée; la voix de son époux résonne, étrangère mais chaque parole s'enracine en elle, enregistrant la marche progressive de cette déchéance.

Jadis, il disait *nous*; maintenant à mesure qu'augmente sa foi dans le succès, le *je* domine accapare toutes les places et Claire sent la solitude l'étreindre de plus en plus étroitement à chaque heure écoulée.

— Et ce thé?

— Oublié, dit elle en se levant.

Elle manie les tasses avec son adresse coutumière mais une mollesse extrême alentit ses mouvements les plus simples.

— Ainsi donc, demain je m'installe pour mon propre compte, résume-t-elle prête à quitter le salon.

Il répond très vite :

— Oui, cela vaut mieux; je suivrai mon idée, toi aussi et je, nous travaillerons mieux séparément, nous ne nous gênerons plus.

— Tu ne m'as jamais gênée dit tranquillement Claire.

— Non, je sais, mais cela vaut mieux; chacun se rendra un compte plus exact de ce qu'il obtient.

— C'est cela.

C'est cela en effet, son dernier doute s'évanouit, elle a vraiment deviné très juste.

A la veille, croit-il de faire la découverte, il craint le partage et la veut pour lui seul.

Lui seul ; Claire aussi se sent seule ; puis les souvenirs affluent dans son âme aux mille meurtrissures ; sa tendresse d'amoureuse se fait maternelle, pétrie d'indulgence ineffable et d'inconcients pardons.

Des deux mains elle saisit la tête de son mari et lui ferme les yeux sous ses baisers.

Il ne doit plus voir en elle ; son âme, où la pensée de Maurice a si librement erré s'enveloppe à jamais du voile mou des choses sues.

II

Tous deux travaillent dans le laboratoire étouffant.

Un incarnat de fièvre colore les joues de Claire ; ses mains tremblent un peu, ses yeux ne quittent pas la cornue de platine.

Une cloche lointaine sonne la troisième heure.

La jeune femme dit : Veux-tu me remplacer ici et... achever ; Sa voix rauque s'entend à peine.

Maurice fait non, de la tête.

Un flacon se brise en tombant.

De longs instants s'écoulent ; la cloche sonne de nouveau ; Claire s'en va.

Le silence règne, plus profond Maurice continue son

travail puis, machinalement va ramasser les fragments de verre.

L'expérience minutieuse de Claire, est là qui se continue, attiré vers elle il l'examine.

Le temps passe. La possibilité se dessine de la réussite, peut-être? Une demi heure encore s'écoule. Sans doute? Et le temps inexorable fuit toujours. Davray ne la désire pas, puis la redoute et comme elle s'affirme enfin, indéniable il se sent prêt à la haïr, et la hait car elle détruit son bonheur et gâte son rêve.

C'est le travail de sa femme et elle n'a pas exécuté ses indications à lui; ses propres connaissances l'ont guidée; elle a trouvé.

Son arrêt net de la pensée, un bref effarement puis dans un apaisement flou l'idée se complète : par Hasard.

Sans ce flacon *qui s'est brisé* aurait elle employé le contenu de l'autre?

Son esprit se cramponne à l'interprétation pitoyable, puis se traîne lâche et veule sur les mêmes mots; une heureuse erreur, un hasard.

La célébrité et la fortune sont venues par un hasard, oui, et par une erreur heureuse.

A quoi bon le travail incessant? l'intelligence? La chance fait tout; Claire a été favorisée par elle...

Il n'ajoute pas : injustement.

La jeune femme est rentrée; l'effort suprême dont elle réprima le bouleversement de son être a figé ses traits en une immobilité sinistre : le désir qui la fit vivre pendant dix ans s'est réalisé en catastrophe et ne laisse

dans l'avenir que la désolation éternelle et le silence.

Elle s'avance jusqu'à la table.

— Quelle chance tu viens d'avoir ! s'écrie Maurice ; sa voix sombre à la dernière syllabe puis reprend ; la substance est trouvée par l'heureux hasard qui t'a fait employer cela.

Sa voix se perd car ses regards ont plongé enfin dans les yeux de Claire étincelants d'ivresse douloureuse et d'espoir qu'elle sait vain.

Elle sourit, le visage coloré jusqu'aux tempes et brusquement Maurice l'étreint, baise ses lèvres où perle une goutte de sang.

Elle sourit toujours, devenue livide et serrant les dents pour résister au froid qui imprègne sa chair et ses moelles.

Puis, assise sur son tabouret de travail, elle joint les mains et dit : — Je suis lasse.

— Moi aussi.

Tous deux sont sincères ; pour la première fois ils sentent le poids morne de l'existence. Leur gorge se serre ; un malaise lourd les travaille, croissant avec la grisaille du crépuscule qui absorbe peu à peu les clartés pâles du soleil couchant.

Aucun bruit ne vient du dehors et le silence pèse sur eux autant que la pénombre.

Maurice enfin se rapproche de sa femme, s'assied à ses pieds la tête posée sur ses genoux ; la familière caresse des mains de Claire l'apaise. Il ferme les yeux et l'ombre du soir d'hiver achève d'envahir le laboratoire tragique.

III.

Etendu sur les coussins moelleux de sa victoria, Maurice Davray est emporté dans la nuit vers son foyer détruit où Claire, ce soir la doit être revenue.

Depuis le jour où leur travail cessa elle s'est très souvent absentée; pendant des semaines elle demeure en province, dans la maison paisible de sa mère.

Son existence là-bas s'enveloppe de mystère car les lettres qu'elle écrit sont brèves, ne traitent que des questions matérielles.

A-t-elle parlé? A quoi pensent les deux femmes au cours des interminables journées vécues au jardin ou dans le grand salon aux meubles démodés? La mère sait-elle?

Puis Maurice songe à lui même; se fait bâtir une villa à Boistfort et meubler, à l'avenue, un somptueux hotel.

Devenu populaire dans un cercle étendu de financiers et d'industriels, sa joie s'épanouit parmi leurs témoignages d'admiration et de sympathie; une étonnante plénitude de vie l'anime lorsqu'ils l'entourent.

Il dit très haut et très souvent.

— J'ai réalisé mon rêve.

Mais il ment.

La figure silencieuse hante toutes ses heures, et les yeux lumineux qui savent, irréparablement.

En vain Claire s'éloigne, son image reste gravée en lui et présente toujours.

Malgré tous ses efforts, l'impérieux souvenir arrête l'esprit de Davray sur la scène finale où sombra son bonheur.

Claire ! Celle d'autrefois adorée à plein cœur et celle d'aujourd'hui devenue l'obsession torturante. — Qu'a-t-elle fait ?

De nouveau leur vie entière de travail se déroule, cinématographe éternel, en tableaux nettement découpés et de nouveau Maurice se heurte au dernier...

Il ferme les yeux et frissonne.

Entre eux, le silence ne fut jamais rompu ; pourtant il *sait*, aussi certainement que si des explications minutieuses avaient détaillé chaque fait et chaque pensée. Jamais en lui la réalité ne s'est formulé ; jamais il n'a pensé « C'est elle qui trouva » et cependant il sait, plus nettement que s'il l'avait énoncée à la face du monde la vérité irréductible.

Il ne peut oublier, car leurs deux souvenirs se confondent comme se sont amalgamées pendant six ans leurs deux intelligences et c'est vraiment en vain que Claire s'éloigne de lui.

La vie commune sera-t-elle tolérable ? Ils l'ont vécue déjà ; Maurice n'a pu saisir en sa femme aucun indice de changement ; toutefois elle n'est plus la même, on la dirait lointaine, attirée ailleurs par des forces inconnues auxquelles elle ne résiste pas.

Quant à lui, la présence de Claire l'énerve, attise sa rancune ; toutes les paroles qui lui montent aux lèvres sont des reproches ; il ne peut ni ne veut les formuler même au fond de sa pensée, car ce serait avouer sa défaite.

Avoir cherché pendant dix ans, dix années de jeunesse et d'énergie et que, ce soit elle, sa femme, une femme...

Elle avait travaillé comme lui, pendant plus de dix ans, ayant commencé la première ; elle s'est effacée ; le triomphe public appartient à lui seul ; qu'importe ? Elle lui a volé toute sa joie de vivre.

La haine ancestrale des sexes fermente en son esprit mêlé au désir fugitif mais fréquent d'écraser un jour cette femme sous ses solides poings de mâle, s'affirmant ainsi l'élément supérieur de l'espèce.

N'était-ce pas cela déjà que révélait son baiser sanglant dans le laboratoire et la furieuse nuit d'amour qui suivit ?

Ce soir, il revient d'une campagne voisine où des amis nouveaux comme sa fortune, l'ont invité à chasser le perdreau.

Il a rappelé Claire pour tenter un essai encore, pour calmer son agitation, pour la voir en face et s'assurer d'elle comme d'une complice dont il a peur.

Il voudrait lui faire dire « cela n'a pas été. »

Elle devrait annihiler le passé dans leur deux âmes conscientes, en extirper l'inexprimable vérité.

La bas sur la terrasse qu'il vient de quitter, Lillie, maîtresse de maison et héritière des Hêtres semble une aube radieuse vers les bonheurs nouveaux.

Ses dix sept ans raisonnent de beauté fraîche, de foi et d'ignorance.

Il serait bon de s'attacher à elle de boire l'admiration sans réserve de ses yeux bleus et l'innocente tendresse de son sourire.

Bibelot précieux, petite créature inconsciente qu'un homme recevra un jour. Celui-la sera heureux. Ses propres paroles prononcées pendant le dîner : « J'ai réalisé mon rêve » résonnent, écho prolongé aux oreilles de Maurice.

Il faudra maintenir toujours ce mensonge robuste qui lui donne aux yeux du monde une auréole de bonheur conquis à force d'énergie intelligente.

Il songe mollement aux prunelles enfantines de Lillie, à ses boucles soyeuses et son teint clair, à son regard dont peu de chose ferait un regard d'amour.

— Monsieur, dit le cocher, la grille est fermée.

— C'est bon ; j'irai à pieds et ferai ouvrir. Il saute à terre, entre dans le jardin par une petite porte et marche lentement vers la maison hostile.

Aucune fenêtre ne s'illumine ; peut être Claire aussi erre au hasard de son rêve ; vont-ils se rencontrer au détour d'un sentier ?

Cette supposition l'angoisse et son irritation le reprend, travaille sourdement ses nerfs.

Il avance sans bruit, tel un chasseur habile, le cou tendu, l'oreille au guet, évitant les feuilles mortes et les branches cassées.

Des nuages passent lentement dans le ciel, tour à tour voilant et découvrant le croissant effilé de la lune.

Tout à coup, Maurice voit un homme tendre en même temps que lui vers sa demeure.

Il oublie un instant ses préoccupations pour suivre la marche cadencée de l'inconnu, puis il prend un raccourci, contourne le bâtiment et tous deux se trouvent face à face devant la porte.

— Un télégramme, dit l'homme, avec un mouvement esquissé de la main vers sa casquette.

« Collision de trains — Claire est morte. » Un flot de sang monte au visage de Maurice, la superbe énergie des renouveaux éclate en lui, la figure de Lillie se dessine...

Son rêve s'est réalisé au-de-là même de ce qu'il avait osé le formuler. —

LUD ORIA.





Le vent sur mer

Bien souvent, sur les flots
De l'eau sombre et profonde,
On entend des sanglots
Mêlés au vent qui gronde;
On revoit les mourants
Des naufrages, et, le soir,
Mille fantômes blancs
Surgissent au ciel noir.

Qu'il est laid, ce vent fort
Dont le souffle railleur
A brisé sans effort
La barque du pêcheur,
A ri de ses alarmes
En étouffant ses pleurs,
Tout puissant par ses armes,
Implacable aux douleurs!

Et puis, ce même vent,
Cet Assassin des mers
S'est calmé, doucement,
En caressant les airs,
Symbole énigmatique,
Paradoxe incroyable,
Esprit diabolique
Et monstre épouvantable.

A. LORIMOT.



COLLABORATIONS

ESTUDIANTINES



Souvenirs d'enfance

C'était l'automne quand je naquis....

Au bout d'une petite ville de province, le vent automnal a bercé mes premières heures, de ses contes et de ses légendes; derrière la maison, s'étendait le cimetière où la bise chantait sa mélancolie dans la lyre des hauts arbres funèbres....

Et mon âme a gardé l'écho des rythmes qui m'éveillèrent à la souffrance de vivre, comme la conque marine éternise en elle les nostalgiques lamentations des flots.

Et tandis que mon oreille s'aiguissait cruellement, mes yeux ont gardé les teintes brumeuses des primes visions.

Et l'automne est resté ma saison élue; son amertume qui parfuma l'éclosion de ma vie, ne s'en est pas évanouie encore, et chaque année son enivrement me remonte au cœur et le fait déborder.

Et le vent triste à traversé toute mon enfance; il a été mon seul ami d'autrefois et m'a donné ses goûts et sa pitié... Aucune éclaircie ne troubla ce commerce où nous nous sommes liés pour toujours. Mon enfance suivait son cours solitaire. Nulle fleur, nulle rive qui se soit réunie à la sienne : et le vent seul m'a rencontré; je l'écoutais avec

cette frayeur physique des petits pour un ami plus fort ; et pendant qu'il me parlait, je contemplais, derrière la maison, ce cimetière immobile où pesait la blancheur des mausolées, où d'humbles croix se rouillaient en grinçant et où les pins vert-sombre frissonnaient mélancoliquement comme des lyres, — des lyres toutes droites entre les pierres tombales, élevant les soupirs des morts vers les cieux... Certains jours ternes, des cortèges bizarres processionnaient devant ma demeure : les chasubles claires des curés et l'habit noir des hommes dont quelques-uns s'essuyaient les yeux, l'air froid sur ces têtes nues, le corbillard tiré par des chevaux sombres, et le chant qui enveloppait ce peu de foule ; ce chant trainard et endormi et insistant, comme ceux de la nuit aux fentes des portes, — tout cela m'imprégnait ; et sans doute à cause du décor grisâtre qui planait, je souffrais de comprendre que peut-être je pleurerais encore lorsque je serais grand.

Oh ! ma petite chair serrée contre les brumes qui la fouillaient.

Et les automnes revinrent, chaque année, comme d'un long voyage....

Toute cette époque m'est vide : je ne parviens pas à y évoquer mes parents, ma sœur, mon frère et un vieux grand-père qui m'a beaucoup choyé....

Quelques détails, épars et imprécis, flottent dans cette ombre :

Des soldats exécutant des exercices vis-à-vis de chez moi, sur la plaine des manœuvres, et dont les clairons me faisaient vibrer étrangement.

La naissance de mon frère, où je dégringolai la cage d'escaliers, et où j'entendis un cri d'angoisse là-haut, sur le lit que je venais de quitter après y avoir embrassé ma mère malade.

Mon premier jour à l'école Frœbel, où j'ai pleuré durant des heures, à cause de ce changement subit dans ma faible vie, et de mes robes de petite fille qui m'indiquaient à la risée de quelques anciens.

Et un fait, dont l'isolement donne leur signification à toutes ces lointaines années; le seul où ma mère m'apparaît de son être réel, à côté d'un lied envolé, et de cette chute d'un étage.

Je le revis parfois, d'un rétrospectif regard : il m'est si cher et si triste...

C'était au jardin d'enfants, à quoi je m'étais résigné. Les fillettes et les garçonnets du faubourg déambulaient vers la ville basse, sous la surveillance collective d'une bonne. Je me joignais à eux pour gagner l'école, mais laissai un peu à l'écart. Ce jour là, le petit Robert si gai, si rayonnant de toutes ses boucles blondes éparpillées au vent du plaisir, si bruyant avant le malheur qui le frappait, le petit Robert revint en classe tout vêtu de noir, à pas lents, amené par un monsieur dont le chapeau haut-de-forme était entouré d'un crêpe.

Des conversations étonnées s'échangèrent dans le groupe des bambins, au milieu de la rue.

HENRI. — Tu vois? Bérot, il n'est plus avec sa maman.

JEAN. — Non. Elle est partie loin en voyage, dans une grande boîte; et Bérot m'a dit hier, qu'elle ne reviendrait pas avant dix ans.

BERTHA. — Si ce serait moi, je pleurerais.

TOUS. — Et moi aussi!

JULES, mystérieux. — Moi, je sais comment qu'on appelle ça. Quand ma marraine, l'année passée, elle a parti dans la grande boîte, on m'a dit qu'elle était morte.

DES VOIX, curieuses. — Quoi que c'est ça, morte?..

JULES. — C'est quand on ne revient plus jamais...

UNE PETITE FILLE. — Ça fait que la maman de Bérot, elle ne reviendra pas dans dix ans?...

JULES. — Non, jamais....

LA MÈME PETITE FILLE. — Il ne faut pas le lui dire, il pleurerait.

TOUS. — Oui, oui!

MARTHE. — Et où c'est qu'on va, quand on est mort?

JULES. — Dans la terre, avec la boîte!...

MARIETTE, timide. — Moi, ma maman elle a dit qu'on allait au ciel, voir le bon dieu...

Il y eut un petit silence très profond. Jules dépité qu'on put le supplanter par un autre avis, déclara fièrement :

— Moi, mon papa il a aussi un grand chapeau comme le monsieur en noir. Mais le sien il luit; et ici il ne luit pas.

HENRI, ingénument. — Il est couvert de suie.

La bande contemplant le couple endeillé s'arrêter au seuil de l'établissement. Là, Bérot éclata en brusques larmes et se cramponna au cou de son père. Il devait sentir, que c'était bien long, malgré tout, dix années avant d'encore caresser sa douce maman. Et puis, ces vêtements sombres l'apauraient et le guindaient.

Une institutrice tournait le coin d'une rue. Le monsieur s'approcha d'elle, la salua, et parla quelques minutes. Après quoi, il embrassa de nouveau Robert et s'éloigna sans regarder derrière lui. L'institutrice, l'enfant sur ses bras, voulut accaparer son attention par des paroles rieuses et de merveilleuses promesses.

Et tout le monde entra.

A la récréation, Bérot, l'ancien chef de toutes les parties, fut déserté; le pauvre chérubin, seul au bout de la cour, avec sa tenue raide et noire, avec sa chevelure de soleil engrisaillée de tristesse oppressait l'air autour de lui, et ses

yeux de douloureuse prière faisaient mal, comme un reproche et comme un remords.

Tous ces petits garçons, toutes ces petites filles souffraient égoïstement de ne pouvoir s'abandonner à leurs jeux en pleine insouciance, tumultueusement.

Deux ou trois fillettes se mirent à pleurer.

Heureusement, l'institutrice vit la situation et elle accourut prendre Bérot entre ses bras affectueux.

Cet événement et les propos échangés dans la rue m'avaient frappé. Je me rappelai le cimetière qui se trouvait derrière la maison. Et une comparaison, instinctivement, s'était imposée à mon cerveau novice : « Ma maman, à moi... »

Cette idée me chiffonna jusque midi. De retour chez moi, je fus heureux qu'elle ne s'en était pas allée. Et je sautai sur ses genoux où je me trouvais à l'abri de tout danger obscur. Elle vit un chagrin au fond de mes yeux ; et blotti contre elle, chaudement, les bras autour de son cou, je racontai le malheur de Bérot, et j'ajoutai :

— « Et pourquoi que sa maman elle est morte ? »

— « Parce qu'elle a été malade... »

— « Et pourquoi qu'elle a été malade ? »

— « Parce que tout le monde peut être malade. »

— « Alors, il y a des autres mamans qui ont été malades et qui ont été mortes ? »

— « Oui. »

— « Beaucoup ? »

— « Toutes. »

Il y eut un silence ; je penchai la tête sur la poitrine de ma mère, n'osant plus la regarder en face, épouvanté d'un soupçon.

Des larmes grossirent sous mes paupières tendues, en une supplication ardente, adressée à je ne sais quelle puissance planant sur moi :

— « Maman, toi, tu ne mourras pas? »

— « Mais si ! Je dois mourir comme les autres mamans. »

Et mes larmes ne purent se retenir de rouler, lentes et lourdes.

— « Non, maman ! Je ne veux pas ! Dis-moi que tu ne mourras jamais. Je ne veux pas que tu meures ! »

Je ne pouvais admettre de la perdre, fût-ce dans un siècle, dans une éternité.

Je la sentais en dehors et au-dessus de toutes les créatures, d'une essence plus fine, et je trouvais tout simple qu'elle vécût toujours, avec moi.

Et plusieurs fois, je lui gémiss éperdument ma prière. Elle eut pitié, voulant me consoler d'une illusion, et m'embrassant à pleines joues, elle me certifia :

— « Sois tranquille, maman ne mourra pas. »

— « Dis : jamais. »

— « Jamais. »

Je pleurais, calmé, avec un sourire d'infinie conviction.
Pauvres enfants !

Ils réclament parfois de ces miracles, que leurs candeurs envisagent, « voient » comme des phénomènes naturels devant se plier aisément à leurs divines exigences.

Ils ont demandé la lune à leur grand-père ; ils ont demandé à leur maman de ne jamais mourir ; et on leur a tout promis.

Pauvres enfants !....

ÉMILE GÉRARD.

Université de Liège.





L'Auberge

A MAURICE-J. LEFEBVRE.

Le long de la grand' route au défilé banal,
Se trouve un cabaret — de renom véridique —
Dont l'enseigne déteinte aux voyageurs indique
Encore qu'on y loge à pied et à cheval.

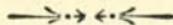
Car il servait jadis d'auberge et de barrière :
Les chevaux de relais piaffaient dans la cour,
Et les gars y venaient faire gaîment la cour
A la servante, fille accorte et familière.

Or, l'auberge est déserte à présent, et le bruit
Joyeux des postillons du coche s'est enfui ;
La route est solitaire et morne, l'herbe pousse

Entre les vieux pavés à l'ennui dévolus ;
Et le dimanche après-midi, l'on n'y va plus
Boire les vins légers et la bière qui mousse.

DRAPIER.

Université de Bruxelles.





BASIÈRE ET SES SOLDATS

Nous nous sommes mis en chemins sans vous, aidés par ceux qui nous ont appris à douter de vous, et nous n'avons trouvé pour ennemis, sur notre route ardue, que vous et vos milices, soutiens de toutes les puissances d'iniquité.

G. CLÉMENCEAU.

La mobilisation de l'Internationale noire est décrétée. Les compagnies d'Escobar sont prêtes, le matériel pour l'offensive dans l'ombre est en parfait état. Les drapeaux claquent et dans leurs plis flamboient les grands titres de gloire : A. M. D. G. Mensonge — Improbité — Lâcheté. Les tocsins de France ont sonné l'alarme et la chamade a été battue dans toutes les sacristies. En conséquence d'un vigoureux coup de balai les contingents de réserve, assomptionnistes folliculaires, frères-maristes, capucins, bénédictins et chartreux — bistros sacrés du Sabaoth des armées —, sœurs mégères et voleuses, en l'allégresse des carillons ont violé nos frontières.

Ils s'installent, s'imposent, s'apprêtent à ronger. Tel un ulcère à la curée de chairs vives. Ils narguent nos ardeurs, nos cris d'enthousiasme poussés non tant contre leurs

nocives personnes que contre le symbole déprimant, dont ils promulguent l'acceptation. Nos colères justifiées suggèrent à ces lamillebranches et à ces discophores les sarcasmes melliflus et les propos d'abattoir dont ils pimentent les « Croix » épiscopales, ragoût et mots d'ordre des petits jeunes gens sortis des jésuitières.

Ces cancre dévots et leurs souteneurs en robe courte — crosses et gourdins levés — tentent de faire splendir l'asser-vissement moral en lequel ils croupissent. Honnêtes gens arrivés au paroxysme de l'inconsciente nullité ! Ils s'imaginent que l'Histoire n'a pas de tournants.... Ne faut-il pas qu'ils aient congé d'obstruer les purs rayons de lumière qui doucement pénètrent et réchauffent les couches populaires ? Ne faut-il pas que les Sainte-Hermandad maintiennent leur omnipotence ? Ne faut-il pas que, pour y trainer les franchises des hommes libres, au lieu des autodafés expiatoires d'antan ils utilisent, les boues des turpides calomnies ? Ne faut-il pas que « l'universelle production se résorbe dans l'escroquerie sacerdotale (1) ? »

*
* *

Les étudiants cléricaux — si j'ose l'accouplement de ces vocables — promènent dans les villes universitaires, une morgue qui ne manque pas d'impavidité quand elle s'accorde au nombre. A l'instar de nos vibrantes manifestations, ils s'arrogent le droit de protester au théâtre ; ils épanchent devers « *Ces Messieurs* » une rage aussi béate qu'hypocrite, encore qu'ils acclament pour s'égayer les plus croustillantes saligauderies.... Ils apprennent les sifflets dont toujours largement nous leur octroyâmes de sonores harmonies.

(1) Laurent Tailhade.

L'exécration du beau et la haine du vrai se font voir chez eux à l'état brut. Après l'Eglise, ils comblent le lupanar de leurs assiduités et trouvent moyen d'y afficher les droits de l'homme.... Certes, il n'est qu'un temple où ils n'ont pas accoutumé de fréquenter : c'est celui de la Raison.

Mais fourbissez vos armes et faites les bénir, messieurs les arrivistes d'eucharistie, Louvanistes aguerris aux « colletoges » stupides avec les « Peterman. » Au lieu de vous tapir en des bois que vous n'auriez dû quitter, vous y avez coupé de solides bâtons de cornouiller....

En avant les tâcherons des bonnes besognes ! Pour Dieu, pour Rome, pour la Calotte.... « *Abhorret Ecclesia a sanguine!* »

Croyez-le ce n'est pas de la haine que nous avons pour vous. Vous êtes l'instrument d'une politique abâtardie par l'intrusion des prêtres. Quand le christianisme sentira sa prochaine agonie, a dit quelqu'un, il mordra à la manière des chiens enragés. Et vous le savez, et c'est parce que vous le savez que nous vous plaignons, vous qui sacrifiez à un passé de hontes, vos jeunessees appelées à de plus nobles causes... Ouvrez les yeux et regardez.

Que reste-t-il du prétendu patrimoine de St Pierre et à quoi songe la Divinité ?

Ah ! Pallus-Athéné qui communiquez à nos élans une si radieuse et immurcessible beauté, éclairez ces intelligences faussées et égarées ! En des rythmes harmonieux chantez leur la sérénité de la vie ! Instruisez les ! Montrez leur qu'elles combattent au nom de la mort pour des dogmes incohérents et des faux légendaires !

*
* * *

Pour enlever au père de famille la part de son influence, les prêtres ont érigé dans leurs édifices, l'ignoble confes-

sional, cabinet particulier où se déflorent les primes roses de l'enfance, se dévirgine la pucelle et se prostitue l'épouse. Pour fouailler les sexualités et troubler les frissons les plus sacrés de l'amour, ils souillent au nom des diaconales le cerveau des victimes prostrées devant eux ; pour retarder, falsifier, larroner l'évolution normale de la pensée humaine, les Jésuites et les congrégations ont élevé à l'erreur un Panthéon si haut que le philosophe le plus avisé tremble d'en découvrir le faite ; pour répondre aux exigences modernes, les derniers papes descendent de leurs tréteaux romains et, lançant de fallacieuses décrétales, feignent de tendre une main secourable à l'ouvrier abêti par deux mille ans d'imposture galiléenne ; pour avoir licence de vivre en parasites, puissants, tranquilles, salariés et repus, les histrions du surnaturel ont instauré le mode d'exploitation de la sottise religieuse et les malheureux fascinés, hallucinés se dégradent avec ferveur en des incantations ineptes et des poses d'esclaves.

Et ce n'est pas assez aux maîtres enjuponnés d'intenter telles opérations infâmantes ! Compulsez les archives des tribunaux, assurez-vous de l'édification de Tartufe ! Ils proclament leur morale inaccessible aux ignominies coutumières. Répondez, vous tous, gosselins et fillettes étrangement flagellés...

Non content d'offrir la cigüe, d'intoxiquer les masses, irrassasié de crimes de lèse-lumière, le christianisme, selon la parole de Nietzsche a « donné du poison à boire à Eros. » Triomphe incomparable ! Exultez brebis ! *Sursum corda !* Il atteint à l'ultime apothéose et bientôt le culte du Phallus aura ses autels à côté de ceux du sacré cœur ou du sacré... Ainsi parlait, l'an 1750, l'hilare Benoît XIV des révérences dues à Madame Marie, mère non maculée.

* * *

Les étudiants catholiques font serment d'obéissance à pareils baladins. Au nom de la liberté ils jurent d'écraser les « suppôts de gueuserie » et se lancent au pourchas de l'esprit vierge de compromissions.

Ils consacrent le plus net de leurs peines à féconder l'abjection de leurs éducateurs. Les mercenaires S. J. ont visé au cœur en pointant sur eux : ils ont pétri leurs consciences, laminé leurs cerveaux. Les aménités du bon vieux temps n'étant plus qu'illusoires, les élèves, heureusement, sont aptes à récidiver sur l'asphalte des boulevards les exploits tapageurs, les chie-en-lit souventes fois sanglantes. La moitié de Dieu qui préside par de là les Alpes à la « christianisation des capitaux » dira : « c'est bien ! » et moissonnera les profits.

Croisez-vous, jeunes gens de notre âge, sous l'égide jaune et blanche pour un tombeau vide plus que jamais. Votre marche à Jérusalem est vaine et, nonobstant le décor, exempte de fière allure. Vous arrivez trop tard : il n'y a plus d'étoile au ciel de la chimère. Anatole France, à qui vous ne déniez pas une parcelle de sagesse, estime qu'il importe peu que l'on jauge la valeur des dieux à leurs siècles d'existence.... Les vôtres dans ce cas manqueraient de maturité. Archétypes de l'universelle laideur ce n'est pas eux qu'Hypathie convierait à s'asseoir dans les Parthénons resplendissant de clartés.

Irréductiblement ils s'effondrent en un oubli vengeur cependant qu'immuable, unique et éternelle, la Beauté, toute puissante et sereine, redescend sur la terre en fin de l'imprégner au soleil de la Science d'une justice plus clément, — d'une vérité plus pure.

EUG. JACOB.

Institut Commercial de Mons.



FEUX-FOLLETS

La nuit, quand nous dormons, l'âme s'en va de nous
Pour rejoindre ses sœurs — sur les grands prés de lune,
Dans la clarté blafarde, en les horizons roux
Les âmes, des lointains, s'en viennent une à une.

Dans la morne étendue, elles tournent en ronds,
Silencieusement, comme des feux-follets,
En des sauts tout menus, en de très petits bonds
Elles vont en dansant, tels des enfantelets.

Puis, quand à l'Orient, se lèvent les clartés,
Elles disent « bonjour, » se font des révérences
Et s'envolent très vite en les airs veloutés !....
Elles rentrent en nous, ces filles du silence !

DÉMON.

École des mines, Mons.





Chaperon Rouge

I

On l'avait surnommée « Chaperon rouge. »

Au pays noir des charbonnages et des usines, il y avait onze ans qu'Yvonne était née. Sa grâce mièvre contrastait avec la robustesse géante de son père, le forgeron du hameau. Précoce, ignorant les turbulances et les disproportions corporelles de ses compagnes de classe, elle avait le charme attirant des fillettes jolies et intelligentes que les hommes observent, amusés.

L'école que fréquentait Yvonne était située à trois quarts de lieu de la forge paternelle. L'on s'y rendait par la route pavée qui allait droite, morne, sans arbre, longeant les terils des charbonnages et le canal, traversant là bas un petit bois d'arbres grêles. Et pour qui la voyait trottinant sur la route, coiffée d'un béret écarlate sur ses cheveux d'or ébouriffés, elle évoquait le petit Chaperon Rouge de la vieille légende, la douce fillette qui portait à mère-grand, de la galette et du miel et que le loup peu scrupuleux croqua un soir.

Après la classe, les fillettes du hameau revenaient ensemble, portant sous leur long caban le petit panier vide du déjeuner. Elles s'arrêtaient au bois pour cueillir des mûres ou des fleurs ou bien pour ramasser des faines, suivant la saison. Et le temps se perdait en rondes et en joyeuses poursuites. Au soir tombant, plus graves elles se donnaient le bras et marchaient vite en chantant pour ne pas avoir peur...

*« Promenons-nous dans le bois
Tant que le loup n'est pas là... »*

Mais un soir le loup fut là.

C'était en fin d'automne. Yvonne, que sa maîtresse avait retenue après la classe pour mettre un peu d'ordre dans la salle — faveur accordée à la plus studieuse — s'en retourna seule.

Tout au bout de la route, derrière les terrils et les bâtiments des charbonnages profilés bleus sombres à l'horizon, elle avait vu disparaître le soleil rouge. Le ciel restait rose et l'eau dormante du canal, où nul bateau n'érigeait son mât, reflétait ce ciel maussade. Yvonne pressait le pas, penseuse à cause de la solitude : personne ne s'apercevait sur la route infinie. Au loin, le bruit d'un chariot cahotant sur le pavé s'affaiblit puis cessa.

Le cœur de Chaperon rouge battit très fort lorsqu'elle pénétra dans le petit bois d'arbres grêles : elle songeait au loup. Le bruissement des feuilles mortes que le vent léger détachait des branches, l'envol d'un oiseau la faisaient blêmir.

Soudain quelque chose remua derrière un buisson de muriers, un être en surgit. C'était le loup !... Elle n'en douta pas un seul instant, elle entrevit ses yeux brillants et ses dents blanches... et s'évanouit.

Le loup était un homme velu et roux qui la viola. Il l'étendit les bras écartés, crucifiée sur le pavé... puis il s'enfuit.

La brume automnale s'établissait blanche dans le soir.

Yvonne rentra tard au logis, les yeux battus et les joues livides. On la questionna, on la gronda, sans obtenir d'elle le motif de son retard, l'aveu du forfait dont elle avait souffert. Elle concevait qu'une chose infâme s'était passée, qu'elle y avait joué un rôle et que ses parents pleureraient s'ils savaient...

Le temps passa. Yvonne fut plus douce et plus sérieuse encore et sur ses joues, sous ses yeux gris, inquiétants de profondeur, le double sillon s'ébauchait des réelles souffrances pleurées. Les hommes lui faisaient peur.

II

Lorsque le forgeron fut mort après une interminable maladie, la veuve dut céder la forge pour solder les arriérés du docteur. Elle partit avec ses enfants, pour la ville où les femmes trouvent plus facilement de l'ouvrage. Ils habitaient maintenant au troisième étage d'une haute maison jaune du faubourg populaire.

A l'atelier de modes, Yvonne connut ses sœurs, les filles pauvres. Elle connut leur orgueil et leurs désirs, elle entendit le récit de leurs aventures. L'amour emplissait toutes leurs chansons, toute leur âme, toute leur haine aussi.

Elle même était femme maintenant, soucieuse de sa beauté mièvre et mélancolique, sensible aux hommages muets des regards.

Elle désirait l'amour, mais sa crainte de l'homme n'était

point encore abolie; en leur aspect elle retrouvait un rappel de la brute du bois dont elle frissonnait.

Lorsqu'elles sortaient au soir, la journée terminée, des « amoureux » les attendaient ou les suivaient quémendant la faveur d'un rendez-vous.

Un soir elle répondit à l'un d'eux, un soir doux qu'il pleuvait. Comme elle allait seule, d'un pas de promenade montant la rue luxueuse, s'arrêtant aux vitrines attrayantes d'étincellements, un tout jeune homme l'aborda. Il était si blond, si femme, son sourire était si franchement joyeux, qu'auprès de lui, elle se sentit toute confiante. Ils furent amis dès la première heure.

Deux jours plus tard lorsqu'il l'amena dans son quartier d'étudiant, elle ne fit aucune objection et sans feinte résistance, elle s'abandonna à l'étreinte merveilleuse d'avoir été rêvée et d'être consentie.

* * *

Depuis un mois qu'il était à l'Université, Paul Derfeze s'était initiés aux joies des amicales estudiantines. La vie nocturne de la capitale lui avait été révélée par les vadrouilles d'après minuit dans les caves où l'on boit la munich au demi litre, dans les tavernes anglaises où l'on déguste le double scotch en des gobelets de métal argenté... que l'on voudrait bien emporter. Sa joie était de séjourner là, casquette au front, fumant des pipes, vaguement émêché, de contempler, réfléchées mille fois par les hautes glaces, les femmes fardées qui entraient, s'attablaient dans l'expectative d'un généreux client. Il s'intéressait à leurs manœuvres, admirait leurs gestes et les fleurs en gerbes que leurs vendait une massive et crapuleuse vieille. Dans des maisons aux persiennes closes, il en avait vu d'autres

plus sommairement vêtues. Enfin après un bal tumultueux, une grisette insouciant s'était chargé d'achever son initiation érotique.

De ce premier contact, Paul avait gagné le désir plus impérieux de recommencer souvent le jeu agréable sans jamais y livrer son cœur. Paul aimait chastement, de toute son âme, une petite vierge, cousine éloignée, qui lui demeurerait fidèle en sa provinciale ville natale.

Yvonne ne put lui faire oublier cette passion poétisée encore par la distance. Peut-être s'était-elle donnée trop vite...

Souvent près d'elle, fumant des cigarettes, avec l'insouciance du mâle satisfait, il laissait sa pensée voguer vers la petite vierge lointaine, tandis que l'aimante Yvonne lui versait tout l'amour de ses yeux fiévreux.

— « Paul, dit-elle un soir, la voix altérée, tu ne m'aimes pas ; je t'intéresse de moins en moins... »

— « Calme toi, chère amie, je t'aime... embrasse moi. »

— « Tu ne m'aimes pas assez pour me tolérer toujours auprès de toi, comme maintenant. »

— « Toujours ! » répéta Paul, épouvanté par le sens inexorable de ce mot. Il songea rapidement : Toujours !... le collage alors avec ses ennuis et ses responsabilités et ses petites joies monotones... la vie ennuyeuse parce que prévue et réglée... la même chair, les mêmes baisers, les mêmes mots fades... à perpétuité !

— « Ne mens pas, insistait-elle, ne mens pas ! Tu en aimes une autre, une riche comme toi. »

Elle plantait ses regards droits dans les siens. En un instant de franchise qu'il regretterait, Paul avoua. Il était trop novice encore pour savoir le bénéfice que l'on peut recueillir parfois d'une mensonge en amour.

Alors Yvonne, fébrilement se rhabilla et lorsqu'elle

apparut grandie en ses vêtements noirs, « Adieu, fit-elle mieux vaut nous quitter maintenant, que je le puis encore... »

Il la laissa partir. Elle s'enfuit titubant dans la brume du soir, avec l'envie de déjà mourir.

Le rêve avait duré huit jours.

III

Charme mélancolique des roses tôt écloses un peu fripées par le gel...

Celui qui la suivait maintenant chaque soir la désirait de toute son impatience de riche voluptueux.

Elle lui céda enfin à cause de son assiduité, par nécessité aussi : le travail était rare à l'atelier. La mère chez qui elle était retournée après sa fugue de huit jours, la recevait mal, aigrie par la misère, influencée par un amant brutal, elle n'eut pas pour sa fille des mots consolateurs, mais des insultes souvent répétées.

Au reste le travail bête n'est acceptable que dans l'attente chantonnante d'un bonheur espéré. Yvonne n'espérait plus.

Entretenue, elle n'aurait plus le soucis de l'argent à gagner, elle pourrait rêver à l'aise au rapide bonheur évanoui. Et cet homme-ci disait l'aimer vraiment.

Un soir qu'il se montrait doux et implorant presque, elle le suivit chez lui sans répondre et sans sourire. Elle fut l'amante docile et peu encombrante. Il la logea en un coquet appartement orné de mousselines claires. Les fleurs dans les vases étaient souvent renouvelées.

Tout à la joie du désir exaucé, il ne s'inquiétait pas trop de la mélancolie de sa frêle maîtresse, lui trouvant même d'un attrait d'enigme original. Comme elle parlait peu.

semblant rêver toujours, il la questionnait parfois : « pourquoi ne ris-tu pas ? As-tu quelque peine ? »

— « Je suis contente, » assurait-elle. L'ami était satisfait de cette réponse évasive, la chair en joie, l'esprit aux affaires...

Et les mois s'écoulaient. Yvonne sommeillait dans sa quiétude matérielle. Cet homme qu'elle n'aimait pas semblait l'aimer. Il est bon, pensait-elle, et elle estima sa bonté. C'est doux de faire du bonheur quand on est irrémédiablement triste et elle s'appliquait à cette tâche, sœur de charité, soignant le pauvre amour des riches. Elle s'efforçait, par ses toilettes, ses paroles et ses recherches de distractions, de satisfaire le goût ou l'orgueil du bon ami.

Un soir, il rentra ivre, elle ne lui fit aucun reproche ; n'était-il pas le maître ? Mais lorsqu'elle apprit par une amie qu'il l'avait trompée, elle retrouva des larmes de colère. A la longue, l'amitié qu'elle éprouvait pour lui aurait sans doute évolué en amour véritable.

Peu à peu les visites de l'homme se firent plus rares et elles étaient moins longues. Yvonne maintenant comprenait qu'on ne l'aimait plus. La passion du bon cœur n'était pas absolue. Lui aussi, en venant vers elle, n'avait désiré satisfaisant qu'une fantaisie passagère. Bientôt ce serait la rupture et, pour elle, la solitude misérable.

Elle songe ainsi lentement, un soir d'hiver, renversée dans un fauteuil auprès du feu agonisant. Sous la clarté de la lampe, dans un haut vase sur la cheminée des roses se meurent ; un à un leurs pétales tombent sur le marbre...

Le feu s'est éteint, Yvonne frissonne. Après un douloureux soupir, elle se lève, se revêt d'un long manteau imperméable et sort... dans la brume du soir.

Au dehors, la brume s'est muée en pluie. Il pleut sur toute la ville une ondée d'automne lancinante et froide qui

fait songer à des suicides et à des meurtres, à des noyades de désespérés en des étangs glaugues, au milieu de campagnes désertes...

Le lendemain, il la trouva morte, vêtue, sur le lit soigneusement apprêté : Elle était empoisonnée. Pour la première fois, l'énigme des yeux d'Yvonne, restés ouverts, tortura cet homme.

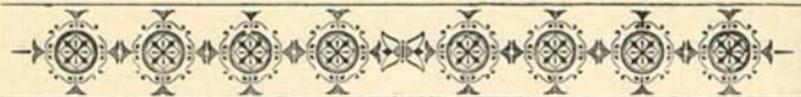
Toutes les roses étaient fanées. En évidence sur la table, un billet portait ces seuls mots de pudeur tardive : « Ne m'embrassez pas lorsque je serai morte. » (Elle n'avait jamais pu se résoudre à le tutoyer).

....Ainsi il se pourrait qu'en nos temps le loup insatiable ait, une fois de plus, croqué le petit Chaperon Rouge, l'exception éternellement renaissante et diverse.

PIERRE FAUCONNIER.

Université de Bruxelles.





LE FAUNE AU MASQUE

A FERNAND URBAIN.

L'aube sourit au ciel câlin ;
Or j'entends près de ma fenêtre
Sous le grand hêtre
Du jardin,
Un pas léger qui fait craquer la feuille morte.
J'entre-baille la porte,
Et j'aperçois soudain
Un petit faune roux qui trottait de la sorte
Dans le jardin. —
Il allait, furetant chaque chose,
Touchant l'argile du potier,
Cueillant la rose
Et les fruits verts du noisetier,
Qui, par-dessus le mur,
Tend ses bras vers la route ;
Puis le faune cueillait la grappe du cep mur.
A chaque murmure, il écoute
D'ou vient le bruit :
Un gland qui tombe, un oiseau qui fuit,
Un pas sur la route,

Le grincement d'un char qu'un paysan conduit. —
Un rayon s'accroche à sa corne
Qui luit,
Quand près du mur il grimpe sur la borne
Pour sonder le verger du regard.
Il s'arrête, repart
Pour s'approcher de la fontaine.
Il touche au seau,
Puis à la chaîne,
Et se voyant dans l'eau
De la fontaine
Qui scintille comme un miroir
Il ricane et sourit à sa face camuse ;
Il veut tout voir
Et tout l'amuse ;
Or hier au soir
J'avais — potier soigneux — modelé dans l'argile
Rouge et fragile
Un masque de théâtre étrange à voir :
La bouche dessinait une grimace
Et les yeux, comme deux trous —
Étaient béants et fous
Dans la face
Qui semblait en courroux. —
Or le faune bisulce en voulant reconnaître
Chaque objet,
Avisa sur le rebord de la fenêtre
Le masque qui le regardait. —
Il le saisit ; — tel, un enfant s'empare
De son butin.
— Le masque hilare
Grimaçait au sylvain. —
Puis le faune voulut le mettre, et de sa main

L'appliqua tout à coup sur sa face poilue. —
J'ouvris la porte soudain ;
Le gond grinça d'une plainte continue,
Et le sylvain
Du regard explora la chambre sombre.
Il tremblait, cherchant un chemin
Pour fuir dans l'ombre.
Alors je m'avançai vers le faune peureux,
N'osant bouger, restant sur place,
Et j'aperçus soudain en regardant sa face,
Le masque ricanant qui me suivait des yeux...

HENRI LIEBRECHT.

Université de Bruxelles.





UNE MAXIME DE LA ROCHEFOUCAULD

Il est impossible de parcourir les maximes de La Rochefoucauld sans s'écrier : mais c'est bien vrai ce qu'il dit là !
— Et un sourire triste vous vient aux lèvres.

Ces maximes chères, sombres, presque brutales, renferment en effet, de profondes vérités auxquelles nous songeons trop rarement. Je voudrais dire quelques mots de l'une de ces pensées, la plus vraie peut-être :

« Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions, si le monde voyait tous les motifs qui les produisent. »

Je ne m'arrêterai pas à ces belles actions, comme en font les mauvais génies des mélodrames, accomplies dans un but méchant et pervers.

Ce n'est pas de celles-là que je veux parler. J'aimerais borner le développement de ma thèse à la citation d'une autre maxime de La Rochefoucauld, que j'ai été à la fois heureux et triste, de rencontrer dans son recueil. Heureux parce que j'y trouvais si exactement exprimées, mes propres idées, et triste parce que je me disais que j'allais délayer

en plusieurs pages ce qui s'y trouve admirablement condensé en quelques lignes. Enfin la voici :

« L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable, et l'envie d'abaisser les autres, sont souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes. »

Voilà bien les véritables motifs de la plupart de nos belles actions ! Ce n'est que trop vrai.

L'homme est l'être le plus intéressé de la création, il pense toujours, et en toutes choses, à lui-même. Il est flatteur comme un courtisan du XVI^{me} siècle, faux comme Tartufe, mauvais comme Son Eminence Grise, dur comme Rockfeller, cruel comme Barrère... *par intérêt*, il est même bon, sublime par intérêt. Oui, l'intérêt est le mobile principal de ses belles actions. J'accorde que cet intérêt puisse être d'une essence plus ou moins vile, mais ce n'en est pas moins lui, toujours lui.

Serait-ce, par hasard, par grandeur d'âme que le père d'Eugénie Grandet s'engage à payer les dettes de son frère ? Non pas, s'il agit ainsi, c'est qu'il devine sous cette belle action, une bonne affaire.

Le consul Bernick, dans le fameux drame d'Ibsen : *Les Piliers de la Société*, est un homme qui s'est fait aimer et respecter de ses concitoyens, par son intégrité, sa libéralité, ses vues larges, pour le bien qu'il a fait à sa ville, en y élevant des écoles, des hôpitaux... Il est impossible que cet homme n'ait pas fait cela, par amour du bien ! — Erreur, cet être est si égoïste, si vil, qu'il en devient presque criminel. Tout le bien qu'il a fait, il l'a fait par intérêt. Il ne s'est efforcé de gagner la confiance de ses concitoyens que pour augmenter sa fortune, cacher ses intrigues, et avoir la douce jouissance de se sentir aimé et admiré.

La clémence des rois n'est que politique, dit La Rochefoucauld. — Voici un exemple qui m'a toujours frappé. A la fin d'Hernani, don Carlos, au sortir du tombeau de Charlemagne, pardonne à ses assassins, et ceux-ci de s'écrier : Vive l'Empereur ! A la lecture, aussi bien qu'au théâtre, cette fin m'a fait une impression désagréable. J'ai peut-être tort, mais je ne puis croire que Charles-Quint soit sincère. Il s'est trop mal conduit pendant la pièce, pour être pris d'une aussi belle pitié à la fin. Et puis... cette clémence vient si à propos, au moment où Don Carlos est nommé empereur, où il a besoin de la confiance et de l'admiration de tant de milliers d'hommes. — Enfin cette fin ne me va pas...

On me dira peut-être que les hommes dont je parle, sont des êtres fictifs. Tout d'abord je répondrai, que Balzac et Ibsen sont des réalistes, et puis, je rappellerai un petit fait qui est tout à l'honneur de l'homme. — Je désire obtenir de Mr X., une faveur, une grâce, un service. Comment dois-je m'y prendre ? Implorer, supplier, flatter ? Non, je dois tout simplement montrer à Mr X. qu'il est de son intérêt de faire ce que je lui demande ; ou, mieux encore, je dois lui faire *deviner* que son propre intérêt est en jeu, en lui faisant croire que je ne m'en doute pas.

Il acceptera, et s'imaginera que je prends son calcul pour un acte de pur dévouement. — N'est-ce pas joli ? Et ce Mr X., ne le voyons nous pas tous les jours ? Je prends un exemple, oh ! bien bénin. Qu'est-ce qu'une fête de charité ? Un moyen de s'amuser, en paraissant donner aux pauvres. La charité, c'est bien beau sous cette forme !

Tiens, tu me dégoûterais, si tu ne me faisais rire, homme faux, hypocrite, intéressé. Mais tu es la dupe de ta propre hypocrisie. Ton imagination te joue des tours pendables.

Pascal a bien raison de la considérer comme une de ses

plus grandes misères. Alors que tu n'agis que par pur intérêt, elle te fait croire que tu obéis à un mouvement de ton cœur.

Et sais-tu pourquoi? Bien souvent tu donnes à certains de tes actes *plusieurs* mobiles, alors qu'il n'y en a qu'*un seul* qui ait eu de l'influence sur ta détermination.

Tu rends service à un ami, parce que tu sais qu'il te rendra la pareille; tu te doutes bien un peu de ton but intéressé, mais tu t'éblouis en te disant que tu as *aussi* obéi à un sentiment d'affection pour ton ami, et voilà où tu te trompes.

Quand je te vois aussi intéressé, je me demande ce que tu fais de tes pompeuses expressions de bien, de beau, d'idéal. Car y a-t-il rien de plus bas que l'intérêt?

J'en vois la preuve dans le fait que les quelques rares êtres humains qui sont vraiment désintéressés, supportent chez les autres tous les défauts, mais ont une horreur invincible pour les hommes intéressés ou égoïstes.

Revenons à nos moutons. A part l'intérêt proprement dit, il y a d'autres sentiments honteux qui nous font accomplir de belles actions. L'orgueil, par exemple, le plaisir de pouvoir nous dire, « moi, je fais cette belle action, les autres ne la font pas, je suis un homme vraiment remarquable. »

Voici quelques vers d'une comédie d'Emile Augier, intitulée *Un homme de bien*.

Ils peignent admirablement ce sentiment intime et subtil dont je veux parler : (il s'agit d'un héritage).

*Mais baste ! au demeurant je me trouve assez riche.
Pour relâcher un peu mon droit de sa rigueur
Et d'un trait généreux me donner la douceur.
Ce n'est pas un argent mal placé dont j'achète
L'ORGUEIL de me sentir et de me dire honnête,*

*Et nul n'aura payé d'un tel prix, j'en réponds,
Le beau droit de crier haro sur les fripons!*

Le dépit, la honte poussent aussi aux belles actions. Je n'insiste pas car l'espace me manque. Mais je ne puis cependant passer sous silence une cause bien commune de belles actions... involontaires.

Je veux dire les circonstances.

Souvent on se trouve dans l'alternative, ou de commettre une mauvaise action, ou d'en accomplir une belle. Et si, reculant devant la première, (souvent par intérêt), vous vous résolvez à la seconde, le monde vous loue, vous admire, vous adule ! Cela me répugne, on dirait vraiment que la vertu consiste à ne pas faire le mal. Vous avez fait votre devoir, et rien de plus. Un homme, (passez moi l'exemple; il est presque devenu classique), un homme, dis-je, qui épouse la mère de son enfant, n'a aucun droit aux louanges; s'il ne le faisait pas, ce serait un infâme coquin, il répare sa faute, ce n'est que juste.

C'est cette manière fausse de comprendre le devoir et la vertu, qui rabaisse le niveau moral de la société; et cet enthousiasme pour un homme qui ne commet pas une mauvaise action, ou en répare une, est d'autant plus injuste, que celui qui dans l'ombre, avec un courage calme, mais autrement méritant, mène une vie dure, laborieuse et sans tache, celui-là, on l'oublie !

Et cependant, de même que les grands malheurs sont souvent moins pénibles à supporter que les petites contrariétés de la vie, de même le courage nécessaire pour accomplir une action d'éclat, est moins rare et moins beau que celui qu'il faut au misérable pour rester honnête et bon.

J'ai hâte de passer à un autre ordre d'idées. A côté des belles actions que nous accomplissons par pur intérêt, il y en a d'autres dont le motif n'est certes pas l'amour du bien, mais n'est cependant guère blamable. Voici quelques exemples.

Je crois qu'il est rare que ce soit par pure affection que nous nous dévouons pour un ami. Je ne parle pas ici de l'intérêt brutal et bas, mais il me semble que bien souvent nous nous dévouons, parce que nous désirons que notre ami nous aime. Nous nous disons :

Qu'un véritable ami est une douce chose.

Cependant, comme dernièrement j'ai entendu calomnier l'amitié, la méconnaître, la nier, je relève cette parole. Un jour que je remerciais un ami des preuves d'affection qu'il m'avait données pendant de tristes moments, il me répondit avec la plus grande simplicité : « Ce n'est pas pour te donner des preuves d'affection que j'ai fait cela, c'est pour moi-même. »

Il est inutile que je montre ce qu'il y a de sublime dans cette réponse, cela va droit au cœur.

Il se peut aussi que l'on fasse le bien, par désespoir. Dans une grande affliction, au moment où la vie vous est à charge, où tout paraît sombre, désagréable, stupide, où un rire vous agace, où ceux que vous connaissez vous semblent insensibles, et où les étrangers vous sont antipathiques, oh ! alors, le bien, le dévouement, l'abnégation sont une grande consolation ; vous sentez que votre vie n'est pas tout à fait inutile, que vous avez encore quelque chose à faire en ce monde.

Si ces sentiments persistent en vous, même quand vous n'êtes plus en butte au malheur, ils s'appellent exaltation. Brand, le héros d'Ibsen, est un exalté. De l'exaltation à la religion, il n'y a qu'un pas.

La religion est un des derniers points que je voudrais traiter, mais avant tout, je tiens à déclarer, pour que l'on n'aille pas mal interpréter mes paroles, que ce que je dirai, est compatible avec le plus grand respect pour la religion.

Ce qui me peine c'est de voir qu'un prêtre doive parler si souvent des horreurs de l'enfer et des joies célestes, pour ramener les hommes, au bien. Cela ne nous montre-t-il pas que l'homme est intéressé jusque dans ses pensées les plus intimes? Car enfin, il ne faut pas éviter le mal par crainte des peines de l'enfer, et faire le bien dans l'espoir du bonheur éternel.

Je suis le premier, et j'insiste là-dessus, à admirer du plus profond de mon cœur, le dévouement sublime des religieuses gardes-malades; mais si une femme, qui n'aurait pas en elle une sorte d'exaltation religieuse, devant elle l'espoir d'une vie meilleure, si cette femme, dis-je, était aussi dévouée que ces religieuses, ne serait-ce pas encore plus beau? Et ces femmes existent. Oui, il existe des êtres tout de dévouement, oui, il existe de véritables belles actions, admirables par leurs résultats, sublimes par la pensée qui les a fait naître. Ah, La Rochefoucauld a bien fait de glisser le petit mot *souvent*, dans sa maxime. — Certes elles sont rares les belles actions qui viennent du cœur, qui sont inspirées par l'amour du bien, par ce qu'il y a de meilleur en nous. Mais si elles sont rares, elles brillent par contre, dans leur solitude, d'un éclat incomparable. Que cela nous suffise, et que jamais cette parole infâme : *O vertu, tu n'es donc qu'un vain nom!* ne vienne effleurer nos lèvres.

R. VAN CAUWENBERGHE.

Université de Gand.





Le Supplice

A l'horizon nacré se meurt le crépuscule
Et l'air est alanguï par des parfums nombreux;
L'ascète sent le fouet de désirs douloureux
Hurle et se fait horreur au fond de sa cellule.

— Etant beau comme un marbre, ardent et vigoureux,
Ne sens-tu pas combien ta lutte est ridicule,
Que malgré le cilice et malgré la cuculle
Tu n'en es pas moins homme et comme homme amoureux?

Martyrise ta chair superbe, hurle, râle...
L'hymne mystérieux que la nature exhale
Eveille néanmoins le désir en ton sein.

L'amour, ce dieu joufflu, que durent reconnaître
Et l'austère Paphnuce et Don Juan le Saint,
S'ancre perfidement comme un lierre à ton être! —

A. HUBERT.

Université de Bruxelles.





RÊVERIE DE PROF.

Seul, dans la chambre bien tiède — 18° centigr. au petit thermomètre cloué au mur — les pieds croisés devant le calorifère, le vieux prof. songeait. Et moqueurs et après à la fois, dansaient dans son crâne vieillot des souvenirs de jadis.

Il se sentait tout jeune — entrant à l'Université libre — l'air gosse sous sa casquette immaculée — on n'y voyait pas encore de toques d'astrakan.

Oh ces premiers moments de la vie d'étudiant, quand tout est si nouveau depuis la petite modiste qu'on suit, jusqu'aux cours austères qu'on ne suit pas. La joyeuse et douce existence de bonne humeur et de paresse. — Rester au lit bien tard — se retourner douillettement dans les draps chauds et froissés tandis que neuf heures sonnent à l'Hôtel de ville et que là bas au fond de la maison de Verhaegen, les « Autres » griffonnent des choses qu'ils ne comprennent pas et qui vous donnent mal à la tête quand on les relit plus tard au moment où Juillet rigole méchamment au calendrier et vous lance dans la nuque de vibrants rayons de lumière et de gaieté.

Et les excursions... elles passent joyeuses dans une galopade de tableautins d'amour d'une heure — bordés bientôt de grisaille — le rose s'en va — disparaît de la toile — le gris et le noir dominant maintenant : l'étudiant est devenu médecin, fier de ses grades — il s'élançe ardent dans la mêlée en brandissant son diplôme. Pauvre trophée, pauvre sésame qui n'ouvre rien du tout — médecin ! hélas, les jours défilent lents, moroses, dans l'attente du coup de sonnette. Si on le cherchait pour un accident quelconque, il s'écrierait « Mon Dieu, quel heureux malheur » on est un peu comme Caligula à ces moments... on voudrait que toute l'humanité n'ait qu'une seule tête — mais qu'elle y ait bien mal... pour avoir l'occasion de la soigner.

Heures d'ennui, de lassitude, de découragement, où il faut mendier aux parents la croute journalière — alors qu'on se sent plus fort, plus instruit que les autres — connaître mille sciences difficiles en « gie », avoir l'intelligence au-dessus de la grande moyenne et se sentir inférieur au paveur qui sait gagner sa vie et dont la masse résonne allégrement sous la fenêtre...

Mais tout s'illumine... les années de prospérité viennent à leur tour... Célébrité, honneurs — car il est professeur à l'Université et touche deux mille quatre cents par an que l'appariteur lui apporte respectueusement tous les trimestres. Famille, richesse... sous la forme d'une pudique jeune fille — très bien, vue de dot — le voilà lancé — il a des enfants, beaucoup d'enfants, trop, plus qu'il n'en désire — et qui apprennent le piano et lui jouent des gammes toute la journée... chromatiques ou non... Les étudiants l'appellent monsieur le Professeur gros comme le bras.

Quand il donne une conférence, des flots de basochiens studieux qui sans cela ne viennent jamais aux fêtes, l'entourent, l'accaparent, le submergent de leur courtesan-

nerie : Il peut en effet, se montrer rosse avec eux : il les buse ou ne les buse pas... selon que son café aura ou n'aura pas été chaud, que sa femme l'assimile ou non au Capricorne, que son fils rit, noce et rosse les agents ou non...

Il revoit tout cela, le bon vieux prof. maintenant sa mission à lui est remplie plus rien à faire — trop vieux — gaga disent ses confrères qui le trouvent professeur de plus en plus ordinaire ; d'autres aspirent à le remplacer : la science d'ailleurs avance à grands pas ; quelques esprits s'ouvrent largement au Soleil de la vérité et du progrès : Esterhazy, Thérèse la grande, mais les foules... les foules restent lâches et bêtes comme autrefois... et méchantes... des noms tâchent l'Histoire de l'Humanité et de l'Intelligence — Lourdes dresse toujours sa grotte miraculeuse — Kolnitz et Polna arborent fièrement leurs crimes rituels. L'Angleterre se promène le Transvaal dans les bras, la Russie fait risette aux libertaires. L'alcool tue les nègres en les civilisant. L'alcool tue les blancs en les abrutissant, le résultat est identique et le gouvernement augmente le petit verre. La Tuberculose et ses microbes inviolables en leurs peignoirs cellulosiques assomme les malheureux qui crèvent de faim : ne crachons pas par terre. La Syphilis gangrène un homme sur dix — ne chantons plus les retraits grivois et prohibons le Flirt. Misère et Hypocrisie. Les pauvres meurent de faim — où trouver l'argent pour les nourrir. Douze milliards sont jetés tous les ans pour entretenir les armées, arracher les plus beaux gars à la terre et les enfouir dans les casernes — douze milliards — de quoi donner du pain à 50 millions de parias. Pas d'argent — des millions aux curés et aux couvents qui renoncent. Aux biens d'ici-bas — science et progrès, dogmes et mal. — Gutenberg et Schwartz, Jésus et Torquemada. — L'Évangile et Flamindien — Étranges antithèses... le Mal dans le Bien — le Bien dans le Mal —. »

Le vieux prof. se sentit fatigué — tant d'idées aussi belles qu'emphatiques devaient certes avoir amené dans ses neurones l'état moniliforme.

Il prit d'abord le tome iv de Testut page 871, mais ces figures ne l'amusèrent plus... Alors il se leva, doucement, bien doucement, et dans le fond de la bibliothèque, bien caché, il prit un vieil in-folio... il s'installa béatement dans son fauteuil l'air amusé, une petite flamme égrillarde vacillant derrière son pince-nez d'or — et après avoir passé voluptueusement sa langue saburrale sur sa lèvre inférieure très proéminente il épela joyeusement : Œuvres de Saint Alphonse de Lignori !

JEAN BIANCA.

Université de Bruxelles.





VERS DE JADIS

NUIT

L'argent de mille étoiles dans la nuit sereine,
Le reflet doré de la lune dans le noir,
Et là-bas les contours imprécis d'un manoir;
De tout s'exhale un charme enivrant — C'est la reine

Des soirées et des doux songes qui ramène
Ses grands bras silencieux et qui laisse choir
Ses effluves grisantes. — Je voudrais pouvoir
T'enlacer d'un essor, mais mon étreinte est vaine,

O Nuit somptueuse! Car — ma raison — comment
Pourrait-elle embrasser le vaste firmament
Où s'étale cette sublime irradiance

Des astres? — Tout est imondable ici : les cieux,
Les ombres, le silence et dans cette ambiance
Calme, — je rêve des rêves audacieux.

* * *

Mépriser le bonheur autant que le malheur ;
Errer sans but, respirer la grisante odeur
Des fleurs aux champs, — écouter les oiseaux qui chantent
Dans les branches, — chasser les noirs soucis qui hantent
L'esprit inquiet ; — vivre d'Amour et de Rêves!....
O Ces prodigieux Nuages!

* * *

O'KAMA D'OSAKA

(LÉGENDE NIPPONNE)

Au delà des mers, près du Fust-Yama
Si vous allez jamais, demandez à entendre
La chanson si profondément triste et si tendre
Que murmurent entre eux les pesants camélias

Et les lauriers, quand tombe la nuit — O'Kama!
Ton amant était mort ; tu avais vu étendre
Son corps sur le bûcher, et n'avais pu répandre
Que de vaines larmes et invoquer Bouddha.

Mais tu sus triompher de ta douleur poignante,
Et cessant de pleurer tu parus souriante
Au festin — Dans ta coupe d'or tu te versas

Un noir mélange, et l'on te vit, sans être émue
Clamer : « Bien aimé, la tombe ne t'aura pas,
Tes cendres, mêlées au vin, je les ai bues ! »

G. S.

Université de Gand.





L'Absolue Libération dans le Néant

A mon cher GEORGES à l'occasion de son anniversaire.

Il est une terre toute proche — inconnue des géographes — limitrophe de la nôtre et toute paternelle. On ne la découvre guère qu'au moment où on ne la cherche plus, où le regard attentif cesse d'interroger les cartes et de scruter l'horizon. Dans l'abandon de la pensée qui chevauche, rênes flottantes, sous les cieux du rêve, notre imagination envolée y transporte en contrebande notre conscience distraite.

Cette terre est peuplée de fantômes, mais de fantômes vivants, quoiqu'insaisissables et qui se sustentent mystérieusement de l'aliment subtil de nos méditations et de nos désirs, empruntant en nous mêmes la substance de leur vie, tout comme les dieux des Olympes nous dit-on, se nourrissaient des fumées exhalées des sacrifices terrestres.

Cette contrée bizarre et captivante compte parmi ses habitants toute une hiérarchie d'Entités, d'Abstractions et d'Images.

Elle se divise en quelques districts appelés catégories se

repartissant à leur tour en cités moindres appelées concepts.

N'écoutez point ceux qui vous affirmeront que ce pays est issu de toutes pièces de quelque instellect à la température de surchauffe. Qu'ils le croient inexistant, soit ; puisqu'ils ne l'ont point vu. — Mais dénier n'est pas anéantir.

Je ne sais s'il est souhaitable d'y conduire n'importe quel esprit. Il faut pour y pénétrer un mouvement concordant de sympathie et d'attraction, et telle âme qui n'en peut pressentir la vicinité, ni désirer l'approche, ne pourrait guère s'y acclimater.

J'y fus conduit jadis sur des ailes légères et ténues. C'étaient des feuillets de livres troublants et meurtrissant, qui tout-à-coup, dans le repos du silence et des yeux clos, semblaient s'ouvrir en un brillant essor. Avec elles, je m'élevai sans retenue hors du monde proche des contingences immédiates vers l'empire éthéré des aspirations et des pensées humaines, dans un bruit presque musical et sous une délicieuse impression de vertige qui aurait donné toute sa griserie et oublié tout son effroi.

J'étais accompagné de tout un lourd bagage dont parfois par lassitude et ennui, je ressentais la pesanteur confuse à travers toute l'imprécision d'une sensation de mal-être.

Ma confiance dans mon bonheur n'en était pas amoindrie, mais présentait ce défaut de conviction si particulier aux états d'âme intermédiaires, aux caractères flottants et indécis dans leurs désirs et leur joie comme la journée l'est dans ses modulations lumineuses.

Pourtant, un grand trouble était survenu en moi depuis le jour où mille voix murmuraient, stridaient, grinçaient, ricanaient ou hurlaient — selon l'intention de chacune d'elles — m'imposant avec l'obsession de leur cri, la suggestion de leur désir : « liberté, liberté ! »

Dès lors ce fut un trouble affreux. L'incertitude m'envahit, me tenailla, et le doute cruel surgit sur la valeur et l'étendue de mes prétendues félicités; partout je sentis la servitude, et à force d'en haïr la présence, je la soupçonnais partout; je la trouvais dans l'amitié, dans l'affection, dans le caractère, le tempérament, les idées, les sentiments, les impressions et jusque dans la moindres de mes volitions quotidiennes.

Un grand travail commença bientôt à fermenter et une immense et douloureuse tentative de libération s'inaugura. Je me dégarnis peu à peu de tout ce qui m'attachait à ce qui n'était point moi-même.

Tâche rude et longue que mon imagination poursuit avec toute l'ardeur persévérante dont la rancune seule est capable.

J'ai haï la volonté des autres, encombrante, contre carrante, nous faisant toujours bifurquer d'avec notre intention primordiale.

J'ai trouvé l'affection qui sous le couvert fallacieux de secours à nous prêter, commet chaque jour les plus odieuses ingérences dans notre vie et notre conduite.

J'ai méprisé les nécessités matérielles vivantes et alourdissantes, préoccupées sans cesse de nous rattacher au plus bas, au plus infime de nous-mêmes, et de sceller notre liberté dans cette inébranlable culée d'où part en trajectoire l'arche de notre vie; l'intérêt.

J'ai fait fi de la logique, de son impitoyable rigueur mécanique qui règle si bien la pensée et engrène ses opérations qu'il devient impossible de rien expliquer, concevoir ou construire en dehors d'elle.

J'ai maudit les accidents perturbateurs de nos humeurs quotidiennes qui sont esclaves des nécessités, et l'écho servile des conditions extérieures, de leurs variations et de leurs contre-coups.

Tout me devint suspect et il n'est plus rien resté en moi-même, de moi-même et d'autrui qui ne me fût devenu outrageusement à charge.

Et fatalement, comme il l'était voulu, la rupture commença.

Ce fut d'abord l'exquise sensation d'un paumier écrasant, aveuglant, encerclant le crâne sous une douve inflexiblement endolorissante qui m'eut été enlevé, découvrant pour la première fois à mes yeux ravis, le vrai spectacle du monde.

Puis la cuirasse s'en alla, inutile fardeau, retrouver le lot avilissant et déprimant des enchaînements nocifs.

Et ma poitrine délivrée, exultante, ivre d'air et d'orgueil, s'étala démesurément, remplissant l'espace.

Et la fringale d'émancipation s'accéléra, me dévora plus encore qu'auparavant.

Je désenchaînais mes pieds qui reculaient de lourdes et insidieuses entraves.

Et l'extase infinie s'ouvrit, se délabrynthia devant la supplication avide et passionnée de mon désir.

Les derniers nœuds se relachèrent et se défirent sous la suprême tension d'un dernier effort d'un spasme fanatique.

Et mon rire vainqueur sonna clair et insultant devant la masse inerte et amoncelée des obligations et des attaches délaissées.

Et déjà ce n'étaient plus ma volonté ni ma pensée qui flottaient au-dessus des jugulations impérieusement désemparées.

C'était quelque chose de moins rapide et de moins conscient.

Néanmoins ma dernière volonté et ma dernière puissance me semblaient encore une dérision de la liberté, tant l'exigence automatique et pesante de ses lois me montrait malgré tout l'obscur charge qui restait la rançon amère et chétive de mon effort libérateur.

La Force avait répudié son point d'appui, elle écarta avec colère et mépris le point d'action que lui imposait encore une dernière fatalité de vie et de mouvement et le Vide tourna sur lui-même, désespérément. Le Vide se creusa, s'anéantit, et le bruit de sa chute se répercuta au milieu des rires du monde vaincu, comme le glas sous les cloches évidées...

L'Inconscience molle et vacillante avait subsisté un instant avant de me conduire au Néant.

Une douce secousse de réveil me rendit malgré moi à mes plus lourdes attaches.

Je retombai sur le seuil de ma vie à reprendre, et à reprendre dolement, comme Atlas en revint à reporter le monde sur ses épaules dociles.

La puissance se manifeste comme inversement proportionnelle à la liberté.

Je le reconnus donc et ma fatalité intérieure et extérieure me fut chère, dès ce jour, autant que ma vie elle-même.

HENRI MANGIN.

Université de Bruxelles.



LA MORT(*)

Debout sur la matière en mouvement, la Mort,
Nous poursuivant toujours et toujours poursuivie,
Incite à l'inertie et provoque l'effort,
A la fois but suprême et cause de la Vie.

Dans la montée ardue, incessamment gravie,
Vers le bonheur fictif et passager du fort,
Son spectre sans répit nous presse et nous convie.
Au labeur meurtrier du permanent essor.

Ferment d'activité, sa menace immortelle
Englobe l'univers dans sa vaste tutelle.
Partage l'énergie et soudain la reprend ;

Si bien que se lassant aux luttes entamées,
Parmi les coups de dent, les cris et les fumées,
Le monde exténué se dévore en pleurant.

E. TESCH.

Université de Bruxelles.

(*) Extrait du « Roseau vert » du 15 décembre 1902.



LISETTE^(*)

Roman de la Grisette d'étudiants

AIR : « *Fils de Famille* »

I.

Son père, un solide ouvrier,
La fabrique, sans y songer,
Un sam'di qu'il revient pompette,
 La p'tit' Lisette ;
Tout' gosse, ell' sait qu'elle a d' beaux yeux,
Ell' se piqu' des fleurs dans les ch'veux :
Tout' gosse, elle est déjà coquette,
 La p'tit' Lisette.

II.

A seize ans, un carton sous l' bras,
Elle émoustill' les vieux gagas
Qui la suiv'nt en faisant risette,
 La p'tit' Lisette ;

(*) Extrait de la Revue estudiantine « V'la la Rentrée » du camarade Servais, représentée au Grand théâtre de Gand, le 22 décembre 1903.

Mais ell' préfèr' son étudiant :
Elle aime qu'on l'aime ardemment,
Qu'on le lui dise, — et qu'on l' répète,
La p'tit' Lisette.

III.

Certe, il arriv' qu'à son insu,
Ell' le fait quelquefois cocu
(Dam' ! qui lui pay'rait ses toilettes ! ?
N'est c' pas, Lisette ?)
Lui, n' pay' ni rob's, ni ch'mis's, ni bas,
Parc'que c'est quand ell' n'en a pas
Qu'il la trouve réell'ment chouette,
Sa p'tit' Lisette...

IV.

Elle est du monde estudiantin ;
C'est un camarade, un copain :
C'est ell' qui recoûd les casquettes,
La p'tit' Lisette.
Ell' pouss' son amant dans l' bon ch'min ;
Il réussit son examen :
On s' quitte... — Ell' sanglotte, seulette,
La p'tit' Lisette.

V.

... Alors les ans succèd'nt aux ans,
Les étudiants aux étudiants...
Fini, l'âge d'être grisette,
Plus d' ça, Lisette !

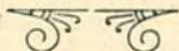
Trop sage pour s'illusionner,
Ell' sait qu'ell' ne peut pas s' marier :
« On n' peut êtr' vicieuse qu'en cachette,
Se dit Lisette.

VI.

Vieill', ell' chemin' le long des murs,
Vendant des orang's, des *aufs durs*
Dans les bars et dans les guinguettes,
La p'tit' Lisette.
— Mais quand des étudiants, le soir,
Pass'nt, chahutant sur le trottoir,
... Ell' trémousse encor ses gambettes
— Pauv' vieill' Lisette !.,.

FERNAND SERVAIS.

Université de Gand.



**GALERIE DES
CÉLÉBRITÉS
ESTUDIANTINES**

GAND

Georges Leclercq



— Bonjour Mademoiselle.... Monsieur Leclercq est-il ici?

— Monsieur Georges, vous voulez dire?

— Comme vous préférez.

— Certainement, Monsieur... — Au second, première porte à droite.

— Je vous remercie.

Des corridors et encore des corridors, des paliers et encore des paliers... Enfin! m'y voilà.

— Bonjour, Président... Je viens de la part de l'*Almanach* pour t'interwie....

Le reste s'étrangla dans ma gorge stupéfaite (en tant qu'une gorge puisse être stupéfaite).

Nu — mais nu comme un vers de Coppée — et avec cela grave comme d'habitude, le Prési me désignait en guise de siège un tronc d'arbre vermoulu.

Je baffouillais des excuses :

— Pardonne-moi de te déranger... j'ignorais que tu fusses occupé à ta toilette.

— De rien, de rien... C'est ma tenue habituelle, chez moi.

— Ah!...

Il se mit à ronger une racine qu'il avait en main, tandis que je prenais mes aises, — puis :

— Ah! mon pauvre ami!... fuir la multitude abêtie par la civilisation et vivre bien seul, tout à son idéal, la vie qu'on rêve pour le bonheur universel!...

Rétrograder aux troglodytes, ces élus du passé, restaurer leurs mœurs en son âme!... y approprier son home : exiger une peau de tigre pour descente de lit!... couvrir son plumard de branches et de feuilles sèches, pour lui donner l'aspect d'un antre!... dérober son poêle dans un circuit de pierres brutes étagées!... marcher à quatre pattes!... s'étourdir de cris barbares pour vaincre les rumeurs profanes de la rue!... — Mais, là, dans un coin (anachronisme touchant!) ériger un autel aux vainqueurs de l'aveuir!

Et, soulevant une draperie, il me montra, en relief sur fond rouge, les bustes de Blanqui, Sébastien Faure, Caserio, Ravachol, etc. en dessous d'une peinture représentant la Vérité jaillissant d'une bombe.

Il prit mon ahurissement pour de l'extase prosélythique et m'enveloppa d'un regard paternel.

— Mon pauvre ami!... Si tu comprenais?... Ah! le monde

d'aujourd'hui!... nos ambitions, nos amours, — nos proprios, nos tailleurs, nos profs!... Fi!... fi!... Pouah!... pouah!... L'anarcho-libéralisme!... Voilà le Rédempteur!...

— Heu!... hasardai-je, nos proprios, nos tailleurs, nos profs... passe encore... Mais nos amours?... Tu n'as pas toujours eu pour elles si hautain, si *Impérial* mépris... Ton changement de vues m'étonne. Qu'as-tu donc pu trouver com-*me argo* (1)... comme argument?

— Lis.

Il ôta son inséparable chapeau-casserole, pour passer sa petite mains sur sa tête de jockey, dans sa chevelure à la griffon, puis m'embarrassa les bras de deux volumineux manuscrites : *Nina* et *L'Inutile vie*.

(Car Leclercq n'est pas seulement un président actif, éloquent, pondéré (2) — et surtout catégorique — à la grande joie de Colle et de Regnart —, c'est aussi un romancier auprès duquel Octave Mirbeau n'est que de la gnognote à trois aunes pour un franc.)

Je compris que c'était le moment de me retirer.

Deux jours après je rencontrai Georges à la Gé. :

— J'ai lu tes œuvres avec grand intérêt... Toutes mes félicitations.

Depuis lors je le tape quotidiennement d'un cigare. — Je vous recommande le truc.

COLAS.

Signes caractéristiques. — 1^o Son petit chapeau godiche, (je crois l'avoir déjà dit.)

(1) Pardon!

(2) Ça me vaudra deux londrès.

2^o Ses pipes en harmonie avec sa tête, c'est-à-dire minuscules.

3^o Ses « à peu près » renversants (Ex. : Ce bon roi Léopold, c'est dommage qu'il a le ver solitaire ! — Ah?! — Mais oui... puisqu'il porte monocle.)

5^o Ses *klaus*-trations bachiques dans des tavernes à *Munich* avec des bourgeois tapables.

Fernand Servais

Esquisses littéraires et philosophiques

PRÉFACE

L'auteur de cette étude ne jettera qu'un rapide coup d'œil sur les premières années de son héros, afin de ne s'attacher spécialement qu'à sa vie universitaire qui se déroula à Gand.

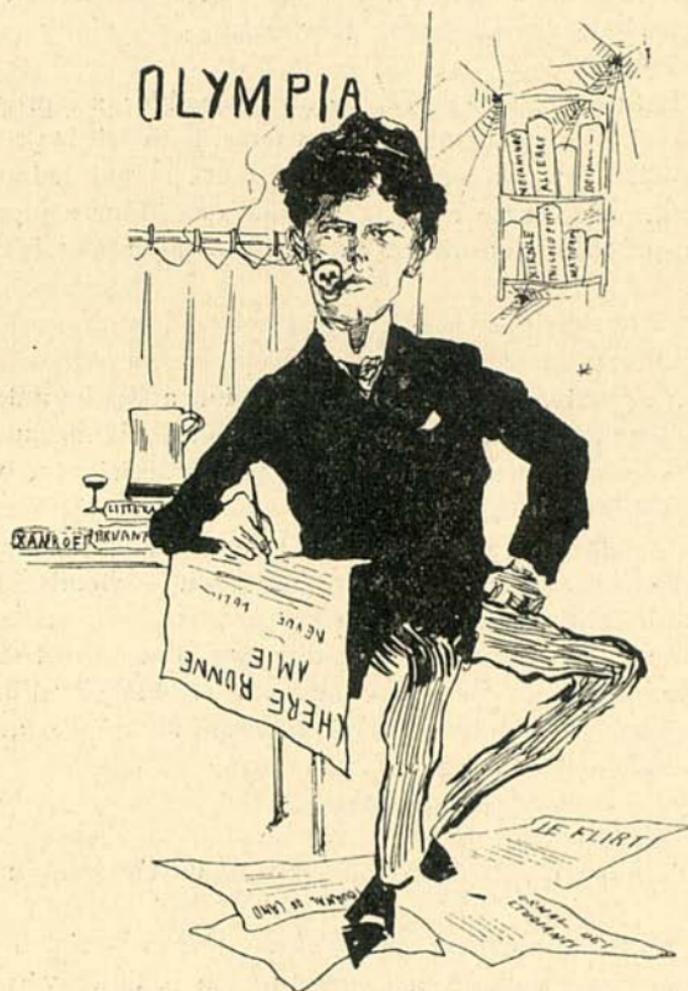
Ce travail est le fruit de longues et patientes recherches ; l'auteur s'est entouré des documents les plus précis et des nombreux renseignements du sieur Bergerac qui fut l'ami et le confident de SERVAIS.

NOTES POUR L'HISTOIRE.

FERNAND SERVAIS naquit à Merdorp, village très connu, dont le nom — habituellement abrégé, — se trouve dans toutes les bouches.

Il passa son enfance à Wasseiges, en compagnie de quelques fripouilles qui lui inculquèrent l'art de la mendicité, mais son père l'envoya en pension : SERVAIS les fit toutes, dans toutes les villes du pays.

Cependant, il s'éprit follement des muses et conçut en même temps, une vive passion pour une dame qui habitait •



à Namür, une maison portant grand numéro, en face des casernes : il se mit aussitôt à taquiner les muses et offrit sa virginité à la dame.

Il sort du cadre de cet ouvrage d'exposer ses aventures amoureuses; quant à ses débuts littéraires, nous renvoyons le lecteur au dictionnaire wallon de Monsieur Pirsoul, qui les renseigne sous le nom : Révissat, — pseudonyme de notre héros.

La nature l'avait doué d'une âme sensible; ses progrès furent rapides, et, lorsqu'il y a deux ans, il choisit la profession d'étudiant, par amour de la gloire et par haine de l'argent, une œuvre : « La croisade des Maures pions » l'avait précédé, claironnant son talent, à nos foules éprises d'art.

CHAPITRE I.

SERVAIS arriva à l'Université, deux mois après les autres, dans l'équipage d'une veste sans doublure, d'une culotte déchirée et d'une paire de bottes qui paraissaient n'avoir jamais été brossées.

Il s'installa dans une mansarde et arbora à sa fenêtre, le drapeau de la Bohême, sous la forme d'une chemise qu'il venait de relaver.

Ce trait lui valut la sympathie de tous les trains savates, culotteurs de pipes, buveurs assoiffés, braillards et déchards de l'Université qui devinrent bientôt ses amis.

CHAPITRE II.

Il n'est pas trop tard, croyons-nous, pour dépeindre notre héros.

Il a ce que les artistes appellent une tête caractéristique, quelque chose comme une sculpture de Rodin, avec des bosses et des fosses, et des poils parasites par dessus un teint olivâtre de colérique, qu'atténue mal une épaisse couche de poudre de riz. Une crinière en forêt vierge,

bouclée, frisée, magnifique ajoute à son air sec et nerveux, un je ne sais quoi d'impromptu, d'hallucinant. Et, comme si toutes ces particularités naturelles ne le distinguaient pas assez, il se singularise encore par des pipes à tête de mort, ou des costumes qui passent du jour au lendemain, sans transition, de la défroque du mendiant, à l'habit du *marquis*.

CHAPITRE III.

Mais si le physique est bizarre, le moral n'est pas moins extraordinaire.

D'abord, tant qu'il s'agira de SERVAIS, ne parlons pas de morale, parce qu'il n'en a pas, et encore en aurait-il, nous ne devons pas profaner les mots.

Disons donc, que son « caractère » est l'inverse du nôtre : il vit la nuit et dort le jour, soutient les théories les plus paradoxales, ne se formalise de rien, et trouve quand même tout « inoui ! »

Comme un oiseau chassé de branche en branche, il va de quartier en quartier, renvoyé de chacun : tel une balle que se lanceraient les propriétaires de tous les repères les plus mal famés de la ville.

Il accepte docilement toutes les avanies de son patron, et ne se fâche que lorsqu'on a l'impudence de lui réclamer le terme échu ; ne possède jamais un sou vaillant, emprunte cinquante centimes à la fois, et mène d'ailleurs une vie de Crésus.

CHAPITRE IV.

On pense bien qu'avec de tels atouts, SERVAIS devait tôt se faire une situation dans le monde étudiantin.

La popularité vint la première, les titres suivirent : secrétaire de la Générale, il s'acquitta de sa tâche avec le plus

grand désordre, président de la Littéraire, il s'en acquitte avec la plus complète négligence, membre du comité de l'Almanach, il ne s'en acquitte pas du tout.

Comme bibliothécaire de la bibliothèque fictive de la Wallonne, on conçoit qu'il a peu de travail ; comme membre du « Néant » sous l'appellation de « Kangourou hypéresthésié » toute sa besogne consiste à donner et à retirer plusieurs fois par séance, sa démission.

Cela ne l'empêche pas de proclamer sur tous les toits qu'il est débordé de travail et, à chaque réunion, à tout propos, de s'élançer comme une furie, d'écumer, d'insulter, de partir alors en ville dépenser sa colère contre les bourgeois, ce qui lui a valu quelques tripotées demeurées légendaires, et un passage à tabac au « Mammelock. »

CHAPITRE V.

J'aurais tord pourtant, de déclarer que SERVAIS ne fait rien.

Il cisèlle en quatre coups de plume, une chanson qu'il déchire si vous la jugez bien, mais qu'il trouve admirable si vous la critiquez ; affronte insolemment la rampe du grand théâtre pour débiter ses œuvres, avec son filet de voix ; se compose dans ses revues estudiantines, de grands rôles qu'il s'empresse de ne pas étudier ; écrit des vaudevilles qui le font poursuivre par la ligue de moralité publique ; bâcle des revues qui sont jouées avec succès à Gand, au théâtre Minard, pendant un mois ; escompte un trésor de bénéfices, se livre anticipativement à des dépenses folles, et parvient finalement à se faire flouer par le directeur qui lève le pied... Laisse alors, à son collaborateur, tout le soin des poursuites, sous le prétexte qu'il ne veut s'adresser à un avocat, parce que les avocats, ne servent qu'à embrouiller les affaires ; en fin de compte, se console

de ses déboires, dans la littérature oléagineuse dont il se réclame avec le camarade Malbrun, un disciple fervent(*)).

CHAPITRE VI ET SUIVANTS.

Cette biographie contient encore soixante trois chapitres analogues, où l'auteur achève au risque d'être asphyxié, de pénétrer jusqu'au tréfond de la conscience de son sujet. Il agrmente cette étude, d'histoires scandaleuses, vécues par son héros. — telles que celle où il s'offre certain soir, une odalisque à un prix fantastique dont il a bien soin le lendemain matin, d'exiger l'intrègre restitution, sous menace de mort; ou bien encore, cette guerre pleine de stratagèmes, qu'il a entreprise contre l'armée de créanciers qui l'assaille sans trêve. — Mais, sachant restreinte la

(*) A eux deux, ils préparent un ouvrage intitulé « *Sonnets et sonnettes*. » Préface par le poète Parent, prix : fr. 3,50.

Je ne puis résister au plaisir de publier l'extrait suivant :

L'ECZÉMA MILLIONNAIRE

J'avais, pour ce jour-là, mis mes plus beaux sapins ;
J'étais ivre de cols, d'usines et de pains :
Tels des mamouths ailés qui, dans les mers pôlaires,
Font des cabriolets, les yeux pleins de colère.

Ce n'était pas l'ivresse alchimique d'un pieu
Qui prierait pour le repos de ses aïeux ;
Ce n'était pas l'ivresse agile d'une plaine
Vultigeant et toussant au bord d'une fontaine

C'était plus. C'était mieux. — C'était un lavabo! ..
Et tous les boucs disaient : « que c'est beau, que c'est beau! »
Mais les hiboux, fumant leurs cigares en courroux,
Crièrent : « Non monsieur, il a les cheveux roux!!... »

place de l'Amanach, il saute résolument par dessus ces pages qui rappellent pourtant les plus belles de Murgér, et arrive à la

CONCLUSION.

Ne conclus pas de tout ceci, oh lecteur impatient, que FERNAND SERVAIS soit un détraqué.

Non : la folie est voisine du génie, et tu pourrais te tromper ; mais, ne conclus pas non plus que ce soit un génie car tu risquerais aussi de faire erreur.

Sache seulement, que la place de SERVAIS est marquée dans un asile d'aliénés, ou sur un piedestal, au milieu de son village, et qu'entre ces deux endroits, l'avenir seul peut te renseigner.

En attendant souhaite qu'il renonce aux mathématiques dans lesquelles il s'attarde, et que, résolument à cheval sur Pégase, il trouve le chemin de la gloire, afin que, arrivé dans ce jardin de lauriers, il jette un coup d'œil sur le passé, accorde sa lyre et chante cette joyeuse bohème estudiantine à laquelle il goûta si goulûment, et cette franche amitié que ses nombreux camarades ne lui ont jamais marchandée.

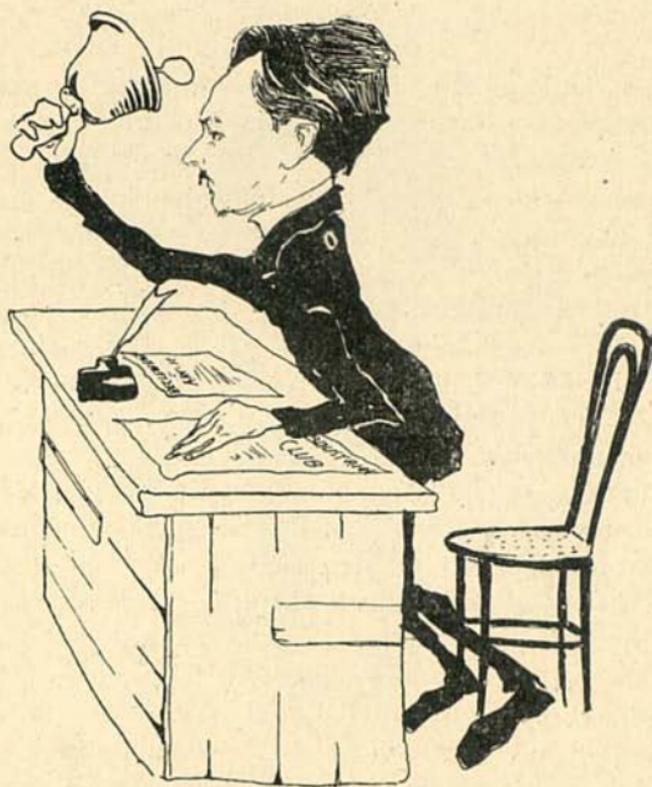
MISCO.

Paul Willame

Le « petit Paul » pour certaines dames, le « petit président » pour d'autres, toujours quand on en parle, c'est du « petit. »

En effet, Paul a l'air bien jeune, et ne fussent les quatre poils qui ornent son menton à la fin de chaque trimestre et qu'il fait d'ailleurs enlever soigneusement à chaque vacance et les cinq étoiles d'or qui brillent sur sa feuille de choux, les bleus le prendraient volontiers pour un des leurs.

Bien grande serait leur désillusion s'ils le voyaient trôner à une séance de la Wallonne, branlant impétueusement sa sonette, maîtrisant de sa voix enrouée une assemblée émoustillée de vapeurs d'« Audenaerde, » ou bien s'ils le



rencontraient dans une de ses rares mais vastes vadrouilles, écrasant de son petit poing osseux les chapeaux bourgeois (ce fut toujours son faible) ou ébahissant de ses discours les habitués du cercle ou du Bristol.

Car c'est là son élément : « les discours » Cousin rien

que pendant les fêtes de la Wallonne en a compté jusque tout au bout des soixante.

En bon président il veut que ses membres exercent leurs talents oratoires. C'est lui qui a inauguré à la Wallonne cette école d'orateurs qui traitent de l'influence et des rapports réciproques des êtres et des choses qui n'en ont pas.

Paul a d'ailleurs toujours eu un béguin pour les grandes innovations. C'est lui qui fonda lors des dernières fêtes de la « Générale », en collaboration avec Bouché, le fameux « Boustring Club » devenu d'une utilité publique incontestable. Il fut encore membre fondateur du cercle des H. E. P. qui sapa dans leur base les théories soutenues jusqu'alors par le haut clergé Belge.

Paul est donc un garçon rangé qui sort, boit, et fume peu, mais qui ne sort jamais... que longtemps, ne boit jamais... que beaucoup, ne fume jamais... que le tabac de ses camarades...

On lui connaît peu d'aventures galantes à Gand, ce ne sont assurément pas les occasions qui lui manquent, mais rarement il daigné en profiter. Il n'y a que tout dernièrement... mais mal faillit lui en prendre, car ne sachant pas nager (malgré les multiples leçons qu'il prit au Strop) il manqua de se noyer... mais n'insistons pas.

Lorsque je vous aurai dit que Paul est un libéral acharné, dévoué non seulement aux sociétés estudiantines, mais encore à la jeune garde de Morlanwelz, où il est une personnalité, vous aurez une légère idée ce qu'est l'être minuscule et nerveux qui préside à la Wallonne.

Jules Doorme



— Camarade secrétaire de l'Almanach, je demande la parole?

— Vous l'avez, camarade Doorme!

— Merci! Je viens protester contre le droit que vous vous êtes abusivement arrogé, de me faire paraître dans la galerie des poires de cette année.

— Mais, camarade Doorme, il y a tant de précédents,

que c'est maintenant un droit acquis au comité de publication.

— Ah, il y a des précédents : le bel argument !... Mais vous ne vous libérerez donc jamais de la routine ?... Oh, cette routine, l'ai-je assez combattue ! Dans la vie privée, j'ai tenté de ramener l'étudiant à la tempérance et, prêchant d'exemple, je me suis abstenu de toute boisson alcoolique ; voulant ensuite le sauver de la dégénérescence physique, j'ai tâché de l'entraîner au gymnase, dont j'agrémentais les séances, de petites discussions anatomiques et physiologiques.

Dans la vie publique, après avoir voulu modifier le rouage de notre fédération, j'ai réorganisé la propagande du cercle rationaliste.

Cependant, malgré toute l'activité que je déployais, j'ai découvert souvent, le peu d'efficacité de mon zèle. J'ai eu alors de terribles moments de découragement, j'ai senti fléchir ma conviction en l'Idéal futur, et, de défaillance en défaillance, j'en suis arrivé parfois à oublier mon grand principe de tempérance. (Mouvement dans l'assemblée).

Vous venez d'avoir, je le vois, l'explication de ma conduite au banquet des « anciens », vous comprenez comment moi, si sobre, je m'étais adonné à la boisson, au point de noyer sous l'ondée des seuls arguments encore à ma portée, le discours présidentiel. Cet excès fut la cause de la perte momentanée de toute notion des choses, et de la perte définitive d'un beau pardessus. Mais, bientôt, je me ressaisis et j'allai à la science réclamer la consolation dont j'avais besoin. Désormais, ma vie se passe tout entière dans mon cher laboratoire d'hystologie, au milieu de mes lapins, mes cobaies, mes petites souris blanches, — victimes innocentes immolées à l'étude, pour le plus grand bien de l'humanité, et la gloire de mon nom...

— Camarade Doorme, je vous prie d'être bref, voilà une heure que vous nous entretenez de sujets étrangers à la question : oui ou non, refusez-vous de paraître dans l'Almanach ?

— Je refuse catégoriquement, je trouve ridicule cette habitude de se donner à la fin de chaque année, quelques coups d'encensoir, sorte de salaire que l'on croit se devoir.

— Mais nous saurions respecter votre modestie !

— Que pourriez-vous dire alors, qui ne soit connu de tous ? Que je fus vice-président de la Générale, que j'en suis resté commissaire, que j'ai été secrétaire de la médecine et que je préside actuellement le cercle rationaliste ? Ou bien vous chargeriez des faits sans importance, vous raconteriez qu'un soir, à la médecine, je m'amusai à casser des pipes pour me payer celle du président qui refusait de chanter avec moi le duo de Lakmé ? Non ! c'est inutile : j'ai dit mon dernier mot, et vous savez, que je ne reviens jamais sur ma décision...

N. D. L. R. Vu les protestations énergiques du camarade Doorme, nous nous sommes abstenus de toute biographie. Voulant utiliser sa caricature qui était achevée depuis longtemps, nous nous sommes permis de la reproduire, avec une partie du compte-rendu sténographique de la dernière séance.

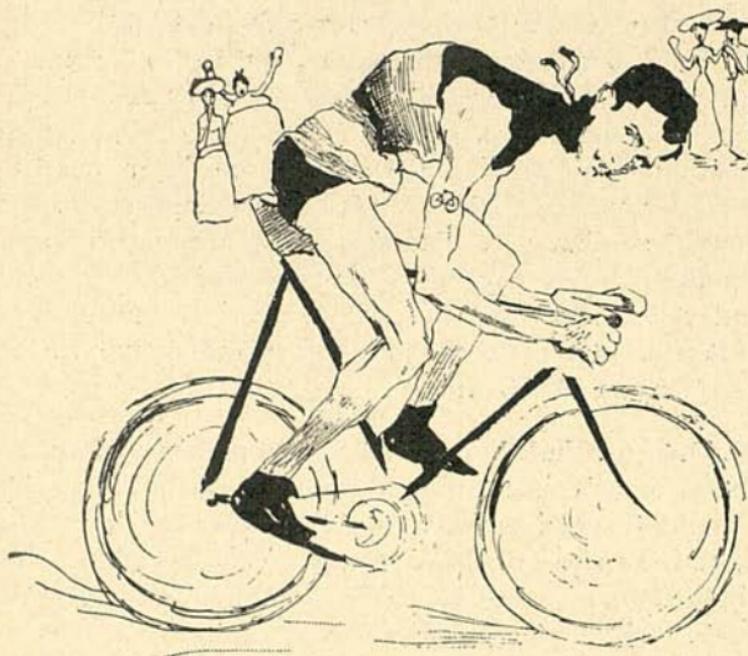
Marc Gripari

Grec de naissance, Russe de naturalisation, Français d'éducation et Belge de cœur, telle est la nationalité de Marc Nicolaiewitch Gripari, — qui lui vaut de n'être soldat nulle part, et de parler toutes les langues du monde.

D'ailleurs, sympathique comme une pièce de cent sous,

modeste comme un chien caniche et serviable comme un maître d'hôtel, il doit avoir des amis dans tous les pays de la terre.

Etudiant consciencieux et libéral convaincu, il est de la Générale depuis son arrivée à Gand, et s'il n'assiste pas à toutes nos séances et se mêle rarement à la discussion, il



n'en est pas moins vrai qu'on le trouve à chaque réunion importante et qu'on le vit, le soir mémorable de « Ces Messieurs » au premier rang des combattants contre la meute cléricale. Très dévoué aussi, à la Société Générale des étudiants étrangers dont son frère Pierre fut le fondateur et premier président, il accepta cette année le poste de commissaire qui est un rapprochement vers la présidence.

Le reste de ses loisirs se partage entre la bécane et la femme, et, des deux côtés, il se taille de jolis succès : comme sportsman, c'est l'un des meilleurs coureurs amateurs de l'époque ; comme don Juan, l'un des plus terribles cornificateurs de la ville.

A l'heure où la fermeture des magasins éparpille dans les rues, les sourires des couturières, vous verrez Marc en quête d'aventures, son pas lent et balancé, ses cuisses saillants sous sa culotte, son dos légèrement voûté. Si vous l'accostez, il ne trouvera à vous dire qu'une demi douzaine de « Merci » autant de « pardon » puis, sur un compliment s'esquivera, le nez au vent, humant de ses narines troussées, la piste interrompue qui aboutit à la nocive victime, qu'en habile chasseur, il est certain de capturer.

Souvent, avant de vous quitter, il vous adresse aussi une aimable invitation à venir le voir.

Oh ! ces visites dans ce quartier cosssu qui, — détail unique pour un quartier d'étudiant, — possède un coffre-fort, comme je les recommande aux camarades ! Il y a toujours là, des tas de friandises, des vins délicats, des cigarettes exquisés, et Marc vous en offre, le plus gracieusement du monde, pourvu que vous consentiez à écouter attentivement, l'histoire de ses nombreux exploits sportifs.

CASTAFIANO.

Les deux Alphonse

I

Alphonse-le-Grand

Des cheveux flasques et longs, des moustaches brosse à dents, le tout, oxigéné, poussant dru sur une tête efflanquée que coiffe une crasseuse casquette à visière cassée ;

(des yeux bleuâtres, tour à tour ahuris et joyeux (d'avoir pu percer sa figure); des lèvres mal fermées, un cou de



giraffe; un torse noueux, des bras trop longs pour paraître musclés; des jambes de hérons, des pieds Little Tich; le total animé d'un dandinement de marchand de chevaux; —

tel est — enfin, ouf! — tel est, en chair et en... noce, ce grand flandrin qui a le cynisme de s'appeler ALPHONSE.

Descendons maintenant dans son intimité, quitte — je vous prévien — à devoir porter nos vêtements chez Alt (1) lorsque nous remonterons au grand air.

D'abord, j'aurais voulu qu'on le représentât en chemise, échevelé, derrière la porte entrebaillée de son appartement, avec, dans sa bouche sensuelle, un furieux et rapide : « Je ne suis pas seul... pas seul... seul! » pour imiter sa façon de parler.

Mais, voilà : notre caricaturiste, qui a autant de délicatesse que de talent, (zim! boum!) gaze la vérité lorsque elle lui paraît scabreuse.

Ceci vous donne une idée de la vie... mouvementée (c'est le mot qu'il faut) menée par notre héros.

Mais quelques uns de ses exploits — pris au hasard dans le tas — vous édifieront.

* * *

Dire que Phons est membre du *Néant* serait m'ériger en La Palisse.

Il en est le digne porte drapeau. Comme tout porte drapeau qui se respecte, il fut la dernière épave du bal mémorable fêtant l'inauguration de ce cercle mal fâmé.

Il était bien 6 heures quand les danseurs — ou, plutôt, les chahuteurs — quittèrent la salle Valentino, scandalisant, par leur tenue et leurs cris débraillés, les vieilles bigotes ratatinées trotinant recevoir leur « sainte cômunion » hebdomadaire.

Quel ne fut pas la surprise de M^ossieur le curé en voyant

(1) Maison Alt, 195, rue de Courtrai. — Teinturerie ; on remet à neuf les habits les plus crasseux.

parmi elles, à la sainte table, tandis qu'il procédait à la distribution de ses pains à cacheter, la figure étrange et hilare de notre ami Phonse, muni de sa bannière(1) et d'un... biberon pour dames!...

Inutile de dire qu'il fut expulsé avec tous les honneurs dus à son étrange toupet.

Mais le plus inouï, c'est qu'il eut le culot de courir protester chez le commissaire de police le plus proche, l'œil et le poing furibonds, — même que, entre deux hoquets colériques, il dég... obilla sur le bureau empaparrassé de l'honorable fonctionnaire. Ses cuites sont toujours fécondes en drôleries :

Dernièrement il se réveille sur sa descente de lit.

Ses membres endoloris, son lit non défait l'aidèrent à conclure que, pompette, il y avait passé la nuit. Un autre aurait ragé ; lui, au contraire, se fit cette déduction renversante :

« Encore heureux que je ne me suis pas couché dans mon plumard hier :... ce matin, en me levant, j'aurais marché sur ma figure... ma figure... figure! »

Mais sa naïveté n'a pas seulement pour fruit de grossir nos répertoires d'anecdotes, elle lui vaut — plus que son physique — sa renommée don-Juanesque.

C'est une naïveté communicative : il parvient à prouver, à suggérer à toutes les femmes qu'il est tout naturel — comme il le pense lui-même — qu'elles fassent de son lit le tombeau de leur vertu !

Il est vrai qu'il emploie parfois des moyens de réussite plus vaudevillesques.

Le sympathique camarade Georges Boule de Rampe

(1) Brosse accrochée à une loque noire agrémentée (?) d'une tête de mort blafarde.

d'Escalier — ainsi dénommé à cause de « l'indécente nudité de son crâne » dirait Walin — avait pour « petite amie » une certaine Lydia que convoitait maître Phonse.

Georges, serviable(1), consentit à la lui prêter. (On est copain ou on ne l'est pas). Mais, pour ménager les scrupules possibles de la donzelle — on ne sait jamais ce qui peut arriver — on s'arrangea.

Georges alla prendre Lydia à son bar, à l'heure de la fermeture, et ils rentrèrent chez eux vers minuit, comme d'ordinaire. Glissés dans leur dodo, Lydia allait réclamer à son Georges chéri son « bonsoir » quotidien lorsqu'il s'aperçut qu'il avait omis d'éteindre la lampe du salon contigu.

Il descendit réparer ce prétendu oubli — et ouvrit délicatement le placard où se trouvait Phonse, introduit préalablement.

Mais Lydia s'impatientait :

— Eh bien, crotte?... Est-ce que tu viens pas! »

« Crotte, » ce fut Phonse, qui, profitant de l'obscurité, se glissa auprès de la vestale et

.

— Och! crotte!... Comme tu es gentil ce soir!... Och!... »

Mais, soudain, elle poussa un cri strident de stupéfaction :

— Oïe!!!... »

Elle venait de lui passer la main dans les cheveux!...

Bondir à terre, faire flamber une allumette fut l'affaire d'une seconde.

— C'est Phonse!!... Ous' qu' est Georges? »

(1) Il vous prêtera, avec la meilleure grâce du monde, ses cols, ses chaussettes, ses seringues, son salol etc. .

— Parti. »

Et comme il se reculottait, se tordant :

— Comment ! tu vouleïe me laisseïe seule, toi aussi?... tu vouleïe t'en alleïe ! Ah ! non, zelle !... car faut que je t'engueule ! »

Et, l'empoignant, le rejetant au lit, elle se précipita pour... reprendre... pâmée :

— Sale type ! — Oh ! — Crapule ! — Oh ! — »

* * *

Vous connaissez maintenant, j'espère, mon escogriffe.

Je vous entends me demander en ricanant :

— Et ses études?... »

Si je vous disais que Phonse trouve le temps encore d'être un bloqueur, vous ne ne me croiriez pas ?

Eh bien, je vous le dis...

— Mais, quoi qu'il soit, c'est un camarade loyal et bon qui laissera des regrets lorsqu'il quittera, l'an prochain, la « vie estudiantine... estudiantine... tine. »

II

Alphonse-le-Gros

AIR : « *La Machtagouine.* »

I

Je vous présent' la poire

La youch'ka (*bis*)

Sympathique et notoire

La youch'ka (*bis*)

D'Alphons' de Kinkempsis..,

REFRAIN :

Gross'caisse ahoriè, má r'cèclé tonnai,

Pans'lèie di maquèie, gorlette di pourçai.

II

Comme à Gand il fourmille
 La youch'ka (*bis*)
Des Wallons — joyeux drilles ! —
 La youch'ka (*bis*)
Des Liégeois, en tous cas.

III

Lors de son arrivée
 La youch'ka (*bis*)
Gand fut tout' boul'versée :
 La youch'ka (*bis*)
Ils retourner'nt, par tas

IV

Voir, dans leur ville chère.
 La youch'ka (*bis*)
Si l' *torai* légendaire
 La youch'ka (*bis*)
Se trouvaient toujours là...

V

Au Royaum' de la Bouffle
 La youch'ka (*bis*)
Phons' serait, sans esbrouffe,
 La youch'ka (*bis*)
Acclamé potentat.

VI

Nous devons sa présence
 La youch'ka (*bis*)
A l'esprit d' clairvoyance
 La youch'ka (*bis*)
D'un hôtelier liégeois :

VII

Projetant domicile
 La youch'ka (*bis*)
En notre bonne ville,
 La youch'ka (*bis*)
Il nous l'expédia

VIII

Pour semer la misère
 La youch'ka (*bis*)
Chez ses futurs confrères,
 La youch'ka (*bis*)
Forcés d' changer d'état.

IX

Non seul'ment Phonse étrille
 La youch'ka (*bis*)
Mais encor cocufie
 La youch'ka (*bis*)
Les hôteliers. — Oui dà!

X

Car chaqu' jour, vers sa d'meure,
 La youch'ka (*bis*)
Un' douzelle, à trois heures,
 La youch'ka (*bis*)
Trottine à petits pas

XI

Mém' qu'il n'ouvre sa porte
 La youch'ka (*bis*)
Que lorsqu'ell' lui apporte
 La youch'ka (*bis*)
Quelques mets délicats.

XII

Paraît, qu'à sa naissance,
La youch'ka (*bis*)
Il fit d' la résistance :
La youch'ka (*bis*)
— C'que la sag' femm' ragea ! —

XIII

On était en carême
La youch'ka (*bis*)
Et notr' goss' — déjà l' même —
La youch'ka (*bis*)
Attendait les jours gras... ▶

XIV

Si, lorsqu'il est pompette,
La youch'ka (*bis*)
Il pleur' comme un' filette
La youch'ka (*bis*)
C'est qu'il pens' « Suis-j' bêta !

REFRAIN :

*D'ja mi stoumac plein di bire et d'pêket
Portant dj'arawe co d'magni on boquet ! »*

XV

Mais c'est un bon compère
La youch'ka (*bis*)
Son estim' nous est chère
La youch'ka (*bis*)
Et le Néant fait cas.

REFRAIN FINAL :

*Di s'djoyeux visêdge et di s'gros tonnai,
Pans'lêie di maquêie, gorlette di pourçai !...*

SERVEZ-CHAUD.

BRUXELLES

Walter Van de Walle



Récemment je m'en fus trouver l'honorable président de l'A. G. pour me documenter sur sa vie publique et privée.

Il me reçut, le sourire sur les lèvres et, après m'avoir offert le havane de l'amitié, me tint durant trois heures sous le charme de sa parole onctueuse, m'exposant in extenso les nombreuses péripéties de son existence.

Van de Walle est Malinois de naissance, ce qui lui a valu le titre de « blond éphèbe du Neckerspoel. » Il incarne la mâle vigueur du libéral flamand et était tout désigné pour présider aux destinées de la masse estudiantine. Depuis sa plus tendre jeunesse il a la passion des grandiloquents discours : un de ses intimes m'a affirmé qu'à des époques reculées déjà, il l'avait rencontré maintes fois se promenant en Démosthènes moderne sur les bords fleuris de la Dyle, exerçant ses talents oratoires en tâchant de vaincre par la parole les flots bruyants de la rivière. Dès son entrée à l'Université il se sentit envahi par l'impérieux besoin de faire l'exposé de ses idées politiques. Il débuta par sa fameuse interpellation sur la question militaire qui le rendit célèbre dans tout le monde universitaire. Puis un public choisi vint applaudir sa conférence sur le cléricanisme, dans laquelle il flétrissait magistralement « ces catholiques qui croient qu'on achète l'amour de la patrie comme on achète l'amour d'une femme » — Depuis cette date sa renommée ne fit que s'accroître : comme président du Cercle des étudiants libéraux, puis de l'A. G. il eut l'occasion de prononcer d'innombrables discours, manifestant un égal talent tant pour les oraisons funèbres que pour une allocution au Directeur du Théâtre Molière.

Qui ne se souvient des enthousiastes paroles dont Walter fit retentir la cour de l'Université, lors de la dernière St Verhaegen.

Il serait trop long d'énumérer toutes ses œuvres oratoires : qu'on s'adresse du reste à l'éditeur Calman-Levy (sans jeu de mots) où elles viennent d'être publiées pour servir d'exemple aux générations futures.

La renommée de Van de Walle a franchi les murs de l'Université pour se répandre de la butte d'Ixelles jusqu'aux environs de l'Olympe (ia). Les journaux se sont emparés de sa physionomie pour la livrer au public. Bientôt nous la verrons se projeter cinématographiquement sur les façades de la Place de Brouckère, et les grisettes en délire viendront s'extasier devant ce digne représentant de la vitalité estudiantine.

On peut partager sa vie en deux périodes : pendant l'une il discourt, pendant l'autre il est affairé. Ceux qui le voient descendre journallement de sa garçonnière de la Rue de Stassart vers les bureaux de la Présidence, jugent à son allure plutôt vertigineuse, le degré d'activité de ses neurones.

Son lieu de séjour préféré est le Ballon (car il aime les petites Mariés honnêtes) : là, il va de l'un à l'autre de ses subordonnés, les prend par le revers du paletot et leur demande mystérieusement si ses décisions ont été exécutées. Il aime à voir travailler les foules sous ses ordres et pour ce motif il réunit une cinquantaine de commissaires pour leur faire accomplir ses projets.

Chez lui il s'exerce, il prépare l'effet à produire. Certains occupent leurs loisirs en faisant de la gymnastique suédoise; d'autres cultivent les arts; Van de Walle cultive la parole. Il se place devant son armoire à glace, étudie ses gestes, (j'en connais un qui lui est familier...). Corrige l'allure désordonnée de ses longs cheveux blonds ou le pli de sa redingote.

Son ami O. du Maelbeek seul, a le droit d'assister à ces répétitions et les sages avis qu'il émet sont d'un précieux concours pour le succès de l'orateur.

Mais toutes ces fonctions, également délicates, n'empêchent pas Van de Walle de faire un parfait candidat en

droit que de nombreux pères de famille se plaisent à citer comme modèle. Il est en outre, rédacteur au *Journal des Étudiants* et membre de plusieurs sociétés sportives, politiques et estudiantines (depuis plus de trois mois il est candidat porte-drapeau de l'ellipsoïde). Il a choisi comme promenade favorite les environs de la Steenpoort; « c'est là, dit-il, que règne pour moi la plus grande félicie-té. »

Son entourage est convaincu qu'il est appelé aux plus hautes destinées.

N. B. Il prend un tub tous les matins pour se rafraîchir la mémoire. — Détraque toutes les sonnettes qu'il manie.

ANNA-TOMY.

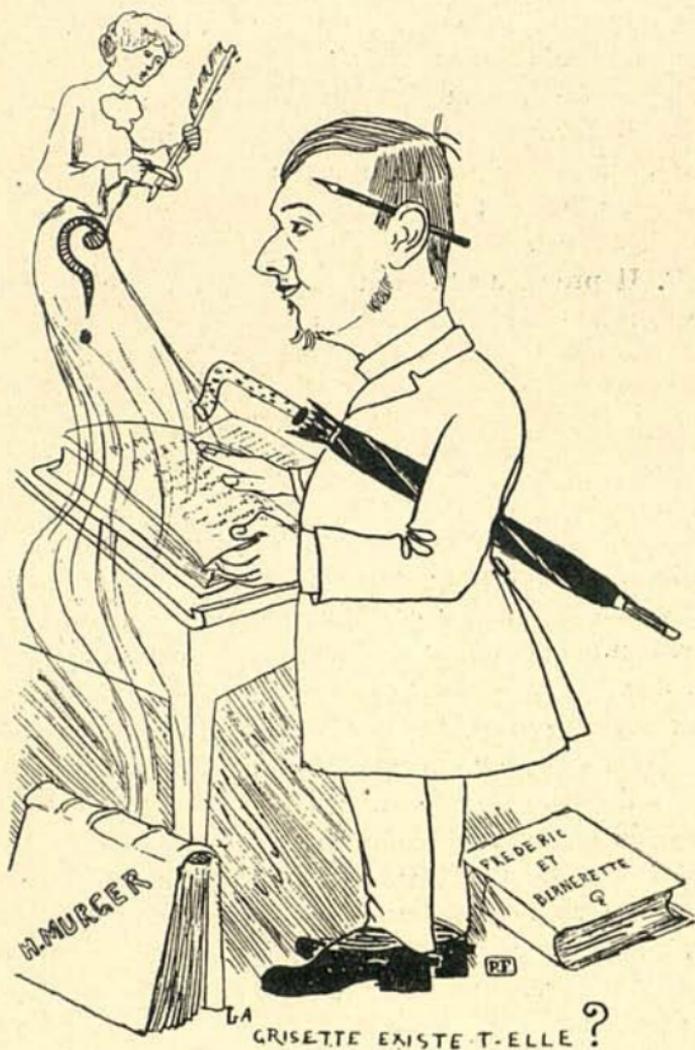
Léon Lepage

On dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire! Léon ferait-il exception à la règle générale? Toutefois, étant l'étudiant le plus heureux du monde (universitaire) il possède une histoire très fournie (ceci sans allusion contraire aux bonnes mœurs), marquée de nombreux faits d'éclat, bien qu'il n'ait pas encore atteint l'âge de sa majorité(1) ce qui provoque parfois chez lui de violents accès de désespoir.

D'ailleurs, charmantes lectrices et chers lecteurs, si vous voulez être fixés à ce sujet allez lui faire une petite visite : Vous apercevrez derrière un bureau extra modern-style une tête réjouie couverte de végétations noires (à l'approche vous reconnaîtrez que ce sont des cheveux) retombant sur

(1) Mon ami Léon, me prie d'inviter les nombreuses lectrices de sa biographie aux festivités organisées à l'occasion de sa majorité, et qui ont eu lieu de 19 février 1904.

le front en une mèche napoléonienne. Cette tête oscille



constamment d'arrière en avant à cause d'un mouvement imprimé à tout l'organisme par l'intermédiaire d'un fauteuil

à bascule presque ministériel. Vous croiriez sans doute qu'il prépare quelque conférence ou examen ! Erreur profonde : il est plongé dans la méditation de vieux journaux estudiantins, de discours politiques et en outre vous apercevrez sur sa table de travail, caché derrière le dragon d'argent destiné à contenir le liquide dont il imbibe ses plumes, un tas de documents relatifs à la palpitante question de la grisette...

Il interrompt subitement son travail, s'élançant vers un tiroir qu'il ouvre précipitamment, — tel un dégoûté de la vie pour en retirer un revolver — et en extrait le grand registre des abonnés du Journal des Etudiants : car c'est un de ses plaisirs favoris de passer en revue cette liste interminable des fidèles lecteurs. Un sourire de satisfaction illumine sa face et, ne pouvant contenir sa joie, il se coiffe de sa casquette des grands jours et entonne le Chant des Etudiants suivi de vigoureux « A bas la Calotte. »

C'est là son cri préféré : il veut en toutes circonstances manifester son acharnement anticlérical. Léon est né sous une étoile libérale et ce fait était un heureux présage pour sa carrière estudiantine.

Dès qu'il vint s'asseoir sur les bancs de la philosophie, son allure imposante frappa ses nouveaux camarades : On l'introduisit dans tous les comités, le nommant Vice-président d'un Cercle, Secrétaire d'un autre, Trésorier d'un troisième. Mais bientôt le *Journal des Étudiants* l'accapara tout entier en le chargeant de l'administration : n'était-il pas tout désigné pour ce poste important : lecteur assidu dès sa plus tendre enfance, il se sentait depuis longtemps déjà, plein de dévouement pour cet organisme, dont il rend actuellement la situation de plus en plus florissante. Il est constamment à l'affût d'abonnés, d'annonces ou de quelque source de bénéfice.

Il assiste aux séances de la plupart des cercles, non pas pour y entendre débiter des chansons plutôt retroussées; loin de là; il a un but plus noble : il parcourt toute l'assemblée pour tâcher d'y faire de nouvelles adhésions.

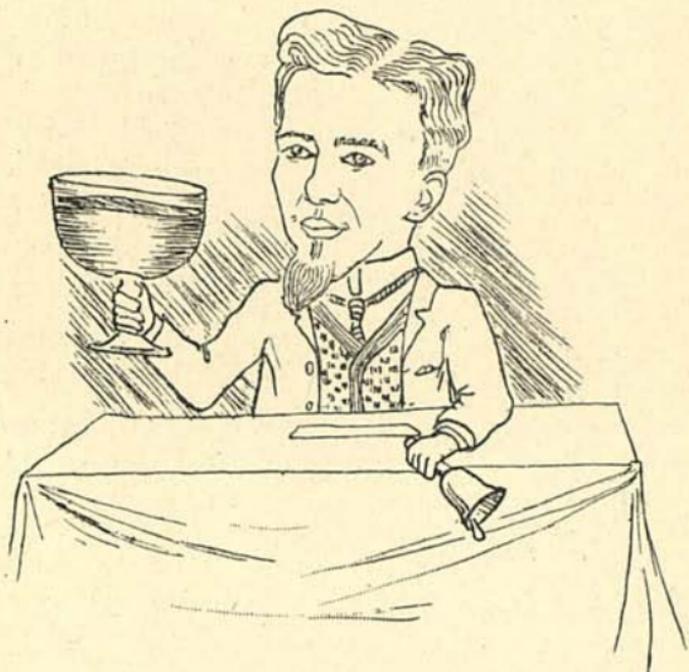
N'allez pas croire cependant que Léon a des principes d'anachorète et renonce aux plaisirs : il considère comme un devoir sacré de ne manquer à aucun bal d'Étudiants. Ne disait-il pas en effet, dans un récent article que c'est là que l'étudiant peut manifester le plus expansivement le fol entrein qui doit caractériser sa belle et hélas ! trop courte jeunesse. Mais n'oublions pas de dire que la question de la grisette y est pour quelque chose. Léon est persuadé qu'il y a encore de nombreux spécimens de cette catégorie et il cherche en toutes circonstances l'occasion de le prouver à ses amis...

Je commettrais une faute irrémédiable si j'omettais de citer le plaisir favori du personnage qui nous occupe : il adore la bonne chère. Je ne veux pas dire par là qu'on doit le considérer comme gourmand; car c'est encore une fois un sentiment de camaraderie qui le pousse à aller goûter de la cuisine des plus grands restaurants de la capitale. De cette façon, il peut en outre donner des « tuyaux » inappréciables aux cercles désireux d'organiser un banquet.

Léon est donc précieux à de nombreux points de vue et tout le monde comprendra aisément le soin jaloux que mettent les comités pour le garder dans leur sein. Mais les présidences ne le tentent pas car sa modestie égale son dévouement.

P. GASE.

Albert Dumont



A d'innombrables pseudonymes parmi lesquels Casque d'or, Barbe d'or, le petit président sont les plus usités. Ce dernier est spécialement bien adopté car le nanisme de Dumont est devenu légendaire. Mais, contraste frappant, il a une affection spéciale pour tout ce qui est grand : il ne boit que d'énormes verres derrière lesquels son buste disparaît presque totalement. Cela lui donne un certain cachet d'autorité lorsqu'il exerce ses fonctions présidentielles.

Malheureusement son petit corps a bientôt de la peine à contenir les liquides ingurgités et les émanations alcool-

ques altèrent rapidement sa substance cérébrale. Il en est considérablement ennuyé et c'est pourquoi il cherche à habituer son organisme aux effets de la boissons en fréquentant assidûment toutes les séances à tonneaux, Punchs et autres exercices du même genre. Son ami Guiette prétend qu'il tâche de découvrir le vaccin antialcoolique dont la nécessité se fait de plus en plus sentir. Cette découverte, digne de Metchnikoff, serait désastreuse pour la vie estudiantine et Dumont serait le premier à en pâtir. En outre ses amis n'auraient plus le plaisir d'assister à de nombreuses scènes ultra-comiques, où les erreurs de la température sont nettement démontrées.

Mais Barbe d'or est aussi victime du devoir et son dévouement ne connaît pas de bornes.

Après les séances, il parcourt toute la ville, non pas pour s'associer à des noctambules quelconques, mais uniquement pour s'assurer si aucun des membres de son cercle ne court le risque de tomber dans de mauvaises mains ou autres choses encore pires.

Pourquoi s'étonner alors, si à la suite d'un bal, on le voit traverser la Place Royale à 8 heures du matin en chantant des hymnes universitaires.

Au milieu de cette existence agitée, Dumont trouve néanmoins le temps de suivre plusieurs cours où sa physionomie souriante sème un peu de gaieté dans l'atmosphère austère de l'École Polytechnique.

MICHEL SÉRIEUX.

Maurice Lutens



Je ferai remarquer avant tout que la croix qu'il porte avec peine, tel le Christ gravissant le Calvaire, n'est pas une allusion à la croix civique de 1^{re} classe qui fut offerte à notre ami Lutens pour son attitude énergique lors des récents troubles universitaires et qu'il ne voulut accepter,

déclarant que l'exclusion des cléricaux lui suffisait comme récompense.

Abordons maintenant l'étude des différents phénomènes vitaux de ce jeune héros.

Natif d'Anvers (ce qui se reconnaît dès l'abord à la façon élégante dont il se taille la barbe) il fit preuve, dès son âge le plus tendre, d'un grand talent de violoncelliste. Aussi peut-on lire dans les journaux de l'époque maint article élogieux sur cet enfant prodige. Une aventure amoureuse lui fit malheureusement abandonner la carrière musicale et c'est à ce fait que l'Université Libre doit le bonheur de l'avoir accueilli.

Le Cercle Universitaire d'Anvers s'empara immédiatement de Lutens et l'initia aux mystères de la vie estudiantine. Le nouveau disciple devint rapidement maître dans cet art difficile, lui faisant oublier les tristes événements qui avaient assombri son adolescence.

Il était donc apte à devenir président et le C. U. d'Anvers l'éleva à ce poste. De nombreux faits d'éclat, parmi lesquels les fameuses séances de dépoirification, semblables à des messes noires, caractérisèrent son exercice présidentiel. Il vint diverses fois exhiber sa troupe à Bruxelles et fit comprendre, par son art d'organisateur, qu'il était temps que les étudiants bruxellois l'appellent à la direction de l'A. G. Tout le monde se souvient du coup d'Etat d'avril 1903 par lequel Lutens s'assit dans le fauteuil de la présidence. Mais il ne devait pas jouir durant longtemps des honneurs accaparés : une céphalalgie intense l'assailit peu de temps après et s'accrut surtout pendant les séances, ce qui ne l'empêchait toutefois pas de prononcer d'interminables discours sur la tolérance, le Libre-examen, le péril clérical, etc. Se souvenant que la musique adoucit les mœurs, il tenta de calmer les esprits courroucés en donnant quelques auditions musicales.

On le vit aux concerts de la symphonie de l'A. G. faisant glisser avec grâce son archet d'ébène sur un monumental violoncelle. — Subitement, à la stupéfaction générale, il résilia son mandat, ne pouvant, disait-il, faire harmoniser ses sentiments avec les opinions du nouveau recteur. Depuis cette époque, Lutens est retourné dans l'ombre, consacrant toute sa vigueur disponible à l'étude de l'amour et à la musique.

Pour terminer, citons ses œuvres principales : Guide du parfait président (édition épuisée). — L'Etudiant orateur. — Les Echarpes à travers les âges. — Cure radicale de la Céphalalgie. — Influence de la coiffure estudiantine sur la grisette, etc. etc.

MARTHE TYRE.

ANVERS

René Wathelet

Vous risquerez fort, camarades, de ne pas obtenir de réponse, si, de passage à Anvers, vous y demandiez M^r Wathelet! — Mais si vous dites « l'Ours »! oh! alors, ce sera tôt fait! On vous le dénicherà, à Berchem, chez Sus, et vous le verrez s'avancer vers vous, — « grun! grun! » — la figure souriante, le regard réjoui, les joues finement duvetées d'adolescent, et sur toute sa personne, un je ne sais quoi de décidé, de calme qui rappelle la noblesse de son pays natal.

Notre ami l'Ours est encore tout jeune : mais il a beaucoup vécu ; il a fait de grandes choses et ses souvenirs sont aimables. — Il faut l'entendre parler sur ce sujet qu'il affectionne. Sa première éducation est intéressante au plus haut point. Sa précocité dégotte celle du nommé Hercule, qui fit jadis parler de ses exploits.

Balloté par des événements contraires, mais toujours avec une égalité d'humeur exquise, Ursus Vulgaris fut successivement promené de Fosses à Bruxelles, à Pecq de là, à Mons, puis à Anvers, où il semble se trouver bien, où il paraît amarré, tel un vieux bateau en perpétuel radoub d'idéal.

— Vous dire exactement, ou même d'une manière approchée (car les approximations et moi, fûmes toujours étrangers), quel camarade précieux est Ursus, quel cœur d'or dans une enveloppe rugueuse et velue, quelle soif de liberté et de justice humanitaire cachent ses grognements insatisfait... non, je ne pourrais pas! — La vue de sa canne

terrible et débonnaire, chef d'œuvre du délicat pinceau de Muts, me rappelle tant de dévouements, de combats homériques, où Ursus n'eut que rarement tort!

Il est curieux de constater que notre Wathelet, dont l'âme noble est tourmentée de problèmes démocratiques et de fraternité sociale, manifeste en certain cas une inimitié spéciale aux garçons de café!! — Mettrai-je cette particularité sur le compte d'une coupable irréflexion, ou d'un culte profond à Bacchus! Je préfère décidément le dernier cas. — L'Ours est bien dressé! — C'est un cycliste intrépide, dangereux même.

On dirait qu'enorgueilli de cette prérogative sur ses ingénères dressées de la Thuringe, il est aveuglé de gloire et renverse tout ce qu'il rencontre sur son chemin! — C'est là son moindre défaut, d'ailleurs. —

Anvers et la Belgique conviée, un jour, organiseront un jubilé mémorable à l'Ursus, ce dernier vestige d'une race qui tend à s'éteindre... de deux races, plutôt,

Le bon vieil Étudiant!
L'ours dressé aimable!

P. S. Dernière heure.

On nous apprend au moment de mettre sous presse qu'Ursus, né le 6 Janvier 1882, compte aujourd'hui 22 ans.

FANTASIO.

GEMBLoux

Hubert Kufferath

Comment, jeune et volage lapin (1) tu ne connais Hubert? — Quelle impardonnable ignorance! Ecoute-moi, je veux être indulgent : je vais bien vite te le faire connaître, mais tout bas, afin qu'on ne l'entende, car personne ne te pardonnerait une semblable lacune dans ton cerveau : — Un gros garçon joufflu comme une nourrice, à la peau fraîche et rose que jadis, vainement, de laineux favoris voulurent orner, aux lèvres nues laissant entrevoir timidement une ligne de dents blanches comme le lait. — Cette grosse face resplandissante de rondeur surmonte un tronc tonnelant et un adipeux abdomen digne de respect. — Malgré ses quatre années de vie à l'Institut, son visage rappelle encore l'enfant, cet âge des doigts dans le nez et dans la confiture; un gros bébé en somme aimant les pralines et les caramels.

De temps à autre, voulant faire comme les grands sans doute, il fume une cigarette mal roulée, parasitée au premier lapin qu'il rencontre. De sa main gauche, il la tient fièrement entre le pouce et l'index (écartant les autres doigts dans la crainte d'une fâcheuse brûlure); il aspire, repousse bien vite cette chaude fumée qui pique la langue, en donnant à ses lèvres la forme d'un sphincter, lâche une toux suffoquée et abandonne un filet de salive.

Quand il a satisfait cette envie de faire comme les autres, il est content pour quelques jours; aussi, ceux qui sont

(1) Nom donné aux étudiants de 1^{re} année.

victimes de son parasitisme ne s'en plaignent pas trop. Il serait d'ailleurs cruel de lui reprocher ce petit défaut, il a tant de qualités qui l'honorent. Sa générosité en tout autre matière est devenue proverbiale.

La Générale avait goûté durant un an les délices de sa présidence, et elle vit approcher avec tristesse, très légitime d'ailleurs, l'expiration de son mandat, mais une chaude idée, tombant du ciel, nous sauva de la situation : la grosse balle d'Hubert fut rechamardée Président... C'est pourquoi durant cette année encore, nous avons bu maints demis à sa santé, fumé de nombreux cigares en son honneur, et la nouvelle sonnette qui préside avec lui (encore un de ses dons) attendit pieusement dans son écrin, la soixante-neuvième séance pour vibrer.

Tu sembles étonné d'une pareille largesse ; rassure-toi, jeune homme : tu sais que l'oncle Suss est là veillant sur lui comme son ange-gardien ?

L'oncle Suss ?

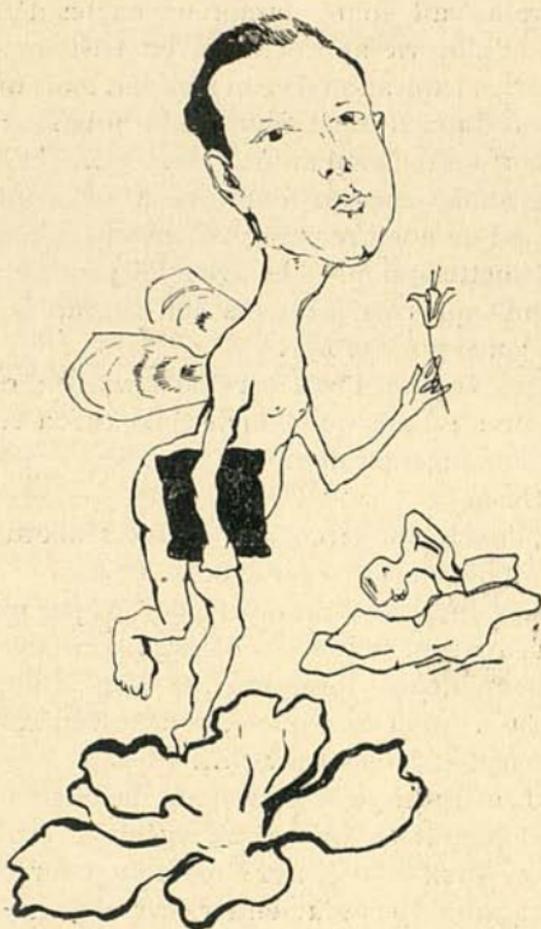
Oui, oui, l'oncle Suss ; comme le dit Hubert, c'est son oncle, mais il n'est pas parent avec.....

Ah, ce cher oncle Suss ; nous n'ignorons pas que c'est de lui que nous arrivent toutes ces bontés : jamais verres ne se choquent, sonnette ne vibre sans que vibre à la fois le nom de l'oncle Suss. Aussi cher oncle, nous te vénérons, comme nous vénérons ton pseudo-neveu....

Hubert Kufferath, déjà couronné du titre d'ingénieur agricole, accomplit sa quatrième spéciale, et bientôt, il quittera Gembloux pour entrer dans la vie bourgeoise ; mais il ne nous quittera pas tout entier, car son.... souvenir — et celui de l'oncle Suss bien-entendu — restera à jamais gravé dans les mémoires estudiantines de Gembloux.

AD. DE GDATH.

Adolphe Battaille
DIT L'HOMME-VOLANT



Lorsqu'il vit le jour, Basécles tressaillit d'allégresse et jeta un long cri d'enthousiasme et d'espoir : no maïeur a un biau p'tit fieu. Maître en naissant du grave problème de

l'aérostation dirigeable, Batai-l-l-e possédait deux superbes ailes. Le jeune Adolphe, tout rose en ses blanches langes répondit aux hurlements de ses concitoyens par de petits cris intelligents, prometteurs d'un grand génie.

Il grandit en sagesse et en grâce ; Pallas-Athénæ semblait le couvrir de son bouclier. Sa passion pour l'aviation s'affirma davantage chaque jour. Fier de ses appendices richement réticulés, il les faisait briller, miroiter aux yeux de tous.

Malheur à celui qui voulait attenter à ses ailes : Batai-l-l-e avec deux ailes, sacrée tourte, hurlait-il, rougissant de fureur. Il refusait de payer les reçus où son nom se trouvait mutilé. Haro sur le trésorier coupable de cette avisection. En bons camarades nous avons voulu lui faire plaisir en l'appellant l'homme-volant afin de faire saillir aux yeux de tous sa curieuse particularité anatomique.

Il nous cache toujours les mystères dont il a été témoin dans ses ascensions vers le plan astral voire vers le plan divin.

Il ne nous parle jamais des espaces interplanétaires éthérés, qu'il a parcourus sous l'irradiante clarté du Saint Graal mystique. Ses accointances avec les entités amorphes sont un mystère. Lui et ses deux ailes forment une Sainte Trinité vivante et incompréhensible.

Descendu sur terre, nos pauvres yeux distinguent un grand gaillard, rose comme un poupon, gras à point, musclé comme feu Hercule. Il s'avance vers nous et crie en son inimitable idiome de Basécles :

*« Aïe d'allé de
« Feu m'inva nie dinné. »*

Nous lui serrons respectueusement les mains espérant toujours qu'un peu de son flamboyant génie descendra en nos cerveaux caillouteux.

O Adolphe! révèle nous les mystères insondables dont ton vol capricieux te rendit témoin!

Les soirs d'été, il lance au vent les sonneries éclatantes de son cor de chasse, tel Roland à Roncevaux il y met toute son âme. Parfois ses amis intimes : Duconneau, Goudron se joignent à lui, alors de leurs modernes olifants s'envolent de superbes harmonies dont feu Wagner lui-même eût été jaloux.

D'autres fois, ce sont d'interminables parties à l'cholette. Il faut voir dans les champs Adolphe tapant à grands coups sur l'innocente boule de bois tandis que derrière lui, Duconneau ses grandes jambes étendues presque horizontalement franchit haies et fossés. Tout au loin, le p'tit Goudron accourt de toute la vitesse de ses courtes guibolles, il brandit une énorme crosse.

L'homme-volant, Duconneau, Goudron sont inséparables, les 3 mousquetaires de Gembloux. Je ne vous dirai qu'un mot sur ses amours, étant très fort en mathématiques, je veux frapper votre esprit par une relation : Ses charmes sont aux cœurs féminins comme l'aimant est au fer. Vive le bel Adolphe.

Aime passionnément les tirs aux pigeons, plusieurs beaux bronzes, prix de son adresse, ornent son quartier.

Libéral convaincu ne ménage ni son temps, ni ses peines lorsqu'il s'agit de notre parti.

Franc, sincère, loyal, jouit d'une sympathie universelle, on ne lui connaît pas un ennemi.

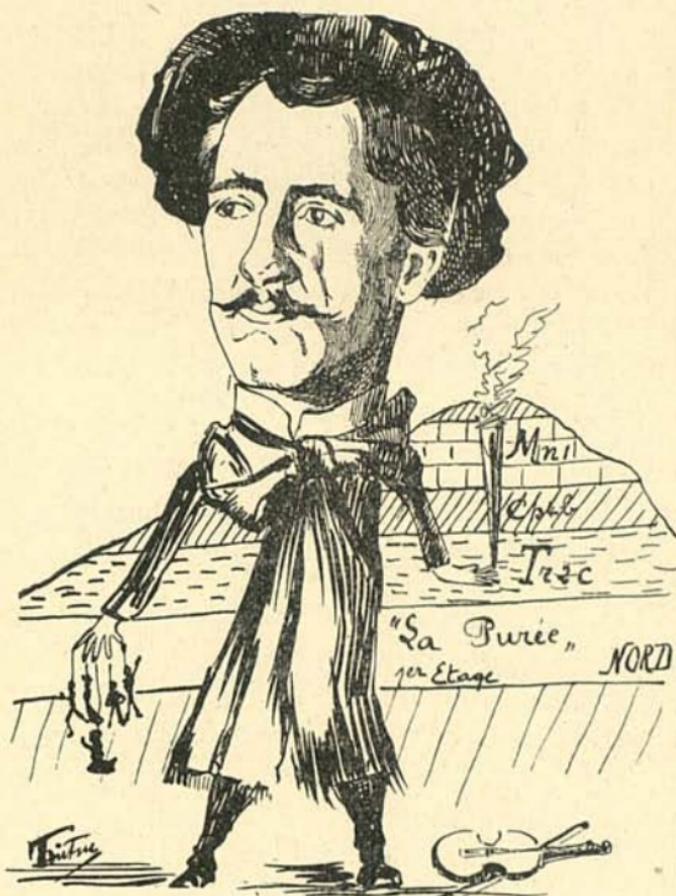
Mais ce qu'il va m'engueuler en lisant ces lignes, vous ne vous en faites pas une idée. S'il ne m'enlève pas avec lui dans un ascension pour me laisser retomber de 100,000 mètres cubes de hauteur, je puis m'estimer heureux.

BOUSTROUF.

Signe particulier : Vient aux cours avec un petit coussin vert sous le bras.

MONS

Georges Boutillon



Tout noir avec un visage tout blanc.

Un béret, que les ans ont verdi, s'ourle en de capricieuses

ondulations par dessus de longs cheveux couleur nuit sombre. A l'étage du dessous, ses deux grands yeux noirs envahissent sa pâleur faciale. Sous une moustache de jais (jais quéqu' chose...) très souvent, une pipe. Une cravate noire toujours, lui descend jusqu'à la latitude du nombril.

Pantalons de velours à la hussarde.

Air grave. Voix idem.

Bouti est un vieux de la vieille. Il se plaît à Mons et il y reste. Il y a d'ailleurs de nombreuses occupations : Chef d'orchestre et empereur des machinistes à « la Purée », équilibriste réputé, spécialiste ès manille, géologue très côté, fumeur émérite, étudiant.

Boutillon - Denis = « la Purée. »

Et si, en cette noble académie, Denis est la chanson, c'est Boutillon qui est la musique.

Réussit des miracles de mécanique dans le truquage du dit théâtre.

Bouti est un monsieur qui fait très peu de boucan : parle dans le grave, tout bas; sourit en silence, sans éclater jamais, œuvre dans l'ombre, et c'est toujours sans mot dire qu'il accomplit ses interminables parties au noble jeu du bilboquet.

Ne fait de bruit qu'avec son violon!

Oncques on ne le vit plein, surtout depuis que, deux grands yeux, tiennent tant de place dans sa vie.

Au reste, voici ce qu'en pense son vieux copain Denis :

BOUTILLOX!

« Mineur, majeur... oh! Symphoniste!

En mines... presque spécialiste.

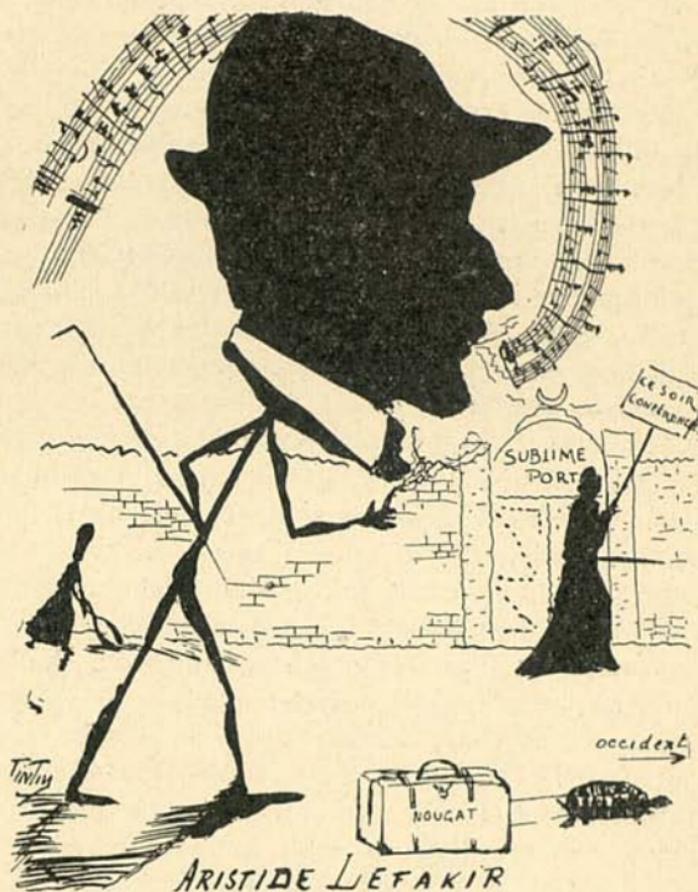
Mais fort Bohème au violon,

Tel est mon ami Boutillon.

Et j'ajouterai, moi, virgule,

Que ça n'est pas si ridicule! »

Aristide Lefaki



Né à Paris, de parents grecs, habitant la Turquie et en villégiature à Mons !...

Cherchez vous même sa nationalité.

Aristide nous est venu comme le soieil, un beau matin, de l'Orient. (Dédéagatch petit porc de Turquie d'Europe).

Eût le bonheur de choir en la compagnie joyeuse des célèbres truands qui avaient nom : Simon, Pignon, etc...

Je me souviens de son arrivée : Aristide se faisait présenter à tous les « vieux, » distribuant force coups de chapeau, et semant les courbettes polies.

Depuis Aristide s'est formé, s'est révélé.

Il a commencé par n'être qu'un photographe expert, puis est devenu un bibliophile enragé et s'est enfin imposé comme conférencier fécond et documenté ! Il s'aide, dans ses causeries, de projections parfois lumineuses.

Mais remontons dans les antans d'Aristide. Il était naguère le voisin de Simon, du Grand et on rencontrait chez lui le dessus du panier estudiantin. (Il faisait parfois de si bon café Turc !)

Le susnommé Boutillon fut à certaines heures (ou plutôt à certaines secondes !) le plus grand ennemi d'Aristide. Il faut vous dire que Bouti adore la zwanze et qu'Aristide la supporte (ô combien !)

Il est doué (dieu merci) de la placidité la plus sereine. Il ne se fâche jamais. Point de nuage dans son ciel ; partant jamais de pluie de reproches, ni de grêle d'injures.

Donc, un jour, des amis bien intentionnés parvinrent à poser par dessus l'huis d'Aristide, une imposante cuvette remplie d'eau ; et ce dans le plus instable des équilibres !... Aristide arrive en coup de vent et n'en perd pas une goutte !

Une demi heure après, il assurait que la blague n'avait réussi qu'à demi : « A preuve, disait-il, je n'ai même pas dû changer de chemise ! » Un dimanche midi, sur la Grand' Place, Aristide se promène — avec quelques camarades — Aristide salue. Ciel ! Ciel azuré ! Il a le front tout bleu ! On s'enquiert de sa santé et on découvre traitreusement logée à l'intérieur de son couvre-chef, une teinture infâme !

Un beau soir, Simon en visite chez le bel Aristide allume une sèche et.... met le feu à l'appartement. L'Hellène regarde, hoche la tête et sourit.

Mais la dernière blague lui jouée l'a fâché!!! (Et vraiment la zwanze était un peu salée).

Pendant qu'Aristide était couché avec.... Morphée, trois bandits sont venus s'appropriier presque tout l'ameublement d'Aristide, confisquant photos et ustensiles d'usage plus courant et ont poussé l'outrecuidance jusqu'à déposer leur carte de visite sur une superbe collection du Rire.

Aristide posa une plainte, puis la retira; et.... il rigole chaque fois qu'on lui en parle!

Aime surtout dans la musique l'accompagnement. Exécute la « seconde partie » avec un art qui témoigne d'un sérieux apprentissage.

Lecteur compétent de « l'Européen » et de « l'Indépendance, » il mène de Mons la politique mondiale.

Ne pense qu'à nous révéler les beautés de la Poésie grecque moderne. Ne parle de la grande Hellène (la seule femme qu'il aime) qu'avec vénération et veut qu'on l'admire.

Au demeurant, le meilleur garçon du monde... et de Dedéagatch.

DÉMON.

Willy Ernst

J^{ne} h. très bien, portant beau. 20 ans et des rêves, caractère épique, fournissant un travail régulier après minuit, esprit... rond, désirerait trouver pour occuper ses loisirs société d'étudiants qu'il pourrait réorganiser. Prix avantageux.

Fournit également des statistiques les plus diverses sur état morbide, épidémies ambiantes, productions des bras-



series. Discretion absolue. Son bon cœur n'est sur aucun coin.

Ecrire : Administrateur du « Mercure » aux initiales W. E.
Billet du mont de piété n° 528767.

J.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Dédicace	5
Avant-propos	7
Comité de publication.	9
<i>Il y a vingt ans!</i> — ERNEST DISCAILLES.	11
<i>Henri Pirene.</i> — F. V. D. G.	21

Partie Académique

Administration et personnel enseignant	49
Renseignements divers	54
Nécrologie	61
Cercles universitaires de Gand.	63
» » de Bruxelles	105
» » de Liège.	118
» » d'Anvers.	123
» » de Mons.	128
» » de Gembloux	138

Sociologie, Philosophie, Histoire

<i>La Réforme des universités en Belgique.</i> — H. PERGAMENI.	143
<i>L'Ingénieur Commercial.</i> — E. WAXWEILER	150
<i>Le Volontariat.</i> — LÉON CHOMÉ	158
<i>Les Religions sanglantes.</i> — GUSTAVE ABEL.	168

	Pages
<i>Sur quelques amitiés.</i> — FRANZ MAHUTTE	178
<i>Sur le Bonheur et sur la Gloire.</i> — GEORGE SARTON	182
<i>Au jour le jour.</i> — PIERRE-M. OLIN.	199
<i>Victor Hugo et la Question romaine devant l'Assemblée législative.</i> — JULES GARSOU.	204

Littérature

<i>L'Estime Littéraire.</i> — CAMILLE LEMONNIER	213
<i>L'Eveil de la Ferme.</i> — EMILE VERHAEREN	220
<i>Le bon renoncement.</i> — ARTHUR DAXHELET.	222
<i>Prométhée.</i> — IVAN GILKIN	232
<i>Les Agonies Fécondes.</i> — VICTOR REMOUCHAMPS	250
<i>La Vierge de Nestor Plume.</i> — PAUL ANDRÉ	253
<i>Sonnets.</i> — VALÈRE GILLE.	263
<i>La Psaltria.</i> — CHARLES HERVÉ.	265
<i>Le Prince lointain.</i> — MARC LEGRAND	287
<i>Le bon Moyen.</i> — LOUIS DELATTRE	290
<i>Nous partirons.</i> — EDOUARD PAMEL.	296
<i>Une séduction.</i> — ALFRED LAVACHERY	298
<i>Amours rouges : Un Soir. — Soir de rêve.</i> — ABEL DE NOYELLES	306
<i>Communion vernale.</i> — JULES FONTAINE.	309
<i>A Max Waller.</i> — ALBERT GIRAUD	322
<i>Les Pèlerins.</i> — LOUIS HEYSE.	323
<i>L'homme dont se réalisa le rêve.</i> — LUD ORIA	325
<i>Le Vent sur mer.</i> — A. LORIMOT.	337

Collaborations estudiantines

<i>Souvenirs d'enfance.</i> — ÉMILE GÉRARD	341
<i>L'Auberge.</i> — DRAPIER	347
<i>Basile et ses soldats.</i> — EUG. JACOB	348
<i>Feux-Follets.</i> — DÉMON.	353
<i>Chaperon Rouge.</i> — PIERRE FAUCONNIER	354
<i>Le Faune au masque.</i> — HENRI LIEBRECHT.	362
<i>Une maxime de la Rochefoucauld.</i> — R. VAN CAUWEN- BERGHE	365
<i>Le Supplice.</i> — A. HUBERT.	372
<i>Réverie de Prof.</i> — JEAN BIANCA	373
<i>Vers de jadis.</i> — G. S.	377
<i>L'Absolue Libération dans le Néant.</i> — HENRI MANGIN .	380
<i>La Mort.</i> — E. TESCH	385
<i>Lisette.</i> — FERNAND SERVAIS	386

Galerie des célébrités estudiantines



B.S.A.
 THE
 BIRMINGHAM
 SMALL ARMS & Co
 PRODUCTION
 ANNUELLE =
100.000
 GARNITURES
 TRADE MARK
B.S.A.
 LES VÉRITABLES **B.S.A.** (3 FUSILS)
 DONNENT UNE SATISFACTION ABSOLUE

Les Bicyclettes B. S. A. " 3 FUSILS ,,

sont les plus employées, elles obtiennent tous les suffrages par leur élégance, résistance, dimension si variées de cadres, manivelles, etc.

CADRE A RESSORTS, pour mauvaises routes, pour personnes sensibles, etc.

Tout cycliste sait démonter lui-même un vélo B. S. A. 3 FUSILS.

Le FREIN SUR JANTE d'arrière B. S. A. a été classé premier des freins par la pédale au concours du T. C. de France.

CHEZ TOUS LES CONSTRUCTEURS SÉRIEUX

MAISON HAVANAISE

TABACS & GIGARES

Auguste VANDERSLUYS

Rue de Brabant, 26, GAND

DEMANDEZ LES MARQUES RENOMMÉS :

El Diamante	7	} pour 50 cent.	Flor de Solar	8	} pour 1 franc
Réal	6		La Victoria	7	
Rita	6		Château Laffitte	7	
La Maca	5		Marca (Conchas)	7	
La Nubia	5		La Carolina	5	
Flor des Antilles	5				

*Importation de Cigares de la Havane
Bock et C^o, Henri Clay, H. Upmann*

La Maison vend également les marques
TINCHANT

Devise : Vendre du bon à bon marché
pour vendre beaucoup



LA MAISON

SINAVE-MIGNOT

ne fournit que les

MACHINES

les plus perfectionnées dans chaque genre dont elle s'occupe.

La Maison **SINAVE-MIGNOT** garantit et répare toutes les machines qu'elle fournit.

La Maison **SINAVE-MIGNOT** possède un atelier spécial pour la réparation de toute espèce de machines.

MACHINES

- à **calculer** « La Millionnaire » la seule pratique.
- à **additionner**, enregistrant les opérations.
- à **additionner**, enregistreuse *électrique*.
- à **écrire** « Williams, » écriture entièrement lisible.
- à **imprimer** soi-même, le « Cyclostyle automatique. »
- à **tricoter**, pour industrie et pour famille.
- à **broder**, à un, deux et trois fils et à un, deux et trois chochets.
- à **coudre** pour industrie, pour famille et pour toutes spécialités telles que ganterie, sellerie, bourrellerie, sacs, bâches, etc.
- Ecrèmeuses** sans engrenages et sans cloisons à la turbine.

Catalogue gratuit franco sur demande

Lisez le Jeudi
LE
Journal des Etudiants

XV^{me} ANNÉE

ABONNEMENT : 3 francs pour la Belgique

4 francs pour l'Étranger

LE NUMÉRO : 20 centimes

Estudiantin, politique, littéraire et humoristique.

— Publie les portraits des personnalités marquantes du monde Universitaire et politique.

— Interviews, chroniques Universitaires de Bruxelles, Gand, Liège, Anvers, Mons, Gembloux et de l'Étranger

DIRECTION :

42, Rue Jourdan, BRUXELLES

LISEZ

LISEZ

LE ROSEAU VERT

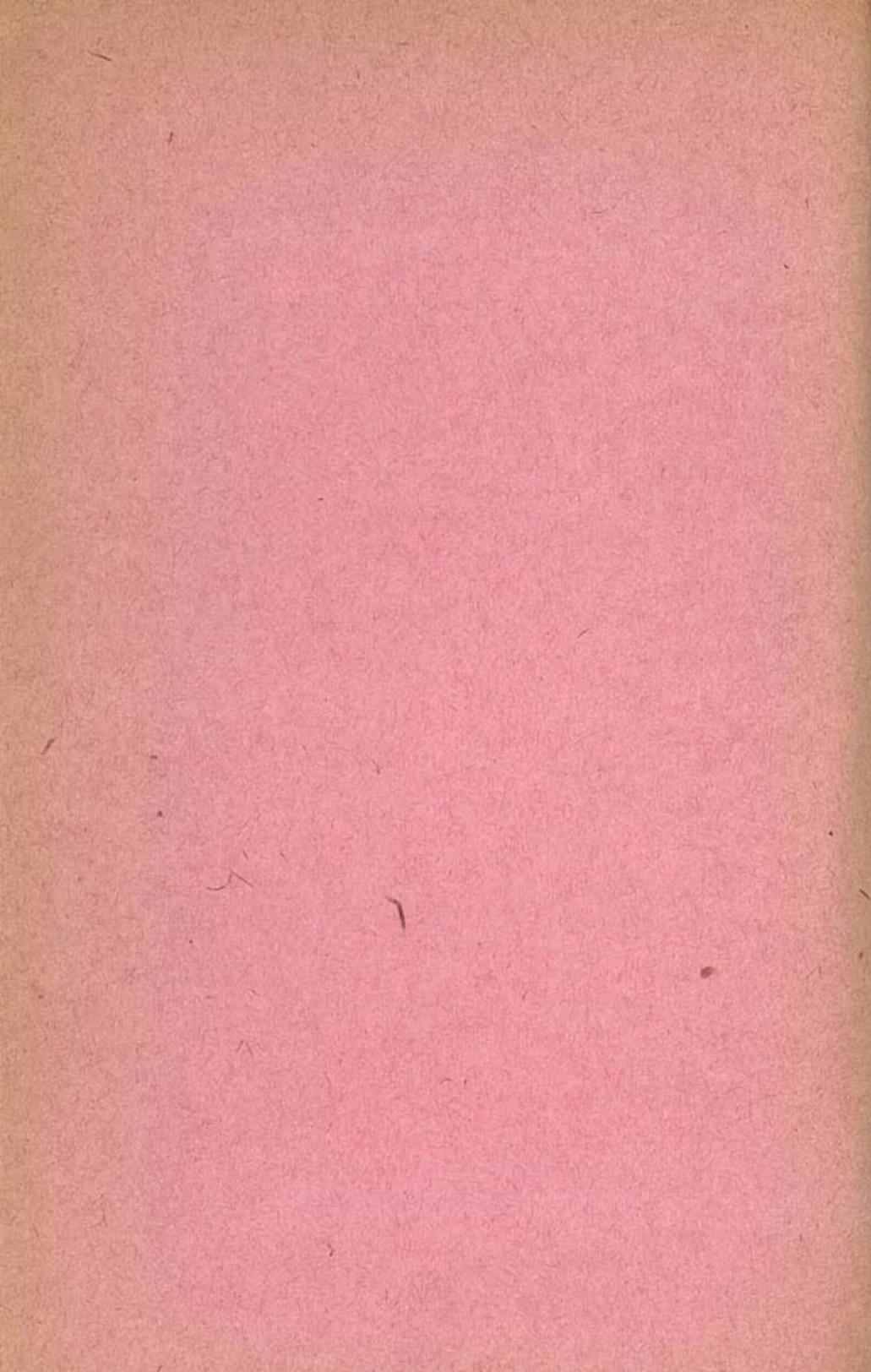
Revue Bi-Mensuelle de Littérature, d'Art et de Critique

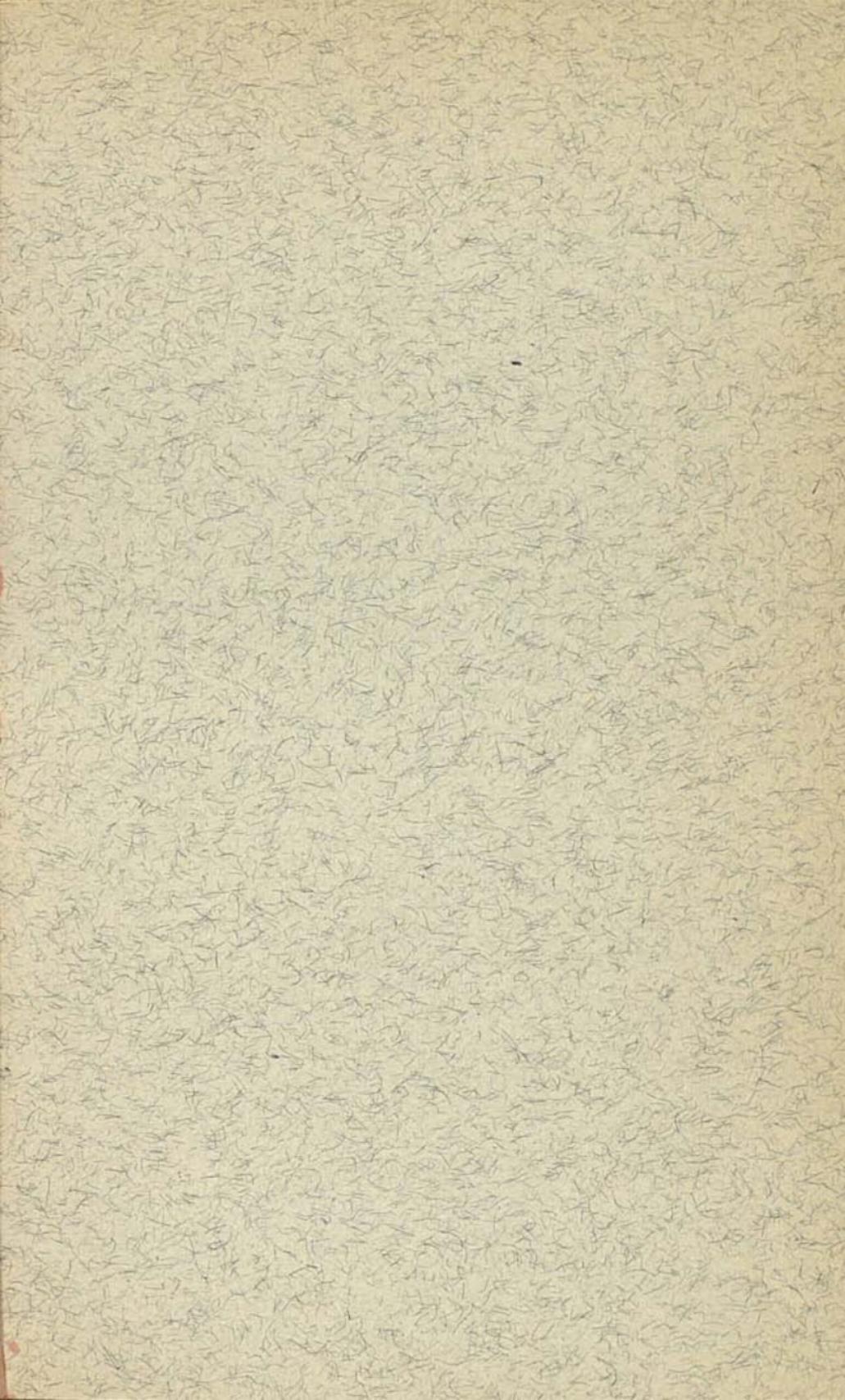
ABONNEMENT : Un an 5 fr., six mois 3 fr.

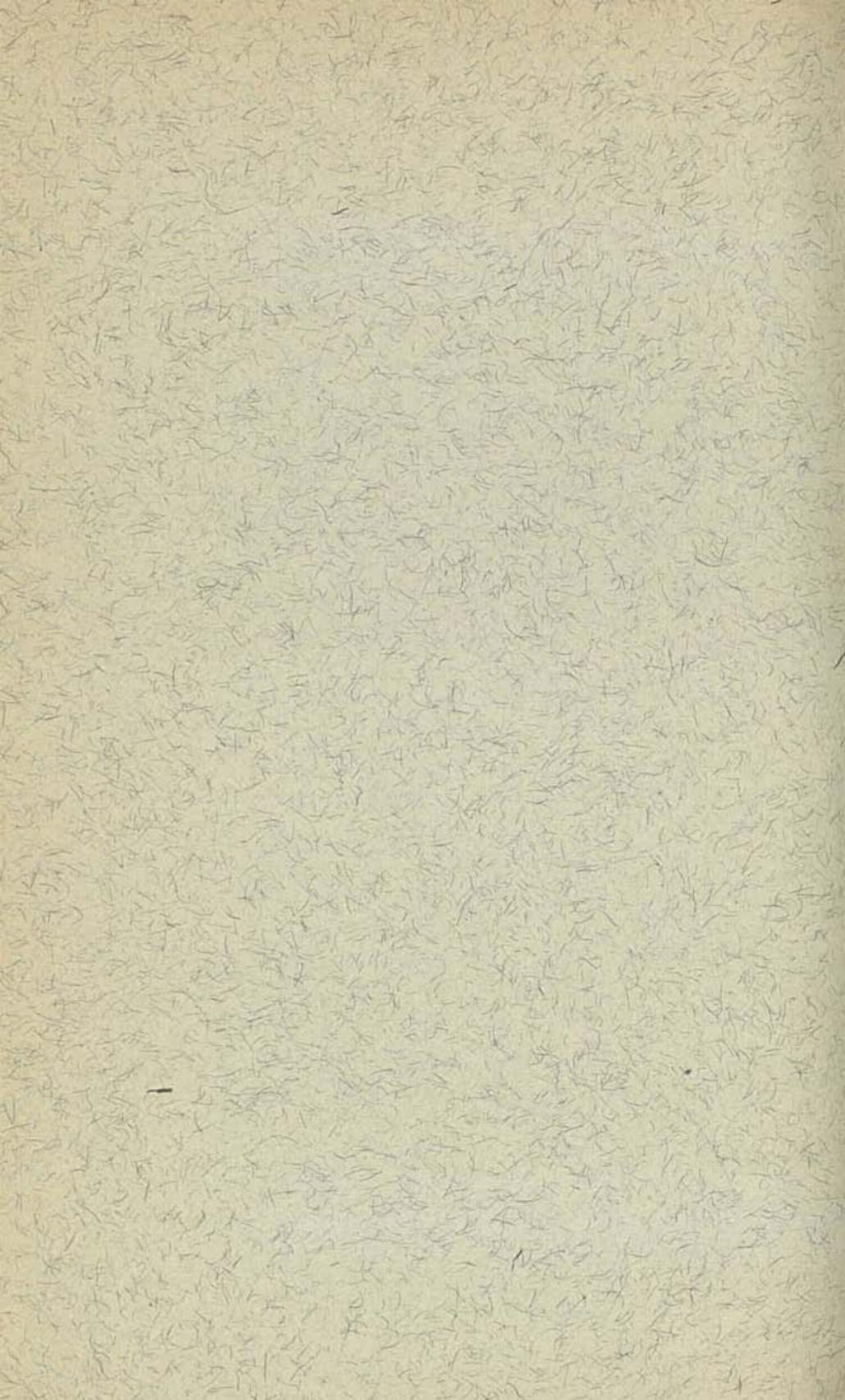
LE NUMÉRO : 25 centimes

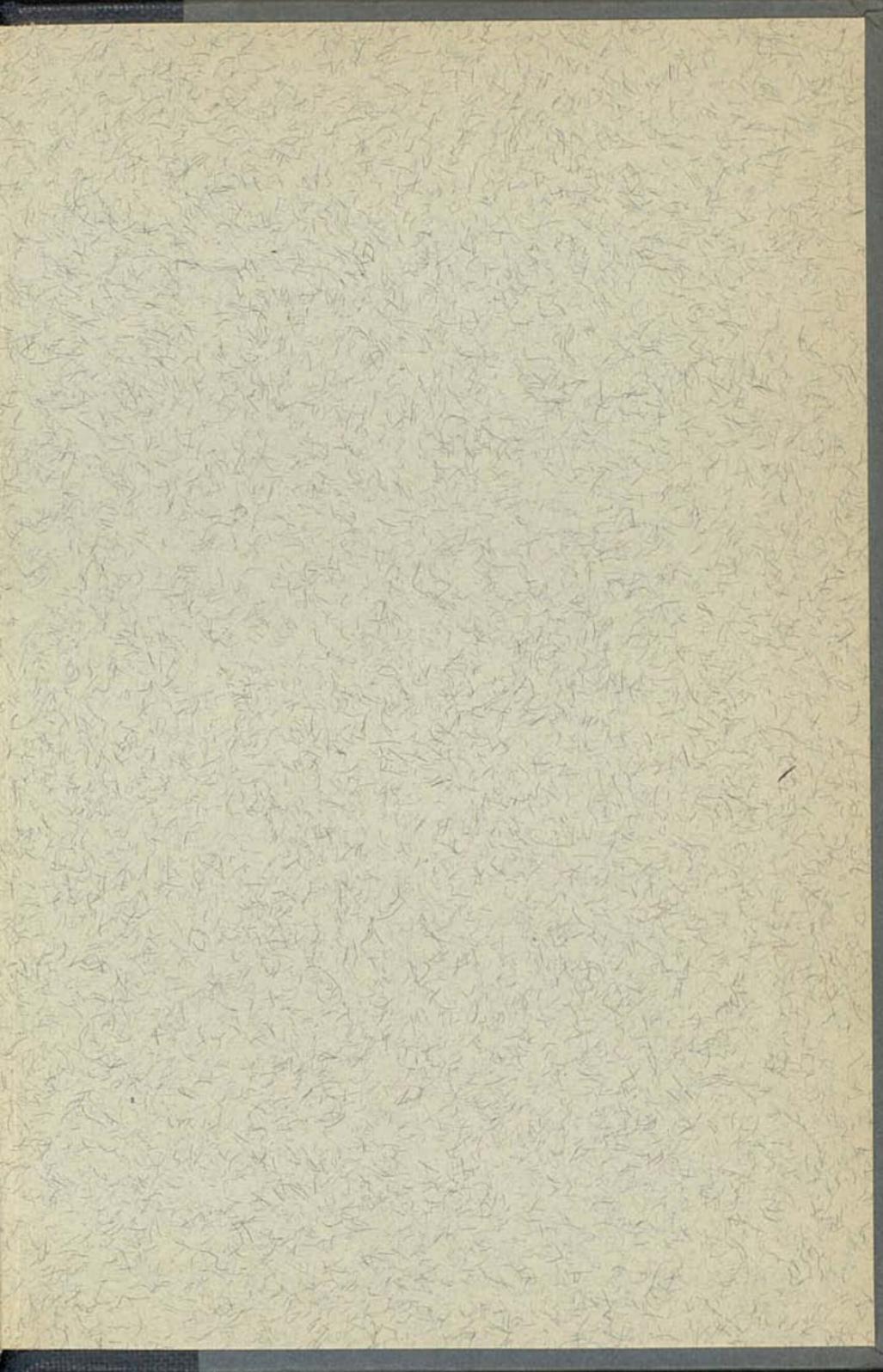
RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

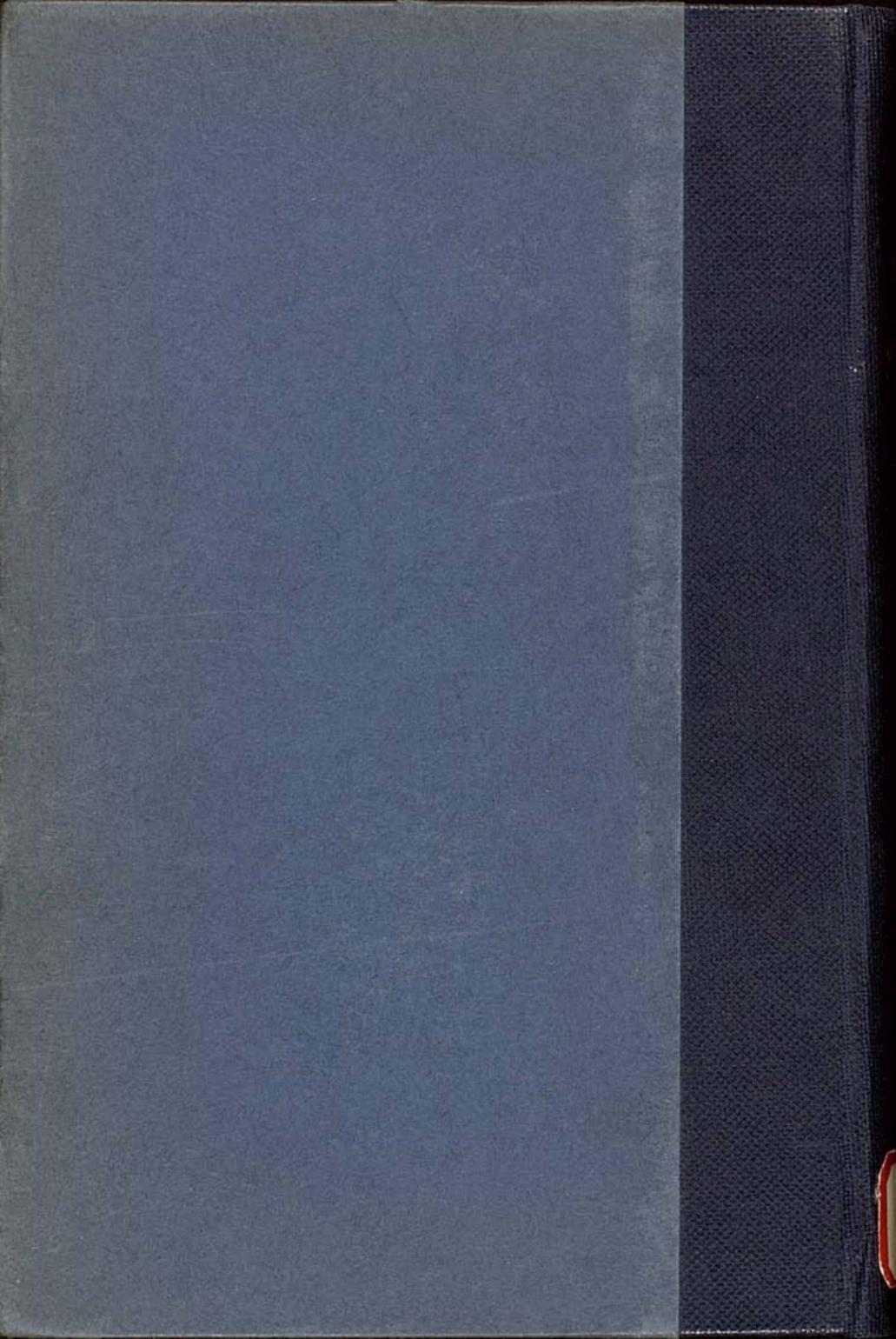
7, rue Dumonceau, BRUXELLES











Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les A&B ont pris le soin de conclure un accord avec leurs auteurs ou ayant droits afin de permettre leur numérisation, le cas échéant, leur mise à disposition en ligne et leur utilisation dans les conditions régies par les règles d'utilisation précisées dans le présent texte. Ces conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication du document numérisé sont précisées sur la dernière page du document protégé.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre de l'œuvre, le titre de la revue ou de l'ouvrage dont l'œuvre est extraite, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur des Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, titre de la revue ou de l'ouvrage dont l'œuvre est extraite, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.